

Le plus grand pécheur de tous les temps

Un roman d'Eric Mellema

[translation English French](#) : Claire Hiron

© 2006 Eric Mellema
Tous droits réservés
www.nostredame.info

Remerciements :

Claire Hiron
Maria-Bonita Kapitany
Jack van Mildert
Liesbeth Gijsbers
Moene Seuntjens
Marleen van Haeren
Ria Adriansen
Els Pellis
Guus Janssens
Ronald Mengerink
Arthur Hendriks

Remerciements particuliers à : Trudi Koning

Quatrains tirés des Prophéties

Chapitre 1

- Brrr... Qu'est-ce qu'il fait froid ici !
- Arrête de te plaindre, Mercure ; il ne reste que trente-et-un jours avant ta rotation.
- Qui est là ?
- C'est moi, Hermès, ton Toi Supérieur.
- Hermès, tu tombes bien, parce que ces ennuyeuses rotations autour de mon orbite me rendent complètement fou.
- Eh bien, laisse-moi t'annoncer que Zeus a décidé de te libérer de tes fonctions. Il ne te reste plus qu'à être de chair pour un bref moment avant de te mettre à briller.
- Et comment tu sais tout ça ?
- Je suis le plus rapide de toute la Voie Lactée, et j'ai tendance à dresser l'oreille, si tu vois ce que je veux dire. En plus, c'est mon travail de transmettre les messages.
- Combien de temps il me reste ?
- Jusqu'à ce que tu t'alignes avec le Soleil et la Terre, il te reste donc peu de temps.
- Bon, au moins, ça me changera de mon statut de planète morte. Mes seules distractions jusqu'à présent se sont limitées aux ondes de choc et aux bains de soleil.
- Tu pourrais peut être bientôt regretter cette existence paisible, mon frère matériel, mais je t'en prie, sois encore un peu patient.

Un mois plus tard, une naissance extraordinaire bouleversa la planète Terre. Une personne aux dons prophétiques sans précédent était née. La naissance de l'astrologue a eu lieu au tout début de la Renaissance, dans la ville de Saint-Remy-de-Provence, en France. C'est dans une magnifique demeure située derrière les halles, où les marchands vendaient leurs articles à la criée depuis déjà un bon moment, que les contractions ont commencé. Malgré le soin que Reynière de Nostredame avait pris en calculant la date de l'accouchement, le début du travail l'a tout de même pris par surprise. Le petit avait probablement pris une légère avance afin de naître en totale adéquation par rapport à la position optimale des planètes. La barrière de mucus remarquablement épaisse qui bloque le col de l'utérus durant la grossesse venait d'être libérée, signe indiquant que la grossesse approchait de son terme. Reynière a perdu un peu de sang et a réclamé la présence de son père, Jean de Saint Remy ; ce dernier était médecin de la Cour du Bon Roi René, l'ancien comte de Provence. La future mère était donc étendue sur le lit, en nage, lorsque son mari, Jacques, qui s'était élevé au statut de notaire public, accompagné du père de Reynière, est entré en trombe dans la pièce. Les contractions étaient à

présent très rapprochées et se faisaient de plus en plus douloureuses jusqu'à ce que, atteignant leur apogée, elles cessent soudain. Le père de Reynière, soucieux, tâta le ventre de sa fille d'un geste professionnel. Soulagé, le médecin déclara que l'enfant à naître bougeait encore et que le liquide amniotique s'écoulait normalement. Les contractions revinrent à un rythme régulier et les membranes se rompirent : le travail commençait vraiment. Doucement mais sûrement, le corps de Reynière ouvrait une voie pour l'arrivée du bébé. Le col, fermé lors de la grossesse, commençait progressivement à se dilater. Le curieux petit arrivant se démenait comme si sa vie en dépendait. La phase de l'expulsion fut éprouvante et le travail n'aura pas duré moins que dix heures. Finalement, la petite tête émergea ; ses yeux, grands-ouverts, analysant déjà le monde avec circonspection. Jean et Jacques, émerveillés, se regardèrent avec une joie immense. Puis, ce furent les épaules qui apparurent, laissant ensuite place au reste du corps.

- Michel ! s'exclama sa mère en accueillant fièrement son petit garçon, encore tout humide. Jean se saisit précautionneusement du bébé légèrement souillé, qui était encore attaché au cordon ombilical, et le déposa sur le ventre de sa mère. L'enfant était né coiffé*. Michel de Nostredame vint au monde à midi précises le 14 décembre de l'année 1503, au son retentissant des cloches de Saint Remy. Les parents du nouveau-né étaient transportés de bonheur à la vue de leur premier enfant, qui, en tant que Catholique, promettait d'avoir un avenir sûr. Jacques et Reynière provenaient tous deux d'anciennes lignées de Juifs, mais quelques années auparavant, tous les Juifs avaient été forcés, sous menace de mort, de se convertir au Catholicisme. Toutefois, sur la table était encore posée une menorah, qui symbolisait pour les Juifs la fête des lumières, Hanoucca, que l'on célébrait ce mois-ci. Ces vacances spéciales étaient l'occasion d'honorer secrètement la tradition, et Jacques lisait régulièrement le Talmud. Cette fois, il s'adressa solennellement à son fils et, entouré de toute la famille, lui raconta que le Talmud révélait le miracle de Hanoucca. Michel, délicatement emmaillotté, n'était entouré que de sons rassurants et paternels.

Plus tard, lorsque l'enfant commença à découvrir le monde, d'abord à quatre pattes, puis bientôt campé sur ses deux jambes, il se révéla être un petit garçon très curieux. Chaque objet qui se trouvait sur son chemin devait être soumis à une analyse minutieuse. Il s'attaquait allégrement à chaque visiteur et appréciait particulièrement de jouer avec leurs cheveux. Ses frontières s'élargirent rapidement au monde extérieur, où les enfants de son âge lui étaient inconnus. Pour lui, ces galopins qui jouaient ne faisaient que tourner, sans but apparent. Un jour, il réussit à éteindre un feu dans la cheminée avec de l'eau et resta assis là, face aux nuages de

* Avec les membranes enveloppant la tête du nouveau-né, signe de clairvoyance

vapeur, fasciné. C'est lors de sa première visite au marché que son don fut mis à jour. La petite famille circulait le long des stands de marchandises et, à cause de sa petite taille, Michel s'amusait avec ce qui se cachait sous les tables en bois : abats de poissons, fruits pourris, déchets souillés et ensanglantés, sacs de jute déchirés, un occasionnel rat en train de ronger quelque chose, et un nombre incalculable de pieds traînants. Sa mère ne le quittait pas des yeux. La famille de Nostredame s'arrêta finalement à un stand de verreries et décida d'acheter quelque chose de joli pour les vacances. Lors du siècle précédent, on ne pouvait voir de verres à boire que chez les gens appartenant à l'élite de la société, mais aujourd'hui, les verres étaient produits à une plus grande échelle, ce qui les rendait plus abordables. Le marchand, entreprenant, s'empara vivement de la coupe la plus fragile et la mit entre ses dents, afin d'impressionner la jeune mère.

- Vous savez Madame, la vaisselle en poterie, en bois et en fer-blanc est pratique, mais pas du tout esthétique. Par contre, la vaisselle en verre fait fureur en ce moment.

Reynière l'écoutait avec bonne humeur, tout en gardant son enfant près d'elle.

- Nous vendons plusieurs modèles de coupes en verre, poursuivit-il. Regardez par exemple ces magnifiques coupes à tige creuse, à la forme évasée, ou alors ces verres-calices bas, à tige haute et élégante. Derrière ces modèles, nous avons des coupes à forme cylindrique, décorées de pois.

- Et ceux-là, de quel type de verres s'agit-il ? demanda-t-elle.

- Ceux-là, ce sont des Berkemeier, Madame, des verres à coupe évasée et au pied entouré d'anneaux délicatement striés.

Le marchand, pressant que la famille avait de l'argent à dépenser, se mit à sortir tous les articles de sa vitrine. Jacques manifesta sa préférence pour les modèles décorés de stries.

- Les verres striés sont très appréciés, répéta promptement le vendeur, tout comme les coupes basses, les Krautstrunk et les Berkemeier, évidemment.

- À quoi servent ces stries ? s'enquit Reynière.

- Les stries ou les pois permettent une meilleure prise du verre.

- Et quels sont ceux que vous vendez le plus ? demanda son mari.

- Les verres à boire partent plutôt bien. Mais les récipients et les accessoires de déversement, comme les bouteilles, sont très chers.

Le spécialiste était apparemment la seule personne de la région qui possédait une telle collection de verrerie, et il entreprit de sortir sa plus belle bouteille. La famille était littéralement en extase devant ses produits et Jacques demanda au marchand s'il pouvait regarder la bouteille de plus près. Le petit Michel, qui avait été très sage jusqu'à présent, observait tranquillement les cartons à moitié remplis rangés sous la table. Au-dessus, Jacques se saisit maladroitement de l'œuvre d'art, qui glissa immédiatement de ses doigts. Cependant, le fracas du verre brisé auquel tout le monde s'attendait ne retentit pas, et, déconcertés, les parents baissèrent la tête. Là, leur fils avait nonchalamment rattrapé la précieuse

bouteille dans sa chute. Puis, il porta le joyau miraculé à ses lèvres, avant que le marchand ne s'empresse de l'arracher de ses petites mains. Après maintes excuses, la famille, désappointée, se remit en route vers la maison, les mains vides. Une fois arrivés, le père, qui en avait été quitte pour une simple frayeur, couvrit son fils d'éloges.

Ses parents confièrent l'éducation du petit à son grand-père. En compagnie de Jean l'érudit, il était entre de bonnes mains. L'ancien médecin de la Cour et astrologue enseigna non seulement les mathématiques à son petit-fils, mais aussi le grec ancien, le latin et l'hébreux, et également les bases de l'astrologie. Jean l'emmenait souvent hors du village le soir, où ils s'allongeaient dans les champs tous les deux et regardaient les étoiles. C'est là où il lui expliqua que le ciel du Nord était plus facilement observable en hiver, et le ciel du Sud, en été, et que les constellations d'hiver, telles que Canis Major et Canis Minoris, pouvaient être aisément trouvées si l'on se guidait de l'étoile Orion.

- Quand je serai grand, moi aussi je serai une étoile, disait son petit-fils.

- C'est drôle que tu dises ça ; justement, j'étais en train de penser à l'histoire de celui qui, un jour, fut puni et qui fut transformé en étoile. C'est l'histoire d'Orion, qui poursuivait ses sept sœurs, les Pléiades. Celles-ci se sentirent menacées par cette poursuite et ont lancé un appel à l'aide, ce qui a fait venir la déesse de la chasse à leur secours, et elle tua leur frère avec l'une de ses flèches. C'est alors qu'Orion fut envoyé au ciel et transformé en étoile. Toutefois, j'ignore si c'est possible pour les personnes faites de chair et d'os, Michel. À moins que, oui, je viens de me souvenir qu'ils en parlent dans les vieilles Écritures. Alors, qui sait ? À ce propos, les Pléiades sont visibles à l'œil nu. Regarde, elles sont juste là... Et Jean tendait son bras vers le ciel sombre.

- On dirait que ces étoiles-là se touchent, fit remarquer le garçon.

- Oui, on dirait. Mais en réalité, elles sont très éloignées les unes des autres.

À l'arrivée du printemps, Grand-papa montra à Michel les étoiles Arcturus, Régulus et la scintillante Spica, les étoiles les plus brillantes du ciel de printemps et qui, ensemble, formaient le Triangle du Printemps. Cet été-là, les étoiles n'étaient pas vraiment visibles et ce n'est pas avant l'automne que son grand-père put lui montrer Pégase, le cheval ailé, qui est souvent difficile à trouver car il apparaît la tête en bas. C'est grâce à ces petites excursions que Michel apprit à connaître les constellations, et ceci sous les réprimandes de ses parents, qui se plaignaient de voir leur fils et son grand-père rentrer si tard à la maison.

Par un soir clair, alors que Jean avait de nouveau emmené son petit-fils se promener, le temps se mit à changer et s'assombrir brusquement. Aucun corps céleste n'était visible et Michel se répandit en jurons contre ces

nuages sombres qui s'amoncelaient. Cette nuit-là, le petit fripon se tournait et se retournait dans son lit, lequel était séparé des autres chambres par de longs rideaux. Il était toujours en colère et déçu et ne parvenait pas à trouver le sommeil lorsque, soudain, les volets s'ouvrirent et une effroyable tornade le tira du lit. Il s'agrippa alors au rebord de la fenêtre, avec son petit corps qui se balançait dehors. Reynière, réveillée par l'instinct maternel, secoua son mari pour qu'il se lève et, tous deux, ils coururent vers l'enfant qui se trouvait en danger de mort. Ensemble, ils tirèrent le petit à l'intérieur de la chambre et fermèrent hermétiquement la fenêtre. Sans vraiment réaliser ce qui s'était passé, ils retournèrent se coucher lorsque, peu de temps après, la fenêtre s'ouvrit de nouveau. Encore une fois, un tourbillon déchaîné dirigea son énergie vers l'enfant prodige, mais ses parents furent dans la chambre en une fraction de seconde et empêchèrent la catastrophe avant que leur fils ne soit aspiré à l'extérieur. Ils condamnèrent les volets à l'aide de clous. Leur fils n'oublierait jamais la leçon. Il se promit de ne plus jamais jurer après quelque personne ou quelque objet que ce soit.

Un beau jour, un message fut envoyé à la petite famille de la part de Pierre de Nostredame, le grand-père paternel de Michel. Pierre et sa femme vivaient à Grasse et invitaient la famille à venir passer quelques jours chez eux. Pierre avait également été médecin de la Cour, au service du fils du Bon Roi René. Après que son patient ait été tué à Barcelone, Pierre s'était établi dans la ville du parfum, qui était en plein essor. Jacques et Reynière acceptèrent donc l'invitation. Ils eurent beaucoup de préparatifs à faire pour le voyage, car la route jusqu'à Grasse était longue et qu'ils avaient eu quatre enfants de plus au fil des années ; tous des garçons. La famille s'agrandissait considérablement. Quelques semaines plus tard, ils étaient enfin prêts et rejoignirent la voiture qu'ils avaient louée, tirée par des chevaux. Tous grimpèrent dans la voiture : le père, la mère et trois de leurs enfants ; Jean étant resté à la maison pour s'occuper des plus petits. Après quelques jours de voyage, ils atteignirent la ville de Cannes, depuis laquelle ils empruntèrent un chemin dans les terres qui les menait à Grasse. Le paysage, qui était entouré de collines luxuriantes recouvertes d'arbres, les incita à faire un arrêt. Ils auraient mieux fait de continuer leur route, car, à peine eurent-ils posés pied à terre que le petit Hector se volatilisa et il ne fallut pas moins de trois heures pour le retrouver, caché dans la crevasse d'un rocher. Et je vous laisse deviner qui l'a retrouvé. Michel, évidemment ! Hector se fit tirer les oreilles et ils purent poursuivre leur chemin. Derrière eux, ils pouvaient de temps en temps apercevoir la mer Méditerranée. Les fleurs en éclosion étaient plutôt rares dans cette région réputée pour ses parfums. L'été touchait à sa fin et les abeilles étaient à la recherche des dernières gouttes de miel de la saison. Finalement, ils purent apercevoir Grasse, nichée contre la pente d'une montagne et encadrée de champs qui ne seraient en fleurs qu'au printemps

prochain. Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'opulente ville marchande, les garçons étaient très agités par tout ce qu'ils avaient sous les yeux. On pouvait voir toutes sortes de tanneries, lesquelles, leur expliqua leur père, répandaient encore récemment des odeurs nauséabondes dans toute la ville. Il leur raconta que, afin de chasser l'odeur pénétrante du cuir, les Grassois eurent l'idée de saturer le cuir d'une mixture faite de graisses animales et de fleurs. Nécessité est mère d'invention et, grâce à cette méthode, les sacs, les ceintures et les gants parfumés devinrent des articles très en vogue. La voiture bringuebalante poursuivit laborieusement son chemin, passa devant les nombreuses boutiques de cuir qui exposaient leurs marchandises et ils arrivèrent finalement à la Place aux Aires, où vivaient les grands parents. Bertrand, pris d'une brusque effervescence, ouvrit à la volée les portes de la voiture afin de sortir le plus vite possible et commença à faire l'imbécile, mais son père l'interrompit.

- Pour commencer, tu vas dire bonjour à tes grands parents, jeune homme, dit-il. Pendant ce temps, Pierre, qui était arrivé à leur rencontre, commença immédiatement à s'occuper de leurs valises. Malgré son grand âge, il était très vigoureux et travaillait toujours pour la confrérie des médecins. Après avoir embrassé leur grand-père, les trois frères se mirent allégrement à brûler le pavé dans la ville certes inconnue mais ô combien séduisante.

- Laisse-les s'amuser un peu, dit Reynière, lassée, à son mari, ça nous permettra de décharger nos bagages en paix. Pendant ce temps, les enfants défilaient devant les boutiques de parfums, les chaudières à savon, les distilleries et autres commerces. Grasse était une ville particulièrement éblouissante, mais également très sale, et les égouts à ciel ouvert pouvaient à peine contenir les montagnes de déchets. Malgré cela, les rues étaient parfumées d'une odeur exquise. Partout, on pouvait voir des cageots, des besaces et des ballots remplis d'eau de fleur, d'huiles, de vin, de savons à la lavande, de plantes aromatiques et de cuir parfumé. Michel, qui avait alors onze ans, se sentait plongé dans un paradis virtuel plein de délices pour les sens et tomba bientôt sous le charme d'un parfum particulier qui le conduisit dans une allée.

- Où tu vas ? s'exclamèrent Bertrand et Hector avec étonnement. Mais Michel ne leur répondit pas et s'engagea dans l'étroite ruelle en direction d'une porte cintrée qui menait hors de la ville. Il s'arrêta un moment sous la voûte en pierre, puis ferma les yeux et renifla les odeurs. Ici, elles étaient à leur comble. Il huma profondément ce parfum singulier, à la fois doux et opaque. Quelques minutes plus tard, satisfait, il retrouva ses frères qui jouaient dans un parc. Les journées s'égrenèrent dans cette ville extraordinaire, jusqu'à ce que le jour que tous avaient tant attendu arrive enfin : la visite d'une parfumerie très réputée. Le grand-père connaissait bien Amalfi, la propriétaire de l'usine, qui était l'une de ses amies et qui avait promis à Pierre qu'elle permettrait à sa petite famille de visiter son établissement. Ce matin-là, ils se mêlèrent aux acheteurs potentiels qui étaient venus en masse des quatre coins de la planète et Amalfi leur offrit une visite guidée en personne. Les éminents observateurs purent voir le

spectacle d'Hector fouillant dans son nez avec minutie, aussitôt réprimandé par son père. Pendant ce temps, Amalfi leur fit un exposé complet sur sa fameuse ligne de parfums.

- Ces fioles azurées contiennent plusieurs variétés d'eaux de toilette et de parfums soliflores pour les femmes.

Après son introduction, le groupe se dirigea d'un pas traînant vers la table suivante, tandis que Bertrand commençait à son tour à faire des bêtises et essayait d'ouvrir les fioles en cachette.

- Ne touche pas à ça, Bertrand, le prévint son père. Heureusement, ce petit manège passa inaperçu vis-à-vis de Madame Amalfi, qui poursuivit : Les parfums soliflores sont des eaux parfumées composées d'un seul type de fleurs, de plantes ou de fruits. Après une énumération élaborée des différents mélanges, les invités la suivirent dans une autre pièce, où se trouvaient les ingénieux appareils.

- Voici nos alambics à distillation. La méthode de distillation fut mise au point par les Arabes. Tout en écoutant attentivement, Michel et son grand-père entendirent Hector se plaindre auprès de sa mère qu'il avait besoin d'aller au petit coin. Ces jérémiades perturbèrent le récit de la propriétaire de l'usine, qui se mit à tousser frénétiquement.

- D'accord, vas-y vite, mais en silence ! lui intima sa mère.

- Le jasmin est une fleur qui provient de l'Inde et qui fut récemment importée à Grasse par les marins espagnols, qui passèrent par l'Afrique du Nord. Maître Gantier a réussi à s'en attribuer le monopole, continuait la dame.

- On pourrait en profiter pour acheter du parfum, murmura Reynière à l'oreille de son mari. Jacques acquiesça distraitemment, tout occupé qu'il était à surveiller les petits. Par chance, ils musardaient auprès de Pierre et se tenaient correctement pour le moment. Leur père parvint même à entendre la fin de l'histoire.

- Lorsque je compare cette fleur au jasmin que l'on trouve à l'étranger, je remarque toujours que le jasmin Grassois a plus de relief, plus de volume. Oh, je pourrais vous en raconter tellement plus sur notre parfumerie, mais il est temps de conclure notre visite. Avez-vous des questions à poser ou des commentaires à faire ?

D'une façon inattendue, Michel s'avança avec panache et demanda s'il pouvait dire quelques mots. Son père commençait à sentir venir la migraine à cause des frasques de ses cadets, tandis que Mme Amalfi, charmée par cette requête enfantine, donna son accord. Le cœur de Michel commença à s'accélérer. Le jeune prophète redressa les épaules et, avec une grande véhémence, prononça son premier oracle.

- Un jour, cette parfumerie sera très célèbre, et ceci, grâce à un étudiant au nez exceptionnel. Son nom sera Montesquieu et il produira trois parfums extraordinaires. À l'apogée de sa carrière, il créera un parfum mystérieux, qu'il composera pour son propre plaisir à partir de l'odeur du corps de jeunes femmes fraîchement assassinées. Après sa mort, le succès de cette usine sera en déclin.

Ceci dit, le jeune garçon revint aux côtés de ses parents avec une grande dignité. Tout le monde était abasourdi et même Amalfi ignorait comment réagir. Jacques décida de ne pas réprimander son fils, car l'enfant ne s'était pas mal conduit, à proprement parler. Personne ne fit plus jamais référence à cette sombre prophétie, dont ils ne saisissaient pas le sens précis. Légèrement embarrassé par le comportement de son étrange petit-fils, Pierre remercia la propriétaire pour cette visite fascinante et la famille rentra à la maison. Bientôt, les vacances touchèrent à leur fin.

Le grand-père Jean était ravi de les voir revenir et plus spécialement à cause de Michel, avec qui il avait développé un lien très particulier. Lorsque la voiture déboucha dans leur rue, la rue des Remparts, le vieil homme et son petit-fils se cherchèrent immédiatement de vue. Hector et Bertrand, éreintés par ce long voyage, furent aussitôt mis au lit, mais Michel était encore tout excité par sa performance. Il discuta fébrilement avec son grand-père de sa prophétie singulière et de son besoin irréprensible de la divulguer. Le parfum étrange des rues de Grasse avait éveillé quelque chose en lui, lui confia-t-il. Jean l'écouta sérieusement et lui suggéra de partager avec lui toutes ses connaissances en matière d'astrologie, mais pour l'instant, Michel devait aller se coucher. Il lui fallu des heures avant de calmer son excitation et de s'endormir. Quelques mois plus tard, grand-papa trouva le moment approprié pour parfaire l'éducation de son petit-fils en astrologie. Il décida de lui expliquer tous les tenants et les aboutissants de cette science et l'emmena au grenier. Cette pièce était son domaine privé et personne n'était autorisé à y pénétrer sans y avoir été invité, et surtout pas les enfants, car il craignait qu'ils n'abîment ses instruments ou n'égarent ses documents. Assis dans son fauteuil, le grand-père expliqua à Michel qu'il avait jadis réussi à récupérer tout un ensemble d'équipement ingénieux à Paris. Ce matériel comprenait deux lentilles polies et fichées dans un conduit, à travers lesquelles on pouvait voir très loin.

- Grâce à cette invention, c'est un monde totalement nouveau qui s'est ouvert à moi, dit-il, et à mon sens, tu es aujourd'hui assez grand pour entrer dans ce monde. Je présage un grand avenir pour toi. Tu possèdes des capacités mentales exceptionnelles et c'est pourquoi je vais à présent te confier tout ce que je sais à propos de l'astrologie. Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais autorisé personne à entrer dans cette chambre sans surveillance, mais pour toi, je ferai une exception. Je te donne donc la permission d'utiliser tous mes instruments et tous mes livres lorsque tu le voudras. Son grand-père se releva et sortit un gros objet de sous une étoffe poussiéreuse.

- En utilisant ces lunettes à longue-vue, tu pourras voir les planètes aussi nettement que si tu étais là-haut. Mais avant tout, je vais d'enseigner quelques rudiments théoriques, avant que vous n'explorions les cieux.

Son petit-fils, les yeux écarquillés, observait avec fascination le mystérieux appareil.

- L'astrologie étudie les rapports qui existent entre les événements qui se produisent dans le cosmos, sur la terre et entre les êtres humains. Mais n'avons-nous pas déjà discuté de tout ça avant ?

Michel lui fit signe que non.

- Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était, mon garçon, Grâce à ces recherches, nous pouvons utiliser l'information relative à un moment précis afin de retracer tout une série d'événements qui se produiront. En d'autres mots, elles nous permettent de prédire l'avenir. Mais c'est beaucoup plus compliqué qu'il n'y paraît. Depuis la nuit des temps, l'homme a fini par admettre que le Soleil, la Lune et les planètes ont une influence sur notre existence ici, sur Terre.

Le grand-père se leva de nouveau, ouvrit les volets du grenier et plaça les lunettes à longue-vue sur un trépied, sous la fenêtre.

- Tiens, viens par ici, mets-toi juste là. Le soleil vient de se coucher et nous allons probablement pouvoir voir plusieurs planètes. Laisse-moi voir si... Ah, la voilà ! Regarde Michel, juste au-dessus des derniers rayons du soleil : Mercure, la planète des capacités mentales et intellectuelles.

Son petit-fils regarda à travers l'appareil et vit une planète rose qui scintillait. Jean poursuivit.

- Comme tu le sais, la Terre tourne autour du Soleil en une année, et non le contraire, malgré ce que l'Église prétend. Ils continuent aussi d'insister sur le fait que la Terre est plate et qu'on peut en tomber. Mais ce ne sont que des inepties ! Tout ce qu'ils veulent, c'est laisser leurs fidèles dans l'ignorance.

- Mais est-ce que le Soleil ne produit pas aussi un cercle chaque année ?

- Oui, mais pas autour de la Terre : il tourne le long de plusieurs groupes d'étoiles. L'ensemble formé par ces amas d'étoiles est appelé le Zodiaque. On y trouve les Gémeaux par exemple, ou le Bélier, le Taureau, etcetera.

- Moi, je suis sagittaire.

- Tu as tout à fait raison, mon bonhomme, mais cela prendra tout de même un certain temps avant que le Soleil ne passe par là, car nous ne nous trouvons pas à l'ère du sagittaire en ce moment.

Le grand-père colla de nouveau son œil à l'autre extrémité de la lunette et poursuivit son histoire.

- Mercure est toujours situé près du Soleil et c'est pour cette raison qu'on n'arrive pas facilement à le voir, mais ce soir, nous avons de la chance, dit-il, avant de passer l'appareil à son petit-fils.

- Cette planète-là n'est pas très intéressante, commenta Michel tout en regardant à travers les lentilles.

- Et bien, tu devrais voir la Lune, et Jean leva sereinement les yeux vers le corps céleste qui irradiait le ciel pur. Un amour authentique unissait le grand-père et son petit-fils, lequel était certainement dû à leur profonde ressemblance. Ils s'intéressaient tous les deux aux mêmes choses et avaient le même physique délicat. La seule différence résidait dans le fait

que Michel avait toute la vie devant lui, alors que son grand-père en arrivait à son terme.

- Voilà, c'est ça que tu dois voir, dit Jean en s'écartant.

- Ouah ! s'exclama Michel en admirant la Lune gigantesque, parsemée de cratères, de montagnes et de crevasses.

- Il y a quelqu'un qui marche dessus, grand-papa !

- Ah, ah ! C'est très drôle. Mais même si c'était possible, tu es trop éloigné pour voir de tels détails.

- Non, je le vois vraiment ! insista le garçon. Il est en train de planter un drapeau avec des bandes rouges et blanches et des étoiles. Jean arbora une expression dubitative et se saisit de la lunette. Il pouvait voir sa chère Lune, bien trop éloignée pour distinguer une personne à sa surface.

- Je ne vois pas ce que tu vois, Michel.

- Peut être est-ce quelque chose qui se produira dans l'avenir ?

- Tout est possible, mon garçon, mais je ne peux te parler que des choses que je connais. Je voulais encore t'expliquer comment on dresse un horoscope, et ils laissèrent les cieux derrière eux et s'assirent sur le lit.

- Pour calculer un horoscope, il te faut un certain nombre de données précises, telles que la date, l'heure et le lieu de ta naissance ; mais la chose la plus importante est la date de naissance. Laisse-moi par exemple te montrer ton horoscope personnel.

Le grand-père fouilla dans un tiroir de son bureau et en sortit un bout de papier couvert de symboles étranges.

- C'est le mien ?

- Laisse-moi regarder : né à Saint Remy le 12 décembre 1503... Oui, c'est bien le tien.

- En fait, je suis né le quatorze.

- Le quatorze ? Et bien j'ai dû me tromper sur ce qui est marqué en haut, car je vérifie toujours tout trois fois. Ça doit être l'âge, et le grand-père s'excusa. Quoi qu'il en soit, tu as un horoscope très chargé, avec trois planètes extérieures : Mars, Jupiter et Saturne. À cause de cette redoutable configuration, tu auras besoin d'une discipline de fer pour juguler ton pouvoir créatif. Si tu n'y parviens pas, ce pouvoir deviendra destructeur.

- Tu veux dire comme Samson, qui a fait s'effondrer tout un temple ?

- Hmm, cette comparaison est assez maladroite. Quoi qu'il en soit, tu devras apprendre à canaliser ton énergie. Et n'oublie jamais que le bien et le mal se trouvent dans les mêmes proportions chez tout être humain, et Jean reporta son attention à l'horoscope.

- Cette illustration-là représente les douze maisons et..., mais sa voix changea brusquement.

- Je suis fatigué, souffla-t-il. Mais si tu veux en savoir plus, tout est expliqué dans ce gros volume, là-bas, et il tendit la main vers une étagère. Le grand-père s'était soudain renfermé.

Plus le temps passait et plus Jean et Michel devenaient dévoués l'un envers l'autre. Ils passaient parfois la journée entière dans un vieux couvent* caché à quelques kilomètres au sud de Saint Remy. Ils passaient des heures à lire des bibles d'origine authentique. C'est à cette époque que Michel apprit à prier le Dieu des Chrétiens tout en déchiffrant sans peine les Écritures Catholiques, en dépit de ses origines juives. Après tout, raisonnait-il, il s'agissait-là du même Dieu que celui qui était décrit dans le Vieux Testament. Jean chantonnait toujours lorsqu'ils faisaient leurs prières, ou du moins, quand ils étaient seuls. Depuis le prieuré, si le temps le permettait, ils partaient s'aventurer dans les champs de lavande, où ils avaient découvert une structure mystérieuse à moitié sous-terrine, bâtie en forme de pyramide. L'érudition sans bornes de son grand-père lui permettait d'expliquer tout et n'importe quoi.

- Cette construction remonte à l'époque de la Grèce antique, commentait-il tout en s'adossant au monument pour se reposer. Michel, de son côté, débordait d'énergie et partait explorer les environs tandis que Jean faisait sa petite sieste quotidienne. Un jour, le garçon revint tout excité.

- Un peu plus loin, il y a tout plein de trous creusés dans une falaise, grand-papa, viens voir !

Mais Jean restait tranquillement à sa place et expliqua calmement que bien longtemps auparavant, les bergers avaient creusé ces trous afin de protéger leurs troupeaux des prédateurs. De toute évidence, il les avait déjà aperçus auparavant. Une fois, il put à peine se relever et Michel dû littéralement le traîner jusqu'à la maison.

Durant l'adolescence, le jeune homme commença à s'intéresser aux filles, ce qui permit à son mentor de lui parler de l'union entre deux âmes. Il lui expliqua la façon dont les esprits masculin et féminin pouvaient fusionner, et celle dont le principe de l'union homme/femme est représenté partout dans l'univers.

- Tu veux dire que parmi les planètes aussi, on trouve des mâles et des femelles ? demanda Michel.

- En principe, les planètes sont féminines. C'est pourquoi on appelle notre planète la Terre-mère, répondit Jean.

- Et est-ce que nous, les hommes, on a notre mot à dire dans le cosmos ?

- Et bien, les étoiles sont masculines, contrairement à la poussière et à l'obscurité, qui sont féminines. Ces polarités éternelles sont à la base de l'alchimie.

Le garçon passa presque toute son enfance dehors, avec son grand-père, et ses parents n'assistèrent pas vraiment au développement précoce de leur enfant. Ils n'étaient rassemblés que lors des repas. Mais le fait que les parents en l'enfant ne passèrent pas beaucoup de temps ensemble n'était pas seulement de la faute de Jean ni de Michel : Jacques travaillait au cabinet du notaire toute la journée et Reynière, en plus de s'occuper de la maison, était littéralement débordée par ses plus jeunes enfants. Antoine,

* La dernière institution où Vincent Van Gogh séjourna en 1890

qui avait déjà sept ans, représentait à lui seul une épreuve de force, à cause de sa perpétuelle désobéissance. Par ailleurs, Michel s'entendait bien avec ses petits frères, mais de là à jouer avec eux... Non, il y avait peu de risques pour que cela se produise.

Les saisons passèrent paisiblement, jusqu'à ce jour malheureux où ils retrouvèrent leur grand-père bien-aimé mort de vieillesse, dans ses appartements. Michel l'avait vu se dégrader depuis quelque temps et savait que la fin approchait. Cet événement fut néanmoins très douloureux.

Le jour de l'enterrement de Jean de Saint Remy, le temps était à la bruine. Dans la maison, la petite famille se relayait pour veiller le corps du défunt, jusqu'à ce que les pompes funèbres ne l'emmenent. Tous étaient présents. Le vieux Pierre et sa femme avaient fait tout le chemin depuis Grasse, ainsi que les trois sœurs et les cousins de Jean, qui venaient de la région de Marseille. L'office catholique fut donné dans l'église de Selongey. Les familles marchèrent jusqu'à l'église, où le cercueil avait été placé. Les grands-parents de Michel avançaient si lentement qu'ils eurent le temps d'observer les drôles de bâtisses flanquées de tourelles à la Place des Halles. Ils parvinrent finalement à l'église, où nombre d'amis et de connaissances s'étaient rassemblés. À l'entrée du bâtiment, un homme trapu aux cheveux rouquins bouscula accidentellement Michel. Ses souliers étaient maculés de peinture. Il ne faisait apparemment pas partie des invités, mais il souhaitait tout de même entrer dans l'église. Michel ne lui prêta pas attention et la procession funéraire commença lentement à franchir l'imposante voûte d'entrée. Une fois à l'intérieur, Jacques et Reynière furent les premiers à traverser une rangée de piliers, chronologiquement suivis par Michel et ses quatre frères. Submergée par l'émotion, Reynière essuyait de temps en temps une larme pour son père. Le public s'était assis sur les bancs en bois dans la chapelle principale, au centre de laquelle se tenait le cercueil. L'église de Selongey était composée de nombreuses chapelles, toutes éclairées par des vitraux aux pièces de verre rouge-sang. Au-dessus de leur tête se dressait la peinture d'un apôtre. Une fois le dernier visiteur installé, le Prêtre Bergé, qui portait une tunique rouge ternie, commença son sermon. Le service funéraire, comme chacun le savait, avait pour but d'atteindre la purification et le repos éternel de l'âme du défunt.

- Lorsqu'une personne meurt, cela signifie qu'elle a irrévocablement fait ses adieux à ce monde. Cette personne demeurera désormais aux côtés de Dieu. Ceci ne représente pas une fin, mais un commencement. Ceux qui ont vécu dans la piété iront au paradis, et ceux qui ont vécu dans le péché iront en enfer. Le passage de la vie à la mort ne se fait pas souvent dans l'harmonie. Mais le Seigneur nous tient tous sous sa protection, parce qu'il a conscience de la complexité de notre existence et qu'il accepte chacun tel qu'il est. Puis, le Prêtre feuilleta maladroitement sa Bible derrière son lutrin et commença à lire un fastidieux passage en latin. Michel regarda

autour de lui et reconnu les fonts baptismaux métalliques, ce fameux clocher posé à l'envers dans lequel l'un de ses amis avait failli se noyer. Partout, des bougies étaient allumées ; il y en avait tellement que même la tombe du fondateur de l'église dans la première chapelle était éclairée. Son portrait était gravé à l'entrée. Longtemps auparavant, Jean avait essayé d'intéresser son petit-fils à l'art et à la culture et ils avaient souvent visité l'église de Selongey. Michel connaissait plutôt bien l'intérieur du bâtiment, et il aurait préféré admirer les décors muraux au lieu d'avoir à écouter le son monocorde de la voix du Prêtre. Ou bien la voûte blindée dans la sacristie... Mais bien sûr, il ne pouvait pas. Bien qu'il soit certain que cela n'aurait pas embêté son grand-père. La vie passe avant la mort, disait-il toujours. Finalement, le servant de Dieu rendit hommage au défunt et demanda l'aumône en français usuel, et les visiteurs se levèrent de nouveau. Michel vit le carillonneur, qui était dur d'oreille, se lever. Il trépignait d'impatience de mettre en branle les quarante-huit cloches de l'église et il commença à graver l'escalier de la tourelle. Pendant ce temps, le Prêtre aspergeait le corps avec de l'eau bénite et l'embaumait avec de l'encens. Ce rituel était destiné à sanctifier le corps du défunt avant de l'envoyer à Dieu. L'acolyte récita encore quelques prières pour le pardon des péchés de Jean. Après les hymnes, le prêtre et ses aides sortirent de l'église à grand pas, suivis par les porteurs de cercueil. Tout le monde se rassembla et leur emboîtèrent le pas. Les cloches de l'église retentirent tandis que tous s'acheminaient en silence vers le cimetière. Les membres de la famille, les amis et d'autres curieux qui s'étaient joints à la foule se regroupèrent autour de la tombe qui avait été préparée et les porteurs déposèrent précautionneusement le cercueil à l'intérieur. Reynière posa rapidement quelques fleurs sur le couvercle avant que le prêtre, qui se tenait à la tête du cercueil, ne bénisse silencieusement la tombe et ne prononce un Notre Père . Avant la fin de la prière, il jeta une poignée de terre sur le cercueil en récitant : Car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière. Puis, tous firent leurs adieux à cet homme jovial qu'était Jean, en jetant chacun son tour un petit tas de terre sur le cercueil et Michel regarda son cher ami disparaître progressivement. Enfin, Jacques remercia tous le monde pour leur compassion et la famille rentra tristement à la maison.

Après la période de deuil, Michel et sa mère montèrent ensemble au grenier, à l'endroit révérend où le grand-père avait établi son refuge. Le cœur encore lourd, Reynière ouvrit les volets pour laisser la lumière pénétrer dans la pièce, puis ils dressèrent l'inventaire des lieux. Assiégé par les souvenirs, Michel, déprimé, se tint pendant un moment à la fenêtre, les yeux dans le vague.

- Le grenier a l'air tellement vide et triste maintenant, murmura-t-il, au moment où sa mère fut appelée en bas par un de ses enfants.

- Je reviens tout de suite, Michel, et elle le laissa là-haut, tout seul. Depuis la fenêtre du grenier, on avait une belle vue du village. Michel découvrit une nouvelle bâtisse à quelques mètres d'ici, qu'il n'avait jamais

remarquée. L'une de ses fenêtres était ouverte. Elle était vitrée, ce qui était sans précédent, mais il était bien trop éloigné pour pouvoir voir correctement.

Ah, je sais, je peux utiliser la lunette à longue-vue de grand-papa, réalisa-t-il soudain, et bientôt, il put observer chaque détail de la nouvelle maison. Puis, le jeune garçon ne put résister à la tentation de jeter un œil à l'intérieur. Il y vit un homme de grande taille aux cheveux bruns, courts, qui était en train de travailler avec passion devant un chevalet de peinture. Quel était l'intérêt de peindre des tournesols ? se demanda Michel, incrédule. L'inconnu faisait face à une toile et plongeait fréquemment son pinceau dans la peinture. À un moment donné, il se saisit d'un autre pinceau destiné aux motifs plus fins et observa de nouveau les véritables tournesols, qui avaient été nonchalamment étalés sur une table. Tout à coup, l'artiste se sentit observé et se retourna en sursaut. Le jeune voyeur, totalement déconcerté, se sentit pris la main dans le sac, en dépit du fait qu'il était tout bonnement impossible, lui semblait-il, que l'autre l'ait vu. Cependant, tout semblait indiquer que l'étranger était en train de le dévisager, avec une expression toutefois amicale. C'est seulement à cet instant que Michel se rendit compte qu'il s'agissait là d'un nouvel aperçu du futur. Puis, l'autre monde s'évapora instantanément. La maison avait totalement disparu.

Dommage. Je n'ai plus personne avec qui partager ma rêverie, pensa-t-il tristement.

Chapitre 2

Quelques mois plus tard, Michel, qui avait déjà fêté ses seize ans, partit à Avignon pour étudier l'astrologie. C'est avec une certaine réticence que ses parents lui avaient donné leur permission de choisir cette voie inhabituelle pour ses études universitaires. Avignon n'était qu'à une trentaine de kilomètres de Saint Rémy, ce qui lui permettrait de revenir souvent pour voir ses parents et ses frères. C'était une ville très importante, du fait qu'elle abritait le fameux Palace papal. Depuis l'année 1304, les Papes français s'étaient succédés et avaient tous élu résidence à Avignon, car à Rome, leurs chances de survie étaient minces. Dès lors, la ville française et ses environs avaient constitué la propriété du Pape. Jacques avait entendu dire par un client que Mme Plombier, dont le mari avait été emporté par la peste six mois auparavant, allait emménager à Avignon avec ses filles, pour aller vivre chez des parents. Michel pourrait faire le trajet en leur compagnie, à la condition qu'il aide la veuve à déménager. Cet arrangement convenant parfaitement au jeune homme, ils fixèrent une date. Mme Plombier avait passé toute la semaine à nettoyer la maison et toutes ses valises étaient prêtes ; elle n'attendait plus que l'arrivée de son jeune compagnon de voyage. Le jour du départ, Michel frappa à sa porte et commença à charger la vieille charrette bancale, en suivant ses instructions. Les voisins leur ayant prêté main forte, la petite troupe fut rapidement parée à partir. Madame pris place au siège du conducteur et, avec ses deux filles, ils passèrent par la rue des Remparts afin que leur compagnon puisse dire au-revoir à sa famille. Ils attendaient tous avec anxiété que la veuve, qui n'était pas vraiment habituée à la conduite, réussisse à immobiliser les chevaux. Michel sauta de la charrette et embrassa son père et sa mère, qui avait l'air très triste.

- On dirait que les adieux sont devenus monnaie courante, se lamenta Reynière, tandis que les larmes ruisselaient le long de son beau visage.

- Je reviendrai très bientôt vous voir, lui promit son fils.

- Tu as plutôt intérêt, répondit son père en l'étreignant. Puis, le futur étudiant dit encore au-revoir à ses frères et il fut temps de partir. Tout le monde agita la main en signe d'adieu jusqu'à ce que le cheval et la charrette soient hors de vue. Quelques kilomètres après Saint Rémy, la pluie commença à tomber. Il pleuvait à verse et le ciel s'assombrissait à une vitesse effrayante. Heureusement, la conductrice était équipée pour la pluie, et, grâce à l'aide de Michel, ils purent couvrir la charrette d'une toile. Lorsque les éclairs apparurent, les chevaux commencèrent à s'agiter et devinrent difficiles à maîtriser. Les fillettes, âgées de cinq et sept ans, s'étaient enfouies tout au fond de la toile. Bientôt, le chemin devint pratiquement impraticable à cause des énormes trombes d'eau, et les choses s'annonçaient plutôt mal pour eux. Une fois parvenus à la moitié de leur trajet, ils furent terrifiés en apercevant des incendies qui flambaient de

chaque côté de la route. Des corps étaient en train de brûler. La peste, le plus grand fléau de toute l'histoire de l'humanité, ravageait toute l'Europe, et, de toute évidence, cette horrible maladie avait encore fait des victimes. Madame savait bien à quoi ces feux étaient dus. Son mari avait lui-même été incinéré peu de temps auparavant afin d'éviter toute propagation de la maladie. Cependant, elle ne se laissa pas troubler et continua courageusement de conduire. Soudain, ils perçurent des cris de détresse au loin. Ils décidèrent de poursuivre leur route sans s'en occuper. La pluie continuait à tomber à torrents et, afin d'empirer les choses, un vent cinglant se mit à mugir. Le cheval pouvait à peine tirer la charrette et s'empêtrait les sabots dans la boue. Il commençait à se fatiguer, et chaque mètre supplémentaire représentait à présent une victoire. Progressivement, un violent orage se déclara, faisant voltiger des branches et des arbustes sur la route.

- Sacré nom ! entendaient-ils Madame jurer de temps à autre. Ils durent s'arrêter plusieurs fois, pour que Michel désencombre la route. Après de nombreuses heures passées dans ces conditions infernales, ils atteignirent enfin la cité papale. Etreints et trempés jusqu'aux os, il ne leur restait plus qu'un obstacle à franchir : la traversée du Rhône. Accompagnés par un fort vent de tête, ils arrivèrent au fameux pont d'Avignon. Jusqu'à présent, Mme Plombier et son compagnon de route s'étaient relayés pour conduire, mais une fois parvenus au pont, où le vent était d'une puissance redoutable, la veuve préféra garder elle-même le contrôle des rênes. Elle s'appêtait à encourager les chevaux à franchir le fleuve lorsque, soudain, Michel s'écria Stop ! Elle tira immédiatement les rênes à elle, ce qui arracha un hennissement du cheval et immobilisa la charrette. La plus jeune des fillettes commença alors à pleurer et sa sœur tenta de la reconforter.

- Qu'est-ce qu'il se passe, bon sang ? demanda leur mère, étonnée. Michel ne pipa mot, sauta de la charrette et atterrit dans la boue. Puis, bravant l'orage, il avança péniblement jusqu'au pont, son long manteau claquant dans le vent. Lorsqu'il arriva à la bordure en pierres, il fit une brève halte, les yeux sur la route. Puis, il se concentra sur la houle bouillonnante du fleuve, qui affluait le long des pilotis, et revint sur ses pas.

- Mais qu'est-ce que vous faites ? cria Mme Plombier.

- Il faut décharger la charrette, répondit-il, sa voix à peine audible dans le mugissement du vent.

- Vous avez perdu la tête ?

Michel se hissa sur le siège du conducteur et s'expliqua.

- Le pont est sur le point de s'effondrer !

- Vous racontez n'importe-quoi, cela fait des années et des années qu'il tient ! lui répondit-elle avec humeur. L'étudiant sauta de la charrette, s'assit dans la boue, et croisa fermement les bras, par protestation. Après un bref instant de réflexion, elle résolut finalement de lui obéir.

- Comme vous voudrez, du moment que c'est vous qui vous en chargez..., répondit-elle, après quoi le jeune homme commença aussitôt à traîner les

valises jusqu'à l'autre rive. Pendant ce temps-là, la veuve alla chercher ses filles sous la toile et elles suivirent leur étrange compagnon de voyage en se serrant les unes aux autres. De l'autre côté du fleuve, la petite famille trouva refuge à proximité d'une falaise, tandis que Michel retournait à la charrette. Puis, lorsqu'après un tel labeur il eût amené tous les bagages de l'autre côté, il accrocha une longue corde au cheval et le tira le long du pont. Des nuages menaçants couraient au-dessus de leur tête, et le cheval refusait d'avancer. Michel le fit aller de l'avant en le tirant par des mouvements secs et fermes. Avec hésitation, le cheval, effrayé, fit un pas et la charrette commença à se mettre en branle. Ils approchèrent du vieux pont, qui semblait pouvoir tenir le coup et paraissait malgré tout en assez bon état, et l'étudiant tira le cheval et la charrette de l'autre côté. En voyant que la traversée s'était déroulée sans accroc, la veuve fit la grimace et refusa de lui adresser la parole. On chargea à nouveau la charrette et on se remit en route. Ils finirent par atteindre la grande ville. Ils arrivèrent juste avant le coucher du soleil et, peu après, ils étaient enfin en sécurité, assis bien au chaud devant un feu crépitant en compagnie de la famille Plombier. Après un bon repas et une nuit de repos, leurs chemins se séparèrent. Le jeune homme remercia chaleureusement la famille pour son hospitalité et, les bras chargés de bagages, commença sa route vers l'université. Au centre-ville, le service municipal était en train d'annoncer les dernières nouvelles, et l'étudiant se mêla à la foule qui s'était rassemblée à proximité. Ménageant son effet, l'annonceur déroula un parchemin.

- Le pont d'Avignon s'est effondré, commença-t-il. Sept personnes ont trouvé la mort cette nuit. Le pont s'était déjà effondré en 1226, et comme nous pouvons le remarquer, le Seigneur ne veut pas de ce pont ici. C'est à tort que son constructeur, Bénézet, a été, il y a bien longtemps, proclamé Saint.

La place était à présent complètement submergée par les badauds, et la plupart d'entre eux bouchaient la vue de Michel, mais il en avait assez entendu et, tranquillement, il s'éloigna.

C'est dans une ambiance lourde que baignait la ville d'Avignon, dont l'histoire avait débuté vers la falaise, près du fleuve. La ville, qui avait constitué le cœur d'une tribu celtique, avait horreur des visiteurs. Le grand-père de Michel avait l'habitude de décrire le caractère jadis impitoyable des Avignonnais. À Paris, on raconte que si l'on va à Avignon, on risque bien de se faire planter un couteau dans le cœur, avait-il dit. Avignon était située sur la fameuse Via Agrippa, la route principale qui reliait Cologne, Lyon et Arles. Arrivé au Parc des Papes, Michel s'installa sur un banc pour calmer ses esprits. Il se concentra sur les vieux chênes qui faisaient face à l'université, avant d'oser s'aventurer dans les murs de ses bâtiments. Dernièrement, le jeune homme avait été la proie de

nombreux rêves, et il avait souvent du mal à les dissocier de la réalité. Il aurait à développer une méthode afin de mettre de l'ordre dans son esprit. Ses études en astrologie l'aideraient peut être à résoudre ce problème. Après ce petit moment de répit quelque peu nombriliste, il alla à la rencontre de ses professeurs et, sur leurs conseils, il partit habiter dans une petite chambre dans la rue St Agricola, située tout près de là. À partir de ce jour, il fit le trajet jusqu'à l'université tous les jours, en passant par le centre de la ville. Il avait pu se faire une idée assez fiable de la topographie des lieux depuis le Rocher des Doms, cette fameuse falaise qui surplombait toute la région et depuis laquelle il était facile d'étudier la ville. Michel préférait généralement se balader le long des grands boulevards, qui lui permettaient de mieux réviser ses cours. Il s'entendait bien avec les autres étudiants, bien qu'ils soient souvent jaloux de l'intelligence exceptionnelle du jeune homme. Pendant les premiers mois, l'école ésotérique lui enseigna beaucoup de choses très intéressantes. Il apprit par exemple que l'être humain possédait plusieurs corps, qui étaient au nombre de sept : les corps physique, vital, astral et mental, et, à un niveau plus élevé, les corps causal, bouddhique et atmique. On lui expliqua que ceux-ci représentaient sept plans de conscience, et qu'ils s'appliquaient également aux planètes et aux étoiles. L'ensemble de ces corps sont connectés les uns aux autres et cohabitent dans chaque individu, du moins sous leur forme latente. Le corps matériel visible est le plus primitif de tous. Le corps vital permet de maintenir l'ensemble et de fournir l'énergie requise. Le corps astral est lié aux émotions, et se révèle surtout dans le monde des rêves. Le corps mental représente la pensée, et le corps causal ne se développe que lorsque la pensée est entrée au plus profond de la loi de cause à effet. Le plan bouddhique est appréhendé comme correspondant à l'état d'une personne parfaitement éveillée et le plan atmique représente le souffle de la vie, une condition que l'on retrouve lorsqu'une personne ne fait plus qu'Un avec Tout-ce-qui-est, faisant disparaître tout aspect individuel. Cette théorie était passionnante, mais n'était étayée par aucun exemple pratique.

Un jour, l'étudiant acharné de première année se rendit à la Place de l'horloge aux alentours de cinq heures du matin afin de faire ses exercices. Le parc était encore d'une propreté impeccable à cette heure avancée de la journée, et il n'y avait personne à la ronde pour venir le perturber. Une fois qu'il eut terminé ses exercices, de bonne humeur, il marcha dans les rues et avait franchi les limites de la ville lorsqu'il croisa plusieurs voitures remplies de soldats. C'était là une escale bien singulière, car un certain nombre d'hommes robustes commencèrent à remplacer leurs chevaux fatigués par de nouvelles montures en toute hâte. En outre, Michel put voir, assis dans l'une des voitures, un petit homme bedonnant décoré de nombreux écussons et étroitement coincé entre deux soldats à l'air gaillard.

Le bonhomme devait avoir commis un crime, compris l'étudiant. Le convoi était certainement arrivé à une heure si matinale afin de ne pas

attirer l'attention. L'échange de montures et le chargement des provisions pris un certain temps, pendant lequel Michel observa le prisonnier avec fascination. Cet homme devait avoir la folie des grandeurs ; il se donnait des airs d'empereur. Puis soudain, ce fut l'agitation. Des hordes d'Avignonnais se précipitèrent de la Porte St-Lazare et se dirigèrent vers les voitures, en revendiquant leur vengeance à l'encontre du petit caporal corse. Le soldat de ville tenta de prendre le contrôle de l'émeute, mais il n'y avait manifestement pas moyen de contenir ces citoyens enragés, qui se mirent bientôt à encercler la voiture du milieu. Ils insultaient le prisonnier de tous les noms d'oiseaux qu'ils connaissaient. D'autres insurgés lui jetaient des pavés ou le menaçaient de leur épée. Quelques minutes plus tard, quelques hommes se jetèrent sur la voiture, grimpèrent à l'intérieur et commencèrent à lui arracher ses écussons d'honneur. Un officier qui était arrivé en courant réussit à calmer les esprits échauffés, à la suite de quoi les derniers chevaux furent rapidement attelés. La voiture où était assis le petit caporal parvint à s'échapper de l'assaut, après qu'un soldat ait réussi à dégager les roues de quelques fanatiques. Les autres voitures, qui avaient été épargnées par l'échauffourée, furent à même de reprendre la route sans interruption. L'étudiant était resté un bon moment au même endroit, réfléchissant aux événements.

- Hey, ducon, tu vas prendre racine ou quoi ? s'entendit-il soudain invectiver par un ouvrier.

- N'avez-vous pas vu l'émeute qui vient d'avoir lieu à l'instant ? demanda Michel.

- Tout ce que je vois, c'est un étranger, et on les aime pas trop par ici, et il poursuit sa route, poussant sa barrique. C'était là la bonne vieille mentalité d'Avignon. Et l'étrange émeute* se révéla n'être rien de plus qu'une hallucination.

Après le premier trimestre, les enseignants ne tarissaient pas d'éloges sur le jeune de Nostredame. Très flatté, Michel était malgré tout conscient qu'il n'apprenait pas grand-chose de leur part. Son grand-père lui avait déjà enseigné tellement de choses à propos de l'astrologie qu'il était impossible pour ses professeurs de lui apprendre quoi que ce soit qu'il ne savait pas déjà. Déçu, l'étudiant ne s'attendait donc pas à ce qu'ils enrichissent davantage ses connaissances. Heureusement, il pouvait disposer d'une bibliothèque à trois étages, plus belle qu'il n'eût jamais imaginé. Il adorait passer son temps en ses murs, à étudier les textes anciens. Ses professeurs chargèrent le bibliothécaire, M. Grimbert, qui, par le fait d'une maladie encore méconnue, était toujours agité de tremblements, d'établir une liste d'ouvrages pour l'étudiant. M. Grimbert avait disposé les recueils dans une partie séparée de la bibliothèque, afin

* 1814, suite à son détronement, l'empereur Napoléon Bonaparte échappa à la lapidation à Avignon

que le jeune homme puisse les consulter sans être dérangé. Michel dévora la pile de documents en très peu de temps. A part les quelques travaux rédigés par son grand-père, le seul livre qu'il avait étudié en détails était la Bible, et il était ravi de pouvoir nourrir son esprit avec d'autres lectures. Au bout du compte, il n'y avait qu'un seul manuscrit qui l'inspirait réellement : un essai d'alchimie. Cette réalité semble relever du cliché, mais rares sont ceux qui, en entendant le mot alchimie, ne se sont jamais représenté un vieux magicien à la barbe foisonnante se livrant à d'étranges expériences, dans le confinement d'un laboratoire archaïque et plein de poussière. L'ouvrage bouleversait toutes ses idées préconçues et il désirait pénétrer au plus profond du sujet. Le manuscrit en question expliquait que l'alchimie avait été introduite en Espagne par les Arabes après les Croisades, et Michel passa des journées entières à explorer la section relative à l'Espagne. Lors de ses recherches, il tomba sur un article accrocheur, composé par Artéphius au douzième siècle, et intitulé De l'art de prolonger la vie humaine. L'article espagnol était rédigé en latin, auquel il était accoutumé. Curieux, il commença à le lire.

Et moi même Artéphius, j'ai eu appris tout l'art dans les livres du véritable Hermès. J'ai vu, par l'espace de ma longue existence, que d'autres cherchaient à parfaire l'alchimie, mais j'ai résolu de ne pas écrire quoi que ce soit qui puisse rendre les Lois plus accessibles à une plus vaste audience, parce que cela se révèle toujours par Dieu, ou par un maître. Il est par conséquent fort utile de lire mon livre, pourvu qu'on n'ait la cervelle trop dure, et qu'on ait un peu d'expérience. J'ai été aussi comme les autres : envieux. Je suis aujourd'hui en vie depuis l'espace de mil ans, uniquement par la grâce de Dieu Tout puissant.

Cet homme est aussi vieux que Mathusalem ! songea Michel avec excitation. Il était déterminé à lire ces deux ouvrages, mais malgré tout le zèle qu'il mit dans ses recherches, il ne les trouva pas.

Le recueil rédigé par Hermès n'existait probablement pas, pensa-t-il, et il se consola en dévorant tous les écrits d'alchimie qu'il pouvait se procurer. Dans l'un des ouvrages, il pu lire que le métal pouvait être changé en or grâce à l'utilisation d'un objet mystique, la fameuse Pierre Philosophale. Pendant des siècles on avait cherché cette pierre, mais personne n'a jamais pu mettre la main dessus et, au treizième siècle, la plupart des alchimistes avaient renoncé à la trouver. Un autre manuscrit disait que l'alchimie pouvait avoir des effets médicaux. Si un individu ingérait des proportions très précises de sel, de soufre et de mercure, la personne concernée verrait sa santé s'améliorer positivement. Les philosophes grecs Thalès et Aristote pensaient que la terre, l'eau, l'air et le feu constituaient les éléments de base à partir desquels il était possible de créer toute substance matérielle. Un autre essai parlait d'un cinquième élément de base : l'essence. Mais Michel en avait assez lu jusqu'à présent, et il rangea les livres.

- Merci pour votre aide, M. Grimbart, à demain.

Une nouvelle journée s'était écoulée, et l'étudiant harassé retourna dans sa chambre austère, dans la rue St Agricole. Après avoir cuisiné et mangé une

bouillie chaude, il réfléchit de nouveau à l'œuvre d'Hermès, mais sans résultat, puis, il tourna sa pensée vers la Pierre Philosophale, mais le sommeil le pris par surprise. Cette nuit-là, tous ses désirs furent assouvis. L'esprit chercheur fut touché par quelque chose de magnifique et de puissant et, pris d'un frisson, il se dressa dans son lit.

- Michel de Nostredame, je suis celui que tu cherches. Je suis Hermès, le fils de Zeus et de Maïa, la fille d'Atlas, l'un des Titans. En face de lui se tenait un être rayonnant, puissant et athlétique, coiffé d'un chapeau ailé et portant un bâton doré autour duquel s'enroulaient des serpents. Hermès poursuivit : Je dirige les trois mondes. Je suis né dans une grotte, à Arcadie. Je suis le plus rapide de tous les dieux et le dieu des voleurs. Les Égyptiens m'appelaient Toth. Les Romains m'appellent Mercure. Je suis Hermès Trismégiste de la Genèse. Je suis l'Espoir des pierres, la Pierre Philosophale et la Tablette d'Émeraude. Mon frère matériel, ton destin a été fixé. Tu joueras un rôle dans la tragédie cosmique qui se produira sur terre lors du prochain millénaire. Mais pour l'instant, jusqu'à ce que la Lune parvienne à maturité, tu prendras une autre direction afin de permettre à tes connaissances latentes d'être mises en éveil par la Mort Noire.

Hermès s'évapora aussi rapidement qu'il était apparu, en laissant derrière lui un vide immense. Michel, ne pouvant supporter cette rencontre surnaturelle intense, s'évanouit. Ce ne fut que l'après-midi suivant qu'il se réveilla. Il se sentait très mal, mais se leva tout de même et, en trébuchant, rassembla ses affaires de cours afin de retourner étudier. Mais il était trop tard pour se rendre à l'université et, troublé, il se rassit sur son lit.

- Je me sens tellement mal en point, grommela-t-il. Avec une grande difficulté, il tenta de se remémorer le message d'Hermès, mais il lui fut impossible de l'assimiler complètement. Pendant ce temps, son père – mû par d'autres forces supérieures – se trouvait à Saint Rémy, en train de se faire du souci par rapport à la formation plus qu'abstraite qu'avait choisie son fils. Bien que l'astrologie fût devenue une science reconnue, elle ne permettait pas de faire grand chose. Il en discuta avec Reynière, qui avait tout d'abord soutenu le choix de Michel. Mais Jacques ne cessait d'insister sur le fait que cette carrière n'aurait aucun avenir, et elle finit par admettre que les désavantages de ce choix l'emportaient sur ses avantages. Ils écrivirent une lettre à leur fils, dans laquelle ils exprimèrent leurs préoccupations et suggérèrent que Michel s'oriente dans le domaine de la médecine ; après tout, ses deux grands-pères avaient été médecins. Michel reçut leur courrier le lendemain et pris connaissance de leur conseil de changer le cours de ses études. Il fut agréablement surpris et pensa à Hermès, qui lui avait annoncé ce changement d'orientation.

Ainsi, la médecine est mon destin, conclut-il. Le jour suivant, il alla précautionneusement à la rencontre de ses professeurs, car il ne désirait les discréditer en aucune façon. Lors de la discussion, il s'avéra que ces derniers comprenaient les arguments de ses parents, et Michel tourna donc le dos à ses études à Avignon sans aucun ressentiment.

Après un bref séjour dans sa famille, il partit pour une nouvelle université, à Montpellier.

- Bienvenue, M. de Nostredame, l'accueillit aimablement la concierge à sa venue. Je vais vous emmener tout de suite à la salle de conférences, car vous êtes le dernier à arriver, et la femme replète se leva péniblement de son tabouret et lui indiqua le chemin. Ils marchèrent le long du couloir principal et bifurquèrent à l'angle, au bout du corridor.

- La conférence va bientôt commencer, et elle sera donnée par Dr Hache, l'informa-t-elle. La femme l'emmena dans le fond de la salle, où elle lui indiqua une place libre vers une table située à côté d'un jeune homme aux yeux extraordinairement vifs. Le professeur Hache, contrairement à la concierge, ne pris pas la peine d'accueillir ses étudiants, et commença sa conférence sans attendre.

- Il y a des milliers d'années, les premiers docteurs essayaient de soigner leurs patients en leur perçant un trou dans la tête, dit-il. François, la personne assise à côté de Michel, pointa un index contre sa tempe avec un air dédaigneux.

- Plus précisément, c'est de là que provient ce geste, fit remarquer Dr Hache, qui avait relevé la mimique. Mais ce n'était pas une idée si incongrue, car, de cette façon, ils comptaient permettre aux mauvais esprits, à qui ils imputaient les causes de la maladie, de s'échapper du corps. Ce procédé était d'ailleurs qualifié de trépanation.

Un étudiant de Toulouse leva la main.

- Vous serez libres de poser toutes vos questions à la fin de mon cours, dit le professeur, avant de poursuivre. Plus tard, à l'époque de la Grèce antique, une personne malade se rendait à un temple et pratiquait des sacrifices sur les animaux à Esculapes, le dieu de la guérison. Par la suite, le patient buvait de l'eau curative, dans laquelle il se baignait également, et suivait ensuite un régime très strict.

Le même étudiant leva la main.

- Qu'est-ce-que je viens de dire ? répondit le professeur.

- J'essaie seulement de faire s'échapper le mauvais esprit de mon bras, répliqua l'étudiant, essayant d'être drôle.

- Sortez, s'il vous plaît ! riposta le professeur, avec une voix étonnamment stricte. L'étudiant se leva, déconfit, et quitta la pièce.

- Les blagues idiotes ne sont pas tolérées dans cette salle, puis le professeur poursuivit son discours.

- En 400 avant Jésus-Christ, Hippocrate, le médecin grec, pose les fondations de notre science médicale contemporaine. D'après lui, la maladie n'est pas causée par la sorcellerie, mais par la nature, et elle ne peut être soignée que par elle.

À présent, ses yeux ne lâchaient plus les premières rangées, et personne n'osait plus faire le moindre bruit.

- Environ deux siècles après Jésus-Christ, Claude Galien, un médecin grec lui aussi, nous apprend que le corps humain contient quatre types de fluides, ou d'humeurs : le sang, le flegme, la bile jaune et la bile noire, et qu'ils doivent tous être en équilibre les uns par rapport aux autres. Voilà pour l'introduction. À présent, vous pouvez poser vos questions, mais brièvement, je vous prie.

Les étudiants hésitèrent quelques instants.

- Est-ce que les femmes ont la même quantité de sang, de flegme et de bile que les hommes ? demanda quelqu'un.

- Nous n'en sommes pas tout à fait sûrs, mais lorsque ces humeurs se trouvent en déséquilibre, les hommes comme les femmes tombent malades, répondit-il.

- En tout cas, ma mère vomit pas mal de bile, commenta un étudiant basque.

- Alors, elle doit être malade, avança le professeur.

- Pas vraiment, elle a l'air plus fringante qu'un passereau au printemps.

- De toute façon, je ne peux pas établir de diagnostic à distance. Heureusement, on a fait beaucoup de progrès depuis Galien, et nous menons des recherches scientifiques en ouvrant des corps humains, entre autres. Donc, si votre mère n'habite pas trop loin...

Le visage du basque blêmit brusquement à l'écoute de la suggestion apparemment sérieuse du professeur.

- Vous voulez dire que vous ouvrez aussi des personnes vivantes ? demanda-t-il.

- Bien sûr, mais cela n'arrive que très rarement. A la base, nous n'étudions que les cadavres et nous en dressons des croquis élaborés. Ces études nous ont permis de réaliser des avancées remarquables et également de pouvoir soigner beaucoup de gens des maladies actuelles.

- Quelles méthodes appliquez-vous aujourd'hui pour soigner les maladies ? demanda Michel.

- L'administration de médicaments, par exemple, que l'on réduit sous forme liquide, de poudre ou de comprimés, répondit le conférencier. Malheureusement, il y a beaucoup de charlatans, d'herboristes ou de sorciers qui se prétendent pharmaciens. Une autre méthode très efficace est la phlébotomie ou la saignée, qui permet à la maladie de s'écouler du corps : c'est là ma spécialité.

La séance réservée aux questions prit fin, laissant place à la pause de l'après-midi. Après celle-ci, Dr Hache poursuivit sa conférence sans interruption jusqu'au coucher du soleil. Dans la soirée, après un dîner bon marché pris à la cafétéria, Michel et ses camarades de classe quittèrent le bâtiment universitaire pour se rendre chez eux.

- Tu as envie d'une petite ballade en ville ? fut apostrophé Michel par quelqu'un qui l'avait rattrapé jusqu'à l'église Notre-Dame des Tables. C'était François Rabelais, l'étudiant aux yeux vifs qui était assis à côté de lui en classe. Cela lui parût une bonne idée, et ils marchèrent à travers la ville et devinrent rapidement amis. François se révéla être un conteur

d'histoire hors-pair, avec le cœur sur la main. Partout où ils allaient, il nommait chaque chose d'une façon si sincère et inhabituelle que beaucoup auraient rougi rien qu'en l'écoutant. Le jeune rebelle n'éprouvait littéralement aucun scrupule à aborder tous les thèmes : il pouvait tout aussi bien discuter d'un sujet hérétique, que d'émotions douloureuses ou de certaines parties du corps que les gens évitaient généralement de mentionner. Lorsqu'il trouvait que Michel prenait les choses trop au sérieux, il agissait soudain comme un petit enfant ou devenait subitement obscène. François, de son côté, était fortement impressionné par l'immense quantité de connaissances de Michel. L'étudiant de Saint Rémy lui semblait être une encyclopédie ambulante. Dans un bar, Michel lui confia tout à propos de ses origines juives, de son éducation dispensée par son grand-père et, finalement, de l'interruption de ses études à Avignon.

- Alors on est dans le même bateau tous les deux, dit François.

- Quel bateau ? demanda son camarade, surpris.

- Et bien, les Juifs et les Cathares sont les uns comme les autres considérés comme des menaces à la religion catholique. Tu es Juif, et je suis cathare.

- Comment tu peux être cathare ? Les Cathares étaient les derniers gnostiques.

- Ah, évidemment, sa majesté sait tout, plaisanta François. Nous autres, les vrais Chrétiens, ne pratiquons plus notre religion en public, mais en cachette. A Montpellier, nous sommes plutôt nombreux à être croyants. Mon père tient un restaurant par là-bas, et nous y donnons des réunions de temps en temps, en secret, bien sûr. Je t'emmènerai une fois, si tu veux.

- Ça m'a l'air intéressant. Je serais curieux de savoir ce que vous priez. Les gnostiques avaient un raisonnement très pointu, notamment grâce à leur étude approfondie de la Bible latine.

- C'est vrai, et c'est aussi la raison pour laquelle les dirigeants catholiques nous détestent autant, ajouta le cathare.

- Est-ce là la seule raison pour laquelle votre religion est interdite ?

- Non : nous sommes des individualistes, et nos Livres Sacrés ont directement été traduits à partir de l'Évangile. Les fondations de l'Église, d'un autre côté, sont basées sur le pouvoir, et leur message porte sur le péché originel.

- Oh, mais les papes, les évêques et les prêtres interprètent souvent la Bible pour servir leurs propres intérêts, mais au bout du compte, on croit tous en la même chose, déclara Michel, révélant son opinion, malgré le fait que Rabelais eût jeté un doute sur ses réflexions.

- Nous avons nos propres lois et nous ne croyons pas qu'un être unique ait créé le Bien d'un côté, et le Mal de l'autre, contrairement aux Catholiques. En plus, nous sommes en faveur de la liberté individuelle, de l'égalité des femmes et contre toute forme de violence. Pas eux !

- Je parlais de la Bible grecque originale, précisa Michel. Dans cet ouvrage, ces notions ne sont pas réfutées.

- Hmm, peut être. Je ne suis pas aussi érudit que toi.

Après le cours d'introduction à l'université de médecine, les deux amis passèrent facilement au niveau supérieur. La classe s'était alors réduite à trente étudiants et ils se préparaient aujourd'hui à passer leur première expérience pratique. Professeur Hache se tenait sur sa plateforme et se tordait les mains d'anticipation.

- Messieurs, nous commençons toujours la deuxième année avec une démonstration pratique de saignée. Je pratiquerai moi-même l'opération, sur une personne qui a été déclarée souffrante d'une maladie incurable. Ne vous inquiétez pas, la Mort Noire n'est pas invitée ici.

- Qu'est-ce-que la Mort Noire ? demanda Michel pointement.

- C'est ainsi que l'on surnomme la peste, mon cher ami, mais veuillez ne plus m'interrompre. J'espère qu'aucun d'entre vous ne compte s'évanouir, car vous aller assister à une effusion de sang particulièrement impressionnante. Moi, je m'y suis habitué.

Ses collègues apportèrent une femme d'un teint jaunâtre inquiétant et qui était attachée à une chaise, ses liens lui permettant de rester en position assise malgré sa fatigue. La patiente ne parvenait plus à regarder devant elle et ses regards se promenaient dans toutes les directions. A part cela, il ne restait plus grand-chose de la personne qu'elle avait dû être, et elle laissait échapper des sons incontrôlés. Il s'agissait là d'un cas poignant, et la salle commença à être prise d'une certaine agitation.

- Je comprends que vous ressentiez une certaine compassion pour elle, et vous devez certainement me considérer comme un sans-cœur, dit le professeur. Mais cette expérience est réalisée pour le progrès de la science, et cette fin justifie les moyens. De plus, je vous assure que cette femme recevra une certaine compensation financière.

Le tyran se rapprocha de son cobaye et reprit son cours là où il l'avait interrompu.

- Il existe deux manières de pratiquer une saignée. La première consiste à opérer une incision dans un vaisseau sanguin, et il désigna un point approprié sur l'avant-bras de la patiente. Le second procédé consiste à appliquer des sangsues.

Il extirpa un certain nombre de bêtes noires de sa poche et montra quelques spécimens à ses étudiants.

- Aujourd'hui, je me limiterai à vous faire la démonstration de la première méthode. De toute façon, ces petites créatures sont déjà rassasiées. Pour la première technique, le patient doit tenir un bâton dans sa main et le serrer bien fort. Ce geste permet aux veines de gonfler et d'accélérer le processus de la phlébotomie. Malheureusement, cette femme est trop faible pour serrer le poing, et nous devrons donc inciser plus profondément, puis il sortit une lancette de sa mallette de médecin.

- Y aurait-il un volontaire pour m'assister ? demanda-t-il. Personne ne se risqua à répondre, il désigna donc quelqu'un.

- Monsieur de Nostredame, seriez-vous assez aimable ? L'étudiant, obéissant, se leva et le rejoignit.

- Faites une incision ici, dans le sens de la longueur, lui intima le professeur en lui tendant la lame.

- Est-ce-que je ne suis pas censé me laver les mains avant ? demanda Michel.

- Vous laver les mains ? Pour quelle raison ? Si vous avez peur de le faire, je le ferai moi-même.

- Monsieur, intervint courageusement François, ce que mon camarade de classe veut dire, c'est que si le moine, du genre grassouillet, ne travaille pas la terre, alors le fermier ne gardera pas la terre. De même, le médecin n'endocrine ni ne prêche le monde, et l'homme de guerre ne guérit pas les malades, vous comprenez ?

Hache ne semblait pas comprendre un seul mot de tout ce discours.

- Hmm, bien, esquiva-t-il, et il pratiqua vicieusement une profonde incision dans l'avant-bras lui-même. Comme prévu, une certaine quantité de sang jaillit, qu'il recueillit habilement dans un bol en verre. Michel le laissa poursuivre et retourna à sa place. Après avoir éteint la blessure, la femme servit encore de modèle pour que le professeur puisse présenter ses artères, en expliquant qu'elles devaient toujours être évitées. La patiente fut ensuite transportée hors de la salle. En concluant l'expérience pratique, le professeur jeta un regard satisfait autour de la pièce et demanda si ses étudiants pouvaient spéculer quant à l'avenir de la médecine. Michel fut le premier à lever la main.

- Ah, notre élève curieux mais pas téméraire, allez-y, le taquina Hache.

- Dans l'avenir, j'imagine des gens utilisant des organes corporels, proposa l'étudiant.

- Moi qui pensais que vous étiez quelqu'un de sérieux.

- Mais je le suis.

- Apparemment pas, contesta le professeur.

- Je m'efforce de l'être, insista Michel.

- Personne n'est intéressé par ce genre d'âneries sans consistance.

- Il est évident que je ne peux vous apporter de preuves scientifiques, Monsieur, mais vous nous demandiez de spéculer, non ?

- Très bien, ça suffit. Gardez vos inepties pour vous désormais, lança le professeur, vexé. Après les cours, Michel demanda à François ce qu'il voulait dire en racontant son histoire de moine grassouillet.

- Oh, pas grand-chose à vrai dire. J'essayais simplement de tester les capacités de réflexion de cet ogre, dit-il avec nonchalance.

- Ça alors, ce que tu peux être méchant !

- Oh, ça oui, répondit Rabelais en riant, sans montrer le moindre embarras. Puis ils rentrèrent chez eux en discutant des bienfaits de l'hygiène.

Un soir, les deux amis étaient invités à déguster un plat de moules au restaurant du père de François. L'endroit était rempli par des confrères croyants qui discutaient avec ferveur les uns avec les autres. Plus tard, ils réciteraient des prières dans la pièce du fond, et l'étudiant juif avait été

invité à les rejoindre. En attendant, François lui confiait qu'il était très occupé par la traduction de lettres médicales depuis l'italien.

- C'est plutôt ambitieux, dit Michel.

- Et ce n'est pas tout. Je rédige également mon roman initiatique : Les Horribles et Espouvantables Faits et Prouesses du très renommé Pantagruel.

- Titre impressionnant. Un peu longuet, toutefois, opina son ami.

- Je l'intitulerai peut être seulement *Pantagruel*, alors. Mais, pour changer de sujet, es-tu le genre de personne qui se livre à l'autosatisfaction ?

- Je te demande pardon ?

- Est-ce-que tu te masturbes ? Le jeune de Nostredame jeta subrepticement un œil autour de lui afin de voir si personne n'écoutait.

- Là, tu vas vraiment trop loin, François. Cela ne te regarde pas, lui répondit-il fâché.

- Calme-toi, je cherchais seulement à te préparer à la leçon mystique à laquelle tu vas bientôt assister.

- Mais de quoi tu parles ? demanda Michel, déconcerté.

- Eh bien, ce qui va suivre ne se limitera pas à la prière, mais on présentera aussi des pensées gnostiques et des notions sacrées, et cette fois, le sujet va porter sur la sexualité. Ils furent interrompus par le bruit produit par la petite troupe bigarrée qui se déplaçait dans la pièce du fond. Apparemment, le rassemblement allait bientôt avoir lieu et les deux jeunes hommes suivirent les autres dans la salle privée, où chacun prenait place sur des tapis épais. Après une brève prière, un volontaire se leva afin de faire son sermon et sortit une pile de documents.

- Ce soir, je vous entretiendrai sur la coupe d'Hermès, annonça-t-il.

Sapristi ! s'exclama Michel en son for intérieur : le fils de Zeus et de Maia, le messager des dieux. L'homme présenta une image mystifiée du corps humain afin d'illustrer les propos qu'il allait développer. A la tête étaient dessinés deux coupes symboliques remplies à ras-bord, et, à partir du sacrum, un couple de serpents se hissaient tout autour de la colonne vertébrale jusqu'aux ailes déployées figurant au sommet du cœur.

- Comme chacun le sait, les anciennes écritures nous enseignent à prendre grand soin de nos capacités sexuelles. Mais alors pourquoi est-ce-que l'on nous apprend à se comporter avec chasteté depuis tant d'années ? La réponse à cette question est très différente avec ce que l'Église tente de nous inculquer, en nous maintenant dans l'illusion. Allez-y, enfantez donc, prônent-ils. C'est facile d'obtenir de nouvelles recrues au sein de sa propre progéniture. Avides de pouvoir, les dirigeants de l'Église ont occulté et déformé l'Évangile afin de maintenir la véritable raison dans le secret. Les anciennes écritures disent simplement : Ne perd point ta semence, ce qui signifie, en d'autres mots : veille bien à ce que celle-ci ne s'égaré jamais, même pendant l'acte d'amour. Michel regarda François avec étonnement. C'était donc à ceci que ce sacré mariole faisait allusion.

- Le but sacré de la Gnose est l'édification de l'individu, poursuit le zéléteur, et le retour de l'âme à la nature divine. Cette figure illustre la

transmutation sexuelle de l'Ens-Seminis*. Cette notion délicate n'est enseignée qu'au sein des écoles d'introduction mystique, comme celle qui se trouve à Montpellier. Cette théorie fut notamment inculquée aux Pharaons de l'ancienne Egypte. La technique édictée requiert la plus grande maîtrise des capacités sexuelles lors de l'acte d'amour entre l'homme et la femme. En particulier pour l'homme. Si, durant l'union entre deux âmes, la semence est retenue, on peut obtenir une étincelle divine, laquelle peut être comparée à une véritable ignition. Ignatius, en Latin, d'où provient le mot gnose. L'étincelle est obtenue par l'induction des organes sexuels mâle et femelle et produit un pouvoir surnaturel, qui parcourt la colonne vertébrale ; ce qui est illustré par les deux serpents lovés. L'énergie renaissante passe par ces deux canaux et atteint donc le sommet de ce que l'on appelle le caducée de Mercure, et de là, elle conduit au déploiement des ailes spirituelles. L'énergie, ou Kundalini, peut encore s'élever davantage, jusqu'aux coupes d'Hermès, mais seulement si l'union repose sur un amour véritable. Si c'est le cas, alors les coupes se remplissent progressivement. Lorsqu'elles sont pleines, elles débordent et l'énergie coule doucement le long de la surface jusqu'au cœur. C'est en reproduisant par sept fois ce procédé que l'homme se trouvera en épanouissement total. L'homme ôta l'illustration.

- A présent, je vous demanderai à tous de vous lever.

Tous les fidèles se dressèrent et commencèrent à réciter les prières traditionnelles. François les accompagnait avec une grande ferveur. Finalement, après avoir contemplé quinze mystères religieux, la cérémonie prit fin et l'on servit le thé. A la fin de la soirée, les deux étudiants se firent part de leurs impressions dans la salle désertée.

- J'ai cru que tu étais encore tombé dans l'obscurité tout à l'heure, avant la cérémonie, s'excusa Michel, mais j'ai vraiment été fasciné par ce qu'ils ont dit.

- Je savais que tu trouverais ça fascinant, répondit François.

- Pour sûr, ça l'était, mais ça présente tout de même la vie comme une punition.

- Les fruits peuvent être cueillis au cours de l'existence, et si l'on applique cette technique correctement, on peut développer des pouvoirs extraordinaires. La Nature est là pour nous écouter.

- Tu veux dire que je peux parler aux chevaux ? demanda l'invité avec désinvolture.

- Par exemple.

- Tu es sérieux, ou tu te moques de moi ?

- Non, je suis sérieux ; la Mer Rouge s'est bien ouverte pour Moïse, non ? déclara Rabelais.

- Alors tout le monde devrait mettre cette technique en œuvre sans tarder.

* le sperme humain

- Non, il ne vaut mieux pas. Rares sont ceux qui sont purs, et les mauvaises intentions peuvent créer pas mal de dégâts. Ceux-ci, on les appelle les Frères noirs. Prend-garde à eux !

Michel prit un peu de temps pour assimiler cette information.

- Est-ce que ceux qui appliquent cette technique conçoivent toujours des enfants? demanda-t-il alors.

- Ce sont toujours les cigognes qui les apportent.

- Oh, super, les bonnes vieilles âneries sont de retour, et, levant les yeux au ciel, Michel se leva pour partir.

- Non, excuse-moi, je vais répondre sérieusement. Les mortels ordinaires ont des enfants en nombre suffisant pour préserver notre population. Du reste, les enfants très précoces sont souvent conçus par des initiés.

- Je suppose que tout ceci repose sur la supériorité de la luxure, raisonna son invité.

- En effet, il était une fois une femme nommée Eve qui a mangé le fruit défendu, et depuis, l'homme a été banni du Paradis. Aujourd'hui, nous devons déplacer des montagnes pour réparer son erreur.

- Le fruit défendu ?

- Le fruit défendu est le symbole du sperme masculin, expliqua François, en buvant sa dernière tasse de thé. Mais, dis-moi, pour finir, ça t'arrive de te manœuvrer de temps en temps, non ?

Son ami remua la tête d'un air las et sortit de la pièce. Il était décidément incorrigible, ce Rabelais...

Après plusieurs années de bachotage intensif, Michel obtint finalement la permission de s'établir en tant que médecin. A dix-neuf ans, il n'avait pas encore tout à fait terminé ses études, mais il désirait vraiment partir aider les victimes de la peste dans son pays. Au plus profond de son esprit, il nourrissait toujours l'idée que la Mort Noire éveillerait l'être profond qui sommeillait en lui, comme le lui avait révélé Hermès. Le jeune médecin consulta François à propos de sa décision. Ce dernier, qui regrettait ce choix, convint cependant avec son ami qu'il était prêt à se mettre à l'ouvrage.

- Et comment on va t'appeler ? demanda François.

- Docteur de Nostredame, tout simplement.

- Tu sais que les scientifiques enjolivent leur nom en y apposant un suffixe latin, non ?

- Oui, mais... Michel hésita, ne désirant pas paraître vaniteux.

- Tu sais, c'est important de faire bonne impression. Que penses-tu de Nostradamus ?

- Oh, ça sonne très bien ! s'exclama son ami en riant, adhérant à l'idée. Quelques jours plus tard, les deux acolytes se firent leurs adieux et se promirent de rester en contact.

Michel retourna à la maison de ses parents, de sorte que, depuis Saint Remy, il puisse faire profiter la région de ses connaissances. Ses parents

étaient ravis du retour de leur fils, et son père lui proposa spontanément de loger dans le grenier du grand-père.

- Ne devrais-tu pas en parler à Julien avant ? le mit en garde Reynière.

- Julien ne monte là-haut que pour étudier, mais Michel, lui, va ramener un salaire, rétorqua-t-il.

- Tu es tout simplement en train de marcher sur les pieds de ce gamin, protesta-t-elle.

- D'accord, je vais lui demander son avis. Julien, qui utilisait le grenier pour réviser ses cours de droit, ne voyait pas d'inconvénient à laisser la place à son frère aîné, en l'occurrence, et il retourna dans son ancienne chambre en remportant tous ses livres. La présence de son grand frère lui était d'ailleurs très bénéfique, car il pouvait maintenant l'aider à traduire des textes. Tout tournait donc pour le mieux. Michel était ravi de revoir sa famille ; sa dernière visite remontait à une année, et il observait leur petit train-train rassurant avec un esprit désormais élargi. Ses petits frères étaient devenus des gaillards robustes et s'apprêtaient à quitter le foyer pour aller découvrir le vaste monde. Bertrand voulait devenir charpentier. La plupart des travaux de menuiserie de la maison avaient été réalisés par ses soins. Il ne voulait surtout pas devenir notaire, comme son père, parce que son front s'était déformé à force de s'épuiser les méninges, comme il le claironnait. Leur père avait effectivement un front bizarre, au sommet haut et très en saillie. Ses mains, au contraire, étaient exceptionnellement bien dessinées. En outre, Jacques était devenu un peu vieux-jeu ; il ne pouvait pas réfléchir à quoi que ce soit sans prendre en compte le moindre détail. Sa femme était davantage à l'écoute de ses intuitions. Michel remarqua pour la première fois à quel point sa mère était une femme séduisante. Elle était très élégante et avait des yeux superbes au regard chaleureux, ainsi que des cheveux bruns brillants, qu'elle avait l'habitude d'attacher. Elle accordait malheureusement trop facilement sa confiance aux étrangers : plus d'une fois, on leur avait dérobé de l'argent en sa présence. Jacques, d'un autre côté, avait la sagesse de se montrer très suspicieux à cet égard, de sorte que le couple était particulièrement bien équilibré. Ses autres frères, Hector et Antoine, ignoraient encore ce qu'ils allaient faire plus tard.

Ah, je sais : je vais faire un peu de matzo, lança Reynière avec désinvolture en réaction aux lourds projets d'avenir. Tu viens m'aider, Michel ? Tu pourras me raconter ce que tu as fait à Montpellier pendant ce temps là, et le jeune médecin, serviable, suivit sa mère. Dans la cuisine, ils mélangèrent de l'eau avec de la farine.

- Alors, dis-moi, lui demanda-elle, et son fils commença à tout lui raconter sur sa vie d'étudiant.

- Oups ! Il faut que j'aille attiser le feu au fond du jardin, l'interrompit-elle. Vas-y, commence à malaxer la pâte, je reviens tout de suite. Quelques minutes plus tard, elle était de retour, toute couverte de suie, et Michel reprit sa narration, comme si de rien n'était. Un certain nombre d'histoires estudiantines plus tard, et l'odeur du pain azyne remplissait toute la

maison. A table, son père coupa le matzo croustillant et ils célébrèrent ainsi le retour de leur fils et sa réussite.

- Pourrais-tu rendre visite à une de mes connaissances, qui est malade ? demanda Jacques à la fin du repas.

- C'est le travail du chirurgien de la ville, non ? s'enquit Michel.

- Oui, mais je n'ai pas vraiment confiance en lui. La santé de M. Delblonde est en train de périlcliter de jour en jour.

- Très bien, j'irais jeter un coup d'œil, promis son fils.

- Ah, à propos, la municipalité d'Arles recherche un médecin, se souvint brusquement Reynière. Tu devrais aller postuler.

- Je le ferai, Maman, merci pour le tuyau.

Le jour suivant, il se rendit chez M. Delblonde, qui était médicalement suivi par le Dr Villain depuis un certain temps. Ce chirurgien soignait les blessures, guérissait les tuméfactions, pratiquait les phlébotomies, arrachait les dents, préparait des remèdes à base de plantes et se chargeait même de couper même les cheveux et de raser la barbe de ses pratiques. Son patient de longue date avait eu la malchance de ne pas remplir toutes les conditions requises pour bénéficier des traitements gratuits. Sa maladie avait traîné des mois et des mois, et il avait été dans l'obligation de vendre le seul héritage familial en sa possession, une armoire en bois d'origine, afin de pouvoir payer ses factures. Seules les personnes qui étaient totalement dépourvues avaient le droit de bénéficier de services gratuits, dont les frais étaient assurés par la municipalité. Les soupçons de Michel furent confirmés dès qu'il pénétra dans la pièce ; le Dr Villain était effectivement de la vieille école. M. Delblonde était totalement anéanti à cause de la prise de laxatifs et de ses nombreuses fongicules. Le patient était allongé dans son lit avec sa sœur qui se tenait à ses côtés ; il était apparemment dans un état critique. Nostradamus se présenta et le vieil homme sembla le reconnaître. A moitié délirant, il commença à parler du bon vieux temps, mais sa sœur l'interrompit promptement.

- Ne perdons pas de temps, docteur, dit-elle, puis elle ajouta que l'état de son frère avait empiré depuis les incisions, qui avaient causé des infections sur sa peau. C'est par ce procédé que le Dr Villain avait tenté d'évacuer un excédent d'humeur. Michel examina le patient et proposa son diagnostic.

- Je ne pense pas que les causes de la maladie soient graves, mais le traitement médical l'est. Si vous désirez que votre frère reste en vie, il faudra refermer ces incisions et se débarrasser de toutes ces boissons purgatives, insista-t-il. Abattue, sa sœur prit conscience qu'il était temps de changer le traitement et accepta. Michel retira aussitôt les tubes de fer de la douzaine de fongicules de nettoya les plaies avec de l'eau.

- Donnez également à votre frère des fruits et des légumes frais chaque jour, recommanda le docteur en quittant les lieux. Je reviendrai dès qu'il se sentira mieux.

A la mairie, ils furent furieux dès qu'ils eurent vent de cette pratique illégale. Ils demandèrent à la police d'arrêter ce charlatan, mais il leur montra ses papiers, qui attestaient sa qualification de médecin et lui

donnaient le droit de soigner tout patient résidant en France. Les membres du conseil municipal ne décollaient pas pour autant et revendiquaient qu'il n'y avait de place que pour un seul chirurgien à Saint Remy, mais Nostradamus campa sur sa position et ils ne purent pas lui faire changer d'avis. En l'espace d'une semaine, M. Delblonde commença à reprendre des forces et le médecin controversé lui suggéra de se mettre à faire un peu de marche. Le patient suivit ses conseils et fit le tour de la ville pour la première fois depuis des mois. Sa santé s'améliorait à présent à pas de géant et chaque habitant de la ville fut le témoin de cette guérison miraculeuse. Le chirurgien de la ville ainsi que les membres du conseil étaient couverts de ridicule et Michel put s'établir en tant que médecin. Après quelques jours, les malades commencèrent à frapper à la porte du docteur de Nostredame et le prodigieux médecin les soigna tous, avec d'excellents résultats. Après quelque temps et après que le docteur Villain ait fait d'autres grosses bévues, Michel fut nommé nouveau médecin officiel de Saint Remy. La cérémonie de prestation de serments venait à peine d'avoir lieu lorsqu'une importante épidémie de peste explosa soudain en Camargue. Le conseil du département annonça qu'il y avait des milliers de victimes dans la région et le tout nouveau chirurgien devait à présent faire face à un nouveau défi. La peste était une maladie extrêmement contagieuse, et si un membre de votre famille venait à être atteint, alors il était inévitable que le même destin vous attende. En l'espace de deux à six jours, vous pouviez être mort et enterré. La peste faisait également des victimes parmi les chiens, les chats, les poules et même les chevaux. Mais le jeune médecin était résistant et était persuadé qu'il était immunisé. Par chance, Saint Remy n'avait pas encore été touché par l'épidémie. Cependant, le village voisin, Sainte Doffe, n'avait pas été épargné, et la vie publique avait été radicalement interrompue. Les cadavres pourrissaient dans les rues ou avaient été jetés dans des tombes creusées à la hâte par leurs proches effondrés. L'odeur insoutenable de la chair putréfiée emplissait l'air, et les gens brûlaient des morceaux de bois odorants afin de la dissiper. De nombreux villageois avaient expulsé les membres de leur famille hors de leur foyer pour tenter de leur sauver la vie. Michel rendit visite à ses premiers patients victimes de la peste dans ce village ravagé par l'épidémie et fut amené à un enfant mortellement atteint, dans une cabane de glaise. Le petit garçon crachait du sang et avait le corps couvert d'énormes tâches noires et de bubons aussi gros que des œufs. Sa mère arrosait le sol de vinaigre afin de rafraîchir l'air. Le courageux docteur examina l'enfant, malgré le fait qu'il n'y avait véritablement plus grand-chose à faire. Aucun remède n'avait encore été découvert pour cette maladie. A l'université, on leur conseillait d'opérer une saignée, mais Michel se refusait catégoriquement à ce genre de pratique primitive. Dans le simple but de redonner quelque espoir à la famille, il plaça un bout d'ase fétide autour du cou du petit ; plante qui était utilisée lors des rites d'exorcisme. Il consigna les symptômes de cette maladie extrêmement contagieuse et partit sans avoir été capable de faire

quoi que ce soit d'utile. Durant les jours qui suivirent, le médecin rendit visite à de nombreuses victimes de la peste, lesquelles cherchaient avant tout à trouver refuge et accéder à la paix spirituelle auprès de Dieu. Partout où il se rendait, il rencontrait quelque prêtre inquiet qui recueillait les confessions et promettait au patient une place dans l'au-delà. L'aide médicale n'arrivait malheureusement qu'au deuxième plan. Michel prenait plus que jamais conscience que l'ignorance était un péché capital. Toutefois, l'abondance de la superstition, l'excès de pouvoir et l'ignorance l'encouragèrent à tenter de découvrir les causes de la maladie en faisant appel à sa raison, et à y trouver une solution. Il distingua deux types de pestes : celle qui provoquait l'apparition de bubons sur la surface du corps et celle qui affectait les poumons. Après avoir examiné les symptômes de la maladie, il pouvait remarquer l'importance de l'hygiène, que la religion juive avait inscrite parmi ses traditions pendant des siècles. Un cas intéressant, qui s'était déroulé à Milan, confirma ses découvertes. L'archevêque avait donné l'ordre de murer les trois premières maisons qui avaient été attaquées par la peste, avec les habitants à l'intérieur. Par conséquent, la ville de Milan fut protégée d'une propagation de l'épidémie. Cette façon brutale de gérer le problème avait démontré que la contagion se propageait de manière invisible. Nostradamus commença à imposer la quarantaine à ses nouveaux patients, pendant laquelle aucun citoyen en bonne santé n'avait le droit d'être en contact avec les malades, à qui l'on procurait toujours de la nourriture et de l'eau. Cette méthode commença à aboutir à des résultats satisfaisants. Le chercheur pensa également que la maladie pouvait être propagée par l'air, et il se mit à distribuer des masques à la population du village voisin, qui n'avait pas encore été atteint par l'épidémie. Les habitants furent épargnés par la maladie et c'est alors que Michel commença à suspecter l'existence d'une bactérie. Il recommanda donc à tous de prendre des bains chauds une fois par semaine, s'ils en avaient la possibilité, et de laver leurs mains avec du savon avant chaque repas. Il les poussa également à se laver les dents régulièrement avec de la racine de réglisse, par exemple, de se rincer la bouche avec de l'eau de miel ou du vin de vinaigre, de couper leurs ongles ainsi que leurs cheveux, leurs moustaches et leur barbe, qu'ils devaient également laver. Ils devaient aussi changer leurs vêtements et les laver soigneusement à l'eau chaude ou bouillante, de préférence. En dépit de la novation dont il faisait preuve dans ses travaux, son œuvre ne constituait qu'un grain de sable dans cette lutte désespérée, jusqu'à ce que ce que le Pape Clément VII eût vent de l'acharné combattant de la peste et l'invîte dans ses quartiers privés, à Avignon. Le pontife lui demanda comment il pouvait procéder pour se protéger d'une éventuelle épidémie de peste à venir, et Michel lui conseilla au moins de se retirer dans sa résidence. Lorsque, un mois plus tard, la peste fit rage à proximité du lieu de retraite du chef religieux, ce dernier passa plusieurs semaines dans la solitude. L'isolation lui permit de rester en vie, et Nostradamus commença à acquérir une certaine réputation. L'épidémie, cependant, continuait de

sévir dans le pays et sema la mort dans toute l'Europe. Elle frappa surtout dans les régions surpeuplées. Des armées entières de soldats bien entraînés et robustes succombèrent après quelques jours de propagation, et les guerres locales furent perdues avant même d'avoir été menées. Les charlatans tentèrent de profiter de l'état de panique et firent rapidement fortune. Le jeune médecin travaillait jour et nuit et soignait des milliers de personnes. Quatre ans plus tard, une fois que la peste eût assouvi sa fureur, Nostradamus retourna à Montpellier pour terminer ses études. François avait alors obtenu son diplôme et, à la grande surprise de son camarade, avait quitté la France. La concierge lui expliqua que de strictes mesures avaient été prises à l'encontre des réformés, des humanistes et de tous les dissidents. Les scientifiques à la langue bien pendue n'étaient même plus les bienvenus dans le pays. Malgré cela, François avait eu la chance d'être engagé comme médecin par le vice-roi de Piedmont. Michel se remit à étudier, mais il dut faire face à une certaine dose d'incompréhension de la part de ses anciens professeurs, qui n'adhéraient pas à ses idées progressistes. Ses connaissances théoriques et pratiques étaient toutefois si impressionnantes que ces derniers ne purent lui refuser le titre de médecin, qu'il obtint un an plus tard. Le médecin peu conventionnel dispensa des cours dans son université pendant quelque temps, mais ses méthodes de traitement finirent par provoquer une trop grande consternation. Le directeur en chef pris les choses en main : le coupable fut admonesté et quitta donc l'université. Essayé, pas pu, Michel retourna chez lui, à Saint Remy, et décida de reprendre sa pratique.

Chapitre 3

- On n'est bien que chez soi, dit Jacques après l'énième retour de son fils dans leur foyer, mais Michel ne répondit pas à cette remarque moqueuse.

- Tu as changé mon fils ; tu es devenu si calme...

- Je grandis, Papa, répondit-il abruptement. Michel n'avait plus grand-chose en commun avec ses parents, mais il ne voulait pas les blesser et préféra ne rien ajouter. Il y avait eu plus de place dans la maison pendant un certain temps, et le médecin décida de reprendre encore une fois ses quartiers dans le grenier abandonné. Julien étudiait à présent le droit à Aix-en-Provence et Bertrand et sa femme vivaient dans une maison qu'il avait lui-même construite à la périphérie de la ville. Hector et Antoine vivaient toujours à la maison et attendaient de leur frère disert qu'il leur raconte de nouvelles histoires, mais il ne semblait pas d'humeur à parler. Michel avait vécu beaucoup de choses et son esprit était devenu trop lourd et trop puissant pour qu'il ait envie de perdre son temps. En fait, son esprit était devenu si lourd et si puissant qu'il en devenait embrumé. Le voile mystique qui protégeait ses corps supérieurs durant leur développement le rendait inaccessible. Et lorsque quiconque s'avisait de lui ôter cette couverture, son regard pouvait jeter des flammes. Le savant de la famille avait terriblement besoin de repos et se résigna à son changement de personnalité. Ce jour là, l'intrépide médecin devait se rendre chez des patients, qui vivaient dans la ville voisine d'Arles. Après un court et agréable trajet à travers des paysages gorgés de soleil, la voiture s'arrêta en face d'une maison jaune, près du centre-ville. Nostradamus frappa à la porte et patienta, mais personne ne vint. Les volets étaient ouverts et il jeta un œil à l'intérieur.

- C'est le médecin ! s'annonça-t-il d'une voix claire, mais il n'y avait toujours aucun signe de vie. Il décida de frapper plus fort à la porte d'entrée, avant de passer par la fenêtre, lorsqu'un homme décharné aux cheveux roux apparut brusquement dans son dos. L'homme, dont les chaussures étaient recouvertes de peinture, le poussa avec désinvolture et pénétra dans la maison.

- Hé, attendez une minute, je dois voir un patient, là ! riposta le docteur, mais l'homme, qui avait perdu son oreille gauche, avait tout l'air d'être sourd et muet, et lui claqua grossièrement la porte à la figure.

Eh bien, c'est une première, songea Michel, se sentant quelque peu humilié. On me traite comme un moins que rien, ici. Toujours sous le coup de l'émotion, le médecin d'ordinaire estimé arpenta la ville d'Arles, qui devait être l'une des plus belles villes de France. Nostradamus avait un petit moment devant lui à cause de l'étrange incident, et commanda une boisson fraîche à la Place du forum, qui abondait de cafés. Assis sur une chaise en osier, il observait ce qui se passait dans la rue tout en étanchant sa soif. La ville provinciale était connue pour ses manifestations

culturelles et était visitée par de nombreux Italiens et Espagnols fortunés. Les étrangers étaient faciles à repérer grâce à leurs vêtements coûteux et à leur apparence singulière. Ce spectacle était très agréable et réclamait beaucoup d'attention. Un petit moment plus tard, une Italienne se dirigea vers lui depuis une rue commerçante, et il se sentit instantanément lié à elle. Il évalua son âge à vingt ans environs, soit quelques années de moins que lui. L'Italienne avait un petit visage ravissant, un long cou et des yeux pétillants, et elle se mouvait d'une façon très élégante. Le médecin contemplait la charmante jeune femme, qui semblait être de haute naissance, sans parvenir à détacher son regard d'elle. C'était la plus belle femme qu'il eût jamais vue, et il sentit son cœur être transpercé par la flèche de Cupidon. La plupart des gens n'exhibaient pas leur beauté, mais les Italiens dérogeaient à ce principe ; la femme se promenait dans des vêtements très voyants. Elle portait une robe de velours violet aux manches bouffantes et avec un col blanc ouvert. Sa robe de style vénitien était évasée à partir de sa taille jusqu'au sol, maintenue par des cerceaux. Des dizaines de cerceaux ! Par ailleurs, sa chevelure sombre était attachée au sommet de sa tête à la façon d'un ornement, et décorée de bijoux. Autour de son cou, elle portait un somptueux collier de perles. Tandis que la femme à la beauté saisissante se dirigeait vers Michel, sa robe effleurait le sol avec majesté et plus il la regardait, plus il se sentait pousser des ailes. Lorsque l'Italienne passa près de lui pour discuter avec deux messieurs et une matrone, elle lui lança soudain un regard candide. Son charme l'ensorcela. Il se sentit fondre comme la neige au soleil sous ce regard inattendu, et eu l'impression que sa vie venait à présent de commencer.

- Mon Dieu, balbutia-t-il, totalement ébranlé. Et tandis qu'il continuait à l'observer, il tremblait comme une feuille. Il se sentit soudain minuscule et plus vulnérable qu'il ne l'avait jamais cru possible. Après des années passées à fréquenter des patients, il en avait totalement oublié l'existence de l'amour et aujourd'hui, le soleil commençait à briller dans les fêlures de son âme. Durant la fraction de seconde lors de laquelle leurs yeux s'étaient croisés, elle aussi fut touchée par la flèche de l'amour et ses joues rougissaient tandis qu'elle poursuivait son chemin avec ses compagnons. Le cœur de Michel était enflammé et il décida qu'il devait absolument faire la cour à cette femme. L'admirateur, transporté par l'amour, se leva d'un coup, jeta quelques pièces sur la table et couru après l'Italienne. Il suivit le petit groupe à distance et tenta fiévreusement de trouver de quelle façon il pourrait l'approcher. La jeune femme sentit sa présence dans son dos mais n'osa pas se retourner pour le regarder et pénétra finalement dans un établissement. Le médecin, fébrile, commença presque à paniquer.

Et maintenant, qu'est-ce-que je fais ? s'interrogea-t-il. Une employée quitta justement les lieux à ce moment là. Il le remarqua et l'apostropha : Mademoiselle, pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, quand ce groupe de personnes s'apprête à partir, car je dois m'entretenir avec eux. La servante jaugea son allure impeccable et lui répondit

conformément à ses espérances : Vous êtes une connaissance des De Vaudemont ?

- Plus ou moins, éluda-t-il. Elle se fit volubile et lui raconta que le petit groupe s'apprêtait à retourner dans le Lot et Garonne ce samedi. Ayant obtenu l'information qu'il cherchait, il la remercia et retourna à Saint Remy, sur son petit nuage. Une fois là-bas, il commença à élaborer une stratégie afin d'aborder la femme de ses rêves. Pendant le repas, c'est un nouveau Michel qui prit place à table.

- Toi, tu es de bonne humeur, fit remarquer son père.

- Et je ne t'ai jamais vu avec cette mine superbe, ajouta sa mère. Tu es tout bonnement radieux.

Michel se contenta de sourire d'un air penaud, et ne parla pas de son aventure ; il préférerait tenir ses sentiments secrets. Sa mère suspectait quelque chose.

- Je crois que je sais ce qu'il se passe, dit-elle avec malice, et lorsque, le jour suivant, son fils lui réclama un miroir, ses doutes se trouvèrent confirmés. Il était amoureux !

- Serait-ce une femme qui se cache derrière ta drôle d'humeur ? demanda-t-elle.

- Hmm, oui, admit-il.

- Eh bien, je m'en vais te donner quelques conseils, alors. Tu es sans doute instruit, mais en ce qui concerne les femmes, tu ferais mieux d'écouter ta mère.

Reynière avait deviné son secret et le consciencieux médecin leva vers sa mère un regard plein d'attentes, comme un petit enfant.

- Les femmes aiment beaucoup qu'on leur fasse des compliments, lui dit-elle. Est-elle d'ici ?

- Non, elle vient d'Italie.

- Ah, le pays de la mode. Alors tu ferais mieux d'améliorer ton apparence. Et ce jour-là, sa mère lui acheta un costume au goût du jour, qu'elle se chargea elle-même de lui passer. Curieux, Hector et Antoine vinrent voir ce qu'il se passait avec leur grand-frère dans le salon.

- C'est Maman qui habille Michel ? Ils grattaient leur tête, interdits. Reynière déballa le nouveau pourpoint rouge et le referma sur les boutons de la chemise à jabot. Par-dessus cet ensemble venait s'ajouter une redingote noire.

- Moi aussi j'en veux une ! s'exclama Hector avec enthousiasme, lorsqu'il aperçut la redingote en velours avec ses longues manches fendues. Quelques minutes plus tard, leur père rentra du travail.

- Michel, j'ai du courrier pour toi, annonça-t-il, en considérant son fils avec ébahissement.

- Je ne peux pas me servir de mes mains pour l'instant, Papa.

- Je te le déposerai sur ton bureau, proposa Jacques, tandis que sa femme continuait à superposer les différentes couches de vêtements.

- Tu es fin, et ces habits te donnent l'air plus robuste, dit-elle en se démenant avec le manteau.

- Je te fais confiance, répondit son fils, qui restait plus immobile qu'une statue.

Il commença bientôt à sautiller d'un pied sur l'autre, tandis que sa mère tentait de lui passer des culottes bouffantes à glissière. Puis, elle couvrit ses pieds de chaussettes et de pantoufles larges en cuir de vache.

- Je les trouve très jolies, ces chaussures, dit Antoine.

- Tu as raison, répondit son facétieux grand-frère, baissant la tête pour le regarder. Pour finir, Reynière le coiffa d'un chapeau garni d'une plume, et le résultat était effectivement très réussi. Tout le monde convint que Michel avait l'air à la fois distingué et élégant, et le jeune amoureux défila dans le salon pour sa famille.

- Bonté divine ! Tu ressembles à un roi, dit son père qui revint de nouveau dans la pièce en secouant la tête, stupéfait.

Le jour suivant, le médecin, qui avait pris un jour de congé, refit joyeusement le trajet pour Arles, dans son tout nouveau costume. Une fois arrivé, il s'attarda autour de la pension de famille où il avait vu la superbe jeune femme pénétrer auparavant, pendant environ une heure. Il regarda à plusieurs reprises à travers toutes les fenêtres du bâtiment dans l'espoir de l'entrevoir, mais elle était introuvable. Un bossu, qui était en train de faire de la publicité pour un combat de chiens de la façon la plus irritante qui soit, s'approcha et pris position à ses côtés. L'amoureux s'éclipsa furtivement et retourna s'asseoir à la petite terrasse où il s'était arrêté deux jours auparavant. Il venait à peine de commander une boisson afin de se calmer les nerfs lorsque la belle jeune femme apparut soudain de nulle part et passa devant lui, seule. Sa déception disparut instantanément et il se mit courageusement à courir dans sa direction. Il ne s'était pas trompé : elle était si jolie, si élégante et si raffinée. Elle était tout simplement irrésistible ! L'Italienne sentit son estomac se nouer lorsqu'elle l'aperçut se précipiter vers elle, et, pendant un moment, elle ne sut comment réagir. Et pour aggraver le tout, elle se sentit devenir écarlate à la vue de sa belle tenue, qui était parfaite dans le moindre détail.

C'est pour moi qu'il a fait ces efforts, songea-t-elle, se sentant nerveuse et flattée à la fois.

- Mademoiselle De Vaudemont, balbutia-t-il, en tant que médecin, je me dois de vous signaler que la taille de votre robe est trop serrée. C'est très mauvais pour la circulation. Quel imbécile je fais, pensa-t-il, je voulais lui faire un compliment.

- Ce que je veux dire, c'est que ça pourrait nuire à votre beauté, mais elle ne répondit pas ; l'Italienne ne savait que dire. Je devrais simplement m'exprimer à cœur ouvert, décida-t-il.

- Pour être sincère, vous m'avez fait une très forte impression et il fallait absolument que je vous revoie, dit-il. Cette déclaration brisa la glace et elle sourit devant sa candeur.

- Pratiquez-vous à Arles ? demanda-t-elle d'une façon encore un peu pincée, mais dans un français parfait, sans la trace d'un accent.

- Hmm, non, bien que des fois, si, mais je suis de Saint Remy et je travaille ici aussi.

Troublé, le médecin se présenta et l'invita à s'asseoir et à prendre un verre avec lui, après quoi ils se dirigèrent vers la terrasse où son verre l'attendait. Manœuvrer sa robe à cerceaux entre les tables relevait de l'exploit, mais ils réussirent finalement à s'asseoir.

- Vous êtes vraiment superbe, la complimenta-t-il, Yolande, mais comment pouvez-vous tenir toute la journée dans cette robe certes éblouissante, mais qui a l'air si lourde ?

- Je ne porte cette robe que quand je me promène dans la rue ; une fois arrivée chez moi, je la retire, puis elle remercia nerveusement le serveur pour lui avoir apporté sa boisson anisée. Pendant ce temps, les passants ne pouvaient s'empêcher d'admirer hardiment le beau couple. Cependant, ni l'un ni l'autre n'avait conscience de l'attention qu'ils provoquaient et le médecin commença à réfléchir à divers sujets de conversation.

- Cela semble tout bonnement impossible de se débrouiller tout seul avec une telle robe, je me trompe ?

- La matrone me donne un coup de main, répondit-elle, puis s'ensuivit un silence lourd de sens. Michel se mit à nouveau en quête de mots, mais il n'en trouva aucun et se contenta de commander une nouvelle boisson.

- J'ai entendu dire que c'était assez laborieux d'étudier pour devenir médecin, commenta Yolande.

- Oh, cinq années d'université.

- Eh bien, c'est très impressionnant ; rares sont ceux qui en sont capables, le félicita-t-elle, et, doucement mais sûrement, quelque chose de merveilleux s'installa entre eux.

- Qu'est-ce qui vous amène à Arles ? On dirait que vous faites une escale avant de repartir ailleurs, demanda Michel. Yolande lui expliqua que sa famille possédait un château dans le Lot et Garonne, auquel elle devait se rendre, et qu'elle était issue d'une noble lignée.

- Je suppose que le château appartient à vos parents, commenta-t-il. Elle confirma sa pensée et commença à s'animer ; elle se mit à parler de son père, le Comte Ferry VI De Vaudemont, et de sa mère, la Reine de Naples. Ses parents avaient neuf enfants, elle y compris. Le malaise du début avait à présent totalement disparu et l'alchimie qui existait entre eux commença à se manifester. L'étincelle qui les unissait était presque palpable. Il s'agissait là d'un amour véritable et le temps ne s'était jamais écoulé aussi rapidement. Ils étaient tous les deux sur un petit nuage lorsqu'ils finirent par se dire au-revoir et laissèrent leur public émerveillé derrière eux. Yolande lui promit de lui écrire dès qu'elle arriverait dans le Lot. De retour à Saint Remy, sa mère s'enquit immédiatement de la façon dont les choses s'étaient déroulées.

- Ça s'est bien passé, répondit-il froidement.

- Bien passé ? C'est tout ce que tu as à dire ? Mais tu es radieux, fiston !

- Bon, d'accord, dit-il en éclatant de rire, mais je dois d'abord me débarrasser de cette tenue de garçon de café . Et pendant qu'il courait au

grenier, il s'écria : Elle sera ma femme ! Une semaine plus tard, il reçut la première lettre de son aimée, dans laquelle elle lui faisait part de son désir pour lui. Après quelques autres lettres, c'était devenu évident : la flamme brûlait toujours et ils étaient tous les deux faits l'un pour l'autre. Dans sa dernière lettre, Yolande lui demanda de venir bientôt la rejoindre dans le Lot. Jacques et Reynière étaient comblés que leur fils aîné ait enfin rencontré une femme, et pas moins qu'une femme issue d'une famille riche et noble.

- C'est un beau poisson que tu as pêché là, Michel. J'espère que tu nous mettras dans ton testament, le taquina son notaire de père.

- Espèce d'imbécile homologué, va ! répondit son fils, avec une légèreté inhabituelle.

- J' imagine que vous vivrez dans ce magnifique château, avança sa mère.

- C'est un peu prématuré, Maman. Laisse-moi d'abord voir comment se passe cette visite . Mais son intuition lui révélait que son fils s'apprêtait à quitter le village pour de bon.

Peu de temps après, Nostradamus partit pour aller voir sa princesse. Il volait à son secours, et dans sa tête, il s'apprêtait à figurer dans un magnifique mélodrame. Dans la voiture, pendant le long voyage qui l'amenait à Toulouse, le petit veinard se fit la réflexion qu'effectivement, l'amour avait bien le don de vous aveugler. Et durant le trajet, il se trouva pris d'un ardent désir pour Yolande qui, pensait-il, allait durer éternellement. Une fois arrivé dans l'Ariège, la voiture passa devant la célèbre montagne de Montségur, où les derniers Cathares avaient été exterminés des siècles auparavant, et il se souvint de son ancien camarade d'université François. Le décor commençait à devenir plus verdoyant et il voyait de plus en plus de vignobles autour de lui.

- Cueillir du raisin, songea-t-il immédiatement, cueillir tout simplement du raisin avec elle suffirait à mon bonheur, et il admira les vignobles en fleurs s'étendre jusqu'à l'horizon, envoûté par l'amour qu'il lui portait. Le soir tombait lorsqu'il commença à apercevoir la silhouette du château de Puivert se dessiner au loin : c'était la propriété des De Vaudemont. Le château était magnifiquement situé au sommet de la colline au-dessus de laquelle brillait Orion, d'une façon qui semblait symbolique. Le cocher avait parfaitement planifié le voyage, car ils arrivèrent à dix-neuf heures et il gara son véhicule à la lumière du crépuscule. Crispé, l'amoureux sortit de la voiture et se mit à l'affût du moindre signe de vie. Soudain, la herse qui barrait l'accès à l'imposante tour fut levée. Michel prit une profonde respiration et s'engagea vers la grille d'entrée avec ses bagages. Alors qu'il regardait autour de lui, il aperçut sa bien-aimée derrière une fenêtre ouverte. Nerveusement, il franchit la herse et traversa une gigantesque cour, tandis que la grille se refermait dans son dos, barrant le passage à d'éventuels intrus.

- Bonsoir, Monsieur Nostradamus, l'accueillit le Comte De Vaudemont, en lissant sa moustache pendante. Le père de Yolande restait à distance tandis qu'un serviteur se précipitait pour délester le visiteur de ses bagages.

- C'est donc vous le jeune médecin dont ma fille m'a parlé avec tant d'enthousiasme. Avez-vous fait bon voyage ?

- Absolument, mon Seigneur, mais mes muscles ont terriblement besoin d'un peu d'exercice à présent, répondit Michel en commençant à étirer ses membres en guise de démonstration. Yolande arriva, exaltée, mais fut incapable d'échanger le moindre mot avec son aimé, car il se trouva immédiatement emmené dans ses quartiers par ordre de son père.

- Vous aurez tout le temps de discuter avec lui pendant le dîner de ce soir, murmura-t-il à sa fille. Le seigneur du château n'admettait pas de subir l'outrage de la voir suivre le nouvel arrivant à la façon d'une biche haletante. Quelle aberration ! Et le comte disparut dans une pièce avec un regard chargé de désapprobation. L'invité fut emmené dans un donjon haut de vingt mètres.

- Vous résiderez au dernier étage, marmonna le serviteur, en montant les escaliers, une lampe à pétrole à la main. Un millier de marches plus haut, le voyageur, épuisé, fut abandonné dans une chambre comportant d'un lit à colonnes depuis lequel l'observaient les statuettes de huit musiciens. Au terme d'une brève sieste, Michel décida d'explorer son entourage immédiat. Dans le noir, il gravit un escalier étroit en bois et parvint au toit en terrasse, depuis lequel il avait une vue splendide sur le domaine. La pleine lune éclairait le village de Puivert, qui était situé près d'un lac paisible. Une légère agitation attira son attention vers la cour, où se tenait un petit nombre d'invités endimanchés qui attendait l'heure du dîner. Michel retourna vite dans sa chambre afin de se changer, puis rejoint le groupe, qui commençait juste à rentrer. Dans la grande pièce fastueusement parée était dressée une prestigieuse table à manger flanquée de chaises assorties. Ce genre de mobilier appartenait à l'avant-garde. Un serviteur désigna au médecin une place en face de Yolande, mais située entre Ferry VI et la reine de Naples. Ils comptaient mettre ce sérieux prétendant de leur fille à l'épreuve. Les amoureux se regardaient avec espoir, mais ils craignaient également le verdict des parents. Yolande portait une robe turquoise brillante et cette fois, ses cheveux étaient relevés en un chignon bas. Elle adressa un sourire contenu à son ami, qui y répondit avec discrétion. La table était dressée pour les grands jours. On y avait disposé des plats en verre ornés d'or et décorés de répliques peintes à la main et représentant l'écusson de la famille. Les tissus et les couverts en étaient également parés. Ces emblèmes figuraient partout. Pendant ce temps, les employés avaient commencé à servir les entrées. Outre le comte et la comtesse étaient également conviés cinq fils, quatre filles, trois enfants par alliance, plusieurs petits-enfants et un certain nombre d'invités. Lors du repas frugal, les deux tourtereaux ne parvinrent pas à détacher leurs yeux l'un de l'autre et se mirent à badiner l'un avec l'autre.

- Vous savez que vous n'êtes pas tout seuls à cette table, leur lança l'un des gendres, irrité. En tous les cas, une chose était certaine : ces deux-là étaient amoureux.

- Vous semblez vous être bâti une solide réputation en Provence, fit remarquer le comte, alors que sa moustache pendante venait d'éviter la soupe de justesse.

- Je fais de mon mieux pour soigner les malades, répondit le médecin, mais je suis heureux que la dernière épidémie de peste ait pris fin, car j'ai très peu de pouvoir sur elle.

- Nous avons été très chanceux d'avoir évité cette terrible maladie ici, dit la reine de Naples.

- Mais, êtes-vous vraiment diplômé ? demanda soudain le comte.

- Je vous ai déjà parlé de tout cela, Père, réagit Yolande, défendant son galant.

- Je vous apporterai mon certificat après le dîner, mon Seigneur, promit Michel.

- Volontiers, je serai très intéressé de le voir. Je vous attendrai incessamment dans mon cabinet, donc. Il se trouve que j'y ai remis un excellent cognac. Je suis certain que vous comprendrez que je ne veux que ce qui se trouve de mieux pour ma fille.

Ferry VI restait sur sa réserve et ne se priva pas d'imposer à Michel toute une liste de questions visant à déterminer si le médecin était qualifié pour devenir son gendre. Ces questions portaient sur des sujets divers, et Nostradamus fut capable de répondre parfaitement à chacune d'entre elles et, progressivement, la méfiance commença à s'évanouir. Après le dessert, le comte eut une brève discussion en tête à tête avec sa femme en dehors de la salle à manger, puis revint. Le couple venait apparemment de décider que le futur gendre était assez convenable pour leur fille. Après cette épreuve, Michel ne pouvait plus faire mauvaise impression. Après que Ferry VI ait passé un moment en sa compagnie dans son cabinet, les amoureux purent enfin se retrouver et ils partirent silencieusement se promener de l'autre côté de la grille. Ils semblaient tellement bien se comprendre que les mots étaient superflus. Ils se cachèrent derrière un châtaignier pour s'embrasser, et ce contact fut magique. Après une semaine passée dans le château, Michel demanda la main de Yolande, et elle accepta non sans enthousiasme. Son père, calculateur, donna sa permission le jour même : après tout, le candidat remplissait toutes les conditions. C'était un rêve qui se réalisait, et Nostradamus aurait pu partir à la conquête du monde entier. Le médecin, libéré de sa mélancolie, informa ses parents du mariage, qui aurait lieu à Puivert, mais ils envoyèrent une réponse disant qu'il leur serait impossible de faire le long voyage à cause des indispositions liées à leur âge. Seul son frère Hector pourrait venir à la cérémonie. Leur fils aîné leur demanda de lui envoyer ses affaires personnelles et promit de revenir à Saint Remy avec Yolande dès que possible.

Le jour heureux arriva et un grand nombre de dames et d'hommes du monde se rassemblèrent pour faire de cette journée un événement exceptionnel. Et ce mariage fut en tout point spectaculaire. Lorsque les jeunes mariés furent enfin seuls, ils ne parvinrent pas à se rassasier l'un de l'autre.

- C'est comme un conte de fées de t'avoir épousée, s'extasiait Michel, alors qu'ils étaient étendus sur son lit à colonnes, se couvrant de baisers.

- Mais c'est un conte de fées, répondit-elle doucement, et ils s'enlacèrent jusqu'à ce que la volupté conclue leurs étreintes en apothéose. Les huit sculptures des musiciens avaient été tournées face aux murs. Après la nuit de noces paradisiaque, ils se replongèrent immédiatement dans le monde réel : ils décidèrent d'emménager à Agen. Là-bas, la confrérie recherchait un médecin diplômé et ils avaient accepté Nostradamus pour ce poste. La ville influente n'était pas très éloignée de Puivert, de sorte que le jeune couple pouvait être indépendant tout en gardant contact avec la famille. Les heureux époux partirent à la recherche d'une maison et trouvèrent rapidement une demeure tout à fait appropriée, située sur la place de la ville, qui était garnie d'une magnifique fontaine. Tout en décorant leur nouvelle maison, ils savouraient leur liberté, les jours d'été et, surtout, la présence de l'autre. Lors d'une nuit orageuse, les amants partirent folâtrer près de la fontaine et dansèrent sous les jets d'eau avec exaltation. Puis, ils s'assirent sur les bords de la construction, ruisselants, et se mirent à éclater d'un rire jubilatoire.

- Ferme les yeux, lui intima Yolande, et elle déposa quelque chose dans sa bouche.

- Une cerise ! s'exclama-t-il.

- J'ai encore quelque chose pour toi.

- Un autre fruit ?

- Oui, je suis enceinte, et ils continuèrent à s'embrasser.

En plus de son travail, Nostradamus monta une petite fabrique de parfums où l'on confectionnait des huiles concentrées à usage médical. Une dizaine d'employés y distillait des plantes et des herbes pour en faire des huiles éthérées, et leur maître développait une recette pour chaque maladie. Pendant ce temps, les époux commençaient à se sentir à l'aise dans leur maison d'Agen. Dans la rue du soleil, il y avait une librairie spéciale, dans laquelle Michel décida un jour d'aller fureter.

- Trouvez-vous votre bonheur ? demanda le propriétaire depuis l'arrière boutique.

- Je ne fais que regarder, merci. Je ne recherche rien en particulier, répondit le visiteur. Le libraire, qui avait une longue barbe, alla le rejoindre.

- Êtes-vous le nouveau docteur ?

- Tout à fait !

- Je m'appelle Abigail. Je suis ravi de rencontrer enfin une autre personne cultivée ici. A cet égard, il est difficile de faire des affaires dans cette petite ville.

- Je ne connais pas encore très bien les gens d'ici, se défendit Michel.

- Evidemment, un livre coûte bien plus cher que le pain et pratiquement personne ne peut se permettre de s'en acheter un, précisa Abigail, mais si vous recherchez des ouvrages relatifs à la médecine, je pourrai très certainement vous aider. J'ai de bons contacts à Londres, avec des éditeurs qui ont des idées assez progressistes à ce sujet.

- Un autre jour peut être, lorsque j'aurai plus de temps, répondit le médecin débordé. Je crains de devoir déjà m'en aller, au revoir, puis il partit pour se rendre chez son prochain patient.

Le temps passant et après que le docteur eût acquis une belle collection d'ouvrages de médecine, leur premier enfant était né. C'était un garçon, qu'ils prénomèrent Victor. Et alors qu'il portait encore des couches, sa mère tomba de nouveau enceinte. Son père, pendant ce temps là, était devenu ami avec le libraire qui, un jour, lui avait mis de côté un drôle de paquet. Nostradamus fut agréablement surpris lorsqu'il découvrit l'ouvrage, sur lequel était inscrit le mot Kabbale en caractères gothiques. Il avait bien sûr entendu parler de cette tradition longtemps auparavant, mais il ne l'avait jamais étudiée. Il était surprenant qu'il puisse s'y pencher aujourd'hui, d'une façon totalement inattendue, grâce à Abigail.

- Combien coûte-t-il ? demanda-t-il en sortant son portefeuille.

- Ce livre ne te coûtera rien, répondit Abigail.

- Et bien, merci beaucoup.

- Ce n'est pas moi que tu dois remercier, mais un admirateur secret.

Le docteur, surpris, haussa les épaules et accepta le présent. A la maison, Victor dormait profondément dans son petit lit, ce qui donna l'occasion à son père de recouvrer le calme après sa longue journée de travail. Yolande servit un thé au jasmin à son mari et ils profitèrent chacun de la présence de l'autre, assis en face du feu. Le médecin accompli regardait sa charmante femme avec ravissement, lui donna un baiser et déposa sa main sur son ventre arrondi ; l'enfant à naître était déjà en train de donner des coups. Lorsqu'il eût fini son thé, il décida à lire son livre sur la kabbale et le pris sur l'étagère. L'octroi des connaissances mystiques, put-il lire en sous-titre. Tandis qu'il s'installait confortablement, se pelotonnant contre son épouse sur le tapis, il ouvrit le livre et y découvrit une carte sur laquelle figuraient un nom et une adresse : Julius Scaliger, 15 Avenue de Lattre, Agen . Cet homme devait sans nul doute être son admirateur secret.

- Yolande, connais-tu quelqu'un du nom de Julius Scaliger ?

- Scaliger... C'est un habitant célèbre de la ville, un écrivain qui fait sensation. Il est très acclamé de par le monde en tant qu'humaniste, répondit-elle.

- Pourquoi est-ce que son nom ne me dit rien ?

- Tu ne peux pas tout savoir, mon chéri. Mais, pourquoi me demandes-tu cela ?

- Il m'a donné ce livre. Regarde, c'est sa carte, et il lui tendit.

- Pourquoi ferait-il cela ? demanda Yolande, surprise.

- J'aimerais bien le savoir.

- Attends un peu, lui aussi est médecin, se souvint-elle soudain. Il est médecin de la Cour de l'évêque d'Agen. C'est sûrement la raison. Peut être t'a-t-il connu à l'université de médecine de Montpellier ?

- Non, absolument pas, dit-il. Voyons voir quel genre de livre il m'a donné, puis il commença à lire.

Outre la tradition écrite de la Bible, il existe la tradition de la Kabbale. Cette connaissance mystique repose sur la Genèse et sa transmission est assurée en premier lieu de professeur à étudiant. L'arbre de la vie en constitue le modèle prescrit, et cette forme représente la clé d'une lecture mystique de la Bible. Nous nous référons ici aux quatre mondes, qui symbolisent les différents niveaux de la conscience dans l'histoire de la Création, et cette connaissance trouve un approfondissement grâce à la méditation. A la base, la Kabbale était une tradition mystique juive visant à révéler des messages secrets figurant dans la Bible, mais elle est aujourd'hui également utilisée dans la scolastique. La Kabbale est pratiquée dans les Ecoles ésotériques ainsi que par les magiciens.

Michel referma le livre et dut reconnaître non sans amertume qu'au niveau spirituel, il était resté au point mort pendant de nombreuses années. Ce livre était un cadeau du ciel. Après avoir changé Victor, la petite famille partit se coucher.

- Je devrais aller rendre visite à ce Scaliger bientôt, dit Michel, alors que les yeux de leur fils se fermaient doucement.

- Rien ne presse, chéri. Scaliger ne va pas s'envoler ; cela fait des années qu'il vit ici, murmura sa femme.

Quelques jours plus tard, le docteur frappa à la porte n°15 de l'Avenue de Lattre. Un gros serviteur vint lui ouvrir et lui annonça que son maître était sorti, mais un petit homme décharné les rejoint en descendant les escaliers. C'était le médecin de la Cour en personne.

- Oh, docteur, j'ai terriblement mal à la gorge, plaisanta Julius Scaliger, mais Michel ne releva pas le trait d'esprit.

- Je vous examinerai dans un instant, mais permettez-moi tout d'abord de vous remercier pour le livre magnifique que vous m'avez offert, dit-il avec sérieux.

- Je vous en prie. Pour vous dire la vérité, c'est Abigail qui l'a choisi.

Et les deux hommes se rendirent au salon, qui était décoré de nombreux portraits de scientifiques et de philosophes.

- Impressionnant. Vous les connaissez tous personnellement ? s'enquit le visiteur.

- Pas tous, mais le portrait que vous avez devant les yeux est celui d'Erasmus, avec qui j'ai dernièrement été en différend par le biais de courriers interposés. Il fait figure du plus grand penseur de toute l'Europe,

mais je pense que sa façon de raisonner présente quelques failles, et Julius s'installa dans son fauteuil.

- J'ai entendu parler de lui, admis Michel. Mais quelle est la raison exacte pour laquelle vous avez pris contact avec moi ? demanda-t-il en prenant à son tour place sur une chaise.

- Votre nom me revient régulièrement aux oreilles, expliqua son hôte. Un médecin qui se moque des autorités religieuses, c'est plutôt rare. Je suis fasciné par les scientifiques récalcitrants et, puisque j'ai moi aussi étudié la médecine, j'ai pensé que ce serait une bonne idée que nous fassions connaissance.

- Je suis flatté, répondit Michel tout en regardant autour de lui.

- C'est une véritable coïncidence que vous ayez choisi Agen, parmi tant d'autres villes, poursuivit Julius. Et tout particulièrement avec cette belle fleur noble, qui fait bondir mon cœur.

- Ah ah ! C'est pour cela que vous m'avez fait parvenir ce présent !

- Qui sait ? Rien n'est fortuit. Vous être très chanceux d'avoir une femme aussi superbe.

- Je le suis, en effet. Et ce portrait, que représente-t-il ? demanda Michel, en désignant un tableau.

- Lui, c'est Cardan.

- Hmm, Cardan. Si je ne m'abuse, c'est un mathématicien et un astrologue.

- Mais c'est également un imposteur, riposta Scaliger avec mépris. Dans son ouvrage intitulé *Subtilitate*, il parle des démons, mais le passage a été repris mot pour mot de mon livre.

- Le plagiat est une bien basse besogne, répondit son invité. Et quel genre d'ouvrages humanistes avez-vous écrits ?

- J'en ai écrit beaucoup, mais mon œuvre majeure est la synthèse de tous les recueils qui ont été publiés de par le monde, bien au-delà de nos frontières. De plus, je suis considéré comme l'un des plus grands penseurs de ce siècle, avec Erasmus bien sûr, fanfaronna-t-il.

- De ce siècle, pas moins que ça ?

- Je ne supporte pas la fausse modestie, déclara son hôte, et Michel ne put s'empêcher de sourire face à la ténacité de l'humaniste. Les scientifiques allaient bien ensemble, et ils passèrent un certain temps à discuter des documents médicaux d'Aristote. Ils s'entendaient très bien et décidèrent de se revoir plus souvent. Lors des prochains mois, un lien d'amitié se développa entre eux et un jour, Julius montra sa bibliothèque secrète. Secrète, car de nombreux livres qui y étaient entreposés étaient considérés comme une menace par l'Eglise.

- Regarde, Michel, le document révolutionnaire de Copernic, avec le soleil représentant le centre de l'univers .

- En fait, les mystiques et les astrologues envisagent le soleil comme une étoile, commenta son confrère. Mais je suppose qu'un scientifique désirerait avoir des preuves de cela, et que pourrait-il faire de ce genre de chimères ?

- Au contraire, les chimères peuvent être très utiles, répondit Julius. Pourquoi ne les consignerai-tu pas par écrit un jour ? Tu verrais que ton épanouissement personnel s'en trouverait amélioré.

Isabelle était née. Elle était aussi radieuse que le soleil et grandit rapidement. La fillette semblait être le centre de l'univers et Victor l'accompagnait partout. La domestique, qui n'avait pas eu d'enfant, aimait à prétendre que ce magnifique bébé était le sien. Tandis que la famille s'élargissait et s'épanouissait, un sinistre événement menaçait de se produire au-dehors. Agen avait jusqu'à présent été épargné par la peste, mais le destin allait frapper aujourd'hui. Après que le premier cas fut révélé, la vie publique fut brusquement interrompue. Terrorisé à l'idée d'être infecté par la maladie, chacun faisait son possible pour éviter d'avoir le moindre contact avec les autres. Et à juste titre, car il y eut bientôt de nouvelles victimes. Le docteur progressiste de la ville imposa la quarantaine dans plusieurs secteurs d'Agen, où des centaines de chiens et de chats étaient déjà en train de pourrir dans les rues. Nostradamus ne comptait plus ses heures de travail, courant d'un patient à un autre. Le médecin, tenace, ordonna aux autorités d'enterrer les corps des victimes humaines et animales entre des couches de limes, afin d'éviter l'infection. Il demanda également à chacun de brûler leurs déchets, afin de ne pas attirer les rats et les puces. Après toutes ces mesures, l'air était empli d'une odeur persistante de brûlé. Il recommanda aux victimes de la peste qui étaient toujours en vie de s'appliquer une crème faite à base d'ail et d'aloès sur le corps. Le docteur ne cessait d'insister sur l'importance de l'hygiène et d'une bonne alimentation, et la plupart des habitants soutenaient sa méthode. Certains, toutefois, restaient sceptiques, et cherchaient un bouc-émissaire pour ce désastre. Les émeutes commencèrent à éclater sur la place de la ville, à l'endroit même où vivait la famille Nostradamus. Le médecin débordé entendit l'agitation, s'approcha de la fenêtre et fut stupéfait de voir qu'un bûcher avait été installé près de la fontaine. En une fraction de seconde, une foule immense se rassembla autour de l'assemblage et deux hommes y furent emmenés. Les Agenois étaient furieux et poussaient des cris à s'en briser la voix. Michel se rendit compte que les habitants s'étaient improvisés justiciers. Les choses commençaient à dégénérer sérieusement.

- Oh mon Dieu, ils ont Abigail ! s'écria-t-il soudain. Il avait reconnu son ami le libraire parmi les deux pauvres hères. La foule le traitait de tous les noms et le docteur commença à sentir la fureur s'emparer de lui. Yolande vint se poster à ses côtés, affolée.

- Tu vas rester là, n'est-ce-pas ? dit-elle, effrayée, mais son mari ne l'écouta pas et courut dans la rue, fou de rage. Sa raison lui ordonna juste à temps de se calmer les esprits et il se fraya un chemin dans la masse d'une façon relativement contenue.

- Ces pourritures de Juifs sont la cause de tous ces fléaux, brûlez-les ! criaient certains d'entre eux, gonflés de haine. Yolande regardait la scène, désespérée.

Par pitié, pourvu qu'il ne se mêle pas à cette histoire, implora-t elle silencieusement, paralysée par la peur. Les deux Juifs étaient attachés aux piquets et quelqu'un essaya de mettre le feu au bûcher.

- Arrêtez ! cria Nostradamus. La sermonne réduisit la foule au silence et les gens se poussèrent pour laisser passer le médecin qui, après tout, était marié un membre de la famille Vaudemont. Il ordonna froidement aux derniers instigateurs de se pousser et gravit la structure. Avec une grande détermination, il arracha les liens qui attachaient les malheureux aux pieux. Leur sauveur concentra un instant son attention sur Abigail. Ce dernier le regarda, rempli d'espoir, et une lueur se mit à briller dans ses yeux.

Qu'est-ce qui m'arrive ? se demanda Michel. Et pendant un moment, la beauté intense de ces yeux le troubla.

Non, ne dévoile pas ta vulnérabilité face à cette horde de loups, et afin de contrecarrer tout changement d'humeur de la part de la foule, il se retourna avec fermeté et, d'une voix forte, il prit la parole.

- La peste n'est pas due aux Juifs. Si cela était vrai, alors il faudrait en apporter une preuve irréfutable. C'est la peur et la colère qui vous ont entraînés dans cette folie. Rentrez chez vous, retrouvez vos esprits, et veillez à ne plus perturber l'ordre public.

La foule enfiévrée tourna les talons, abattue, et la place se vida. Yolande était enfin libérée de son intense frayeur lorsque Michel revint à la maison, sain et sauf.

- Ne t'avise pas de me refaire un coup pareil ! lui lança-t-elle, encore tremblante.

- Je ne pouvais décemment pas les laisser aux griffes de cette populace !

- Tu dois rester en vie de toi pour le bien de ta famille !

- Mais je suis en vie, répondit-il sur un ton badin, ce qui lui valut de recevoir un coussin sur la tête. La peste, cependant, sévissait sans relâche, et le docteur continua à travailler jour et nuit à cette époque.

Quelques semaines plus tard, le destin frappa à la porte de la famille de Nostradamus. Yolande et Victor tombèrent malades. Michel fut confronté à ce malheur lorsqu'il rentra du travail, tard dans la soirée. Pâle comme un linge, il leur diagnostiqua la maladie tant redoutée.

- C'est cette satanée peste, jura-t-il lorsqu'il se retrouva seul dans la cuisine, puis il frappa les murs de ses poings. La peste le soumettait là à une compétition redoutable : elle avait réussi à cerner son combattant au sein même de son foyer. Mort d'inquiétude, il annonça la mauvaise nouvelle à sa femme.

- Toute mon attention était tournée vers mes patients plutôt que vers vous, se désola-t-il.

- Michel je t'en prie, ne te blâme pas et promets-moi que tu resteras avec Isabelle.

- Je ne sais pas si je pourrai vivre sans toi !

- Un pouvoir supérieur viendra à toi, mon amour, tenta-t-elle de le rassurer. Il nettoya leurs plaies à mesure qu'elles apparaissaient, leur préparait les meilleurs repas dont il était capable et espérait qu'un miracle se produirait jusqu'à la dernière minute, mais tous ses efforts furent vains. Sa précieuse fleur se mit rapidement à faner pour dépérir entre ses bras. Il regarda la dernière lueur disparaître de ses yeux et vit son âme quitter son corps. Le jour suivant, Victor le quitta à son tour, et tandis qu'il embrassait son fils pour lui dire adieu, il entendit sa fille l'appeler. Isabelle avait été enfermée dans sa chambre afin d'être protégée. Le médecin, dévasté par le chagrin, laissa sa fille aux soins de la servante pour une journée et apporta les dépouilles de son épouse et de son fils à Puivert. Sa femme avait émis le souhait d'être enterrée dans le caveau familial. Les De Vaudemont, regardaient avec horreur s'approcher la voiture qui transportait les corps. Ils comprenaient bien sûr ce qui s'était passé, mais la peur les empêchait d'ouvrir la grille.

- C'est un véritable crève-cœur, lui criait le comte depuis une fenêtre, mais il y a encore d'autres personnes que j'aime ici, et que je voudrais protéger.

- Je comprends. Mais quelqu'un peut-il m'aider à creuser la tombe à une distance sûre ? demanda son gendre.

- Non, pardonnez-moi. Bonne chance, puis, le comte, sans-cœur, mis fin à la conversation et ferma les volets. Ecoeuré, le veuf enterra sa femme et son enfant dans le tombeau familial, situé en dehors de la grille. La famille de sa femme l'observait secrètement depuis le château. De retour à Agen, le docteur retrouva sa fille, qui le forçait à reprendre le cours de sa vie. Le premier mensonge à son propos commença à se répandre dans la ville : Yolande avait été enterrée par son propre père. Ce soir-là, la domestique frappa à la porte. Nostradamus, miné par le chagrin, lui ouvrit et lui demanda ce qui l'amenait.

- Docteur, je suis venue vous prévenir que les De Vaudemont avaient monté les habitants de la ville contre vous. Ils vous accusent d'avoir volontairement laissé mourir votre femme, afin de pouvoir vous enfuir avec la dot. On dit aussi que vous fréquentez des Juifs. Je devais vous prévenir, Monsieur, parce que je sais que vous êtes quelqu'un de bien, et elle disparut. Michel verrouilla la porte d'entrée, tourna en rond dans la maison en ruminant ces paroles, puis décida de prendre quelques mesures de précaution. En haut, dans la chambre, il regarda le visage paisible d'Isabelle pendant son sommeil. Il finit finalement par se laisser aller à pleurer et le vent, qui passait à travers la fenêtre ouverte, séchait ses larmes. Puis, le silence fut rompu et toutes les hordes de l'enfer furent lâchées. Les citoyens, enragés, brandissant des torches et poussant des cris gonflés d'animosité, commencèrent à se rassembler en masse devant la maison.

- Assassin ! criaient-ils. Tu mérites la peine de mort ! Michel jeta un œil à travers les rideaux, et aperçut la foule.

- Allons le chercher maintenant ! entendit-il quelqu'un dire. Il savait que cette fois, il devrait partir. La porte d'entrée, fermée, craquait sous la force des brutes qui tentaient de la défoncer, jusqu'à ce qu'une torche enflammée soit lancée dans la maison, le ratant de peu. Nostradamus courut vivement récupérer sa fille, qui se réveilla immédiatement ; il l'attacha solidement à son dos et l'incita au silence. Derrière son lit, il ouvrit le tiroir d'un bureau à la volée pour en extraire un sac de provisions, qu'il jeta sur son épaule. Puis, il grimpa les marches quatre à quatre jusqu'au grenier avec Isabelle. Les rideaux de la chambre étaient déjà en feu et, quelques minutes plus tard, toute la maison n'était plus qu'un brasier. Les vandales réussirent finalement à venir à bout de la porte d'entrée et entreprirent de chercher le magicien maléfique au rez-de-chaussée, les colonnes de flammes les dissuadant d'aller plus haut. Cependant, le père, avec sa fille arrimée à son dos, avait escaladé le toit à l'arrière de la maison et sauté sur le toit voisin, hors de la vue des émeutiers. De cette façon, il parvint à laisser la maison en feu derrière lui en passant par les maisons adjacentes. Heureusement, la nuit était d'un noir d'encre et les insurgés ne purent le trouver. Mais une fois arrivé à mi-chemin, c'est à cause de cette même obscurité que Michel faillit glisser et tomber d'un toit. Laborieusement, il parvint à la dernière maison, où il descendit jusqu'au balcon et depuis lequel il s'aïda d'une plante grimpante pour atteindre le sol.

- Le voilà ! s'exclama soudain un individu sournois qui avait aperçu son ombre. Les rebelles, qui étaient restés devant la maison à pousser des cris et des injures, le repérèrent à leur tour et se lancèrent aussitôt à sa poursuite. Le médecin, preste, sauta à terre et se mit à courir. Il parvint à semer ses poursuivants dans le dédale des ruelles et des allées, et sortit de la ville, rapide comme le vent, pour se diriger vers les montagnes et les bois. Peu de temps après, ils donnèrent une chaussette appartenant au docteur à sentir à une meute de chiens de traque, et ils retrouvèrent rapidement sa trace. La chasse avait repris.

- Pourquoi sont-ils si en colère ? demanda Isabelle.

- Ils ne nous aiment pas, lui répondit son père, qui pensait leur avoir échappés.

- Mais pourquoi ? On est gentils, non ?

- Oui, mais ils ont une différente opinion, puis, à son horreur, il vit un groupe de traqueurs dans la vallée. Il accéléra, s'enfonçant davantage dans la forêt. Au sommet de la colline, la plaine s'interrompait brusquement et un gouffre béant les empêcha de continuer plus loin. Il se mit à faire les cent pas au bord de la falaise, cherchant obstinément une solution. Les aboiements des chiens s'intensifiaient, il lui fallait absolument agir au plus vite.

Très bien, décida-t-il, je vais devoir descendre cette falaise escarpée au possible.

Michel posa ses mains sur le bord de la roche et balança ses jambes dans le vide. Il tâta des pieds afin de trouver une prise, mais ses mains commençaient à glisser. Il trouva un endroit où poser ses pieds et, rassemblant toute sa concentration, il amorça l'impossible descente. Isabelle, terrifiée, regardait le ravin depuis son dos. Leurs poursuivants progressaient rapidement et atteignirent bientôt le bord du gouffre. Ils aperçurent Nostradamus, qui était en train d'amorcer les derniers vingt mètres qui le séparaient du sol, puis qui disparut dans la végétation. La lune se cacha derrière les nuages et ils ne furent plus capables de le suivre des yeux. Les agitateurs n'osèrent pas emprunter le même chemin, en particulier à cause des chiens. Certains d'entre eux, qui connaissaient la région comme leur poche, se mirent à indiquer quelques passages environnants. Le groupe se sépara et reprit la traque. Quelques mètres plus loin, Michel dû choisir entre deux sentiers : l'un qui montait et l'autre qui descendait. La hauteur des arbres l'empêchait de se faire une idée précise de la direction où ces chemins menaient, et il choisit au hasard celui qui descendait. Après avoir pris cette voie, il arriva bientôt à une fissure franchissable qui séparait deux plateaux. Un groupe de traqueurs, qui avaient pris un autre chemin, avaient à présent retrouvé leurs traces ; les aboiements des chiens étaient de nouveau perceptibles. Les forces de Michel commençaient à décliner ; il avait parcouru une distance énorme et ne pourrait pas continuer bien longtemps. La lune réapparut et éclaira une cavité dans les rochers qui se trouvait à proximité. Sentant pratiquement le souffle chaud de ses poursuivants dans sa nuque, le docteur décida de se cacher dans la grotte. Qui sait, avec un peu de chance... Mais le paria fut de nouveau repéré.

- Les voilà ! s'écria quelqu'un. Sous la voûte formée par les roches, Michel fouilla frénétiquement dans son sac à dos. Il en sortit une bougie et, plus vif que l'éclair, l'alluma avec une pierre à brûler. Ici, la lumière était indispensable et, son précieux fardeau sur son dos, il s'enfonça dans la grotte, qui débouchait sur un réseau de passages souterrains.

- Nom d'un chien, la flamme s'éteint ! jura-t-il, marchant trop vite. Il ralluma la bougie et reprit sa route. Il entendit soudain des cris derrière lui. Bon Dieu, ils sont déjà là, on n'a vraiment pas de chance, murmura-t-il pour lui-même. L'ennemi pénétra dans la grotte et les cris des chiens furent alors déformés d'une façon effroyable. Ce phénomène acoustique déconcerta les bêtes, qui eurent plus de difficulté à retrouver leurs traces. Les assaillants, cependant, ne s'en trouvèrent pas découragés et se scindèrent aussitôt en groupes plus restreints. Après tout, cette grotte ne comptait qu'un nombre limité de voies, raisonna l'un d'eux. Divisés en plusieurs groupes, ils poursuivirent leur route. Nostradamus les entendit s'approcher et tenta de faire le moins de bruit possible. A un certain moment, il distingua un tunnel dont le sol baignait dans une mare d'eau peu profonde. Ce passage serait sa seule chance de se débarrasser de ces chiens. Ici, ils perdraient totalement leur odorat. Le père tâta dans son dos afin de s'assurer que sa fille était bien attachée et commença à avancer

dans le tunnel. Malgré ses deux ans, elle comprenait la gravité de la situation et restait muette comme une carpe. Le niveau de l'eau commençait toutefois à monter à une vitesse effrayante et son père commença à craindre le pire, tandis que les habitants de la ville étaient juste sur leurs talons. Il continua désespérément sa route. L'eau atteignait à présent sa taille et sa fille tremblait de froid.

C'est fini, se désola-t-il, encore quelques secondes et je devrai détacher Isabelle de mon dos. L'eau montait déjà jusqu'à ses lèvres.

Je devrais peut être me rendre, songea-t-il. Peut être laisseraient-ils ma petite fille en vie ? Mais qui l'élèverait ? Personne ne voudrait de la fille d'un magicien dont la famille avait été décimée par la peste. En particulier après ces accusations de la part de ma belle-famille... Et, découragé, il continua péniblement d'avancer. Soudain, le sol disparut de sous ses pieds et il fut obligé de poursuivre à la nage. Michel émit une rapide prière, tandis que la bougie s'éteignait et coulait au fond de l'eau.

Que le Seigneur soit avec nous. Ces salauds n'abandonneront-ils donc jamais ? Et il nagea en direction d'une excavation traîtresse et se cogna la tête à la voûte. Mais malgré tout, et cela tenait du miracle, ils étaient toujours en vie et les parois s'écartaient progressivement. Ils avaient plus de place pour bouger et il continua à nager avec des mouvements amples dans le lac souterrain.

Personne ne nous suit, remarqua-t-il. Alors, il sentit le sol sous ses pieds et il grimpa laborieusement l'inclinaison glissante.

- Je crois qu'on va s'en sortir, Isabelle, souffla-t-il, sentant revenir l'espoir et, trempés jusqu'aux os, ils atteignirent la berge, où il tendit l'oreille pendant un bon moment. Apparemment, leurs ennemis avaient abandonné la traque, car il ne percevait toujours aucun son. Après quelques minutes de repos, il prit une autre bougie de son sac et la mèche humide pris bientôt feu. Elle éclaira une caverne gigantesque percée de multiples cavités et de tunnels, et Michel se dépêcha pour trouver un chemin. La couche de calcaire qui s'était formée ici avait été usée par le passage des siècles, et s'était transformée en labyrinthe.

Cette grotte pouvait avoir plusieurs millions d'années, songea-t-il, et il ne tarda pas à découvrir des murs couverts d'esquisses mythiques représentant des animaux vivants.

- Nous ne sommes pas les premiers à passer par ici, Isabelle, et il regarda autour de lui avec émerveillement. Des chevaux au galop, des cerfs en position tendue, teintés de rouge sombre et de jaune, semblaient sur le point de bondir des parois luisantes. Les illustrations mystérieuses regorgeaient d'action et de mouvement. Juste après une voûte arrondie, un poulain violet à la crinière noire les regardait dans les yeux, et une vache blanche caracolait joyeusement le long du plafond. Un peu plus loin, dans une galerie de caricatures sautillantes et allongées, une jument pleine était reproduite, frappée par une flèche. Cette figure lui rappela en quelque sorte Yolande, et il détourna rapidement la tête.

- Des dessins préhistoriques, marmonna-t-il. Il était au bout du rouleau et cherchait un endroit où passer la nuit.

- Atchoum ! Isabelle éternua de façon imprévue et le son se réverbéra dans toute la grotte.

J'espère que personne n'a entendu, pensa son père, sentant la peur revenir. Il récupéra sa fille de sur son dos et la coucha dans un creux formé par le sol.

Nos habits n'auront qu'à sécher sur nous, conclut-il après avoir palpé sa veste. Il éteignit la bougie, après quoi ils tombèrent tous les deux dans un sommeil épuisé. Michel se réveilla bientôt pour trouver des cailloux s'enfonçant douloureusement dans ses côtes. Isabelle dormait encore.

Mince. Ce n'était donc pas un cauchemar, soupira-t-il. Il tâta autour de lui pour retrouver la dernière bougie et l'alluma. Il vit de l'eau s'écouler le long de la paroi rocheuse et la recueillit dans ses mains. Sa petite se réveilla quelques minutes après, et il lui donna à boire. Il avait emporté un peu de pain et de viande séchée, et grâce à ses provisions, ils purent calmer leur faim pour le moment. Leurs vêtements étaient un peu plus secs, et il était temps à présent de se mettre en quête d'une sortie. Il arrima de nouveau son enfant à son dos et se mit à la recherche d'une lumière. Une heure plus tard, ils n'avaient toujours pas trouvé d'ouverture et la dernière bougie commençait à rapetisser dangereusement. Ils continuaient à tourner de part et d'autre lorsque la flamme vacilla sur le côté. Dans une attente pleine d'espoir, il se dirigea vers le souffle d'air et découvrit bientôt un rai de lumière qui brillait à travers un trou du plafond. Il pouvait distinguer le bleu du ciel. Cela faisait plaisir à voir, après ce séjour prolongé dans le noir.

Mais je n'ai rien pour grimper jusque là-haut, pensa-t-il, découragé, pendant qu'il examinait les parois escarpées.

- Ah, attends..., et il extirpa un couteau de son sac, ayant à l'idée de creuser des prises pour ses mains et ses pieds. Le calcaire était suffisamment cassant, et son stratagème fonctionna. Lorsqu'il eut terminé, il se hissa précautionneusement sur les crevasses qu'il avait lui-même taillées, avec Isabelle sur son dos. Après un effort surhumain, il parvint à la brèche et, se serrant tout contre la paroi, passa sa main au-dehors pendant un instant. Le soleil brillait sur sa peau.

L'étoile qui rend chaque chose visible, songea-t-il, gonflé d'humilité. Et après avoir élargi la percée, il rampa à l'extérieur et se retrouva sur une plaine verdoyante, où il se hâta de procéder à une ronde de reconnaissance, tel un aigle. Il n'y avait aucun être humain en vue, et il poussa un immense soupir de soulagement.

- Isabelle, on a réussi, tout ça est derrière nous maintenant, et il récupéra sa fille de son dos. La fillette pouvait à nouveau se tenir sur ses deux pieds et se mit à courir dans le paysage, où ils ne pouvaient apercevoir aucune maison à la ronde.

- Nous allons devoir nous débarbouiller un peu, ma chérie, dit son père, qui pressentait l'existence d'une rivière ou d'un cours d'eau en haut des

collines, un peu plus loin. Il hissa Isabelle sur ses épaules et, après une petite marche, ils aboutirent à une vallée traversée par un petit ruisseau. L'eau semblait propre et ils en burent un peu. Puis, ils ôtèrent leurs souliers et plongèrent leurs pieds dans l'eau claire. Après avoir nettoyé leur visage, Michel donna à sa fille un morceau de pain qu'il avait sorti du sac, lequel renfermait également une petite fortune. Plus de cent francs ; la dot des De Vaudemont.

Cette somme devrait nous aider à tenir durant les années qui viennent, évalua-t-il, et il commença à envisager une stratégie pour l'avenir.

Revenir à Agen est exclu. Il nous faut avant tout quitter la région à pied, puis, avec un peu de chance, nous trouverons une voiture qui nous emmènera à Saint Remy. Ce plan semblait assez convenable. Un peu plus loin poussaient quelques pruniers dont les fruits mûrs se détachaient avec facilité. Après avoir mangé leur content, ils commencèrent à récupérer quelques forces depuis leur course épuisante. Isabelle pépiait déjà avec enthousiasme après un papillon qui voletait au-dessus d'eux.

Décidemment, la vie doit continuer, songeait son père avec nostalgie. Il est probable que cette petite redonnera véritablement un sens à mon existence... Ce jour-là, ils vadrouillèrent à travers les collines et les vallons et, à la tombée de la nuit, ils découvrirent une petite maison délabrée en pierres, camouflée dans la végétation. La mesure était apparemment abandonnée, et ils choisirent un endroit dans cet abri. Ici, ils pourraient passer la nuit en toute sécurité. Les restes de charbon dispersés au sol leur indiquaient qu'on y avait allumé des feux ; probablement des chasseurs. Après avoir mangé un peu de viande séchée et encore quelques prunes, il fut l'heure de se coucher. Le père se blottit contre sa fille afin de la protéger contre le vent, qui soufflait allégrement entre les murs en ruines. Au milieu de la nuit, le vent s'intensifia et se mit à mugir à travers la pauvre cahute. Nostradamus s'en trouva éveillé et vérifia si sa fille était toujours allongée contre lui avant de se rendormir.

Il était tard le lendemain matin lorsque les cris rauques d'une pie, qui était perchée sur le toit, le tirèrent du sommeil. Sa fille, en revanche, n'avait pas encore émis le moindre son.

- Isabelle, murmura-t-il en la touchant. Pourquoi est-elle si silencieuse ? Et il se pencha, glacé par un terrible pressentiment.

- Oh, mon Dieu, non ! cria-t-il lorsqu'il reconnut avec horreur les tâches noires sur le visage de son enfant. Son cri éveilla Isabelle, qui ouvrit les yeux et annonça qu'elle ne se sentait pas très bien. Ce combat avec la peste était trop éprouvant pour lui. Quelque chose à l'intérieur de lui se rompit brusquement, et, hébété, il s'assit et prit sa fille dans ses bras en la berçant, doucement. Le jour suivant, elle était morte, et avec elle s'éteignait son unique motivation de rester en vie. Il restait simplement là, les yeux fixés sur un point imaginaire, tandis qu'une scène commençait à hanter son esprit.

Tu peux les laisser tous les deux ; ils ne peuvent pas survivre l'un sans l'autre, ordonna l'officier français. Bruno et Yves, le duo inséparable, étaient en train de traîner le lourd canon sur la face avant de son support, dans la boue et à grand peine. La pluie battante avait transformé le sol poussiéreux en une fange brune et leurs uniformes bleus commençaient à en être barbouillés à mesure qu'ils travaillaient.

- Tire à gauche, espèce de lourdaud ! lança Bruno à son compagnon.

- Je croyais que tu te chargeais du boulot par la seule force de ton esprit, soupira Yves. Ils finirent par placer le canon à l'endroit approprié et Bruno commença à le bourrer de poudre tandis qu'Yves plaçait le boulet sur l'avant du canon. Il fallait lancer le missile afin qu'il exerce un contre-feu sur le sol, juste devant l'ennemi, de sorte qu'il puisse ensuite pénétrer les lignes à hauteur d'homme. L'ensemble de l'artillerie était en position et le Général Ney se tenait prêt à donner le signal pour attaquer.

- Feu ! somma-t-il. Les canons français tonnèrent et la brigade alliée perdit apparemment beaucoup de recrues. Les artilleurs regardèrent alors la Bataille de Waterloo* faire rage, tandis que quatre de leurs divisions progressaient vers le Mont Saint Jean. Deux cavaleries de brigades ennemies se dirigèrent soudain vers les soldats français qui étaient en route, les forçant à battre une prompte retraite. Tous sur le pont ! Les canons furent rechargés aussi rapidement que possible.

- Dépêche-toi, Yves, mets le boulet ! La totalité du stock à munitions était utilisée en rien de temps, mais les Anglais avaient été réduits en bouillie. Lorsque les trompettes annoncèrent l'attaque, les cavaliers français galopèrent dans la neige fondue afin d'assener le coup de grâce aux alliés. Mais brusquement, d'une façon totalement inattendue, des milliers de Prussiens émergèrent de la forêt pour aider les autres et piétinèrent littéralement les fanfarons. Pour sauver leur peau, Bruno et Yves rampèrent sous le canon et, en plein milieu du chaos, mirent leurs armes en joue.

- Ce que j'aimerais être resté en Provence, dit Yves rêveusement, alors que certains de leurs officiers passaient l'arme à gauche juste devant leurs yeux, le sabre encore au poing. Bruno n'eut pas le temps de répondre, car il fut touché par un boulet de canon au même moment. Ses bras et ses jambes furent projetés dans les airs, et seule sa tête était restée près de son compagnon.

En un sursaut, Nostradamus fut ramené à la réalité. Après toutes ces horribles visions oniriques, il vit le corps partiellement décomposé de sa fille, étendu près de lui, entouré par une nuée de mouches.

- Allez, dégagez ! vociférait-il comme un aliéné, en agitant les bras pour les éloigner. Le père avait sombré dans un état primaire ; il ignorait depuis

* 1815

combien de temps il était assis ici. Il se redressa, récupéra la dépouille de sa fille et la brûla en plein champ.

- Repose en paix, ma petite fille, dit-il, en se calmant un peu. Tu n'as eu qu'une courte existence. Maintenant, je dois partir et te dire adieu. La vie doit continuer. Après avoir déposé sur la petite tombe une croix qu'il avait façonnée à l'aide de quelques branches, il ramassa son sac et commença à s'éloigner. Après quelques pas, il se retourna et jeta un dernier regard à la sépulture. Puis, à partir de ce moment là, le médecin déchu devint vagabond.

Chapitre 4

*Pau, Nay, Loron, plus feu qu'à sang sera
Nageant dans les louanges, le renommé fuira à travers les flots
Aux pies l'entrée refusera
Pampon et Durance les tiendront enserrées.*

Tard, durant la nuit, quelqu'un frappa soudain de grands coups à la porte d'une auberge située dans les hauteurs des Pyrénées. Le propriétaire alla l'ouvrir avec réticence et fut stupéfié à la vue de l'allure terrifiante de la personne qui se tenait sur le perron. L'inquiétant visiteur portait une cape noire sale et son visage disparaissait derrière une capuche et une barbe hirsute. Son regard était mauvais et sa figure avait l'aspect du cuir tanné.

- Heu, désolé, nous sommes fermés, dit l'aubergiste, effrayé.
 - Alors pourquoi est-ce que la porte est ouverte ? objecta l'étranger, après quoi il lui glissa un franc dans la main et s'imposa dans la pièce.
 - Je désire demeurer ici pour quelques jours, poursuivit le voyageur. Il semblait inutile de le contredire.
 - Je suppose que nous avons une chambre de libre, balbutia le propriétaire, mais puis-je vous demander votre nom ?
 - Vous pouvez m'appeler Sermo, répondit-il, et l'aubergiste le mena à sa chambre.
 - J'aimerais avoir quelque chose à manger et à boire avant de me coucher, avertit l'invité, qui lui redonna d'autorité un franc dans la main.
- En tout cas, il n'est pas avare de son argent, songea son hôte avec cupidité, et il posa prestement un pichet de bière sous son nez avant de retourner à la hâte dans la cuisine afin de préparer à manger. Quelques minutes plus tard, il servit une bouillie chaude à ce drôle d'oiseau. Mal à l'aise, l'aubergiste voulait aller au lit, mais il pensa qu'il valait mieux rester vigilant pour le moment.
- Monsieur Sermo, avez-vous vu quelle nuit splendide nous avons ce soir ? Même dans ces montagnes, il est rare de voir autant d'étoiles dans le ciel.
 - Non, je n'ai pas fait attention, répondit son invité, qui continua à manger, imperturbable.
 - On peut même voir la planète Mars, poursuivit le propriétaire.
 - A l'œil nu ?
 - Oui, évidemment, avec quoi d'autre ?
 - Des lunettes à longue vue, pardi ! déclara l'étranger, puis il s'essuya la bouche et but sa bière en une gorgée.
 - Je n'ai jamais entendu parler de cela, bredouilla son hôte.
 - J'en ai eu une, une fois, annonça son invité, qui avait à présent terminé son assiette et se préparait à aller se coucher.

- Et bien, bonne nuit, alors, et je vous prie de m'excuser pour vous avoir refusé l'accueil tout à l'heure, dit l'hôtelier, pressentant qu'il pouvait à présent le laisser en toute sécurité. Le visiteur pénétra dans sa chambre et suspendit sa cape à un crochet. Puis, il s'approcha de la fenêtre fermée d'une démarche lourde, ouvrit les volets et leva les yeux vers le ciel, qui était d'une clarté inhabituelle. Mars était effectivement visible à l'œil nu.

Les gens passent et trépassent, mais les étoiles et les planètes restent toujours là, songea-t-il en regardant la scintillante Spica. Cela fait tellement longtemps, grand-père, que nous regardions le ciel tous les deux.

Michel sortit son portefeuille de son étui, le fourra soigneusement sous son oreiller et s'allongea dans le lit, qui sentait le moisi.

Demain, je ferai un petit tour dans les montagnes.

Puis, il regarda par la fenêtre. Peu de temps après, la Lune, en pleine phase de croissance, fut visible, et le médecin errant admira la planète, symbole de la maternité et de l'incertitude. La Lune ne cessait de croître, comme si elle désirait devenir le centre de son attention. Puis, progressivement, Michel tomba en transe. Peu à peu, tout était devenu blanc autour de lui, et la Lune se trouvait à chaque endroit où ses yeux se portaient. Il s'aperçut soudain qu'il n'était plus allongé dans son lit, mais en train de flotter dans les airs. Il se retourna et se mit à la recherche de cette bonne vieille Terre, mais elle était bien trop loin. Il commença à paniquer face à cet immense néant qui l'entourait, après quoi il se retrouva sur son lit en un éclair. Couvert d'une sueur glacée, il se rendit compte qu'il venait de vivre une expérience extracorporelle. Une expérience très désagréable.

Je crois que je vais traîner sur la Terre encore un petit bout de temps, pensa-t-il. Le lendemain matin, tandis qu'il se promenait dehors dans l'air raréfié de la montagne, il découvrit que ses œillères avaient disparues. Le monde entier s'était soudainement ouvert, et l'air rare des hauteurs foisonnait à présent d'une myriade d'idées, qui formaient le monde matériel. Les idées étaient issues de la matière stagnante dans les deux atmosphères ; le temps était devenu un phénomène tridimensionnel. Cette création était merveilleusement réciproque. Un nombre incalculable de causes et d'effets lui furent également révélés et, étourdi par ces stimulations à répétition, il se mit à tituber tel un ivrogne sur le chemin de montagne. Tout semblait porter à croire que son corps causal était devenu fonctionnel.

Jusqu'à ce que la Lune parvienne à maturité, tes connaissances latentes seront mises en éveil, mais la Mort Noire te guidera au repentir, il se souvenait à présent des mots d'Hermès.

Mais cela signifie que ma famille a été menée au sacrifice pour moi, réalisa-t-il. Est-ce ceci que l'on entend par l'expression vérité crue : une vérité qui n'est pas soutenable pour un être humain ?

Puis, il se recroquevilla sous l'effet de la douleur que lui inspirait cette abominable prise de conscience.

Dieu n'aurait-il aucune pitié ? gémit-il. Et si ma famille n'avait été qu'un simple gage dans ce petit jeu, alors qui suis-je, moi ? Nous ne sommes tous donc que des marionnettes dans une pièce.

Ces révélations le brisaient, et pendant un moment, il ressentit une profonde rancœur à l'encontre du Créateur Tout Puissant.

Mais qui suis-je pour le détester ? se ravisa-t-il rapidement. Je ne suis qu'un maillon insignifiant dans la chaîne, et il laissa retomber sa colère.

Je jouerai mon rôle et laisserai l'ivraie se séparer de mon blé, décida-t-il, et avec détermination, le prophète, renaissant de ses cendres, grimpa jusqu'au sommet de la montagne. Les petits filets d'information, qui changeaient sans cesse de nature, étaient trop accablants pour son sixième sens, et il ne parvenait pas encore à les appréhender. Il poursuivit sa route et une fois parvenu sur une falaise en saillie, il se retourna pour admirer le magnifique paysage, qui s'étendait jusqu'au nord de la ville de Pau, mais il fut de nouveau saisi par un lambeau d'information : Pau, Nay, Loron, plus feu qu'à sang sera. Pampon et Durance tiendront la puissance enserrée. L'énigme fut malheureusement interrompue par de nouveaux symboles et de nouvelles images, qui le firent chanceler.

Il va falloir que je réapprenne à marcher, résolu-t-il, pantois.

Le jour suivant, Nostradamus quitta les Pyrénées et se rendit jusqu'à la ville de Pau afin de se renseigner à propos des noms Pampon et Durance auprès de la mairie. Un fonctionnaire du gouvernement local qui le reçut dans son bureau et le visiteur barbu lui présenta son titre de médecin, afin d'éviter toute confusion.

- Je suis désolé, mais je ne peux pas vous aider dans vos recherches, lui dit le fonctionnaire. Le maire a probablement entendu parler de ces noms. Asseyez-vous ici pour un moment. Michel prit place dans la salle de réception, où une personne était en train de réaliser une statue avec de la glaise. Il observa le travail créatif depuis l'endroit où il était assis, mais s'approcha bientôt de l'artiste à pas feutrés pour discuter.

- Qu'est-ce-que votre statue va représenter ? demanda-t-il.

- La Sainte Vierge Marie, répondit l'homme, sans passion.

- Et dans quel matériau allez-vous la couler ?

- Dans du bronze.

Michel s'assit sur un banc réservé aux visiteurs et, après un moment, commença à être ennuyé par cette exécution passive de la statue de la Vierge Marie. Il finit par se lever et se dirigea à nouveau vers l'artiste.

- Si vous continuez comme ça, votre statue ressemblera davantage à un démon plutôt qu'à la Sainte Vierge Marie, le talonna-t-il. Le travailleur se montra très offensé.

- Je vais devoir dénoncer votre remarque, aboya-t-il, mais son courroux laissa Michel de glace. Le maire finit par se montrer et invita le savant inconnu dans son bureau.

- Pampon et Durance, répéta-t-il en se concentrant. Le second porte le même nom que la rivière. Mais je vais devoir vérifier dans nos archives.

Revenez dans une semaine, et j'aurai probablement plus d'informations pour vous.

Lors de sa visite suivante, l'étranger se trouva brusquement saisi par le col dans la mairie, les autorités l'accusant de blasphème. Nostradamus dut se rendre au tribunal. Dans la salle d'audience, il admit avoir proféré cette critique à l'encontre de l'ouvrier, mais il défendit sa cause en ajoutant que son commentaire n'avait été dirigé qu'envers l'ignorance de l'artiste, et non pas de la Vierge Marie elle-même.

- Avez-vous un témoin ? demanda le juge.

- Malheureusement pas.

- Alors, votre argument n'est pas probant. Je vous condamne dès lors à une semaine de détention à la prison de Nay. Et je me montre très clément.

Michel fut emmené avec les menottes. Il s'avéra que la maison de détention de Nay était en rénovation, et le condamné fut donc transféré à la prison de Loron.

- Je n'ai jamais enfermé de scientifique ici auparavant, dit le gardien.

- Vous feriez mieux de me donner un peu de pain et d'eau, avant que je m'évade, répondit sèchement Michel. Le gardien se mit à rire.

- Dans trois jours, Pampon viendra prendre ma relève. Votre humour me manquera beaucoup.

- L'humour n'est pas vraiment ma plus grande qualité, mais puis-je vous demander votre nom ?

- Durance.

Après avoir été libéré, le paria se retrouva en train de se promener le long d'un sentier forestier, quelque part en Charente, réfléchissant à propos du symbolisme des messages qu'il avait reçus de l'au-delà.

Et si je combinais ces informations avec l'astrologie, songea-t-il. Alors, je devrai être à même d'apporter une date précise à ces prédictions d'ici un ou deux jours.

Il s'apprêtait à se pencher pour remonter son large pantalon lorsqu'un hêtre lui chuchota que l'un de ses pairs allait bientôt s'effondrer. Sur ses gardes, il s'avança à pas comptés, lorsqu'un châtaignier s'écrasa en travers du sentier, juste devant lui.

- Est-ce que tu essaies de me guider ? demanda bêtement l'excentrique. Après avoir enjambé l'obstacle, il médita sur la réalisation de cette prédiction, s'interrogeant sur son authenticité et la compara aux précédents oracles.

Les prophéties à court terme sont empreintes d'une énergie plus vivace, réalisa-t-il, mais afin de percer le symbolisme, je devrai en apprendre davantage sur le sujet. C'est dommage que je n'aie pas consigné tous les rêves lucides que j'ai eus pendant mon enfance.

Il résolu qu'il recueillerait désormais toutes ses prédictions dans un journal et qu'il en déduirait occasionnellement des connections.

Après avoir erré quelque temps, il apprit par un marchand ambulant qu'il trouverait une maison d'hôtes accueillante au monastère de la ville côtière de Fécamp, en Normandie. Les moines faisaient preuve d'une grande compassion, et il était particulièrement séduit par l'idée de choisir cet endroit pour se retirer quelques jours. Il décida de suivre ces recommandations et rejoignit le monastère, situé au pied des falaises crayeuses. C'est l'ordre des Bénédictins qui régissait l'endroit, suivant les principes de leur guide spirituel du quatrième siècle après Jésus Christ. Nostradamus jeta son sac de voyageur au sol avec ostentation et le frère Mabillon s'approcha de lui pour lui demander quelle aide il pourrait lui apporter.

- J'aimerais rester ici pour quelque temps, indiqua le visiteur, alors qu'une troupe de moines vêtus de robes noires le dépassaient à une vitesse très réduite.

- Très bien. Nous nous attendons à ce que nos hôtes soient très attentifs à nos règles. En d'autres mots, ils doivent dormir, manger et travailler à nos côtés.

- C'est parfait en ce qui me concerne, car je suis désespérément en quête d'une certaine régularité, répondit Michel d'un ton dégagé.

- N'oubliez pas que ce sera si facile, commenta le moine. Chacun de nous est censé travailler dur de sept heures le matin jusqu'à sept heures et demi le soir. Après cela, chacun doit encore assister au sermon. Et une prière est prononcée à chaque heure. Toutes ces activités sont assurées sept jours sur sept. Ah, oui, et le déjeuner est servi à six heures.

- Parfait !

- A certaines heures de la journée, vous pourrez vous-même choisir vos propres activités, poursuivit le moine. Benoît Mabillon lui attribua alors une chambre, à la suite de quoi ils se réunirent tous pour célébrer la messe de douze heures. Tandis que cette nuit-là, il y eut une heure de détente, durant laquelle Michel put découvrir l'autre facette de Mabillon. Benoît se révéla être un moine cocasse aux tendances séditionnelles.

- Notre guide, Benedictus, fuyait toutes les richesses et les tentations, lui confia-t-il. Nous faisons de même, bien sûr, mais vous devrez vraiment goûter à mon thé aux herbes. J'y ai ajouté une bonne dose d'alcool.

- Je trépigne d'impatience...

Quelques minutes plus tard, une fois parvenus à ses quartiers, le Bénédictin jovial lui versa un peu de cette boisson artisanale.

- C'est excellent, dit l'invité après avoir bu d'une rasade.

- C'est bien mon avis. J'y ai incorporé un mélange de vingt-sept plantes et d'herbes rares provenant des quatre coins du monde, déclara Benoît avec fierté.

- C'est une infusion plutôt riche ; j'aimerais beaucoup que vous m'enseigniez vos lumières. J'aurai probablement besoin de vos connaissances sur les herbes plus tard, pour guérir les maux.

- Sans problème. Demain, après les vêpres, vous pourrez venir jeter un œil à ma cuisine. Nous adressons nos prières au monde entier, et pas

seulement à nous-mêmes. De la même façon, nous devons partager nos connaissances.

Petit à petit, Benoît apprit à son ami comment reconnaître et préparer les herbes, tandis que Michel l'aidait à déchiffrer les anciennes graphies.

- Regardez, voici un texte sur l'astrologie, ta spécialité, dit Benoît alors qu'ils farfouillaient ensemble dans une collection d'ouvrages. Sa relation avec le chaleureux moine s'était produite précisément au bon moment. Après une sinistre période de sa vie, le cœur du médecin commençait quelque peu à se réchauffer. Il choisit de rester et de se conformer aux règles strictes du monastère jusqu'à la fin de l'hiver.

Un après-midi, durant une heure de relâche, Michel était assis en haut des falaises, les yeux dirigés vers l'horizon formé par l'Océan Atlantique. La côte britannique n'était pas très loin.

La ville fascinante de Londres doit être quelque part par là, savait-il. Mais on ne pouvait voir que les vagues, qui roulaient inlassablement vers le Pas-de-Calais. Le cri des mouettes attira son attention. Les oiseaux suivaient les bateaux de pêcheurs qui avaient remonté leurs filets. Soudain, une prédiction parvint à l'observateur, depuis l'Angleterre. Un triste événement allait se produire sur l'île. Mais quel événement ? Il l'ignorait encore. Dans un document emprunté à Benoît, il jeta un œil aux tables astrologiques pour se renseigner sur cet oracle.

La position actuelle des étoiles et des planètes ne se répèterait pas avant 1666, calcula-t-il, alors que le vent faisait tourner les pages. Le stylo à la main, il médita de nouveau sur le désastre à venir, qu'il avait encore du mal à démêler.

Je vais devoir m'acheter les instruments de mesure adéquats, parce que les calculs temporels sont plutôt vastes.

Puis, il se mit à rédiger les concepts et plaça les calculs juste à côté, en code.

Si ces documents venaient à tomber tels quels entre les mains de ces satanés juges religieux, j'aurais de gros ennuis. J'ai déjà appris la leçon.

Cette nuit-là, il alla se coucher le cœur léger. Bien avant le début des louanges, il fut brutalement tiré de son sommeil. Enfin, du moins, c'est ce qu'il pensait.

« Au feu ! » criait quelqu'un, et d'épaisses volutes de fumée envahirent sa chambre. Michel, stupéfait, tomba de son lit, puis il décampa en courant dans les escaliers. Le rez-de-chaussée était dévoré par les flammes, et il semblait impossible d'éteindre le feu.

- Isabelle, où es-tu ? se mit-il à crier, désorienté, puis il lui revint lentement à l'esprit que sa fille n'était plus de ce monde. Au rez-de-chaussée, il pouvait apercevoir un four en pierre craquelée à travers la densité de la fumée. Il était chauffé à blanc. Il pouvait également voir des sacs de farine éventrés disposés un peu partout.

Ce n'est pas un monastère, mais une boulangerie, réalisa-t-il. Je suis en train de rêver !

De grandes flammes arrivèrent alors jusqu'à lui, interrompant ses pensées. Pendant qu'il s'enfuyait en courant, il prit conscience de l'automatisme de sa réaction et se demanda si son corps onirique pouvait brûler. Courageusement, il fit volte-face et avança sa main dans les flammes.

- Aïe ! cria-t-il de douleur, puis il s'enfuit à l'extérieur.

Je suis pourtant toujours certain que c'est un rêve, s'obstina-t-il. L'énorme océan de flammes se propageait jusqu'aux autres bâtiments et Nostradamus observait la scène depuis l'endroit où il était. Il était curieux de savoir dans quelle ville il avait atterri. De l'autre côté de la boulangerie, il pouvait distinguer un pont imposant, qu'il crut reconnaître depuis certaines images qu'il avait vues. C'était le Pont de la Tour de Londres.

- Ne restez pas planté là, venez donc nous aider ! l'apostropha soudain un Anglais.

Je n'ai aucune difficulté à le comprendre, songea Michel, surpris. Je suppose que dans les rêves, c'est le langage du cœur que l'on entend.

Mais l'observateur français n'avait aucune idée de la façon dont il pourrait se rendre utile. Il était un voyageur temporel, pas un Londonien. L'incendie dévora bientôt les maisons en bois accolées les unes aux autres le long des quais, foyers qui abritaient des objets vaguement inflammables. Les pompiers accouraient à présent sur les lieux, mais la destruction préalable de la roue hydraulique située près du célèbre pont avait coupé l'approvisionnement en eau. Ils ne parviendraient pas à venir à bout des flammes. Le vent incessant poussa l'incendie plus avant dans la ville, et les quais, ainsi que les nombreux quartiers qui s'égrenaient dans sa longueur, commençaient à être complètement dévorés. Le rêveur errait derrière le mur des flammes, suivant leur progression jusqu'au centre de la ville où elles menaçaient les quartiers riches. Les pompiers, à cours d'eau, entreprirent de démolir les maisons attenantes afin de contenir l'incendie. Finalement, plus de la moitié de la ville avait été détruite par les flammes et la magnifique cathédrale de Saint Paul fut terrassée. Puis, le vent tomba et le plus grand incendie de l'histoire de l'humanité s'éteignit peu à peu. Le vieux centre de Londres était parti en fumée.

Un an plus tard, à Strasbourg. Il pleuvait des cordes et Nostradamus, qui battait toujours le pavé, pénétra dans un établissement où des gens étaient en train de chanter des chansons populaires. Les ouvriers brandissaient leur broc de bière au son de la musique et braillaient à tue-tête : « Bois, mon godichon, j'ai croqué dans ma bière, j'ai bu une pinte avec René, j'ai bu un tonneau avec Renaud ». Le veuf ténébreux ne put réprimer un sourire face à autant de visages euphoriques, quoique bien éméchés. Les musiciens jouaient de plusieurs instruments. Il y avait un orgue portable, une flûte et un trombone. La chanson de bataille qui suivit était cadencée par le son d'un tambourin.

- Amis, buvons, fanfaronna quelqu'un. Michel pris place à une table où étaient attablés des gens en train de boire de bon cœur et, par solidarité, il

commanda une belle pinte. On annonça une nouvelle chanson : « Les trente sons ». Après une heure environ, l'ambiance musicale changea. Une viole transporta progressivement les auditeurs à l'extase et les sons se firent bientôt lourds. Puis, quelques femmes de petite vertu entrèrent et commencèrent à séduire les hommes. Les clients les dévoraient des yeux, mais Michel, bien qu'étant assis parmi eux, était aussi impassible, calme et placide que les autres étaient agités. Ces femmes ne l'intéressaient pas. De l'autre côté du bar, il aperçut un gentilhomme qu'il crut reconnaître. Le vieil homme aux cheveux grisonnants et coiffé d'un béret discutait avec son voisin, un jeune homme de bonne famille. Malheureusement, la lumière blafarde l'empêchait de bien distinguer leur visage et, curieux, il décida d'aller les voir de plus près. Tandis qu'il s'approchait, il ne parvenait toujours pas à identifier le vieil homme, jusqu'à ce que ce dernier pose soudain les yeux sur lui. Alors, il se souvint.

- Vous désirez quelque chose ? demanda l'homme. Des boucles soignées dépassaient de son béret.

- Je pense que vous êtes Erasmus ! répondit Michel. Le savant hollandais était agréablement surpris.

- Cela fait toujours plaisir que l'on vous reconnaisse. Et qui êtes-vous ?

- Je suis le docteur Nostradamus. C'est amusant, pensa-t-il au même moment, le grand penseur a une petite voix aigüe.

Erasmus le dévisagea en réfléchissant, mais son nom ne lui disait rien.

- Voici le marquis De Florenville, et il lui présenta son camarade.

- Asseyez-vous, l'invita le marquis. Michel le remercia et s'assit.

- Ah, oui, maintenant je me souviens, s'écria Erasmus. Je crois que j'ai entendu parler de vous pendant l'un de mes séjours en Italie. N'êtes-vous pas le docteur qui a sauvé la vie du Pape en lui recommandant de s'enfermer dans sa maison pendant une épidémie de peste ?

- Oui, c'est moi. Et j'ai eu l'occasion d'admirer votre portrait chez Julius Scaliger.

- Oh, Scaliger, soupira Erasmus. Je n'ai pas encore répondu à sa lettre.

La conversation entre les deux savants commençait à peine de s'engager lorsque deux femmes de plaisir s'installèrent à leur table. Elles avaient remarqué l'air maussade de Nostradamus et tentaient à présent de le séduire. Les libertines s'assirent avec impudence sur ses genoux et se mirent à lui caresser la barbe. Les gens autour d'eux étaient hébétés devant une telle démonstration. Les compagnons de table de Michel étaient eux aussi curieux de voir comment il allait réagir.

- De toute évidence, vous êtes très séduisant, plaisanta De Florenville, mais l'ancien combattant de la peste, inflexible, regardait droit devant lui. Les femmes embrassaient à présent son front, en avançant leur poitrine sous son nez, avec provocation. Seule la viole animait encore la pièce, et chacun était assis au bord de sa chaise. Toutefois, l'ascète averti n'avait aucune intention de succomber à la moindre tentation charnelle et leur murmura quelque chose à l'oreille. Après cela, elles s'enfuirent en poussant des cris. Tout le monde était sans voix, et un silence pesant

succéda aux cris et aux rires qui remplissaient préalablement la pièce. Le propriétaire savait cependant comment régler le problème. Il demanda aux musiciens de s'en donner à cœur joie et la fête battit de nouveau son plein.

- Que diable avez-vous murmuré à l'oreille de ces dames ? demandèrent Erasmus et De Florenville, dévorés par la curiosité.

- Qu'elles mourraient d'une maladie professionnelle d'ici une semaine, répondit nonchalamment leur compagnon de table. Erasmus éclata de rire.

- Rien n'est plus hilarant que d'annoncer des choses aussi légères avec un visage aussi sérieux que le vôtre, de sorte que personne ne s'imagine qu'il ne s'agit là que d'une plaisanterie.

- Ce n'était pas une plaisanterie, expliqua Michel. Le marquis fut choqué d'entendre cela et digéra la remarque avec un air profondément troublé.

- Vous n'avez décemment pas le droit d'agir ainsi en tant que médecin. Ce que vous avez dit n'était pas un diagnostic, mais un mauvais sort.

- Ce n'était pas un mauvais sort, mais une prédiction qui se réalisera. Je ne dis que la vérité, répondit le prophète.

- Ah oui ? La doctrine chrétienne interdit ce genre de pratique, répliqua De Florenville en ricanant.

- Alors j'aimerais vous citer quelques passages de la Bible, Monsieur le marquis. Dans Joël, il est écrit que Dieu croit que l'homme reçoit le don de la prophétie et de discernement de l'esprit. Dans Amos, il est établi que Dieu expose ses décisions aux prophètes. Dans Deutéronome, il est noté que Dieu condamne toute forme de pratique occulte, hormis l'astrologie. Dans la lettre aux Hébreux, il est dit que chaque chose est nue et ouverte. Voulez-vous que je continue, Monsieur le marquis ?

L'insolent fut alors réduit au silence.

- J'ai des visions depuis mon plus jeune âge. J'ai également étudié l'astrologie, insista Michel. Devant un tel coup de bravache, le marquis attendait quelque critique de la part de son ami érudit, mais ce dernier restait impassible.

- Je ne connais rien à tout cela, leur dit-il. Je n'ai pas le don de prédire l'avenir et je ne peux parler que de mes propres expériences.

De Florenville regardait devant lui, avec un regard acide.

- Enfin quelqu'un ouvert d'esprit, marmonna le médecin.

- Les femmes ont un penchant pour l'ordre religieux, poursuivit Erasmus, car elles peuvent trouver une oreille compatissante parmi les gens civilisés et leur confier toutes leurs tracasseries conjugales.

- Ah oui ? Et bien je n'ai pas l'intention de m'insinuer dans les bonnes grâces des femmes, déclara Michel, tous ces commérages !

- Les femmes vous ont mal jugé. Vous êtes l'exception à la règle, mais pas la pire. Où sont donc passées ces demoiselles, à propos ? demanda Erasmus. Les deux femmes repoussées étaient revenues et s'amusaient beaucoup, mais elles ne se risquaient plus à revenir à leur table.

- L'ignorance est un don du ciel, déclara l'humaniste. Il suffit d'une simple remarque pour les rendre heureuses et pour que leur richesse soit partagée à la profusion.

La conversation porta sur un autre sujet. Le penseur de Rotterdam s'avéra être âgé de soixante-dix ans, un âge incroyablement avancé pour une époque où l'espérance de vie était de trente-cinq ans. Il confia également au médecin qu'il était en route pour Bazel.

- Alors comme ça, vous n'êtes venu à Strasbourg que pour faire une halte, supposa Michel.

- En partie, oui. Je vais recevoir une distinction demain à la mairie de la ville en l'honneur de l'ensemble de mon travail humaniste. Ainsi, j'ai connu Monsieur De Florenville au cercle de savants humanistes de Jacob Wimpfeling, au sein duquel j'ai eu le plaisir d'échanger de nombreuses discussions.

- Strasbourg est devenu une plateforme importante pour les Arts littéraires grâce à Wimpfeling, précisa De Florenville, qui était sorti de son trouble.

- Tout à fait, et c'est ainsi que nous nous sommes rencontrés, confirma Erasmus. Nous avons gardé contact depuis, et Monsieur De Florenville me gratifie de son accueil à chaque fois que je viens visiter la ville.

Les trois compagnons de table conversèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Finalement, le propriétaire annonça à ses hôtes qu'il allait bientôt fermer, et les trois hommes prirent un dernier verre de bière. Une fois dehors, ils se dirent au-revoir sous un ciel devenu sec. Le patriarche Hollandais signala qu'il aimerait revoir le brillant médecin par la suite.

- Je crains que nous n'en aurons pas l'occasion, dit Michel. Il présagea qu'Erasmus allait mourir l'été prochain. Le vieil humaniste comprit son allusion et fut soudain confronté à sa propre mort, à la suite de quoi ils se serrèrent tous chaleureusement la main. Curieusement, De Florenville invita sa nouvelle connaissance à séjourner dans son château pendant quelque temps. Nostradamus, qui n'avait aucune sorte d'engagement, accepta l'invitation. Après tout, il avait été mis sur cette Terre pour tirer des expériences de la vie.

Une semaine plus tard, le prophète, installé dans une voiture très élégante, était en route pour le château De Florenville situé en Lorraine, une région proche de Strasbourg. Le cocher mit un certain temps à le trouver. Le château était caché dans une forêt isolée et sombre. A l'entrée de la vaste propriété se trouvait un corps-de-garde, où il annonça son arrivée. Le gardien ouvrit la haute barrière sans poser la moindre question et laissa la voiture s'engager dans l'avant-cour, avec l'invité assis à l'intérieur. Quelques minutes plus tard, le château commença à se détacher des arbres. Il était situé sur une île cernée de douves. La voiture traversa un pont-levis et s'arrêta en face des escaliers qui menaient au château. De Florenville vint aussitôt à sa rencontre.

- Docteur Nostradamus, quel plaisir de voir recevoir, s'exclama-t-il avec affectation. Le marquis lui tenait apparemment toujours rancœur d'avoir été humilié devant Erasmus.

- Puis-je vous proposer une petite ballade dans le jardin du château, pour commencer, suggéra-t-il. Son invité, qui avait justement besoin de se dégourdir les jambes, acquiesça. De Florenville, pendant ce temps, se comportait comme si tout était normal et l'emmena dans un dédale de haies de hêtres.

- Votre domaine est tout bonnement superbe, dit Michel. Alors que le marquis le remerciait, une petite idée surnoise le frappa et son raisonnement se laissa porter par le vent.

Je vais m'amuser un peu avec sa prétendue clairvoyance, résolu-t-il avec ruse. Je vais le mettre à nu devant tous mes invités. Les deux hommes déambulèrent dans le labyrinthe, au centre duquel se dressait une statue de Marco Polo, qui représentait également la fin du dédale. Puis, ils se dirigèrent vers un tourniquet placé dans le verger, où poussaient plusieurs variétés d'arbres fruitiers. De Florenville lui montra ensuite le potager, garni de toutes sortes de plantes exotiques. A côté de celui-ci se trouvaient plusieurs cabanes, dont l'une enfermait des cochons ; un noir et un blanc.

- Docteur Nostradamus, dit soudain l'hôte d'un ton suffisant, vous prétendez être clairvoyant. Pouvez-vous me prédire lequel de ces deux cochons constituera notre dîner de ce soir ? Je vous donne ma parole de ne pas en piper mot à mon cuisinier.

Pressentant la supercherie, Michel répondit tout de même sans hésitation :

- Nous aurons le porc noir pour le dîner de ce soir, car un loup va dévorer le blanc.

De retour au château, De Florenville se rendit directement aux cuisines où il rompit immédiatement sa promesse ; il ordonna au cuisinier de tuer le cochon blanc pour le dîner. Le cuisinier exécuta le porc désigné et l'embrocha. Alors qu'il était occupé à préparer le repas, il appela son garçon de cuisine : « Grenouille, tu peux aller me chercher des herbes dans le jardin ? » et, comme il ne recevait pas de réponse, il se mit à sa recherche. Mais Grenouille était introuvable et le cuisinier se chargea d'aller cueillir les herbes lui-même. A ce moment précis, un loup attentif qui passait dans le coin pénétra furtivement dans la cuisine dont la porte était restée ouverte, s'empara du porc blanc et fila avec la bête. Lorsque le cuisinier revint et vit ce qui s'était passé, il fut très contrarié et décida de ne pas avertir son maître. Il se contenta d'aller chercher le cochon noir, le tua et réussit à le préparer à temps. Pendant ce temps là, les éminents invités discutaient dans le salon.

- Avez-vous déjà lu l'une des œuvres de Wimpfeling ? demanda un gentilhomme.

- Non, j'ai été principalement occupé à lire des exposés scientifiques, répondit Michel.

- Et bien je vous le recommande chaudement...

- Merci, je prends votre conseil très à cœur, répondit-il poliment. Le marquis accueillit ses invités et les convia à prendre place à table. Pendant que les premiers plats étaient servis, ils abordèrent tous les sujets de

conversation, jusqu'à ce que le maître des lieux réclame l'attention de chacun, juste avant le plat principal.

- Afin d'accéder à la profondeur requise à l'occasion de cette magnifique soirée, j'aimerais citer mon ami Erasmus : « Le bonheur véritable n'existe qu'au sein des illusions que nous nourrissons à son propos. » Bien que je consacre la plus profonde estime à l'égard de sa devise, j'aimerais y apporter une réserve plutôt cocasse. Ce soir, laissons-nous emporter encore un moment par le rêve, car d'ici un petit instant, vous pourrez déguster un délicieux repas, qui ravira vos papilles. Vous pourrez alors atteindre le bonheur véritable. En parlant des rêves, j'aimerais attirer votre attention sur le fait que ce soir, nous avons parmi nous un prophète.

Les invités se regardèrent les uns les autres avec surprise, en se demandant à qui le marquis faisait référence. Michel restait tranquillement assis ; il comprit immédiatement le petit manège de De Florenville : il cherchait à le faire passer pour un imbécile.

- C'est Monsieur Nostradamus, annonça le marquis. Ces messieurs étaient tous aux aguets, ayant perçu le sarcasme dans sa voix, et dévisagèrent le médecin avec perplexité.

- Et cet après midi, mon invité a fait une prédiction à propos de notre plat principal. Bon, personnellement, je ne crois pas vraiment à ce genre d'inepties, mais nous allons découvrir s'il était dans le vrai. Je vous réitère donc la fameuse question, Monsieur Nostradamus : est-ce un cochon noir ou blanc qui sera servi pour le dîner de ce soir ?

- Ce sera le noir, persista-t-il. Le marquis fit alors signe au cuisinier d'apporter le plat couvert sur la table, et, au moment critique, il souleva la cloche. A sa grande consternation, il vit que c'était le cochon noir.

- Ne serait-ce pas un cygne blanc trop cuit ? demanda-t-il avec désespoir, mais le cuisinier fit preuve d'honnêteté et avoua son erreur, en disant que c'était effectivement le cochon noir, car le blanc avait été emporté par un loup. Les convives éclatèrent alors de rire en comprenant que le mauvais tour du marquis s'était finalement retourné contre lui. Ce dernier ne jeta pas un regard en direction de son invité invulnérable, qui fut l'objet des éloges de toute la tablée pendant le reste de la soirée.

Le médecin renommé ne fut pas gêné outre mesure de rester se reposer dans le domaine pendant plusieurs semaines, profitant de toute cette opulence, jusqu'à ce que son hôte en ait assez et lui ordonne de prendre congé. Le jour suivant, le savant tournait le dos au château sans aucun regret.

Après tout ce déballage de luxe et d'extravagance, il était temps de se livrer à la purification, et Nostradamus décida d'explorer les montagnes. Il se rendit dans les Alpes afin de profiter de l'air pur de la montagne. La nature majestueuse de la Confédération Suisse était une expérience unique, et il sentit son cœur s'épanouir de plus en plus. Son discernement s'en

trouva également développé. Ce phénomène était à la fois douloureux et pénible, du fait que la souffrance et la joie sont des sentiments extrêmement proches.

« Pourquoi est-ce qu'on doit souffrir avant de connaître le bonheur ? » se demanda Michel à voix haute, tout en traversant seul un paisible lac de montagne. Mais le lac gardait son voile de silence, tandis qu'il ramait tranquillement à sa surface.

Oh, très bien, je crois que je sais pourquoi. C'est parce que l'on a gaspillé nos talents pendant notre jeunesse, et que nous devons à présent nous battre pour reprendre possession de ces qualités, se convainquit-il.

« Dieux des montagnes, dites-moi pourquoi est-ce qu'un nouveau-né possède la plénitude, seulement pour être rejeté du paradis ensuite ? ». Mais les montagnes ne révéleraient pas leur secret et il ne pouvait que s'en remettre à lui seul pour percer les mystères de la vie. Il enviait vaguement les plantes et des animaux, qui sont plus à même de servir le Créateur en restant tout simplement égaux à eux-mêmes. Mais il se rasséra en se disant qu'une qualité ne reste qu'une simple qualité dans la mesure où elle a été créée par soi-même, et il espérait ardemment être un jour capable de découvrir la vérité nue par la force de son propre pouvoir. Petit à petit, il se mit à reprendre goût à la vie et, à chaque fois qu'il entreprenait une ascension, il chantait ses louanges. Sa récompense, une fois parvenu au sommet de chaque montagne, était de retrouver un esprit pur et de pouvoir admirer un paysage sublime. A un certain point, il traversa le Rhône à Wallis.

« A présent, je sais où je suis guidé », se dit-il en mettant sa quête spirituelle en perspective. « En Italie ! ». Puis, avec sa propre solitude comme unique et agréable compagne, il poursuivit sa route dans les terres de la grande Eglise. Quelques semaines après, dans les environs de Pérouse, il tomba sur un groupe de moines sur un sentier de montagne. Leur apparence misérable lui indiqua qu'ils étaient Franciscains. Les moines, vêtus de robes grises, étaient les disciples de Saint François d'Assises, qui prêchait la pauvreté comme moyen de se rapprocher de Dieu. Alors qu'ils se rapprochaient, le Français s'écarta afin de les laisser passer et inclina respectueusement la tête. Du coin de l'œil, il aperçut l'un des Franciscains et une exclamation d'admiration s'échappa spontanément de sa bouche. Il s'agenouilla et pencha la tête sur les pieds du moine surpris. Michel fut décontenancé par sa propre dévotion et compris immédiatement qu'il avait rencontré là son maître.

- Allons, je suis bien peu de chose, répondit le moine, mais le savant avait une vision claire et nette des choses, et dit : « Je ne peux que m'incliner devant votre Sagesse. Vous n'étiez auparavant qu'un pauvre gardeur de cochons, vous n'êtes aujourd'hui qu'un simple moine, mais un beau jour, votre nom brillera en lettres dorées sur la plus haute place du dôme de Saint Pierre, à Rome. Vous êtes le prochain Pape, Sixtus V ». Surpris, le moine interrogea ses frères du regard, mais ils ne semblaient pas non plus savoir que penser de cette déclaration.

- Toute les routes mènent à Rome, mon cher ami. Et puisse le Seigneur être avec nous tous, dit-il, et les Franciscains poursuivirent leur route. Après ce long chemin de croix qu'il s'était lui-même imposé, le voyageur trouva refuge dans l'opulente ville de Venise, pensant qu'un changement de décor ne lui ferait pas de mal. La ville était sortie de son Âge d'Or et perdait de plus en plus de terres qu'elle avait conquises. Il était toutefois curieux de voir le plus grand port du monde occidental. C'était la ville qui avait vu grandir les célèbres Marco Polo et Christophe Colomb, qui venait juste de découvrir les Amériques. Un petit bateau de pêche amena Michel jusqu'à un port gigantesque, où des dizaines de bateaux étaient amarrés ou avaient jeté l'ancre. Certains des chargements exotiques de soie, d'épices ou d'étranges bijoux avaient voyagé en mer des années durant. Il sauta sur le quai avec ses bagages et dépassa les hautes piles de sacs et de caisses couverts de caractères chinois et arabes.

- On dirait qu'il y a pas mal d'action ici, se dit-il en étouffant un petit rire. Venise était noyée dans une couche de brouillard épais et les nombreux palaces, églises et canaux étaient à peine visibles. Michel trouva bientôt un logement, où il put déposer ses affaires. Il décida de visiter la ville et descendit les marches usées de la maison d'hôtes.

- Monsieur, vous oubliez votre clé, l'interpella le propriétaire.

- Je n'en ai pas besoin, lui répondit le scientifique dans un bon italien, car j'ai confiance. Mais pouvez-vous me dire où je peux trouver une gondole ? L'Italien lui suggéra que son neveu aimerait probablement lui faire visiter la ville. Un peu plus tard, Michel se trouvait à bord d'une gondole et circulait par les nombreux canaux qui étaient reliés par tout autant de ponts.

- Vous êtes de passage ? demanda le neveu.

- Oui et non. Je compte rester quelque temps, répondit le Français.

- Alors vous devez être très privilégié. Il y a peu de gens qui peuvent disposer à loisir de leur temps, de leur argent et de leur indépendance.

- Vous avez raison, mais la décadence est une perspective assez lointaine...

Alors qu'ils passaient sous le Pont des Soupirs, le gondolier commença à se plaindre.

- Mes rêves ne se réalisent toujours pas. La nuit dernière, j'ai encore fait un cauchemar...

Mais son client ne se sentait pas d'humeur à écouter ses jérémiades et dirigea son attention vers le trafic maritime perturbé.

- Ça, c'est le canal principal : le Canal Grande, lui expliqua son guide, en retournant à sa tâche, et là-bas, c'est le Pont Rialto.

Après quelque temps, Michel avait pu admirer les endroits les plus magnifiques et demanda à ce que son guide le dépose au Palace Ducal.

- Il va bientôt y avoir un carnaval, vous aimerez peut être y aller, suggéra le gondolier alors qu'ils se séparaient.

- Non, cela ne m'intéresse pas, répondit le sobre voyageur alors qu'il glissait une pièce dans le sac avant de disparaître derrière le palace depuis lequel les Doges dirigeaient la ville.

La musique qui animait les rues poussa Nostradamus à poser son livre.

Je crois que je vais m'autoriser une petite distraction, songea-t-il, et il quitta sa chambre de l'étage pour observer le festival de plus près. A l'extérieur, des nuées de Vénitiens, parés de déguisements festifs, défilaient dans un brouhaha énorme. Leurs visages étaient cachés derrière des masques raffinés, qui représentaient différents personnages, parodiant dans l'ensemble le savant, le marchand bourgeois, l'arlequin et la jeune vierge provocante.

Et demain, ils viendront se plaindre d'avoir des cauchemars : tout cela ne va certainement pas les aider à s'éclaircir les idées, marmonna le prophète. Sur la Plaza de San Marco, le spectacle onirique battait son plein. La grande place était bourrée de joyeux lurons et remplie de musique. Afin de se soustraire aux bousculades, Michel longea le front de mer en traînant des pieds et, après avoir évité un grand pilier décoré d'un lion, il arriva à la Piazzetta, où il y avait moins de monde et où il aperçut une femme plutôt singulière. Elle portait une étoile de David autour du cou et était entourée de petits enfants, qui s'amusaient autour d'un papillon composé de morceaux de verre colorés. C'était le papillon gnostique. L'intérêt en éveil, il se rapprocha d'elle.

- Quel splendide papillon ! les apostropha-t-il, mais il y avait trop de bruit pour que sa voix se fasse entendre. La femme le vit s'approcher et, sans dire un mot, elle lui tendit un masque représentant le diable. Il interpréta ce geste comme une invitation à se joindre aux fêtards et il mit le masque de bonne grâce. Mais juste au moment où il allait lui demander si elle trouvait que le masque lui allait bien, la femme mystérieuse et tous les enfants avaient disparus, comme par magie. Il regarda dans toutes les directions, mais les nombreux noceurs bloquaient sa vue. Il fut surpris de la retrouver près d'une bibliothèque archaïque, d'où elle lui fit signe de se rapprocher. Sans voix, il se faufila à travers la foule, mais une fois arrivé à la bibliothèque, elle avait de nouveau disparu et il se sentit troublé. Il la vit à nouveau, accompagné des enfants. Ils dansaient devant la Porte du Papier et il joua des coudes pour rejoindre le bâtiment central. Mais lorsqu'il parvint à la cour intérieure, tout ce qu'il put voir était les statues de Mars et de Neptune. Il se mit vivement à regarder partout autour de lui. Elle était là, en train de gravir l'escalier des Géants en courant ; elle cherchait apparemment à jouer avec lui.

- Est-ce une sorte de rituel pour le carnaval ? lui cria-t-il, mais sa voix se noya dans le bruit qui l'entourait. Il décida de se livrer à ce mystère, se laissa entraîner dans plusieurs allées et se retrouva dans un quartier plus calme. La femme étrange était à présent en train de danser avec ses enfants

sur un escalier en bois et disparut dans l'une des vieilles maisons, dont le soleil couchant allongeait les ombres au sol. Il entra dans une cour envahie de végétation et garnie d'un puits à eau, mais il n'y avait aucun signe de la présence de la femme ni des enfants.

- Il y a quelqu'un ? demanda-t-il, mais personne ne lui répondit. Derrière la cour, il distingua une porte. Il l'ouvrit et traversa un petit passage menant à une autre cour, qui était entourée de plusieurs portes.

Où me guide-t-on ? se demanda-t-il. A la première entrée, il put lire le mot Shalom, et il ouvrit la porte. Dans la pièce trônait une table au centre de laquelle était posé un chandelier à sept branches. Il se souvint alors de la Menora de son enfance.

- Bonjour, il y a quelqu'un ? demanda-t-il, mais il n'obtint aucune réponse. La femme et les enfants s'étaient envolés. Soudain, il perçut une forte sonnerie de trompette depuis la ville et, sans se douter de quoi que ce soit, il sortit pour voir ce qui se passait. Dans le petit passage qu'il venait d'emprunter, il n'y avait rien à voir. La trompette nasillarde se refit entendre. Le son semblait provenir de la Plaza San Marco, et il décida d'y retourner. Sur la route, il remarqua que toutes les rues étaient étonnamment désertes. La ville avait l'air abandonnée, hormis quelques citadins déguisés, qui s'enfuyaient, apeurés. Il arrêta l'un d'eux et lui demanda pourquoi ils couraient tous.

- Le carnaval a été interdit par un décret, lui annonça le bonhomme en lambinant.

- Par les Doges ?

- Non, ils n'existent plus, et le Vénitien s'éloigna. Le savant se dépêcha et arriva à la Plaza San Marco, où il ne demeurerait que les traces du carnaval. Inquiet, il regarda autour de lui. Même le pilier avec le lion avait disparu. A sa place trônait une nouvelle statue, un cheval cabré portant un personnage héroïque sur son dos. Son nom était Napoléon Bonaparte.

- Attrapez cet homme avec le masque ! s'écria soudain quelqu'un. Michel se retourna et aperçut un groupe de soldats français qui se dirigeait vers lui. Leur compatriote prit instinctivement son élan et s'élança dans les airs, évitant de justesse l'un des gardes. En très peu de temps, il y eut des soldats partout et ils se mirent à faire des signes vers le présumé fêtard, qui était resté juste au niveau des toits.

- Il ne pourra pas rester là bien longtemps, dit un officier, qui fit bloquer plusieurs rues du quartier. Nostradamus sentit l'imminence du danger et tenta de s'échapper en direction de la mer, mais, de façon inattendue, la gravité reprit le dessus et il commença à redescendre. Une compagnie de soldats se précipita vers le quai pour saisir le criminel par le col. La situation commençait à tourner au vinaigre et Michel se mit à chuter en grinçant des dents. Juste à temps, il parvint à convertir sa chute en un vol plané, qui aboutit en un plongeon dans les eaux du port. Les soldats tentèrent de l'attraper, mais il s'immergea plus profondément dans la mer et se cacha parmi les bateaux amarrés.

Le matin suivant, dans le parc luxuriant de Zan Zanipolo, le voyageur s'interrogeait sur les drôles de situations dans lesquelles ses rêves l'entraînaient. Cette fois, il avait totalement perdu contact avec la réalité, et il ignorait même depuis quand. La ville éblouissante l'avait totalement désorienté.

Napoléon, se souvint-il. Mais il se passerait encore plusieurs centaines d'années avant que cet empereur ne prenne vraiment le pouvoir, calcula-t-il, et il prit des notes sur son journal.

C'est véritablement miraculeux de penser que chaque chose et chaque personne existait déjà, attendant l'occasion de se manifester. Et cette drôle de femme : essayait-elle de me donner quelque sorte de révélation, ou tentait-elle de me protéger de la menace française ?

Quoi qu'il en soit, il était à présent en sécurité. La fuite était un phénomène récurrent dans les rêves de Michel, mais il ne l'avait jamais expérimenté dans une perspective à venir. Quel dommage qu'il ait toujours un aussi gros ego. Aux moments les plus cruciaux, il s'en débarrassait pour s'y enliser davantage.

- Demain, c'est le premier jour du carnaval, Monsieur, s'entendit-il soudain dire par un jardinier. Le savant hocha amicalement la tête.

Et si ces soldats de Napoléon avaient réussi à m'attraper ? songea-t-il alors que des branches sectionnées venaient atterrir à ses pieds. Je me demande ce qu'il se serait passé. Si je veux être en sécurité à l'avenir, je devrais être plus conscient dans mes rêves, car plus j'irai haut et plus dure sera la chute.

Le jardinier, qui était dans l'arbre en train de tailler les branches, lui cria alors de faire attention à une grosse branche qui tombait.

A quel moment est-ce que la réalité s'était-elle immiscée dans ce rêve ? continua-t-il à rêvasser, et il décida que désormais, il s'envolerait dans les airs à chaque fois, afin de mettre la gravité à l'épreuve. Il savait que dans les mondes supérieurs, la gravité existait à peine. Plus le monde est supérieur, moins il y a de gravité. Le savant se leva, ôta quelques feuilles de ses vêtements et sortit du parc. Jusqu'à présent, c'était le lieu où il se trouvait qui provoquait ses prophéties, mais il envisagea qu'il serait un jour capable d'explorer le monde entier depuis un seul endroit.

Après un mois passé à Venise, Michel commença à avoir besoin de changement ; il désirait repartir en voyage. Il s'était enregistré auprès d'une compagnie de navigation et partirait à bord du premier bateau qui quitterait le port. Trois jours plus tard, il fit ses bagages et se rendit vers le trois-mâts qui venait d'arriver et qui était amarré près du chantier naval. Le navire commercial hollandais, commandé par le Capitaine Pelsaert, était généralement réservé au commerce, mais cette fois, la cargaison était limitée et les passagers qui payaient étaient les bienvenus. Michel

zigzagua parmi un groupe de charpentiers jusqu'au schooner, où un marin montait la garde sur le pont. Le *Providence* avait l'air svelte par rapport à l'allure grotesque et grossière des bateaux du siècle précédent. La fièvre de partir à la découverte du monde avait dévoré les Portugais et les Espagnols, et l'industrie de la construction navale avait fait de rapides progrès.

- Ohé du bateau, je suis le passager Nostradamus, salua-t-il le marin. Ce dernier le dévisagea d'un air bourru, passa en revue une longue liste de noms et se mit à parler en hollandais. Michel lui indiqua qu'il ne comprenait pas, à quoi le membre de l'équipage répondit : « Pas de Nostradamus ». Michel demanda à voir la liste.

- Vous voyez, c'est moi, dit-il, en lui indiquant son nom du doigt et en en prononçant chaque lettre. Le Hollandais renifla vigoureusement et lui fit signe de payer : « *Blijckende penning, ping ping* ». Le Français lui paya le prix du voyage en avance et s'engagea sur le pont du navire.

- Voilà un trésorier plutôt roublard, ronchonna-t-il en grimpa à bord et en se dirigeant vers un petit groupe de passagers qui attendaient les instructions près du grand mât.

- Vous rendez-vous aussi à Malte pour les affaires ? lui demanda un type aux airs ambitieux, à quoi le savant secoua la tête avec mélancolie. Le Vénitien comprit qu'il ne tirerait pas grand chose de cet individu et entreprit d'aller bavarder avec une femme qui était seule.

- Joli navire, n'est-ce-pas, Madame ? Cela a pris trois mois pour le construire.

- Cela a pris aussi longtemps ? demanda-t-elle. Puis, le type se lança dans une explication élaborée portant sur le ponçage du bois, jusqu'à ce que le Capitaine Pelsaert réclame l'attention de tout le monde. Il accueillit les passagers en italien et leur annonça qu'ils venaient de décharger une cargaison de porcelaine de Delft à quai et qu'ils allaient à présent embarquer un chargement d'épices pour la Sicile. Le bateau provenait d'Amsterdam, ville qui commençait à devenir très populaire. Les Hollandais faisaient commerce avec le poivre, la muscade, les clous de girofle, le thé chinois, le café, le sucre et, bien sûr, le fromage. Durant son discours, le capitaine fut appelé par un membre de l'équipage et s'éloigna. Mais d'où pouvait bien provenir cette odeur de pourriture qui venait de leur parvenir aux narines ? Apparemment, la marée était parfaite pour le départ. Ils larguèrent les amarres et le schooner fut soigneusement acheminé hors du port par quelques bateaux à rames. De l'autre côté, à l'entrée de la mer, on hissa le foc à la grand voile et le bateau entra en pleine mer, poussé par une légère brise. Nostradamus déposa ses affaires dans sa cabine et perçut de nouveau l'odeur nauséabonde. L'un des membres de l'équipage lui avait indiqué que le navire avait jadis transporté des esclaves. L'odeur de la déchéance était intolérable sous le pont, et Michel retourna vite dehors pour respirer l'air frais de la mer, où les passagers disaient au-revoir à leur chère Venise, qui s'évanouissait au loin.

Je préfère faire face à l'avenir, songea-t-il avec satisfaction, et il se dirigea vers l'avant du navire en flânant. A la proue, il se délecta de la magnifique vue, tandis que l'étrave fouettait l'eau de mer jusqu'à ce qu'elle ne fut plus que de la mousse.

Cela donne l'impression d'être un oiseau qui survole l'océan, imagina-t-il. Après s'être décontracté un moment, il retourna à la poupe. Il aperçut Pelsaert qui se tenait sur le pont d'arrière, où le timonier le relayait justement à la barre.

Le moment parfait pour rencontrer le capitaine, devina Michel, et il se dirigea vers lui à pas feutrés.

- Venez-vous vérifier si nous gardons le cap ? demanda Pelsaert.

- Absolument. Nous allons bientôt croiser une île peuplée de sirènes, et je suis curieux de voir si vous pourrez leur résister.

- Vous avez lu l'Odyssée d'Homère ? avança le capitaine.

- Oui, mais seulement en grec !

- Bien, bien, je vois que nous avons un savant à bord. Je sais lire aussi, vous savez, mais je n'ai pas vraiment le temps pour ça. Par contre, lire des cartes est une activité à laquelle je me livre régulièrement. Aimeriez-vous venir dans ma cabine pour voir ma collection de cartes ?

Michel accepta l'invitation et ils discutèrent tout en se promenant dans les quartiers plus spacieux à bord. Pelsaert avait une haleine incroyablement fétide et sa cabine entière était imprégnée de cette odeur. Le médecin s'appêtait à lui conseiller de se rincer la bouche avec de l'alcool, mais il résolu de se taire.

Peut être lors de notre prochaine entrevue, pensa-t-il. Le capitaine étala une carte de la mer Adriatique sur la table, en face de lui.

- Vous voyez, c'est ainsi que nous contourons la botte que forme l'Italie, et il lui traça le trajet. C'est à cet endroit que nous aurons à nous méfier des pirates.

- Jolie carte, commenta son invité.

- Elaborée par le cartographe flamand, Gerardus Mercator. J'en ai d'autres comme celle-ci, et il lui apporta fièrement plusieurs cartes terrestres et maritimes qu'il sortit d'un coffre.

- Celles-ci sont les meilleures cartes qui existent, poursuivit-il. Elles ont été mises au point avec une nouvelle méthode de projection. Les anciennes cartes sont bourrées d'erreurs, et il paraît que c'est la raison pour laquelle Christophe Colomb s'est trompé de chemin en cherchant une autre route pour les Indes.

- Oui, ces cartes m'ont l'air très pratiques, concéda Michel, mais la position du navire peut être mesurée avec plus de précision si l'on utilise les étoiles.

Pelsaert éclata d'un rire confiant :

- Absolument, sans le Jacobstaf, nous serions perdus, et il sortit d'un tiroir un drôle d'instrument qui pouvait lire la position des étoiles.

- Vous voyez, on peut lire les degrés de latitude dans cette inclinaison, expliqua-t-il.

- On doit diriger l'appareil vers l'étoile polaire ? proposa son invité.
- Alors il semble que vous vous y connaissiez également en étoiles, dit Pelsaert en rangeant le « Jacobstaf ».
- Un peu, oui, j'ai étudié l'astrologie pendant plusieurs années.
- Et qu'est-ce que vous pensez de ça ? demanda le capitaine en posant sur la table une tasse représentant un homme barbu. Le visage sur la tasse était censé lui ressembler, mais ce n'était pas vraiment le cas.
- Et bien, je ne suis pas très friand de ce genre d'objets, répondit Michel en toute honnêteté. Pelsaert ronchonna et lui fit comprendre qu'il était temps pour lui de se remettre au travail, mais pas avant d'avoir essayé d'impressionner son invité avec une collection de pennies en argent. Les pièces étaient effectivement magnifiques. Le savant le remercia pour cette intéressante visite et retourna encore un moment dehors, dans le vent. Lorsque le jour commença à tomber, chacun se rendit à sa couchette, tandis que le bateau tanguait doucement de bas en haut. Pendant la nuit, les vagues se firent plus fortes et le schooner se mit à chanceler violemment. Michel n'arrivait pas à dormir. Au bout d'un moment, il eut le mal de mer et s'en prit à lui-même et à ses caprices. Après quatre jours, ils finirent par contourner la botte de l'Italie et purent voir se découper la Sicile à l'horizon.
- Je devrais peut être débarquer ici, envisagea Michel. Je n'aurai jamais le pied marin.
- Cette nuit-là, on servit aux passagers une étrange bouillie pour le dîner ; on appelait cela du « hutspot ».
- C'est bon pour éloigner les monstres marins, dit le cuisinier du bateau, en en servant à chacun une généreuse portion.
- Il y a des monstres marins dans le coin ? demanda un homme effrayé, du nom de Giuseppe.
- Bien sûr. Il y a un mois, nous avons dû fuir le Cracken ; un monstre marin gigantesque capable de faire chavirer le bateau entier.
- Et le hutspot nous en protège ?
- Les monstres marins n'aiment pas le hutspot, expliqua le cuisinier, à la suite de quoi Giuseppe s'empessa de dévorer le plat.
- Inepties ! intervint un prêtre catholique, qui faisait route vers Malte pour y officier. L'avez-vous déjà vu, ce monstre qui est censé ne pas aimer le hutspot ?
- Et bien non, en fait, je me trouvais en cuisine, se défendit le cuisinier.
- Ce ne sont que des histoires, amplifiées par la peur et l'ignorance, poursuivit le prêtre, et la petite compagnie attablée poussa un soupir de soulagement.
- Le Cracken ne serait-il pas une sorte de pieuvre géante avec des tentacules d'une longueur prodigieuse ? reprit alors Nostradamus.
- Oui, tout à fait, vous voyez, j'avais raison : même notre savant le dit, répondit joyeusement le cuisinier.
- Je crois que je n'irai peut être pas jusqu'à Malte demain, annonça promptement Michel, et le petit groupe de passagers se remit à s'agiter.

- Mais vous savez, il y a bien plus de chances pour que nous soyons attaqués par des pirates, indiqua le cuisinier.

- Très bien, nous avons entendu assez d'histoires effrayantes pour ce soir, le réprimanda le prêtre, nous avons une dame parmi nous.

Bien après le dîner, dans le silence de la nuit, le navire jeta l'ancre dans la baie de Syracuse. Michel somnolait dans son lit avec une forte fièvre et s'interrogeait sur les causes de son malaise. Est-ce le mal de mer, ou bien est-ce le hutsput ? se demandait-il. Le mets hollandais pesait telle une pierre dans son estomac. Un voyageur qui se trouvait dans sa cabine l'entendit gémir et alla prévenir le médecin de bord. Ce dernier arriva en se dandinant, les yeux bouffis, afin de voir ce qu'il se passait. Le capitaine, qui ne parvenait pas à dormir, était venu lui aussi, et son haleine infecte avait déjà envahi tout l'air qui entourait le patient.

- Rincez votre bouche trois fois par jour, se mit soudain à dire Michel, en pleine divagation.

- Il délire, observa tristement le médecin du bateau. Nous devons le débarquer dès que possible. Il vaudrait mieux qu'il suive un traitement sur la terre ferme.

Très tôt le lendemain matin, le patient fut descendu à quai sur un sloop et amené dans un hôpital à Syracuse. Le *Providence* reprit la route vers Malte le même jour.

Après quelques jours de maladie, le médecin sicilien ne parvenait toujours pas à comprendre ce qui n'allait pas avec son patient français, qui tremblait comme une feuille.

Il vaudrait mieux pratiquer une petite saignée, pour évacuer les fluides malins, pensa-t-il.

- Non ! Nostradamus protesta haut et fort lorsqu'il sentit que l'on prenait son bras. Le Sicilien, interloqué, se trouva contraint à ne pas pratiquer le traitement. Mis à part quelques instants de lucidité, Michel avait beaucoup de mal à garder les idées claires. Cela lui demandait des efforts incroyables et il s'évanouissait sans cesse. La forte fièvre se poursuivit et le médecin de l'hôpital décida de nouveau d'avoir recours à la saignée, avant que, de façon inattendue, un Arabe vienne lui taper sur l'épaule.

- Je veux que cet homme vienne chez moi pour sa convalescence, parce que c'est bien trop bruyant pour lui ici. Je m'engage à prendre toutes les responsabilités.

- Oh, Monsieur Al-Ghazali ! s'exclama le médecin, l'attention en éveil. Le patient fut transporté vers une maison splendide donnant sur la mer, où une femme le soigna avec une grande dévotion et un calme à toute épreuve. Les soins, l'eau de mer et la tranquillité des lieux firent des merveilles sur lui, et la fièvre finit enfin par tomber. Quelques jours plus tard, il pouvait tenir sur ses jambes et son mystérieux bienfaiteur vint le rejoindre.

- Je vois que vous avez fait des progrès, lui dit l'homme aux yeux bruns.

- Oui, absolument, mais qui dois-je remercier pour avoir pris soin de moi avec une telle bonté ?

- Je m'appelle Abu Hamid Al-Ghazali*, mais c'est ma femme Fatima qui a fait tout le travail. Je n'ai fait que vous amener ici.
 - Et bien, vous m'avez sauvé la vie, le gratifia Michel. Son sauveur garda un silence doux, tandis que le ressac se faisait agréablement entendre en fond sonore.
 - Nous sommes tous deux d'origine non Sicilienne, remarqua alors Abu.
 - Oui, tout à fait, je viens de France. Et vous ?
 - Bagdad, en Perse, lui répondit l'Arabe, qui était vêtu de laine de la tête aux pieds.
 - Comment êtes-vous arrivé sur cette île ?
 - Ma femme et moi nous sommes installés ici car nous trouvons que cet endroit favorise en quelque sorte la liberté d'esprit. Mais je vais devoir vous laisser à présent, car c'est l'heure de la prière. Nous nous reverrons bientôt.
- Le Musulman quitta la pièce et le patient dirigea toute son attention sur la mer et sur le mouvement des vagues. Le jour suivant, il avait récupéré assez de forces pour pouvoir déjeuner avec Al-Ghazali et sa femme.
- Ce qui est fantastique à propos de la Sicile, c'est que c'est un endroit où les cultures arabe et chrétienne peuvent se réconcilier, dit Abu, pour faire la conversation. Son invité hocha la tête tandis que Fatima déposait humblement quelques coupes sur la table.
 - La Provence vous manque-t-elle ? poursuivit le Musulman.
 - Non, pas vraiment. Je l'ai quittée il y a de nombreuses années et depuis, je voyage de part et d'autre.
 - Je pense que vous suivez la voie de votre cœur...
 - Vous avez vite compris, répondit Michel, étonné. Et qu'est-ce qui vous occupe autant ?
 - J'essaie de vivre en accord avec les concepts du Soufisme, un mouvement mystique qui fait partie de l'Islam. Je publie également des ouvrages rédigés dans ma langue maternelle.
 - C'est dommage que je ne parle pas l'arabe, j'aurais adoré étudier vos écrits. Mais vous pourriez peut-être me parler un peu de vos œuvres.
- Abu réfléchit quelques instants, alors que sa femme apportait un plat chaud.
- Le titre de mon dernier livre est L'Elixir du bonheur, proposa-t-il alors pour lui donner un exemple.
 - Oh, je pensais que l'Islam reposait sur la soumission, dit Michel.
 - Non, pas du tout. Bon nombre de Musulmans pensent probablement la même chose que vous, mais le Coran et les règles strictes de la Sharia ne constituent qu'une façade extérieure. Le véritable message d'Allah est l'amour.
 - Alors c'est ce message qui m'a sauvé d'un destin précaire.
 - Vous devez être béni des Dieux, mon cher ami.

* Nom européen: Algazel

- Je n'en ai pas vraiment eu l'impression durant ces dernières années, grommela son invité.

- Eh bien, la vie n'est pas vraiment ce qu'elle paraît et nous soumet toujours à des épreuves difficiles. Mais une femme apparaîtra peut être bientôt dans votre vie et rendra votre parcours plus agréable, en quelque sorte.

Pendant ce temps, Fatima servit la soupe et le couple commença à manger en silence. Leur présence reposante n'imposait aucun besoin de poursuivre la conversation et leur invité savoura paisiblement son repas en leur compagnie. Après une semaine, il se sentait en pleine forme et il était temps de reprendre la route.

- L'aigle s'apprête-t-il à s'élancer de nouveau dans les airs ? demanda Abu lorsqu'une fois guéri, le médecin demanda à le voir. Ce dernier lui sourit doucement.

- Comment pourrais je vous remercier ?

- Vivez, c'est bien suffisant, répondit le Musulman avec sincérité. Michel l'étreignit et lui offrit un peu d'argent, qu'Abu refusa vigoureusement. Le Français remercia aussi sa femme, puis il se remit en route, de nouveau seul.

La région sud de la Sicile était composée de plaines pittoresques, mais si l'on se dirigeait vers le nord, on pouvait voir l'Etna, le plus grand volcan d'Europe, qui se dressait dans le paysage, menaçant. Dans la ville de Syracuse, Nostradamus découvrit que le volcan avait de nouveau été l'objet de séismes. L'année d'avant, une épaisse volute de fumée s'était déjà dégagée de son sommet, qui était à présent recouvert de neige. L'intérêt piqué, il se mit au défi d'escalader la montagne. Il soumit sa condition physique à un test rigoureux avant de se lancer dans cette tentative risquée.

Terminant ses étirements par son deuxième genou, il décréta que tout semblait fonctionner correctement et acheta un vieux chapeau d'officier pour se protéger du soleil brûlant. Durant sa route vers le volcan, il passa ses nuits dans des fermes où on lui offrait l'hospitalité. Après avoir traversé de nombreuses plaines, la déclivité du sol commença sérieusement à augmenter. La marche se faisait de plus en plus difficile à mesure que l'Etna grossissait. Le terrain qui entourait le pied du volcan devenait fertile. Les Siciliens y cultivaient des agrumes, des olives, des figues, du blé et de l'orge. Apparemment, le volcan donnait la vie tout comme il la prenait. Dans la dernière ferme, Michel se renseigna sur l'Etna.

- Vous devez être fou pour vouloir escalader cette montagne pour le plaisir, dit le fermier en fronçant les sourcils.

- J'ai besoin de me mettre en danger.

- Eh bien, c'est votre vie après tout, et le fermier lui indiqua le meilleur chemin pour atteindre la montagne. Le jour suivant, le savant excentrique laissa la civilisation derrière lui. Il arriva bientôt à quelques pins poussant autour du géant rocheux. Il essaya de s'orienter, mangea une orange et reprit sa route dans la forêt, qui se mua rapidement en une façade rocailleuse. Le sol commençait à devenir très escarpé et l'aventurier dû s'arrêter pour reprendre son souffle. Au loin, il distinguait la baie de Syracuse. Les bateaux étaient minuscules.

Ils sont si petits et si fragiles ; ils me font penser à l'être humain, médita-t-il, et il s'apprêta à remettre son sac sur son dos.

Je suis tellement seul, se lamenta-t-il soudain. Ma famille et même mon pays me manquent.

Puis, brusquement saisi par le mal du pays, il baissa la tête.

Allez, ce n'est pas le moment de devenir sentimental, juché sur le flanc d'une montagne.

Et, déterminé, il poursuivit sa route. A sa gauche, il pouvait voir une crevasse qui laissait échapper de la lave et de la vapeur d'eau.

Le feu, la terre, l'eau et l'air. C'est peut être la raison pour laquelle je suis là ; pour expérimenter la matière première de la vie.

L'Etna semblait plutôt sûre. Selon le fermier qu'il avait vu en dernier, il n'y avait pas eu d'éruption pendant des années. Quoi qu'il en soit, le volcan dégageait beaucoup de fumée, et elle envahissait tout l'espace.

« Tu vas rester calme, hein ? » Michel continua son ascension, mais le sang reflua de son visage lorsqu'il entendit un énorme fracas tandis qu'un nuage de poussière se trouvait éjecté. La poussière du volcan jaillit sur l'une des façades rocheuses, mais il ne s'agissait pas là d'une éruption du cône central.

Tout va bien, c'est une fausse alarme ! Après beaucoup d'efforts, il parvint à la partie enneigée, où rien ne poussait, hormis de drôles de buissons pleins d'épines. Le solitaire sonda les profondeurs et aperçut des rivières de magma qui s'échappaient de plusieurs flancs.

C'est plutôt effrayant. Est-ce que je ne serais qu'un casse-cou finalement ? se demanda-t-il. Mais il faisait beau temps et l'ascension devait être possible à réaliser. Il finit par atteindre le sommet et vit émerger le majestueux cratère. Une fois parvenu sur son flanc, il se sentit glacé par la terreur. Il perdit l'équilibre et faillit tomber dans la crevasse. Il planta son pied juste à temps et s'accrocha au sol. Son chapeau d'officier s'était envolé dans l'abysse.

- J'ai eu chaud ! bredouilla-t-il, soulagé, alors que son chapeau était tombé à une centaine de mètres en-dessous de lui, au fond du cratère.

Pourquoi est-ce que la peur m'a envahie ? J'ai eu la chair de poule. Est-ce le vertige, ou bien l'air raréfié, ou encore la vapeur de soufre ?

Il n'en avait pas la moindre idée. Reprenant ses esprits, il poursuivit prudemment sa route et parvint à savourer la beauté somptueuse de la nature. Après avoir passé un certain temps au sommet, le grimpeur recommença à frissonner et entama la descente. Une fois parvenu sain et

sauf au pied du volcan, il décida de se diriger vers le nord. Cette décision lui coûterait cher, car ce chemin se révéla être très laborieux, longeant des rangées de montagnes ciselées. Il lui fallut des semaines pour parvenir, totalement fourbu, à la ville portuaire de Palerme, où il resta à broyer du noir pendant un certain temps.

Ce long voyage ne me réchauffe pas vraiment le cœur, songea-t-il, découragé. Et lorsqu'il tomba sur une cathédrale normande, où il assista à la messe, il fut fixé : il voulait retourner en France.

Michel trouva un bateau portugais qui l'emmènerait à Marseille. Après trois jours de voyage en mer, l'imposante falaise calcaire de la ville navale française apparut, ainsi que les forts majestueux de Saint Jean et de Saint Nicolas, qui protégeaient toujours les terres. Le bateau s'engagea doucement dans le port, dont une partie du quai était immergé à cause de la marée, inhabituellement élevée.

Cela pourrait être problématique pour le Rhône, raisonna le scientifique en regardant par-dessus le garde-fou. Après le débarquement, il trouva un endroit où séjourner dans la Canebière, un quartier situé au cœur de Marseille. Puis, il décida de célébrer son retour dans son pays natal en se rendant dans l'un des nombreux restaurants de fruits de mer autour du port.

J'irai bientôt rendre visite à ma famille, se réjouit-il tout en s'installant sur une terrasse située sur une partie du quai restée sèche. Un serveur vint prendre sa commande.

- Bonjour. Que puis-je vous servir ?

- Avez-vous de la sole au menu ?

- Pas de problème, comme vous pouvez le voir, elles nagent juste ici, plaisanta le serveur.

- Très bien, j'en aimerais une au beurre, s'il vous plaît. Je meurs de faim.

- Quelque chose à boire ?

- Oui, je prendrais une bière, décida le client solitaire, se sentant d'humeur festive.

- Dites-moi si je me trompe, mais n'êtes-vous pas ce célèbre médecin d'autrefois ? Euh, Notre, ou Nostre...

- Nostradamus ! Oui, c'est moi. Cela fait plaisir que l'on me reconnaisse après tout ce temps. Cela fait des années et des années que je suis parti à l'étranger et je viens de rentrer aujourd'hui.

- Alors vous revenez juste au bon moment, répondit le serveur, soudainement grave.

- Que se passe-t-il ?

- Eh bien, les pires fléaux de notre Histoire viennent de s'abattre sur nous. Le delta du Rhône a été complètement inondé en raison de la pluie qui est tombée pendant des semaines dans les Alpes, et la crue de la rivière n'a nulle part où s'écouler à cause du niveau de la mer, qui est extrêmement

élevé. Et pour empirer encore les choses, on vient d'identifier un cas de peste.

- Waouh ! La combinaison de tous ces phénomènes pourrait être désastreuse, compris Michel, et il pensa immédiatement à sa famille à Saint-Rémy, où passait le Rhône.

- Beaucoup de personnes se sont déjà noyées, ajouta le serveur. Les survivants ont été pillés et presque tout le monde se retrouve sans domicile. Les rues sont complètement inondées et les rivières regorgent des cadavres de notre bétail.

- Est-ce que Saint-Rémy a été touché ?

- Certainement. La Camargue entière a débordé et la région n'est plus vraiment accessible, voire plus du tout.

- Mais cela signifie que les gens n'ont plus accès à l'eau potable...

- Je n'en sais rien, mais c'est le gouvernement provincial qui s'occupe de la catastrophe maintenant, et ils recherchent des gens ayant une expérience médicale. Ils ont désespérément besoin d'un médecin de votre calibre.

- Oui, je vais remonter mes manches, dit Michel. Apportez-moi seulement un simple repas au lieu de la sole, car je ne me sens plus vraiment d'humeur à célébrer quoi que ce soit.

Un peu plus tard, il se présenta aux autorités locales et se retrouva bientôt assisté de deux aides. Après que le niveau d'eau ait baissé, les trois hommes se rendirent à cheval aux lieux sinistrés afin d'évaluer la situation et de donner les premiers soins.

- Les gars, pour vous rafraîchir la mémoire, je vais vous répéter mon plan d'attaque, leur dit Nostradamus. La seule chose que nous pouvons faire pour ces personnes maintenant, c'est de convaincre tout le monde que l'eau courante n'est pas appropriée pour la consommation, même pour se laver. Pour obtenir de l'eau potable, il leur faut faire bouillir de l'eau ou récupérer l'eau de pluie dans des seaux propres. Lorsque nous reviendrons, nous confectionnerons des pilules à partir de pétales de rose et nous les distribuerons à autant de victimes possibles.

Les deux hommes l'écoutaient attentivement. Ils atteignirent le Rhône avant midi et pouvaient déjà apercevoir des macchabées flottant dans l'eau, et les chevaux commencèrent à devenir têtus. Ils descendirent donc de leur monture et les attachèrent à un arbre.

- Allons voir ce qui a tué ces pauvres âmes, dit le médecin, et ils se dirigèrent tous trois vers la berge, où ils prirent un bâton pour palper un cadavre qui flottait le long de la berge.

- Essayez de le retourner, je pourrai mieux l'examiner, demanda leur meneur. Après quelques efforts laborieux, ses aides réussirent à retourner le corps et ils purent voir son visage, recouvert d'horribles abcès.

- La Mort Noire ! s'exclamèrent-ils en frissonnant.

- Nous ferions mieux de poursuivre notre route, les chevaux s'habitueront, dit Michel d'un air lugubre. Le premier village inondé qu'ils traversèrent, avec beaucoup de difficultés, se révéla avoir été également envahi par la peste. Les rues étaient inondées et les cadavres d'êtres humains et

d'animaux flottaient dans les flaques. Les calamités décrites dans les nouvelles commençaient à prendre forme et Nostradamus se mit à craindre que ce fut là la pire catastrophe qu'il n'ait jamais expérimenté dans toute son existence. Il leur était douloureux d'examiner les villageois anéantis, mais après leur avoir donné quelques conseils à propos de l'eau, ils ne pouvaient rien faire d'autre pour les aider, et ils poursuivaient leur chemin. Entre le Grand et le Petit Rhône s'étendaient des fleuves de mort et les chevaux continuaient à rechigner à avancer. Dans tous les villages qu'ils traversèrent, la situation s'avéra être la même. La Faucheuse avait fait son travail et la seule alternative qui se présentait était de mourir noyé ou infecté par la peste. Dans le village d'Ulain, la peur était reine et le désespoir poussait les quelques survivants à s'accrocher aux trois cavaliers. Michel eut les plus grandes difficultés à maîtriser sa monture et leur ordonna de les laisser partir.

- Mais qu'est-ce que vous êtes venus faire ici tous les trois ? criaient-ils, désespérés.

- On est venus vous donner des conseils sur la façon d'utiliser l'eau ! répondit le docteur.

- Vous ne nous distribuez que des paroles ?

- Oui, mais si vous suivez mes conseils, alors vous aurez de fortes chances de rester en vie.

- Fichez le camp ! railla un autre villageois, et ils se mirent soudain à leur lancer des cailloux et des bâtons. Le trio partit au galop. Après avoir passé des dizaines de villages, ils finirent par atteindre la fourche de la rivière où le Petit Rhône se sépare de son grand frère. Michel connaissait cet endroit comme sa poche et ils arrivèrent bientôt à Saint-Rémy, sa ville natale. La population s'avéra avoir été décimée.

Je me demande si je pourrai revoir un membre de ma famille en vie, songea-t-il tristement, et il laissa ses hommes derrière pour se précipiter au galop dans la rue des Remparts, où il retrouva la maison de ses parents, qui semblait abandonnée. Il sauta tout de même de son cheval, espérant apercevoir un signe de vie. Mais il ne trouva personne et décida de se rendre à la mairie afin d'obtenir des informations. Le seul fonctionnaire qu'il trouva là-bas lui annonça que l'un de ses frères se trouvait aux limites de la ville et tentait d'empêcher une maison de s'effondrer. Nostradamus sauta aussitôt sur le dos de son cheval et se précipita à l'endroit indiqué. Un moment plus tard, il y aperçut Bertrand, qui tenait dans ses bras une perche en bois.

- Michel tu es en vie ! cria son frère, reconnaissant immédiatement le cavalier, et il jeta sa perche au sol. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se laissèrent aller à sangloter.

- Papa et Maman ? demanda précipitamment Michel.

- Cela fait un moment qu'ils ne sont plus en vie, soupira Bertrand.

- Et les autres frères ?

- Hector s'est noyé et j'ai perdu toute trace de Julien. Il vit à Aix-en-Provence. Antoine est toujours en vie et travaille pour la municipalité

d'Arles. Nous avons donc relativement bien survécu aux inondations. Mais comment se fait-il que nous ayons été si longtemps sans nouvelles ?

- Oh, il s'est passé tellement de choses que je ne pourrai pas tout te raconter maintenant. Mais pour te résumer un peu toute l'histoire, je dirais qu'après la mort de ma famille, j'ai erré dans la folie pendant une année, répondit Michel.

- Nous avons appris la terrible nouvelle par la municipalité d'Agen.

- Je me sens toujours coupable, Bertrand : la famille du combattant de la peste tuée par l'épidémie, dit-il, se laissant brièvement transporter dans cette autre époque. Alors, tu réparas des maisons qui s'effondrent ?

- Oui, et il y a pas mal de boulot, comme tu peux le voir.

- Bon, alors nous ferions mieux de nous remettre au travail ; j'ai aussi quelques montagnes à déplacer pour ma part. Mais je reviendrai te rendre visite bientôt, et chacun repartit de son côté.

Lorsque les pires moments de la peste et des inondations furent passés, Nostradamus s'installa dans la ville de Salon de Provence, où la population entière l'accueillit à bras ouverts. Il décida de rester ici. Après une année, il avait établi une nouvelle pratique à la Place de la poissonnerie. Par ailleurs, il se remit à confectionner des huiles éthérées et des médicaments domestiques et à commencer à publier des brochures sur les soins cosmétiques et l'hygiène. C'étaient les prémisses d'une époque prospère. La seule chose qu'il lui manquait était une femme.

Chapitre 5

*Seul, dans la nuit, à l'heure de l'étude secrète,
Reposant sur un trépied de cuivre,
La flamme issue du vide déclenche cette prouesse
Où la frivolité est un péché*

Une horde de chevaux blancs caracolait tandis qu'une bande de flamands prenait son envol, pour redescendre un peu plus loin, au gré du vent. Le docteur, assis sur sa jument, galopait à travers la Camargue, cet espace sauvage où il allait pendant son temps libre afin de retrouver la force et la paix. C'était si agréable de pouvoir faire du cheval dans ces paysages splendides, remplis de lacs et de lagons ; l'endroit rêvé pour les oiseaux d'eau. Il laissa la lande marécageuse derrière lui et dirigea son cheval vers les dunes. Un oiseau noir ressemblant à une cigogne décolla fébrilement. Il s'arrêta en haut de la dune et regarda un moment l'horizon formé par la mer. La Camargue était comme une île, divisée par la mer Méditerranée et les bras du Rhône. Les dépôts séculaires transportés par l'eau du fleuve et ses marées avaient donné un certain caractère au paysage. Il était en changement constant, et à chaque fois qu'il venait, Michel découvrait de nouvelles choses. Les seules marques que l'homme avait réussi à imposer sur cette plaine ensevelie par les eaux étaient ces lignes nettes et droites, qui remontaient à la lointaine époque Romane. Il mena sa monture à une vaste plage de sable et laissa le vent effacer toutes les traces laissées par ses patients. Au loin, il pouvait voir la sombre silhouette d'un taureau disparaître derrière une colline. Dans l'espoir de découvrir davantage de taureaux, il poussa sa jument à accélérer lorsqu'il entendit le trot d'un cheval dans son dos. Il se retourna et vit une femme montant un étalon d'un noir d'encre. La cavalière, qui portait un foulard rouge, le dépassa sans un mot et disparut dans les dunes.

On dirait qu'elle suit quelque chose. Je veux en savoir plus, pensa-t-il et il talonna son cheval pour qu'il la suive. La curiosité en éveil, il observa depuis le sommet d'une dune ce que la gaillarde était en train de faire. Elle avait l'air de faire une course effrénée avec un groupe de chevaux sauvages, laissant d'épais nuages de poussière derrière elle. Mouettes, cormorans, oiseaux de proie et autres se dispersèrent tous d'un même élan. Elle garde les chevaux sauvages, comprit-il, étonné. Je ferais mieux d'aller lui donner un coup de main, et il descendit la colline et poussa son cheval au galop. Plusieurs flamands, avec du plancton dans le bec, furent surpris par le visiteur inattendu et s'arrêtèrent immédiatement de nourrir leurs petits.

- Excusez-moi, salua-il aimablement. Après avoir traversé une zone humide, le sol redevint sec et il put entraîner sa monture à galoper à sa

vitesse maximum. Pendant ce temps, le garçon manqué était en train de crier après les chevaux sauvages et cavalait derrière eux comme une possédée. Au-dessus de sa tête, des volées de hérons jaunâtres volaient en formation dans le ciel bleu, à une distance sûre de la scène bruyante. Michel réussit à la rattraper en évaluant la direction prise par les chevaux non dressés, qu'elle parvenait, à force d'acharnement, à concentrer en un groupe compact. Certaines des bêtes menaçaient de partir sur la droite et il leur barra la route rapidement. Elle le remarqua, mais poursuivit ses activités sans relever sa présence.

Je n'ai jamais vu de femme aussi prétentieuse, se dit-il. Elle galopait sur son étalon, en totale maîtrise d'elle-même et, malgré ses allures masculines, elle avait un corps parfaitement proportionné.

Mais quel genre de femme pouvait porter un pantalon ?

Pendant ce temps, Michel faisait ce qu'il pouvait pour maintenir les bêtes en groupe, mais il n'était pas un cavalier très expérimenté et ne cessait de trébucher. Elle l'ignorait toujours. Certains des chevaux tentaient à présent de s'échapper par les zones boisées, plus restreintes, mais ils n'en eurent pas la chance et furent ramenés par les deux cavaliers. Ce petit jeu continua jusqu'à ce qu'il réessaie de maîtriser les chevaux sur des terrains accidentés, et il dû abandonner. Sa jument trébucha et il tomba au sol en se cognant. Il se fit plutôt mal et la femme-dragon vint à sa rencontre pour voir s'il avait fait une mauvaise chute. Les bêtes s'étaient dispersées.

- Je suis désolé d'avoir gâché vos efforts, dit-il.

- Vous l'avez dit, ronchonna-t-elle tout en descendant de son cheval. Elle n'essaya pas de cacher son chagrin.

- Vous êtes entier ? demanda-t-elle alors, un peu plus douce.

- Je crois, oui, et il se tâta le corps. Mais où devez-vous emmener ces chevaux ?

- Nulle part !

- Comment ça nulle part ? Alors pourquoi s'est-on donné autant de peine ?

- On ? Je ne vous ai jamais demandé de m'aider.

Elle avait raison, et il se présenta.

- Je m'appelle Michel de Nostredame. Puis-je savoir qui vous êtes ?

- Anne Ponsart Gemelle. Mais laissez-moi vous relever, et elle saisit fermement sa main.

- Vous êtes très forte, lui lança-il en guise de compliment alors qu'elle l'aidait à se lever.

- Oui, je fais parfois peur aux hommes.

- Pour être honnête, je n'ai jamais rencontré de femme aussi robuste que vous. Vous gardez ces chevaux pour le plaisir ?

- Oui, j'adore passer du temps ici.

- C'est exceptionnel pour une femme, quel que soit son rang. J'habite à Salon de Provence, où je suis médecin. Et vous, d'où êtes vous ?

- D'Istres, près du lagon de Berre, et je dois vous avouer que j'ai déjà entendu parler de vous, Docteur Nostradamus.

- Appelez-moi Michel, je vous prie. Voulez-vous faire un petit tour en cheval ?

- Très bien ! Et ils montèrent leurs chevaux. Alors qu'ils traversaient un paysage verdoyant, Anne perdit un peu de sa froideur et parla des environs.

- Parfois, on trouve des ours dans ces bois.

- Des ours ? Je n'en ai jamais vu ici, et il examina furtivement sa silhouette. A part ses larges épaules, son corps était en fait plutôt féminin, remarquait-il à présent. Elle avait également un très joli visage, aux traits réguliers, et son épaisse chevelure dorée dépassait de sous son foulard. Alors qu'ils traversaient la plaine salée, Anne, à présent détendue, lui parla des oiseaux d'eau, et lui en indiqua quelques spécimens. Ils appréciaient la compagnie l'un de l'autre et il voulut en savoir davantage sur elle.

- Avez-vous un amour dans votre vie ? demanda-t-il, en décidant d'être direct. Mais il s'était montré un peu trop abrupt avec elle.

- Cet endroit a de grandes réserves de sel, dit-elle, évitant de répondre à sa question. Il insista.

- Une jeune femme en bonne santé comme vous doit certainement être mariée ?

- Je suis veuve, expliqua-t-elle, agacée, et il décida de ne rien ajouter pendant quelques minutes. Ils parvinrent à la plage et longèrent tranquillement la côte, en direction d'Istres.

- Cela fait longtemps que vous êtes veuve ? lui demanda-t-il prudemment au bout d'un moment.

- Cela va faire trois ans.

Drôle de coïncidence, songea-t-il, et lorsqu'ils furent arrivés à sa maison, il décida de l'inviter à dîner. Elle accepta son invitation et ils fixèrent une date.

Sa domestique avait rigoureusement fait le ménage dans la maison et Michel était en train de préparer le dîner dans la cuisine. Une fois que tout fut prêt pour l'après-midi, il se para de ses plus beaux vêtements et attendit l'arrivée de la jeune femme. Elle finit par frapper à la porte et, nerveux, il alla ouvrir la porte.

- Bonjour, Mme Ponsart Gemelle.

- Je croyais qu'on s'appelait par nos prénoms, répondit-elle, contrariante, tout en restant maladroitement dans l'encadrement de la porte. La gaillarde d'Istres portait les mêmes vêtements que la dernière fois.

Pas particulièrement élégante, songea-t-il, légèrement déçu, et il se sentit un peu mal à l'aise.

- Je crains d'avoir un peu forcé sur l'élégance pour l'occasion, mais je vous en prie, entrez.

Anne pénétra dans le salon et il put sentir son parfum. Elle sentait bon, toutefois, et ses habits avaient au moins été lavés.

- Ah bien, Michel, j'espère que vos talents de cuisinier seront acceptables.

- Si vous n'avez pas confiance, vous êtes la bienvenue pour venir m'assister momentanément dans la cuisine. De toute façon, je vois que vous portez encore votre tenue de travail, dit-il sèchement. Anne fut étonnée de voir que son hôte savait comment la remettre à sa place.

- Je vais me changer et mettre quelque chose de plus confortable. Allez-y, vous pouvez jeter un œil à ce que j'ai préparé jusqu'à présent, poursuivit-il, puis il monta les escaliers. Elle se dirigea vers la cuisine et regarda un peu partout. Elle vit toute une variété de légumes émincés, du fromage, du poisson, des œufs et des carrés de pâte étalés sur le comptoir. Juste au dessus, elle aperçut une étagère avec une dizaine de bocaux à épices. Dans un tiroir, elle trouva des boîtes contenant des champignons séchés. A côté étaient disposées des rangées de pots de confiture, dont les étiquettes assuraient que chacun avait été composé de fruits différents. Les tôles de fer disposées au-dessus de la cheminée rougeoyaient de chaleur et étaient prêts à être utilisés.

Eh bien, il s'est vraiment donné du mal, s'aperçut-elle. Je crois que je l'ai sous-estimé.

Michel revint, vêtu de façon plus ordinaire et avec une pile de papiers dans la main.

- Regardez, c'est mon livre de recettes, *La Traite*. C'est un livre indispensable si l'on désire connaître de délicieuses recettes.

- Vous avez écrit un livre de recettes ?

- Oui, mais il n'a pas encore été publié. Mais relevez vos manches maintenant. Vous voyez ces bouts de pâte là ? Vous pouvez les tartiner d'œuf battu, et ensuite les saupoudrer de graines de sésame. Je vais m'occuper de beurrer le moule.

Et, tout en travaillant, ils parlèrent de leur vie.

- Est-ce que votre défunte épouse vous manque toujours ? demanda-t-elle un peu plus tard.

- Oui, parfois. Elle sera toujours dans mon cœur. Remuez doucement ce fromage blanc, Anne, et ajoutez-y un peu de câpres hachées.

- C'est ça, les câpres ?

- Vous n'êtes pas vraiment une fée des fourneaux, hein ?

Pendant ce temps, il mit la pâte feuilletée à cuire et y versa la sauce au fromage blanc, sur laquelle il ajouta les légumes. Son invitée était épatée, en le regardant disposer quelques dés de saumon fumé sur le tout et recouvrir l'ensemble avec des carrés croustillants de pâte feuilletée cuite.

- Voilà le travail. Allons-nous asseoir.

- Je n'ai jamais rien vu de tel, dit-elle, les yeux écarquillés.

- C'est surnaturel, répondit-il en souriant et, tout en amenant les assiettes, ils se dirigèrent vers la salle à manger, où il leur versa à chacun un verre de vin rouge.

- C'est vraiment fabuleux, déclara-t-elle. Je m'excuse de vous avoir sous-estimé.

- Merci. Vous êtes une très bonne cavalière. Vous avez d'ailleurs un cheval superbe ; vous devez être riche.

- Mon mari avait une usine à sel.
 - Ah, voilà pourquoi vous m'avez parlé du sel pendant que nous cavaliions dans la Camargue. Les affaires ont dû être florissantes.
 - Oui, tout à fait. Le sel est exporté dans de nombreux pays. La Camargue est la plus grande zone d'extraction de sel d'Europe. Mon mari, Jacques, a eu un accident mortel dans sa propre usine et il m'a semblé que je devais revendre l'entreprise.
 - C'est triste, dit-il.
 - C'est quoi cet appareil ? demanda Anne, les yeux rivés sur un objet étrange situé dans le coin de la pièce. Il se leva et alla chercher le trépied en cuivre.
 - C'est un instrument occulte que j'utilise pour la méditation.
 - Vous êtes un drôle de type, rit-elle. Soudain, une flamme s'embrasa tout d'un coup, pour s'éteindre tout aussi rapidement, dans le même coin de la pièce.
 - Bon sang ! s'exclama-t-il.
 - Mon Dieu, qu'est-ce que c'était que ça ? demanda Anne, abasourdie.
 - Je ne sais pas. Ça ressemblait à de la magie...
- Ils réfléchirent un moment à ce phénomène, puis se remirent à manger.
- Vous voulez venir avec moi ? Allons faire les pommes dauphines, dit-il après l'apéritif, et ils retournèrent dans la cuisine. Une demi-heure plus tard, le plat principal était sur la table.
 - Cuisiniez-vous souvent pour votre mari ? demanda-t-il tout en saupoudrant l'entrée de noix de muscade.
 - Non, pas vraiment. Je crois que je ne suis pas assez soigneuse pour ça. Mais cela ne signifie pas que je ne peux pas apprendre.
 - Si vous le désirez, je pourrai vous montrer les ficelles un jour, suggéra-t-il. Lorsqu'ils eurent terminé le plat de pommes de terre, le chef avait encore un fabuleux dessert à proposer : des quartiers de pêches à la crème fouettée et parsemées d'amandes pilées.
 - Si vous cherchez à m'impressionner, alors c'est réussi, le félicita Anne après avoir goûté le dessert. Après le repas, ils débarrassèrent la table et firent ensemble la vaisselle dans la cuisine dans la bonne humeur.
 - Ils sont très jolis, ces pots de marmelade, dit-elle tout en rangeant les verres.
 - C'est de la confiture. La marmelade contient des petits zestes de fruits, mais pas la confiture, expliqua-t-il.
 - Oh, je l'ignorais. Comment vous faites ?
 - Lavez, séchez, faites cuire et ajoutez du sucre.
 - C'est vraiment si simple ?
- Michel hocha la tête.
- Eh bien, je devrais probablement développer ma part de féminité, dit Anne.
 - Vous êtes très bien ainsi, et ils quittèrent la cuisine, propre et rangée.
 - J'ai passé une très bonne soirée, mais je vais devoir rentrer à présent, dit-elle enfin.

- Vous êtes la bienvenue pour rester cette nuit, si vous le désirez. C'est loin jusqu'à chez vous, et il va faire sombre dans moins d'une heure.

Anne le remercia en lui disant que son pur-sang ne mettrait qu'une demi-heure à la ramener chez elle. A la porte, elle l'embrassa inopinément sur la bouche et elle était partie avant qu'il n'ait eu le temps de réaliser son geste. En souriant, il retourna dans le salon, jeta un œil à l'endroit où la mystérieuse flamme était apparue et resta un moment à savourer le souvenir de ces charmants instants passés en la compagnie de son invitée. Puis, il se dandina jusqu'au premier étage et se glissa sous les draps, la joie au cœur.

La silhouette d'une haute et étroite montagne apparut, dont le sommet ressemblait à un calice ouvert. Un château était perché sur son flanc, taillé comme un navire prêt à mettre les voiles. Un peu plus bas, quelqu'un était en train de gravir un sentier rocheux en direction de la forteresse, qui semblait être une passerelle entre le ciel et la terre. Il s'approcha des quelques soldats qui faisaient la garde à l'entrée.

- Nostradamus, c'est enfin vous ? l'apostropha un jeune homme coiffé d'une auréole, qui venait de rejoindre les soldats. Le rêveur ne savait que répondre, et l'homme s'aperçut de son malaise.

- Vous avez atteint un niveau élevé de conscience. La femme que vous avez rencontrée est la bonne, expliqua-t-il.

- Comment ça ? demanda Michel.

- Elle vous a éveillé !

Le visiteur laissa s'écouler un petit moment pour le laisser appréhender cette information.

- Mais comment me connaissez-vous ? demanda-t-il alors.

- Cela fait quelque temps que nous vous observons évoluer sur la Terre, répondit l'homme nommé Tristan.

- Une fois que votre esprit a sondé ces régions supérieures, vous devenez automatiquement un membre des Frères de la Lumière. Hosanna au plus haut des cieux ! Mais ne nous attardons pas. Venez avec moi. Nous sommes en train de préparer la Manisola et je vais vous montrer ce que nous faisons.

Ils pénétrèrent dans le château, regorgeant de pièces et de couloirs, et qui était bâti en fonction des positions solaires. Ils croisèrent quelques groupes de personnes transparentes, occupées à faire les préparatifs pour le festival prévu.

- Regardez, c'est la chambre des Druides, elle est remplie de fleurs, dit Tristan, tout en parcourant la foule du regard. Je voudrais vous présenter à mes amis, mais je ne les vois pas pour l'instant.

- Est-ce que toutes ces personnes ont atteint l'éveil, comme moi ? demanda Michel.

- Non, ce sont des serviteurs. Très rares sont les gens tels que vous et moi, et il arrêta quelqu'un. Où est Isola ?

- Je ne sais pas, répondit le passant.
- Si tu la vois, dis-lui que j'ai un invité spécial. Oh, et ils ont besoin de ton aide au banquet.

Puis, les deux hommes se dirigèrent vers la pièce principale, où l'on avait disposé diverses boissons et collations sur une grande table ronde décorée d'arrangements floraux. Les prêtres faisaient en sorte que tout se déroule correctement.

- Tout ceci me rappelle la dernière forteresse cathare, à Montségur, commenta Michel.

- Vous avez raison, reconnu Tristan.

- Mais cela signifie que tout le monde ici va bientôt être assassiné par les armées catholiques, déduisit Michel.

- Non, pas du tout, vous n'êtes pas arrivé au douzième siècle après Jésus Christ. Le temps n'existe pas ici, et notre festival et nos initiations rituelles se poursuivent éternellement. Vous n'avez vraiment rien à craindre ici. Ah, voilà Isola !

Une femme ressemblant à un ange, aux cheveux longs et blonds, et aux yeux bleus, apparut au milieu des activités. Elle possédait une aura divine et incarnait la pureté.

- Isola, je voudrais te présenter Nostradamus.

- C'est fantastique de rencontrer un autre esprit pur, dit-elle. Après les présentations, ils montrèrent un peu les environs au nouveau-venu et lui firent visiter la chambre occitane, garnie d'une mosaïque florale impressionnante. Au centre de la pièce trônait une image de Marie Madeleine surplombée d'une colombe posée sur un croissant de lune, et avec, à ses pieds, un serpent entortillé avec une pomme dans la bouche. Tandis que Michel s'imprégnait de l'image, certains fidèles, portant des plateaux de framboises, de mûres, de groseilles et d'autres variétés de fruits, les dépassèrent. Alors, le couple sortit dehors afin d'attendre l'ouverture du festival sur l'une des terrasses voisines. En attendant, ils observaient les collines situées au pied des Pyrénées.

- J'ai vu des personnes originaires de tous les continents, dit Michel. Appartiennent-ils tous à la communauté cathare ?

- Nous tenons davantage de la société gnostique, précisa Tristan, laquelle accueille les Catholiques, les Protestants, les Juifs, les Musulmans et d'autres croyants. Les Athées convertis sont également reçus ici à bras ouverts.

- On dirait que cela ne pose aucun problème...

- Non, pas ici, mais notre conception de la liberté et de la spiritualité est souvent considérée comme une menace ailleurs, et c'est pourquoi les derniers Gnostiques ayant vécu sans cacher leur croyance ont été assassinés en masse. Mais ils n'ont laissé qu'une carapace physique derrière eux.

- Pourquoi n'ont-ils pas fui ? demanda encore Michel.

- Nos prédécesseurs ont, il y a longtemps déjà, émis un vœu des plus pieux, permettant aux armées catholiques de les assassiner après avoir

conquis la montagne, tout en sachant que leurs âmes atteindraient les mondes supérieurs, où Dieu manifeste sa présence sous la forme la plus pure.

- J'aurais choisi de vivre.

- Nous ne sommes pas tous pareils. Leur sacrifice avait pour but de créer cet endroit éternel. Un endroit où nous pouvons poursuivre notre tâche sacrée en secret. Sans eux, cela n'aurait pas été possible.

- N'est-ce pas un peu trop demander que d'exiger le sacrifice ?

- C'était un libre choix. J'ai me suis également fait la promesse de ne pas me laisser séduire par les choses terrestres. Mais venez, je vois que le festival est sur le point de commencer.

Ils retournèrent à la pièce principale, où des centaines d'initiés et de disciples attendaient déjà.

- Voyez-vous cet homme là-bas ? demanda Tristan. C'est Perceval, un être exceptionnel. Je vais vous le présenter.

Ils s'avancèrent vers l'homme à l'allure héroïque.

- C'est la première fois que vous venez au château du Graal ? demanda Perceval.

- Oui, et c'est plutôt une révélation pour moi, admit Michel.

- Au début, quand je suis arrivé, j'avais tendance à quitter ce château dans le même état d'ignorance que lorsque j'y étais entré, le prévint-il.

- Je suppose que vous avez développé la bonne méthode depuis.

- Certainement, mais j'ai d'abord dû mener une existence faite de souffrance et de privation.

- Vous venez de l'époque des chevaliers, poursuivit le nouveau-venu. A cette époque, tout le monde cherchait le Saint-Graal. Est-ce qu'on l'a trouvé ?

- Ils sont nombreux à l'avoir trouvé. En fait, le Graal est un symbole de l'endroit où Dieu a mélangé les matières de la Création avec la lumière du soleil. L'âme en quête doit affronter tous ces paradoxes pour atteindre la vie éternelle.

- Je voulais savoir si le Graal, l'objet matériel, avait jamais existé...

- Attendez, et vous verrez, répondit Perceval, en souriant. Puis, l'un des grands prêtres se tenant à la table ronde réclama l'attention de chacun et se leva afin de prendre la parole.

- Aujourd'hui, nous célébrons la Manisola, en l'honneur de Jésus Christ, le fils de Dieu et sa femme, Marie Madeleine, la prêtresse de la déesse Isis. Cette célébration représente l'occasion pour nous de commémorer le dernier souper, lors duquel Jésus a bu dans le calice de l'eau sacrée de la vie. Après sa crucifixion, Joseph d'Arimathie a recueilli son sang sacré dans cette même coupe. Le serviteur l'a ensuite passé à Marie Madeleine, qui l'a emmené avec elle pour son voyage. Elle portait l'enfant de Jésus et, afin d'assurer sa sécurité, elle est partie pour la France. C'est ici, à Montségur, qu'elle donna finalement naissance à l'enfant. Nous, les Cathares, sommes donc les descendants de Jésus. Nous sommes les gardiens de l'héritage culturel des Essenes, culture d'où proviennent Jésus

et Marie Madeleine. Elle a ensuite fondé des Ecoles mystérieuses dans le Languedoc ; à chaque endroit où elle se rendait, des sources thérapeutiques sont spontanément apparues. Cela fait des siècles que nous célébrons la Manisola, mais cette fois, c'est une année particulière. Une âme nous est parvenue par sa seule force, et pour cette heureuse occasion, nous avons sorti le Saint Graal. Nous avons préparé une boisson, qui peut lui donner accès au Plus Grand.

Un serviteur tendit le Graal au prêtre. La coupe contenait un liquide.

- Nostradamus, voulez-vous vous avancer, je vous prie ? demanda-t-il alors. Déconcerté, le nouveau-venu marcha vers la table ronde.

- Vous êtes notre source de lumière sur Terre, et nous vous souhaitons tout le pouvoir et la sagesse nécessaires afin d'accomplir votre mission, poursuivit le prêtre, puis il lui tendit le calice. Michel prit une gorgée du Saint Graal et fut pénétré par une énergie étincelante.

- Longue vie à Nostradamus ! se mit à l'acclamer chacun dans la salle.

- Et à présent, place à un festival exceptionnel, conclut le prêtre. Les joueurs de harpe commencèrent à exécuter une musique céleste et les noceurs se déployèrent dans les pièces décorées, où ils profitèrent des mets présentés. Certains choisirent le silence et se rendirent aux terrasses voisines. Le temps était idoine et chacun passa un très bon moment.

Il était tard lorsque, soudain, les gardes sonnèrent l'alarme. Le château faisait l'objet d'un siège imprévu et les soldats en faction furent attaqués par une pluie de flèches. La panique s'installa et les disciples, à qui l'on n'avait donné aucune instruction, se mirent à courir dans toutes les directions. Certains trébuchèrent sur des prêtres qui s'étaient agenouillés, s'abandonnant à leur sort. Quelques grands prêtres, chaperonnés par une horde de gardes, se précipitèrent vers Perceval et Tristan.

- Nous voulons que vous assuriez la continuité de la religion. Dépêchez-vous, il y a une issue !

- Mais nous avons fait la promesse de rester ici éternellement, résistèrent-ils. Les grands prêtres leur firent rapidement comprendre à quel point il était important de préserver l'existence de leur religion. L'intérêt de la communauté passait avant toute chose, et soumis à la pression intense et au chaos de la situation, Perceval et Tristan cédèrent. Michel avait tout observé, jusqu'à se qu'il fut appelé à son tour.

- Je vous en prie, partez avec eux. Vous êtes très important. Vous allez leur servir de miroir pour l'humanité, afin qu'ils puissent voir ce qu'il leur arrivera, pour leur ouvrir les yeux et faire régner la lumière.

Il ne savait que faire, hormis acquiescer. Le chef de la garde reçut l'ordre de leur montrer le chemin et de dresser des barricades derrière eux, si nécessaire.

- Adieu, et gardez nos souvenirs en vie.

Les grands prêtres les saluèrent et les regardèrent partir, le cœur lourd.

- Venez, il n'y a pas de temps à perdre, commanda le garde, et il les amena dans un endroit reculé. Au même moment, un fracas assourdissant fit trembler le château sur ses fondations. Les armées ennemies avaient réussi

à pénétrer dans les lieux et les soldats cathares durent sceller la pièce centrale en toute hâte. Les disciples qui étaient restés derrière, dans la zone conquise, furent massacrés jusqu'au dernier. Pendant ce temps, les trois élus furent conduits vers un palier, façonné avec du bois de cèdre superbement travaillé. Le garde fit halte et étudia minutieusement le panneau boisé, qui représentait des diamants de diverses formes. Il commença à tâter le long des soudures avec des doigts méticuleux. A un endroit précis, il garda sa main appuyée et, alors qu'il appuyait sur le diamant, ce dernier céda. Un passage secret s'ouvrit.

- Entrez, ordonna-t-il. Tristan, Perceval et Michel pénétrèrent dans l'endroit caché et exigü. Leur garde les suivit et referma le diamant boisé derrière eux, le rendant à nouveau invisible. Il alluma alors une lampe et un passage apparut sous leurs yeux.

- Dépêchez-vous, nous n'avons pas beaucoup de temps, les pressa-t-il, et le trio gagna de la vitesse.

- Au bout de ce passage, tournez à gauche, murmura-t-il quelques minutes plus tard. Le couloir suivant était une impasse, et une boule de la taille d'un homme et percé d'un trou devint visible. Les batailles qui faisaient rage à l'intérieur et à l'extérieur du château étaient perceptibles ici, et Tristan envisagea de rester en dessous un petit moment.

- Rampez par là, exigea le garde, voyant son hésitation. Les trois hommes se hissèrent avec obéissance dans le dispositif de secours, mais n'avaient aucune idée de ce qui allait se produire. L'engin, façonné à partir de brindilles et de peaux d'animaux pouvait exactement contenir trois adultes, et ils trouvèrent chacun un endroit où s'asseoir.

- Il y a des prises pour les mains et les pieds auxquelles vous pouvez vous accrocher, dit le garde. Ils s'étaient à peine installés lorsqu'il mit doucement la capsule en marche. Mue par sa propre puissance, la boule commença à rouler et le tunnel souterrain devint rapidement une voie verticale. Le véhicule finit par une chute libre et ses occupants tombèrent de plusieurs centaines de mètres en quelques secondes, jusqu'à ce que la boule atterrisse sur une sorte de sol, puis commence à rouler très vite. Nostradamus s'évanouit et ne reprit pas conscience. Dans la zone d'ombre, le temps passait à la vitesse de la lumière et toute chose se trouvait là. Ou bien, était ce que le temps restait au point mort et qu'il n'y avait rien ? Au bout du tunnel, il y eut une lumière. Avec un nombre incroyable de formes et au moins autant de couleurs.

- Je suis avec toi, entendit-il quelqu'un dire. Il ouvrit mollement les yeux et, à sa grande surprise, il vit le visage d'Anne. A l'envers, avec ses cheveux dorés qui lui chatouillaient le nez.

- Je t'ai tenu contre moi pendant des heures, poursuivit-elle, inquiète. Tu étais glacé et j'ai cru que tu étais mort.

Michel se pinça pour être en être sûr : oui, il était de retour sur Terre.

- Comment as-tu...

Mais il était trop faible pour finir sa phrase. Elle comprit et lui expliqua.

- A la maison, je me suis soudain réveillée en plein milieu de la nuit et quelque chose m'a dit que tu avais désespérément besoin de moi. J'ai tout de suite sorti mon cheval de l'écurie et je suis venue ici. Quand je suis arrivée dans ta chambre et que je t'ai vu étendu, inerte, à côté de ton lit, j'ai eu peur d'être arrivée trop tard. Mais heureusement, tu es toujours en vie. J'ai alors essayé de te remettre dans ton lit et je t'ai réchauffé, jusqu'à ce que ta température revienne à la normale.

- Oh, ma chère Anne, merci...

Mais elle l'interrompit en posant ses doigts sur ses lèvres.

- Tu n'as pas besoin de me remercier, et elle l'embrassa.

C'est sûr, cette femme est la bonne, songea-t-il, profondément ému, et ses yeux se remplirent de larmes de joie. Lorsqu'il la toucha avec tendresse, la carapace d'acier qui ceignait son cœur se mit soudain à fondre. La douleur qui l'avait accompagné pendant toutes ces années disparut en un éclair et son âme se trouva en extase.

- Veux-tu m'épouser ? demanda-t-il, rayonnant. Un sourire vint s'épanouir jusqu'aux oreilles d'Anne, qui répondit immédiatement oui.

L'amour entre un homme et une femme, l'amour le plus magnifique qui soit, se répandit dans son corps et ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Michel se réveilla tard dans la matinée et s'aperçut qu'il était seul dans son lit. Il se leva, mit un linge autour de sa taille et se précipita en bas des escaliers.

- Anne, tu es encore là ?

- Oui, je suis là !

Il se rendit dans la cuisine et, à son grand étonnement, il vit que tous les tiroirs étaient ouverts et qu'il y avait des bocaux un peu partout.

- J'avais envie de manger quelque chose, expliqua-t-elle, avec un plateau dans les mains. Tu peux laisser tomber ton espèce de linceul, à propos, tu n'es pas le premier homme que je vois tout nu, et elle continua à manger. Il regardait droit devant lui.

- Je vois que tu manges aussi ma truffe, finit-il par dire.

- Tu veux dire cette chose noire, qui sent un peu le moisi ?

- Oui. Cette chose noire, comme tu dis, vaut en fait son pesant d'or, et est très difficile à trouver.

- Oh, désolée, je ne savais pas.

- Ce n'est pas grave. J'en trouverai une autre.

Cette femme était-elle vraiment la bonne ? Une femme qui se gavait de la sorte ! pensa-t-il avec dédain.

- Tu as dit quelque chose ?

- Non, rien, et il évalua le reste des dégâts.

Chapitre 6

*Un capitaine de la formidable Allemagne
S'élève au rang de roi des rois
Grâce à l'aide précieuse de la Pannonie
Sa révolte soulève des rivières de sang*

Après une modeste cérémonie de mariage, Anne déménagea d'Istres pour Salon de Provence pour vivre avec Michel, qui habitait dans une maison qui fuyait de partout, décatie après des années de gloire. Elle décida de se charger de l'entretien de la maison, négligé depuis trop longtemps, et son étalon, Salé, fut logé dans l'étable d'un voisin sympathique. Le premier jour de leur vie ensemble, et après avoir rangé ses affaires, elle sauta lascivement sur le dos de son mari sans prévenir.

- Hé, attention ! Je suis un scientifique délicat, pas un commis de boucherie ! dit-il, alors qu'elle le maintenait entre ses jambes.

- Mon défunt mari ne s'est jamais plaint de ça, répondit-elle, surprise.

- Je ne suis pas ton défunt mari. Viens là... Et chacun déshabilla l'autre. Petit à petit, le couple s'habitua l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'un jour, Anne annonce qu'elle était enceinte. C'était la première fois pour elle. Leur existence commença à prendre un bon rythme et, quelques mois plus tard, lorsqu'Anne était en train de vendre quelques produits cosmétiques élaborés par son mari, Paul vint au monde. D'une nature robuste, sa mère commença davantage à renouer avec son énergie féminine, ce qui était visiblement bon pour elle ; son comportement s'adoucit considérablement. Après sept années difficiles, il semblait clair que les beaux jours étaient à présent devant eux, et chaque année de Vénus allait les combler d'une nouvelle naissance.

Un jour, après que leur troisième enfant soit né, Nostradamus était assis dans la véranda derrière la maison, profitant du printemps. Partout, les fleurs étaient en pleine éclosion, répandant leur douce fragrance, et les arbres étaient remplis du gazouillement des oiseaux. Une fille du voisinage était en train de traverser les jardins adjacents, qui étaient animés du bourdonnement des abeilles. Le panier qu'elle portait lui indiquait qu'elle se rendait à la forêt avoisinante pour y ramasser du bois.

- Bonjour, fillette ! l'apostropha-t-il. La demoiselle le connaissait bien et lui retourna son bonjour. Pendant ce temps-là, Anne se trouvait dans le grenier en compagnie de quelques ouvriers, qui étaient en train de changer l'endroit en bureau. Elle avait fini par convaincre son compagnon de ne se concentrer que sur des sujets qui lui tenaient vraiment à cœur ; prédire l'avenir et l'astrologie. Sa fortune personnelle lui permettait de s'y

consacrer sans se préoccuper de l'état de leurs finances. Traiter des patients à la seule fin de s'assurer un revenu était une activité qu'il avait finalement abandonnée, sous son insistance. Michel était penché sur ses ouvrages traitant de l'occultisme, tandis que le soleil réchauffait doucement son dos. Il travaillait sur des prédictions qui allaient se réaliser l'année à venir. Soudain, un petit pois rebondit sur son front, avant d'atterrir sur la page ouverte sous ses yeux, en émettant un « splof ».

- Très bien, ça suffit Paul, prévint-il son fils, qui était en train de jouer avec une catapulte qu'il avait lui-même construite. Tout comme son mariage fécond, ses efforts créatifs commençaient à porter leurs fruits. Récemment, le conseil municipal lui avait demandé de faire une inscription en latin sur la fontaine publique au château de l'Empéri. De plus, son livre de recettes, *La traite des fardemens et confitures*, avait fini par être publié par Volant, à Lyon. Ce matin-là, il se concentrait sur son premier almanach contenant des prophéties touchant toute l'Europe et rédigées sous forme poétique. L'ouvrage devait comporter douze quatrains. Cet après-midi, son frère Antoine, qui avait survécu aux terribles inondations qui avaient eu lieu plusieurs années auparavant, allait venir discuter avec lui. Antoine avait récemment trouvé l'emploi de collecteur fiscal dans leur ville natale de Satin Rémy, qui n'était pas loin de Salon de Provence.

- Michel ! appela Anne depuis la fenêtre du dessus, tu peux venir jeter un œil, s'il te plaît ? Son mari se précipita dans la maison, mais en traversant le salon, il dût faire attention à ne pas trébucher sur sa progéniture. César était étendu sur le sol et était retenu au corps-à-corps par son frère et sa sœur, qui s'amusaient à le chatouiller jusqu'à le faire mourir de rire. Leur père contourna l'obstacle et monta à l'étage supérieur, où il jeta un regard à la bibliothèque faite sur mesure, dans laquelle ils avaient placé ses flacons verts, rouges, jaunes et bleus afin de les protéger. Le nouveau bureau, somptueux, faisait face à la fenêtre, qu'ils avaient agrandie, afin que le scientifique puisse avoir beaucoup d'air frais. Ils s'étaient aussi spécialement procuré des coffres pour y ranger son matériel de géométrie et le miroir qu'ils avaient acheté à Marseille était placé juste sous les traditionnelles lucarnes.

- Ah, ma première impression, c'est que je n'ai pas à me plaindre. Je vois que mes verres gradués ont tous survécu, répondit joyeusement Michel, et il commença à examiner le travail de menuiserie.

- J'ai cependant quelques commentaires à faire, dit-il un peu plus tard à sa femme, et il expliqua exactement aux ouvriers quelles modifications il désirait apporter à la pièce. Pendant ce temps, les cloches de l'église sonnaient midi, et ils entendirent Antoine les appeler. Il était arrivé en avance, afin qu'ils puissent partager ensemble le déjeuner. Les deux frères s'étaient souvent revus depuis les inondations. Anne se précipita en bas pour mettre la table dans la véranda, avant que la servante n'arrive avec les plats principaux.

- Assieds-toi, Antoine, le pria Michel, tandis qu'il lui apportait une chaise supplémentaire. Madeleine et César durent s'asseoir à côté de leur oncle et leur mère servit les saucisses de porc.

- Ce ne sont pas des saucisses cascher, remarqua Antoine.

- Je ne le suis pas non plus, répondit son grand frère.

- Paul, on mange ! appela Anne pour la troisième fois. Paul ne voulait pas les rejoindre et observait l'intrus depuis l'arbre en haut duquel il était grimpé. Il surveillait attentivement le collecteur fiscal. Tout en savourant les saucisses et les légumes, les frères s'échangèrent les nouvelles du coin.

- Tout va bien avec Bertrand ? demanda Michel.

- Oui, tout va pour le mieux ; Bertrand a lancé sa propre petite entreprise de construction.

- C'est merveilleux. C'est dommage qu'Anne vienne de faire rénover le grenier. Autrement, il aurait pu s'en charger. Antoine avait envie d'éclater de rire, mais il se contrôla.

- Quel genre de femme se lance dans les rénovations ? souffla-t-il à l'oreille de son frère.

- Je ne suis pas sourde, dit subitement Anne. Tu veux une claque maintenant, ou après ?

- Excuse-moi Anne, je ne voulais pas te vexer.

- On se complète parfaitement tous les deux, confessa Michel. Elle est l'homme, et je suis la femme.

- Vous êtes un couple exceptionnel tous les deux, murmura Antoine, quelque peu embarrassé.

- Mon mari parle pour lui, parce que je me sens femme à cent pour cent. Madeleine, arrête de grappiller des choses sur la table ! se mit-elle soudain à crier. Après ce comportement quelque peu rustique vis-à-vis de leur fille, Michel ne put s'empêcher de rire à son tour.

- Tu as raison Antoine. Ne t'avise jamais de chercher la bagarre avec ma femme. Je vais encore devoir la dégrossir un peu.

- Attends un peu, Mōssieur l'étudiant professionnel, protesta-t-elle. C'est grâce à moi que tu peux te pavaner. Alors, qui est-ce qui dégrossit l'autre ? et elle quitta la table en fulminant.

- Tu vas avoir du mal à le dresser, ton petit cheval, présagea Antoine. Il devait partir. Après avoir conduit son frère à la porte, Michel s'installa dans son fauteuil et se replongea dans son livre d'écriture. En fin d'après-midi, la même jeune fille que celle qu'il avait aperçue le matin rentrait chez elle avec le panier rempli de bois.

C'est drôle, songea-t-il, elle a l'air plus mature que ce matin.

- Bonjour, jeune dame, la héla-t-il. Elle lui fit un signe de la main et pouffa de rire en entendant le mot « dame », car le matin-même, il l'avait appelée « fillette ». L'air commençait à se rafraîchir et il décida de retourner jeter un œil à son nouveau bureau. En rentrant dans la maison, il tomba sur sa femme. Elle était toujours furieuse à propos du commentaire qu'il avait eu à son égard plus tôt dans l'après-midi. Les excuses n'eurent aucun effet

sur elle et ce soir-là, les assiettes et les casseroles volèrent dans toute la maison, lancées par la main d'Anne.

Une nuit, le scientifique découvrit un groupe d'étoiles filantes grâce à son nouveau miroir. Dans les cercles d'astrologues, on savait déjà depuis un moment que certains morceaux de pierre ou de fer pénétraient parfois l'atmosphère terrestre, en prenant partiellement feu durant le procédé, mais ces découvertes n'étaient pas reconnues par la société. Michel avait lu une fois que dans un passé lointain et mythique, des météorites de plusieurs kilomètres de diamètre avaient créé d'énormes cratères sur le globe terrestre, ce qui avait radicalement changé le climat de la Terre. Il comptait écrire une lettre à ce propos au gouverneur de Provence, qui était connu pour son ouverture d'esprit et son intérêt pour la science.

Le gouverneur accepterait certainement de lire un essai rédigé par un astrologue réputé, supposa-t-il, et les connaissances devaient être partagées. Mais au fond de lui, il espérait que le vice-roi consentirait peut-être à l'aider. Il avait raison. Le gouverneur répondit par une lettre le remerciant pour ses découvertes scientifiques. Il indiqua également qu'il lui était très reconnaissant pour la rédaction de son almanach qui avait récemment été publié à Lyon, et qui contenait des prédictions pour l'année à venir, soit l'année 1555. Il avait fait l'éloge de ces prédictions dans les plus hauts cercles et ses travaux se vendaient très bien, partout en France. Le succès lui avait ouvert ses portes et Michel décida de publier un almanach tous les ans. Il songea également à un autre projet : découvrir de quoi serait fait l'avenir de l'humanité pour le prochain millénaire. Cette œuvre porterait le nom idoine de *Les Prophéties*. Ravi du déroulement de ses affaires, il descendit au salon où il vit sa femme hardiment juchée sur la table à manger. Surpris, il regarda autour de lui pour voir ce qu'il se passait. Madeleine était perchée sur un placard ; Paul, quant à lui, était accroché au plafond, tandis que César était à quatre-pattes.

- C'est une conspiration ? demanda-t-il.

- Non, on joue à un jeu. Viens jouer avec nous ! l'enjoignit Anne, toute excitée.

- C'est quoi ce jeu ?

- On joue à chat-perché.

- Je préfère être perché sur le sol.

- Oh, tu es toujours si sérieux, soupira-t-elle. Cette réflexion blessa quelque peu son époux, qui fit demi-tour et retourna dans son bureau. Il avait toujours quelque chose à y faire, ne serait-ce que faire un peu de rangement dans ses affaires. D'humeur un peu nostalgique, il pensait à son grand-père Jean, qui le comprenait si bien, lorsqu'Anne rentra dans la pièce.

- Mon cher mari, je t'aime, même si on se dispute si souvent l'un avec l'autre. Mon amour pour toi ne change jamais vraiment. Mais tu pourrais peut-être m'expliquer ce qui se passe dans ta tête, et elle s'assit.

- Je ne sais pas si tu arriveras à me croire, commença-t-il avec hésitation, mais j'ai une mission. L'œuvre de ma vie est de montrer à l'humanité les désastres qui vont se produire, au cas où elle n'arriverait pas à les percevoir ou à voir la vérité. Et mon fardeau me pèse terriblement.
- Hmm, je suppose que cela explique ce décalage entre nous, mais bon, c'est comme ça, répondit-elle avec compassion. En fait, je n'avais pas conscience de l'importance de ton travail ; ça explique donc pourquoi tu ne peux pas jouer avec les enfants.
- Je reçois des images sombres en permanence, poursuivit-il.
- Ca doit être terrible. Mais est-ce que cette mission est plus importante que ta famille ? et, avec cette phrase, elle avait touché un point sensible. Il la dévisagea, quelque peu honteux.
- Peut être. Une fois que ma tâche sera accomplie, j'espère à nouveau ne faire qu'un avec Dieu, confessa-t-il.
- Je pense que c'est ce que nous voulons tous, et elle lui caressa la joue avant de le laisser tranquille.

Nostradamus eut bientôt fini la première partie de ses *Prophéties* en utilisant les rêves et les visions qu'il avait recueillis pendant des années dans son journal. Il avait collecté les prédictions les plus importantes et les avait datées, classées et réinterprétées par le biais de l'astrologie. Chaque chapitre portait le titre de siècle ; non pas pour désigner un siècle réel, mais parce que chaque chapitre comprenait cent quatrains. Les strophes de quatre vers étaient pratiquement incompréhensibles pour qui que ce soit d'autre, à cause de leur style sibyllin et de son mélange du français, du provençal, du grec et du latin. Il devait masquer ses messages de la sorte à cause de la puissance accrue de l'Inquisition. Et il ne désirait à aucun prix se retrouver accusé de blasphème ou de pratiques magiques alors qu'il était père de famille. A la seule fin de se protéger, il décida qu'il mélangerait également l'ordre des quatrains, et il étala les pages noircies sur son bureau.

Mes secrets ne pourront être révélés que par un prosélyte et n'être levés qu'après la réalisation de la prédiction, et il mélangea le tout. Une fois qu'il ait eût changé l'ordre des informations, il mit son travail de côté. Après un petit moment de nombrilisme, il soupira, se passant les doigts dans les cheveux. Il pensait souvent à son initiation dans les mondes supérieurs avec Tristan et Perceval, et il aurait aimé savoir s'ils avaient survécu à la chute de Montségur. Sa perception avait de nouveau échoué. Aucune réponse ne lui parvenait de la source et ses rêves n'étaient d'aucune aide non plus. Quelques semaines plus tard, cependant, les planètes se trouvèrent dans une position unique et il était probable qu'elles lui procurent un apaisement à ce moment-là. Dans le grenier, le fervent mystique sortit l'appareil de cuivre, assorti de ses mystérieux pouvoirs. S'il était placé à un angle précis, l'instrument métrique se connectait aux corps célestes. Après avoir calculé la position correcte, il posa un récipient

d'eau à côté de l'appareil, sur le sol. Assis en tailleur par terre, il humidifia les pieds et le siège du trépied et posa sa tête sur l'instrument. Il ferma les yeux et se concentra sur les anges déchus qui avaient manqué à leur promesse de ne pas voler. Puis, enfin, il sembla que le temps était venu et, par à-coups, il quitta son corps.

Il flottait dans une pièce appartenant à une résidence, au plafond de laquelle pendait un magnifique lustre, qui n'aurait pas pu exister à son époque ; les bougies qui l'agrémentaient n'étaient pas en cire, mais se trouvaient être de petits bulbes en verre qui s'allumaient d'eux-mêmes. La pièce, haute de plafond, était meublée de canapés en peluche rouge, de tables à café en acajou, de quelques autres lampes ingénieuses et d'un miroir gigantesque au cadre doré. Il entendait la musique produite par un grand orchestre, accompagnée de chœurs, mais, étonnamment, il n'y avait aucun musicien à la ronde. La musique semblait provenir d'une boîte, dans laquelle un disque rond et noir tournait tout seul. Dans un coin de la pièce trônait une statue grandeur nature représentant quelque admirable personnage héroïque. La statue de marbre était confectionnée avec une technique parfaite et illustrait un demi-dieu musclé brandissant fièrement une épée et rayonnant de victoire.

L'artiste doit être obsédé par le triomphe ; cette statue transpire le pathos, songea Michel. Un Allemand en uniforme, les cheveux coupés au ras du crâne, pénétra dans la pièce et se dirigea vers la boîte parée d'un pavillon. La mélodie ampoulée recommença et, tandis que l'homme, ému, savourait la symphonie, il appela quelqu'un.

- Magda, où es-tu ? Sans réponse, il appela de nouveau, plus fort, et on lui répondit.

- Je suis là ! résonna une voix lointaine, et quelques instants plus tard, sa femme entra dans la pièce.

- C'est la sixième fois que tu écoutes le Perceval de Wagner, se plaint-elle, et son mari arrêta prestement la musique. Pendant ce temps, l'intrus s'aperçut que cette apologie à l'époque des chevaliers expliquait sa présence ici et, qu'encore une fois, il n'y avait pas de barrière linguistique.

- Helga a mal au ventre, poursuivit Magda, mais pourquoi tu m'as appelée ?

- Je serai très occupé dans les semaines à venir. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas de temps à accorder aux enfants ; et j'ai besoin que tu m'aides pour mon discours pour la presse étrangère, et Joseph saisit une chemise de documents.

- D'accord, chéri. Tiens, à propos, savais-tu qu'il y a quatre cents ans, quelqu'un avait prédit qu'en 1939, nous serions en guerre contre les Français et les Anglais en Pologne ?

- Ah, je vois que tu as lu le livre de Kritzinger, *Mysterien von Sonne und Seele*, supposa-t-il. Elle approuva.

- Quoi qu'il en soit, des membres du parti m'en ont parlé, mais je ne l'ai pas encore lu. Comme par magie, sa femme fit apparaître le livre controversé de 1922 et le feuilleta pour y trouver un passage précis.

- Regarde, ce quatrain semble prédire à la fois la cause et la date de la guerre. Tu peux vérifier par rapport à l'original en français ; il est présenté en dessous, dit-elle.

- En français ? Nous sommes sur le point d'attaquer la France ! Tu ne t'imagines tout de même pas que je vais me plonger dans cette langue ? Mais Joseph la laissa le convaincre de lire la version allemande et le couple se pencha sur le livre, tandis que l'auteur les observait au-dessus de leur tête.

Cela doit être mon œuvre, conclut ce dernier, surpris. C'est incroyable que je tombe sur mes vers dans une perspective future ; un futur dont je ne connais rien, et il observa, abasourdi.

- Tiens, voilà une strophe saisissante que tu vas sûrement pouvoir utiliser pour ton discours sur la Reichstag¹, suggéra Magda, et son époux la lut à voix haute : « Quelque part du plus profond de l'Europe, un enfant naîtra de pauvres gens qui, par sa langue, séduira les grandes masses. La croissance de l'Allemagne il entraînera. »

- Le Führer va adorer, dit-elle.

- On ferait mieux d'y réfléchir à deux fois, chérie. Peut être si je dis que c'est Kritzinger qui en est la source. Le Führer et les Allemands ne voudront pas écouter les prophéties d'un Français du Moyen-âge.

- De la Renaissance, corrigea-t-elle.

- Oh, ne sois pas si perfectionniste. Un message ne doit pas forcément dire la vérité. Il faut que ce soit simple, dit haut et fort et répété assez souvent. La vérité, c'est ce que moi j'aurai décrété comme étant vrai, Magda, mais je te remercie pour ton intéressante contribution. Qui sait, ça aura peut être de la valeur pour la propagande². Mais est-ce que tu veux bien écouter ma réponse à la Nuit de cristal pour la conférence de presse à présent ? et il commença, mais fut interrompu par une sorte de tintement. Joseph saisit un pavillon depuis un appareil et écouta une personne parler à l'intérieur pendant un moment, avant de le reposer.

- Magda, la gouvernante veut que tu ailles chercher Helmut et Hilde, et sa femme quitta immédiatement la pièce. Son mari se dirigea vers le grand miroir et commença à répéter son discours pour les journalistes.

- Toutes les histoires que vous avez entendues à propos de prétendus pillages et autres destructions des biens juifs sont de vils mensonges ; aucune atteinte, quelle qu'elle soit, n'a été portée au peuple juif. Il renforçait chaque mot avec de grands gestes, jusqu'à ce qu'il trouve que sa déclaration soit exactement telle qu'il la voulait. Il arpena la pièce un moment et retourna se placer devant le miroir afin de se convaincre une dernière fois.

1 Les bâtiments parlementaires

2 1940. Les Allemands répandent de fausses prophéties de guerre en France.

- La vérité suprême et absolue, c'est que le parti et le Führer ont raison. Ils ont toujours raison. Soudain, il se retourna et demanda à quelqu'un : As-tu quelque chose à redire à ça ? Michel examina la pièce pour voir la personne à qui l'homme s'adressait, mais il n'y avait personne d'autre.

- Hein ? Tu trouverais à y redire ? répéta l'Allemand d'une voix dure.

A qui parlait-il ?

- Tu crois que je ne te vois pas ? dit Joseph, regardant à présent juste au-dessus de sa tête.

Mince ! Il m'a trouvé !... Pendant un instant, le temps s'arrêta.

- Je vois souvent des choses que les autres ne peuvent pas voir, poursuivit-il, et je n'en parle jamais avec le parti, sinon, ils me prendraient pour un fou. Mais qu'est-ce que tu fais là, fantôme ? Tu es venu pour m'aider ou pour me mettre des bâtons dans les roues ? Michel était stupéfait et ne savait que répondre.

Cet homme doit être incroyablement doué, pensa-t-il, il voit des fantômes et il n'éprouve pas la moindre crainte à leur égard. Joseph se mit à répéter son discours devant son auditeur unique.

- Nous, les nationalistes-socialistes, n'agiront que pour nos électeurs. Nous entrons dans la Reichstag pour profiter des armes offertes par la salle d'armements de la démocratie, qui a été créée par le modèle gouvernemental à disposition. Nous n'entrons pas en tant qu'amis, ni en étant neutres, mais en tant qu'ennemis. Alors ? Tu trouves ça comment ? demanda-t-il avec vigueur. Un autre silence s'ensuivit et Michel se sentit très gêné.

- Je suis navré, mais je n'arrive pas à vous suivre, finit-il par dire.

- Oh, Seigneur, un petit esprit sous-développé. Permits-moi de t'enseigner quelque chose. J'ignore d'où tu viens, mais tu es arrivé au Troisième Reich. L'empire est dirigé par mon Führer Hitler, mi-plébéien, mi-dieu. C'est probablement la réincarnation du Christ, ou, au moins, saint Jean-Baptiste. Il a tout ce qu'il faut pour être roi, il est le tribun-né du peuple et sera bientôt dictateur. Mon amour pour lui est sans bornes. Et je ne me montrerai pas faussement modeste, fantôme, car je joue un rôle des plus importants dans ce royaume, qui est l'un des plus puissants sur Terre. Je suis l'illustre ministre de la propagande, Herr Doctor Joseph Goebbels, docteur en philosophie et en littérature allemande. As-tu idée de la fine fleur sur laquelle tu es tombée ici ?

- Je crois que je comprends ce que vous voulez dire, répondit Michel. Il ne pouvait tout simplement pas ignorer l'énergie que Goebbels dégageait.

- Mon boulot, poursuivit Joseph, c'est de vendre une idée aux masses de sorte qu'elle les pénètre d'une telle façon et qu'elle soit si globalisante qu'ils accepteront complètement cet ordre d'idées et qu'ils ne pourront jamais s'en échapper. Je fais tout cela pour satisfaire mon Führer. Généralement, je suis plus adroit dans l'art de choisir mes mots, mais tu n'es qu'un fantôme. De toute évidence, tu n'es pas quelqu'un qui divulguera mes discours au monde entier, ce qui me donne donc la chance de soulager mon cœur.

- Est-ce qu'il y a beaucoup de monde qui est captivé par ce dirigeant dont vous parlez avec tant d'admiration ? demanda Michel, en flottant autour du lustre.

- Ah, ah ! Vous êtes sûrement un fantôme qui voyage dans le temps. Oui, il est adulé par des millions de compatriotes. Ma femme l'adore aussi. Elle désirait même devenir sa femme, mais elle n'a pas réussi, alors elle m'a épousé, moi, l'homme le plus proche du Führer.

- Cet Hister doit être quelqu'un de très impressionnant, devina le visiteur.

- Hitler ! Oui, absolument. Ce que notre dirigeant convoite, c'est d'atteindre la pureté et l'idéalisation de la race arienne. De cette façon, il encourage la notion de la famille allemande modèle : blanche et blonde. Ein Kind für den Führer. Mes sept enfants, Helga, Hilde, Harald, Helmut, Holde, Hedda et Heide ont tous les cheveux blonds et les yeux bleus et ils sont parfaits pour notre propagande. Regardez, voilà un portrait du Führer, et il tendit la photo d'un homme avec une petite moustache. Michel commençait à être lassé de l'attitude « je-sais-tout » du ministre. L'orateur professionnel n'arrêtait pas d'essayer de l'endoctriner, en dépit même de leur différence de hauteur.

- Comment pourrais-je me représenter la pureté et l'idéalisation de la race arienne ? demanda le prophète. Il mourait d'envie de le moucher.

- Bonté divine, mais le fantôme qui hante nos murs aurait donc un cerveau. Que c'est charmant ! Eh bien, je vais t'expliquer : dans la vie, il y a les gens très brillants et les gens inférieurs. Tout ce qui fait que les gitans, que les homosexuels ou encore que les malades mentaux sont ce qu'ils sont est dans le sang ou dans les gènes. Ça va, tu suis ?

- Oui, bien sûr, mentit-il.

- Très bien. La diversité des gens a donc une cause biologique. Maintenant, nous avons remarqué que les gens inférieurs se multiplient plus vite que les classes supérieures. Par conséquent, il est nécessaire de mettre l'espèce inférieure à part, de les stériliser ou, encore mieux, de s'en débarrasser complètement. Autrement, ce déséquilibre de croissance entraînerait inévitablement la destruction de notre culture.

Ce Goebbels fait partie des Frères noirs, comprenait maintenant Michel, et il résolut de ne pas de se laisser intimider par lui.

- Est-ce que la Nuit de cristal est liée à cela aussi ? demanda-t-il.

- Tu devrais avoir honte ; tu m'écoutais avant, mais tu es plus fin que je ne le pensais, dit Goebbels. La Nuit de cristal est un pas vers l'anéantissement total des Juifs. Les membres de notre parti ont récemment ridiculisé ces pingres d'*Untermenschen* en détruisant tous leurs biens, leurs synagogues, leurs commerces et leurs entreprises.

- Je viens de vous entendre dire qu'il n'avait été porté aucune atteinte à ces personnes.

- Est-ce que tu m'accuses ? Je te l'ai déjà dit : je déforme la vérité lorsque cela me semble approprié. La dextérité et l'à propos sont très importants pour atteindre notre but et le mensonge peut être judicieux dans des occasions comme celle-ci. Le Führer et moi-même voulons donner au

peuple allemand ce dont il a besoin : un royaume vaste, pur et arien. Il n'y a rien que les masses détestent plus que d'envisager un sujet sous ses deux facettes. Goebbels avait réussi à se dépêtrer en se tortillant tel un serpent.

- Ne craignez-vous pas que les gens ne découvrent la vérité derrière votre supercherie ? demanda Michel. Il commençait tout juste à se rendre compte de l'ampleur du mal qu'il était en train d'affronter.

- Non, pas du tout, mais comme simple précaution, le Parti a déjà fait brûler 20 000 livres écrits par des écrivains, des philosophes et des scientifiques réputés. Des livres scandaleux, qui mènent à la décadence morale. Des livres qui n'ont rien à voir avec le *Geist* allemand. Notre projet sera une bénédiction pour nos concitoyens et nos descendants. Nous serons enfin débarrassés des homosexuels, des gitans, et asociaux, des schizophrènes et des fous. On a déjà stérilisé entre 350 000 et 450 000 personnes. Le ministre était intarissable.

- Et afin de résoudre l'énorme problème des Juifs, nous sommes en train de créer des camps d'extermination spéciaux, où nos docteurs auront l'opportunité de mener des expériences sur ces espèces impures, pour le bien-être de la race arienne.

Ce n'est même pas la peine de discuter avec ce type, songea Michel, que l'épouvante commençait à gagner.

- Vous devriez vous faire stériliser, pour répondre à vos propres principes ; vous êtes fou, explosa-t-il soudain.

- Je vois que vous n'êtes pas d'accord avec moi. Dommage, ainsi, voilà votre vrai visage. Mais tout ce qui est vrai n'est pas forcément bon pour notre Parti, continuait Joseph avec acharnement. Si cela coïncide réellement avec la vérité, tant mieux, mais autrement, on devra juste faire un ajustement. Michel était en train de fulminer à présent ; ce cinglé d'allemand lui drainait toute son énergie.

- Que penserais-tu d'une affiche faisant la publicité d'une nouvelle marque de savon ? revenait-il à la charge. Est-ce que ce serait mieux de souligner les hautes qualités d'une marque rivale ? Non, même toi tu serais d'accord. Envisage mon argument comme une forme de campagne politique.

Son visiteur cherchait à présent une issue. Son énergie était tellement à plat qu'il devait sortir d'ici aussi vite que possible. Il ne pouvait pas écouter le propagandiste une minute de plus.

- Si la vérité ne te sert pas, on doit l'adapter, répéta Goebbels, puis il éteignit toutes les lumières de la pièce en appuyant sur un seul bouton. Michel fut pris par surprise par ce brusque changement de jour en nuit, et se mit à tomber. Il essaya de se retenir au lustre, mais il continua à chuter et s'écroula sur le sol.

Mon Dieu, j'ai rencontré le diable en personne, et, étourdi, il tenta de se relever.

- Ce petit stratagème fonctionne toujours quand je cherche à déstabiliser des petits fantômes comme toi, ricana Goebbels, puis, il ralluma des dizaines de lumières. Cette fois, Nostradamus ressentit une énorme

décharge électrique et son corps mental s'évanouit. Il était étendu là, aux pieds du héros en marbre à l'épée brandie, et se mit à chercher le salut.

- Soumets-toi à notre idéal, ou je devrai te détruire, rugit l'Allemand.

- Attendez, je peux vous prédire l'avenir du troisième Reich, dit le prophète afin de gagner du temps.

- *Unseres schönes Reich, so weiss, so weiss et wunderschön* ! se mit à entonner Goebbels, pris d'une folie furieuse, et il remit un nouvel air de Wagner.

- *Tristan und Isolde*, précisa-t-il, et il éteignit à nouveau les lumières. Ce nouveau choc paralysa la moitié du corps de Michel et ses pouvoirs de perception commencèrent à décliner. Le téléphone sonna pour la deuxième fois, ce qui lui donna un peu de répit. Le ministre éteignit la musique et se saisit du pavillon.

- Non, tout va bien, je joue juste avec les lumières, répondit-il, et il raccrocha.

- Bon, où en étions-nous ? Ah, oui, tu voulais me prédire l'avenir du troisième Reich. Je ne tomberai pas dans le panneau, évidemment, mais je peux te prédire que ton avenir à toi n'est pas bien brillant, et il fit de nouveau apparaître une pluie de lumières. A cause de ces attaques violentes, Michel n'était plus capable de penser, son corps volatile tremblait dangereusement et était sur le point de s'évaporer. Un choc supplémentaire aurait été fatal. A ce moment là, la porte s'ouvrit et Magda entra.

- J'ai été chercher les enfants et ils sont au lit maintenant. Tu t'es bien tenu pendant mon absence ? demanda-t-elle.

- Bien sûr, chérie, j'ai répété mon discours, répondit-il d'un air affecté. Sa femme le dévisagea.

- Je veux que tu arrêtes de voir Irène. Tu nuis à l'image du Führer, dit-elle.

- Il n'y a rien entre elle et moi ; elle est seulement une très grande actrice dont je suis le parcours de façon très rapprochée.

- On sait tous les deux que ce n'est pas vrai, Joseph. Tu veux incarner la famille modèle, non ? Alors contrôle tes pulsions sexuelles, ou je devrai en informer le Führer. Il s'assit soudain sur le canapé et son regard traversa sa femme.

- Je vais me coucher maintenant, et arrête de jouer avec les lumières, lui ordonna-t-elle, puis elle quitta la pièce. Son mari ne perdit pas une seconde et se retourna avec empressement pour se remettre à son petit jeu. Mais il n'y avait plus rien près de la sculpture grandeur nature ; le fantôme avait disparu. Juste à temps, il avait retrouvé son corps matériel, qui attendait docilement le retour de son maître.

- C'était moins une, gémit-il, avec l'image de Goebbels qui brûlait encore sur ses rétines. Il se ressaisit et rangea le trépied. Puis, il s'assit à son bureau afin de coucher sur papier son aventure périlleuse.

C'est seulement en braquant ma lumière sur les ténèbres que le mal peut être vaincu, médita-t-il, tout en plongeant sa plume dans l'encre.

Anne fut enceinte pour la quatrième fois et dans quelques mois, leur nouvel enfant allait voir le jour.

- Ce sera une fille, augura son mari, tout en travaillant sur son deuxième almanach.

- Je ne veux pas savoir ! cria-t-elle, et elle se couvrit les oreilles.

- Ne fais pas tant de bruit, tu vas effrayer le bébé, la prévint-il, mais elle n'écoutait pas. Quelqu'un frappa soudain à la porte et Michel partit répondre. Il retourna dans la salle de séjour, le visage défait.

- Emmène les enfants en haut et reste avec eux, ordonna-t-il.

- Que se passe-t-il ? répondit Anne avec indignation. Pourquoi me traitez-tu comme une espèce de bête de somme ?

- Je préfère ne pas rentrer dans cette conversation à présent ; je t'expliquerai plus tard, puis lorsqu'elle fut montée en haut avec les enfants, il revint à la porte d'entrée et laissa entrer les invités. Il s'agissait d'un couple de Sénas. La femme portait un nouveau-né repoussant, paré de deux têtes et de quatre bras. Ils avaient fait d'une traite le voyage depuis Toulon pour venir voir le médecin éclairé. Ce dernier se gratta derrière les oreilles lorsqu'il vit l'abomination, tandis que le couple affligé l'observait avec espoir.

Que diable vais-je bien pouvoir faire de ça ? se demanda-t-il, mais il n'eut pas le cœur de les renvoyer et, par simple formalité, il examina les siamois.

- Comment m'avez-vous trouvé ? demanda-t-il, tout en regardant le dos de l'abominable créature.

- Vous nous avez été recommandé par les autorités de Toulon, répondit le jeune père. Ils nous ont dit que vous pourriez peut être nous aider. Le docteur leur offrit quelque chose à boire, puis il se concentra brièvement sur l'essence de l'enfant, qui ne semblait pas vraiment viable.

- Je suis désolé, mais votre enfant ne vivra pas longtemps, dit-il doucement, sur quoi la mère éclata en sanglots. Son mari la consola et ils partirent, anéantis par le chagrin. Anne descendit avec les enfants et lui demanda ce qu'il venait de se passer.

- Je voulais simplement t'épargner une chose si abominable qu'elle n'aurait pu que te donner des cauchemars, expliqua-t-il. Plus tard, alors que les petits étaient au lit, il leva le mystère à l'attention de sa femme à la grossesse avancée, mais en n'en dévoilant qu'une petite partie, ce qui la fit frissonner.

Quelques mois plus tard, leur quatrième enfant – qui était tout à fait normal, heureusement – vit le jour. C'était une fille, tout comme Michel l'avait prédit, et elle fut baptisée Pauline. Anne retomba de nouveau enceinte juste après. Son époux approuvait la situation, bien que la famille commençât à devenir plutôt nombreuse et que les pleurs et les cris perturbaient l'atmosphère paisible de son bureau. La solution était simple :

une porte séparatrice fut placée dans la cage d'escalier et le savant put se remettre à travailler dans le calme. En plus de dénicher les événements qui se produiraient dans l'année à venir et d'établir des horoscopes pour toutes sortes de gens, Nostradamus avait tenté plusieurs fois d'en apprendre davantage sur le vingtième siècle, mais la technique qu'il avait développée à l'aide du trépied ne fonctionnait plus. Dans la boutique occulte de Marseille, il trouva un nouvel instrument, et une fois revenu à la maison, il se précipita en haut avec le paquet mystérieux. Il déballa précautionneusement la boule fragile et la déposa sur le sol. Puis, il redescendit les escaliers pour se rendre au jardin, où il prit un peu d'eau du tonneau de récupération d'eau de pluie.

- Et bien, on a soif, dit Anne, alors qu'elle étendait le linge.

- Oui, je meurs de soif, répondit son mari, peu désireux de s'engager dans une prise de bec, et il retourna à la hâte dans son bureau avec un seau plein. Aujourd'hui, il était convaincu qu'il parviendrait à rendre visite à Hister, le grand dirigeant allemand qui allait causer une guerre mondiale. Il arrosa légèrement la boule et y ajouta une huile aux propriétés hallucinogènes. Puis, il s'assit à côté de l'objet. Après avoir examiné la surface liquide pendant un petit moment, il commença à se détendre, et lorsque les légères vapeurs se mirent doucement mais sûrement à l'intoxiquer, il tomba dans une transe profonde. Soudain, il se trouva attaché par derrière ; quelqu'un lui sautait sur le dos. Il était trop tard pour qu'il puisse se défendre et il tomba en avant.

- Papa, on a quelque chose pour toi, s'écria César, se suspendant à son cou.

- Nom de Dieu ! s'emporta-t-il, effrayant son fils. Il n'avait jamais vu son père en colère. Son père était toujours le calme personifié, mais à présent, ses yeux renvoyaient des flammes et des éclairs. Michel vit son fils qui était resté planté là, tout triste, et regretta immédiatement son éclat.

- Je m'excuse de m'être emporté, mais tu arrives vraiment au mauvais moment, et il avança la main vers lui. César hésita une seconde, mais il tendit alors la main, avec un peu de méfiance.

- Eh oui, fiston, le mal est en chacun de nous, et même chez ton père, et il est bon de savoir contrôler cette force, chose que je n'ai pas réussi à faire à l'instant. Heureusement que nous avons une conscience.

Tous les deux ébranlés, ils mirent un instant à s'en remettre.

- Michel, tu descends ? On a une surprise pour toi, se mit soudain à crier sa femme, deux étages plus bas.

- Quoi encore ? et, de mauvaise humeur, il dévala les escaliers et atterrit dans la salle de séjour, où il ne trouva personne.

- Joyeux anniversaire ! hurlèrent Anne et les enfants en sortant de la cuisine. Ton cadeau est près de la porte ! Michel, qui venait d'avoir cinquante ans, sentit approcher la migraine et se dirigea d'un air ronchon vers l'entrée. Mais il n'y avait aucun paquet, et il revint dans la salle de séjour, en haussant les épaules.

- Derrière la porte ! chantèrent-ils. Il retourna à l'entrée et, en grommelant, il ouvrit la porte.

- Tût-tût-tût ! Un cor retentit, tandis qu'une foule composée de gens du village se tenait juste devant lui.

- Docteur Nostradamus, commença le maire, nous avons le plaisir de vous féliciter en cette occasion de votre cinquantième anniversaire, qui représente la moitié d'un siècle. La seule chose que Michel désirait faire était de lui claquer la porte au nez, mais il ne pouvait décemment pas se permettre un tel geste face à tous ces concitoyens surexcités et à sa famille. Il devait donc se montrer tolérant.

- Vous êtes quelqu'un d'exceptionnel, poursuivit le maire, et vous nous êtes très précieux ici, à Salon de Provence. Par conséquent, le conseil municipal a décidé d'ériger une statue à votre effigie, et c'est avec humilité que nous vous invitons à venir dévoiler votre reproduction au parc municipal.

Il n'y avait aucun moyen de s'y soustraire, et le savant auréolé de gloire fut emmené sur le champ. La foule enjouée le porta même sur ses épaules et l'entraîna au parc, où trônait sa statue couverte.

- Bonnes gens, cria le maire, une fois qu'ils furent tous arrivés. Notre célèbre concitoyen fête ses cinquante ans aujourd'hui, et le conseil aimerait profiter de cette occasion pour lui rendre hommage en faisant de lui un citoyen d'honneur, et a érigé une statue le représentant. Le maire demanda à Nostradamus de retirer le voile de la statue et le personnage de bronze, qui était une bonne représentation de l'astrologue, fut révélée. Un orchestre de fanfare commença à jouer et les membres du conseil municipal se précipitèrent vers le savant pour le féliciter. Après ce déluge de louanges dithyrambiques, le docteur, éperdu, aperçut une issue et s'enfuit par derrière. Le maire échangea quelques mots avec l'épouse du prophète, tandis que les membres du conseil profitaient des collations offertes. Plus tard, Anne retourna à la maison, ravie, et laissa les enfants rester un peu plus longtemps au parc pour jouer au ballon. Son mari l'attendait au salon, dans une attitude sévère.

- Ne me fais plus jamais de surprise comme ça, dit-il avec violence. J'étais en pleine concentration lorsque tu as envoyé César me chercher. J'ai failli avoir une attaque.

Pauline, qui était enveloppée dans des langes, se mit à pleurer.

- Tout va bien, ma chérie, l'apaisa sa mère, nous devons toujours nous adapter à ton drôle de père. Il croit qu'il est le centre de l'univers.

Profondément vexé, il tourna le dos à son épouse entêtée et il monta l'escalier en pestant et en jurant.

- Tout ce que tu veux, c'est te plonger dans toutes sortes de malheurs, sans arrêt, cria-t-elle derrière lui. Et bien, pas nous ; nous, on aime s'amuser de temps en temps. Il savait qu'il avait épousé une femme non conventionnelle, mais cette fois, elle était allée trop loin, et il verrouilla la porte menant au grenier. Tout au long de la journée, il resta à bouder dans

son bureau, mais une fois le soir venu, il s'était calmé. Il alla voir Anne dans la chambre et lui dit qu'il était désolé.

- Tu as raison, je suis bien trop sérieux et ma compagnie doit vous être pénible, à toi et aux enfants, mais je ne peux pas changer ma façon d'être...

- Ce n'est pas nouveau. Viens par là, et retire tes vêtements, dit-elle. Il rampa sur le lit, près d'elle, et ils s'enlacèrent amoureusement.

- Je sais que tu dois remplir ta mission, poursuivit-elle, et je te soutiendrai jusqu'au bout, mais en même temps, je veux avoir une vie aussi.

Sa compréhension l'apaisa et ils firent l'amour.

- J'ai tellement de chance de t'avoir, murmura-t-il après. Le matin suivant, il se sentait terriblement mal en se réveillant ; c'était comme si son corps était en train de brûler. Apparemment, la veille avait été une journée trop rude pour lui. Anne entendit son mari gémir et vit qu'il était gravement malade.

- Tu veux que j'aille chercher un docteur ? demanda-t-elle, inquiète.

- C'est moi le docteur, et tout ce dont j'ai besoin, c'est de repos. Et d'amour, ajouta-t-il. Il garda le lit pendant des jours et sa femme prit soin de lui, malgré son gros ventre.

C'est toujours la même chose avec mon érudit de mari, songeait-elle, tristement, tout en retirant la coquille d'un œuf dur qu'elle préparait pour lui. Je dois simplement lui accorder plus d'espace.

Noël était arrivé, les vacances les plus longues de l'année après celles de Pâques. La famille Nostradamus, qui s'était à présent élargie à cinq enfants, célébrait la naissance de Jésus Christ dans l'église Saint Laurent. C'était la première fois que l'on y représentait la scène de la nativité, avec des statues grandeur nature, et tout le monde voulait la voir. Les enfants se précipitèrent devant, et Paul et César réussirent à aller tout près de la crèche, où était installé le petit Jésus.

- Maman, André ressemble à Jésus ! cria Paul, décelant une ressemblance avec son frère nouveau-né.

- Je crois qu'André est plus beau, répondit-elle de derrière une rangée de personnes. Les spectateurs la regardèrent d'un drôle d'air.

- Vous blasphémez, l'accusa l'un d'entre eux. Anne ne lui accorda aucune importance et admira les autres poupées de Noël avec son époux. Marie, Joseph et les bergers étaient bien moins populaires, et un peu plus loin, les trois rois de l'Est attiraient l'attention la plus minime. Tous les fidèles furent alors appelés à s'asseoir sur les bancs en bois, où Nostradamus parla rapidement à ses enfants de François d'Assises, qui fut le premier à amorcer le recours à une étable. De cette façon, le moine désirait faire partager le message de Noël aux illettrés. Malheureusement, les petits ne se montrèrent pas aussi philosophes qu'il l'avait espéré ; ils étaient occupés à admirer les centaines de lumières qui ensorcelaient les lieux de leur magie. Il était l'heure du spectacle de Noël. Le vieil archevêque

d'Arles se traîna jusqu'au lutrin, impatient de voir le spectacle commencer.

- Mesdames et Messieurs, Noël est la promesse d'une nouvelle vie offerte par Jésus, et ce magnifique thème va à présent vous être mis en scène. Profitez du spectacle!

Les acteurs arrivèrent sur scène et le public se pencha en avant avec avidité. Enfin, pas tous les spectateurs, car Michel émettait quelques doutes sur l'ensemble de la représentation. Avant l'essor des Protestants, il n'avait jamais été organisé de si somptueuse célébration de Noël, et l'évêque ne s'était jamais montré aussi amical ni n'avait été aussi bref dans ses discours. La Contre-réforme tentait apparemment de se rallier des âmes, mais il était hors de propos que son public paroissial ne se risque à la moindre critique. Ses enfants innocents avaient fait l'objet d'un lavage de cerveau très efficace. Il regarda la pièce de théâtre avec aversion, mais à mesure que l'excitation commençait à gagner la foule, il se mit à se joindre à la liesse générale. Pour conclure, il y eut des parades menées par les bergers et les trois rois, qui aboutirent au berceau. En dépit des motifs impurs de l'Eglise, la soirée avait été agréable et la famille revint à la maison après le spectacle. Cette nuit là fut conçu leur sixième enfant.

Chapitre 7

*La flèche qui fend le ciel suit son chemin
La Mort parle ; une grande exécution
Pierre dans l'arbre ; une fière race humiliée
Monstre humain ; purification et pénitence*

- Michel, appela Anne derrière la porte du grenier, je sors cet après-midi, et je ne serai pas de retour pas avant demain soir. On peut prendre le thé ensemble avant que je parte, si tu veux.

L'idée plut à son mari et il ouvrit la porte. Elle entra avec un plateau chargé de thé et de biscuits, qu'elle déposa sur son bureau.

- Où vas-tu ? demanda-t-il.

- Je vais faire du cheval en Camargue avec Jacqueline, et après, je vais dormir chez elle à Istres. Cela fait longtemps que j'ai vu ma sœur.

- J'ignorais qu'elle montait à cheval.

- Oui, elle a commencé récemment. Alors, tu vas devoir te débrouiller un peu sans moi. Mais la domestique surveillera les enfants, et elle versa le thé aux fleurs.

- Est-ce qu'elle travaille toujours à cet atelier de couture ? s'enquit son mari, en prenant une bouchée d'un biscuit aux raisins.

- Oui, et je lui ai demandé de te confectionner une longue robe brune.

- Merveilleux, merci, dit-il tout en essuyant les miettes qui étaient tombées dans sa barbe.

Ils finirent leur thé, puis Anne partit.

- Envoie mes meilleures pensées à ta sœur, dit-il alors qu'elle partait, et ils s'embrassèrent rapidement. Il verrouilla la porte, afin que cette fois aucun enfant ne puisse lui sauter sur le dos, et ferma également les fenêtres. Il faisait à présent presque totalement noir dans la pièce, et il s'installa à la chaise de son bureau et prit une boîte de pilules secrètes dans un tiroir. Dans cette petite boîte, il conservait une plante utilisée pour stimuler le troisième œil. Une nouvelle expérience ! Il parsema un peu de poudre de plante sur son plan de travail et l'inhala par la narine en reniflant un bon coup.

- Nom de Dieu, j'en ai pris un peu trop, de ce truc, grogna-t-il, et des larmes de douleur vinrent inonder ses yeux. La pièce commença soudain à tourner et il s'agrippa aux accoudoirs de la chaise, mais perdit le contrôle.

- Anne ! cria-t-il d'une petite voix aigüe, ses yeux roulant dans tous les sens dans leurs orbites, et son corps se mit doucement à glisser du siège.

Après quelques minutes, le mystique, étendu sur le sol, reprit conscience.

Ce n'est pas mon bureau, remarqua-t-il, en regardant tout autour de lui. Il se retrouva dans une pièce immense et s'assit afin de mieux l'observer. Le sol était orné d'une imposante mosaïque représentant un soleil noir ; l'image était composée de symboles issus de différentes religions. La pièce était agrémentée de reliques et n'était éclairée que par une petite fenêtre. Il se rendit immédiatement vers celle-ci et regarda dehors.

J'ai atterri dans un château, jugea-t-il. Il n'y avait rien d'intéressant dans la pièce et, dévoré par la curiosité, il se dirigea vers une sortie.

Je ressens une étrange atmosphère ici, qui me rappelle la magie noire.

Et, avec précaution, il descendit un escalier en pierre. A l'étage inférieur, il y avait plus de pièces et toutes les portes étaient grandes ouvertes. Sur la première était inscrit « Salle du Roi Arthur ». Dans cette pièce trônait une table ronde en bois entourée de douze chaises.

Un passionné de l'époque arthurienne, très certainement, songea-t-il. Le voyageur temporel arpenta les lieux, inspectant chaque objet, effleura les chaises, puis, partit visiter la pièce suivante, appelée « Salle du Roi Heinrich I ». Ici, le mobilier était composé de matériaux très modernes, datant probablement du dix-neuvième ou du vingtième siècle, supposa-t-il. Il y avait un bureau, des classeurs en métal et un coffre. Sur le mur était accroché un plan en haut duquel le mot *Wewelsburg* était inscrit en grosses lettres.

Ce doit être le plan du château, devina-t-il. Sur l'ébauche gigantesque figurait une ville entourée d'un arc de cercle représentant exactement mille mètres de diamètre, et l'ensemble avait la forme d'une flèche, pointée plein nord. Il fureta dans l'un des tiroirs ouverts du bureau, et découvrit qu'il était rempli de bagues à tête de mort.

Une collection plutôt macabre, songea-t-il. Dans les classeurs, tous les dossiers étaient soigneusement classés par ordre alphabétique. Seul un classeur où figuraient nettement les images d'un monastère tibétain était posé au petit bonheur sur les autres. Soudain, il entendit des voix et regarda attentivement par l'encadrement de la porte. Trois hommes en uniforme étaient péniblement en train de grimper les escaliers en pierre.

- Le peuple allemand aura un dirigeant exceptionnel tous les mille ans, entendit-il dire l'un d'entre eux.

- Tu parles de moi, bien sûr, répondit l'homme avec la petite moustache et une voix terrifiante.

Ce doit être Hister, réalisa instantanément Michel.

- Sans aucun doute, mon Führer, répondit son adjoint, Heinrich Himmler.

- Cela fait exactement mille ans qu'Heinrich I a gouverné sur les terres allemandes, et vous pourriez bien être sa réincarnation.

Les hommes étaient à présent tout près et s'apprêtaient à atteindre l'étage où se trouvait Michel.

- Comment se passe la rénovation du *Wewelsburg* ? demanda Hermann Göring.

- Le château est comme neuf. Venez, je vais vous montrer la salle du général, répondit Himmler, et ils continuèrent à monter les escaliers.

Michel ne pouvait plus entendre les hommes discuter, mais leurs pas résonnaient dans tout le bâtiment. Après quelques minutes, les Allemands redescendirent et leurs voix redevinrent audibles.

- Et alors, grand maître du royaume teuton, dit Göring d'un air taquin, dans quel endroit séjournerez-vous de façon permanente ?

- Dans la salle du roi Arthur, répondit Himmler. C'est d'ailleurs là que nous nous retrouverons désormais.

Michel pouvait les entendre dans la pièce à côté, tandis qu'ils s'asseyaient autour de la table ronde. Il y avait une porte qui séparait les deux pièces et, sans un bruit, il y colla son oreille.

- Messieurs, je vous ai demandé de venir ici pour une raison particulière, commença Himmler. Je voudrais vous présenter mes magnifiques projets.

- Je n'attends que des projets magnifiques de votre part, maugréa Hitler, mais son adjoint ne se laissa pas perturber.

- Le Wewelsburg deviendra le lieu de pèlerinage de toute l'Europe, poursuivit-il. Le château doit devenir le cœur d'une nouvelle religion. Une religion avec des dieux et des mythes reconnaissables, et même avec son propre Vatican.

- Basé sur le modèle chrétien ? présuma Göring.

- Non, je veux que nos anciennes racines ariennes deviennent dominantes. C'est pourquoi je veux remplacer la Bible par *Mein Kampf*, et toutes les croix par des svastikas. Karl Wiligut avait fait preuve de clairvoyance en prédisant que cet endroit deviendrait un rempart magique pour l'Allemagne.

- Ce satané pouvoir que détient le Vatican doit en effet être détruit, approuva Hitler.

- Toutefois, il y a encore un aspect du christianisme, dit le second commandant de la nation, qui n'a de cesse de nous fasciner tous, et c'est le Saint Graal.

Michel écoutait tout cela avec stupéfaction. Ils étaient en train de parler de la coupe magique dans laquelle il avait bu lors de son initiation.

- Durant des années, notre Société Thulé a tenté de mettre la main sur ce Graal pour nous, car il est censé mener au pouvoir ultime. Il y a quatre ans, j'ai donné l'ordre à Otto Rahn*, l'historien, d'aller rechercher le Graal dans les grottes près de Montségur, mais il a cherché là-bas en vain. De toute façon, il ne pourra plus transmettre d'informations importantes à une tierce partie à présent.

- J'ai entendu parler d'autres victimes lors de vos recherches, commenta Hitler.

- Environ un million, répondit sèchement Himmler. Mais ces pertes ne sont que d'une importance très minime par rapport à ce que nous avons en tête.

- On vous surnomme déjà le grand inquisiteur, plaisante Göring, et les trois hommes se mirent à rire.

* Le chercheur du Graal Allemand mourut mystérieusement en 1939

- Très bien, mais écoutez, voilà : je me suis moi-même rendu à Montségur et j'ai cherché pendant plusieurs mois. J'ai fini par trouver une piste, qui m'a mené jusqu'au monastère de Montserrat, en Espagne, et, Messieurs, j'ai réussi. J'ai trouvé le Graal.

Nostradamus entendit ces dernières paroles, incrédule. Ce personnage d'Himmler était encore plus dangereux que son chef !

- Où est la coupe ? s'écria Adolf avec excitation.

- Dans le coffre, dans la pièce à côté. Je vais tout de suite aller vous le chercher, et, fier comme un paon, Himmler se dirigea vers la pièce où le prophète, accablé, partit vite se cacher comme un petit enfant. En retenant son souffle, il observa depuis l'arrière du meuble de rangement l'homme ouvrir le coffre, et il aperçut le Saint Graal.

Ce n'est pas lui, songea-t-il, soulagé ; le calice original est plus petit et est ébréché à l'intérieur. Pendant ce temps, Himmler se saisit de la relique et revint vers ses Frères noirs.

- Mon Führer, à vous l'honneur, et il tendit le présumé Saint Graal à son supérieur. Hitler examina le calice avec circonspection et le posa silencieusement sur la table. Puis, il se mit à applaudir avec conviction et regarda son adjoint avec une immense fierté.

- Le pouvoir absolu nous appartient à présent, dit Himmler avec un large sourire, mais permettez-moi de remettre le Graal sous verrous. Herr Wiligut* et les officiers ne vont pas tarder à arriver et je veux que l'endroit où est caché le Graal ne soit connu que de nous trois.

Hitler donna son accord et Heinrich quitta la pièce pour remettre le Graal dans un endroit sûr, tandis que Michel restait caché derrière les classeurs. De nombreux gardes envahissaient le Wewelsburg à présent, et peu après, un groupe d'officiers S.S. arriva. Ils entrèrent et saluèrent le Führer. Adolf les ignora complètement ; il n'avait d'yeux que pour son adjoint, qu'il suspectait de lui réserver une autre surprise.

- Goebbels ne vient pas ? demanda Göring à son chef distrait.

- Non, Joseph travaille sur mon discours, il y ajoute des prédictions de Kritzinger, répondit-il avec détachement.

- Cette pièce, dit Himmler à l'intention du groupe élargi, ne sera accessible qu'aux douze plus éminents officiers de l'Empire. Après l'initiation, nous garderons le silence absolu sur tout ce qui aura trait avec cette affaire. Le vœu de confidentialité devra être garanti par la force, sous la fine supervision de Herr Wiligut.

Le médium fut appelé à se présenter, et Nostradamus eut un mauvais pressentiment.

- Tous les membres se rendront dans la pièce d'à côté à une heure déterminée, poursuivit Himmler, tandis que les autres concentreront toutes leurs pensées sur cette personne. La force chevaleresque qui règne dans cette pièce empêchera quiconque de garder le moindre secret pour lui. Herr Göring, je vous propose de passer en premier.

* Raspoutine d'Himmler

Michel se cacha pour la troisième fois et, une fraction de seconde plus tard, Göring pénétra dans la pièce et s'assit au bureau pour attendre. Le cercle fermé de S.S. entra alors en contact avec l'esprit de ses ancêtres germaniques lesquels, accompagnés par le son du bol tibétain, étaient censés purifier la pièce. Une fois les sons évanouis, un silence parfait régna pendant un moment. Göring faisait partie des membres les plus dignes de confiance, et il était persuadé de n'avoir rien à se reprocher. Toutefois, l'expérience commençait à le plonger dans le doute et il rongait nerveusement ses ongles. Il finit par se faire rappeler dans la pièce avec ses collègues.

- Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais, Hermann. Que nous cachez-vous ? demanda Himmler, d'une façon inattendue.

- Je ne vous cache absolument rien, répondit Göring avec arrogance.

- Et bien, selon Herr Wiligut, vous êtes...

- Je suis un homme d'honneur et de vertu, et j'ai toujours été fidèle au Führer.

- Alors il doit y avoir quelqu'un d'autre dans cette pièce, postula Wiligut.

- C'est peu probable, dit Himmler, ce bâtiment est défendu comme une forteresse.

Mais afin d'en être certain, il ordonna à ses gardes de fouiller la pièce d'à côté.

Oh non, ils vont m'attraper, réalisa l'autre médium, mais trop tard. Les soldats trouvèrent l'intrus et le traînèrent jusqu'au groupe de conspirateurs. Leur dirigeant se dressa de colère et le dévisagea avec un air de dégoût.

- Comment êtes-vous entré ? gronda-t-il, mais l'espion garda le silence.

- Le Führer t'a posé une question, insista Himmler avec vice, mais Michel continuait de serrer les lèvres.

- Cela ne se reproduira plus, mon Führer, s'excusa son adjoint.

- Jetez-le dans le Walhalla et allumez le four. Nous avons les moyens de le faire parler. Les gardes s'emparèrent de l'intrus et l'enfermèrent à la cave, où Michel reprit ses esprits.

J'ai complètement oublié qu'il s'agissait seulement d'une image du futur, s'aperçut-il. J'étais tétanisé par le danger. Puis, quelque peu rassuré, il regarda autour de lui. A côté du four, qui commençait à s'aviver, se tenait un conteneur rempli de boucliers appartenant à des soldats morts. Les insignes se trouvaient cérémonieusement brûlés dans cet endroit.

La peur est mon plus grand ennemi, mais je ferais mieux d'être prudent et de ne prendre aucun risque. On ne sait jamais, ils pourraient très bien me réduire en cendres moi aussi ; le four est déjà chaud. Et il concentra son attention sur son bureau, chez lui.

Tout n'est qu'une question de concentration... Et avoir retrouvé son sang froid, il commença progressivement à se dissoudre.

- Ah, ça fait plaisir à voir, soupira-t-il en voyant son cher grenier. Il se dirigea tout droit vers son bureau pour noter les événements, mais resta interdit lorsqu'il vit que son corps terrestre était étendu, sans vie, sur le sol, près de la chaise. Le corps respirait très doucement et il supposa que ce

dernier était encore en train de se remettre de l'overdose de plantes qu'il avait prit avant. Le fantôme tenta d'y pénétrer par la force, mais le corps matériel ne répondit pas.

Et je fais quoi maintenant ? Ce n'est pas quelque chose qu'on peut trouver dans les livres, se dit-il en recouvrant son calme, et il décida d'attendre pour voir ce qui allait se passer.

Les chevaliers du douzième siècle ont dû faire une forte impression à ces Allemands, songea-t-il. Je me demande ce que ces monstres vont devenir. Et avant même que cette pensée ait abouti, il se retrouva dans un bunker, entouré par des nazis qui couraient autour de lui, paniqués.

- Nom d'un chien ! Mais, heureusement, personne ne le remarqua. Ces sombres personnages étaient absorbés par des affaires autrement plus urgentes.

Parfois ils le voient, et d'autres fois, non. Il semblerait que cela dépende de leur humeur, réalisa-t-il, les sourcils froncés. On dirait que c'est la réalité, et puis...

Soudain, une explosion fit dangereusement trembler le bunker en béton, et des nuages de poussière recouvrirent la pièce. Les nazis étaient bombardés : c'était une question de vie ou de mort. Une secrétaire, blonde et rondelette, courait en tous sens, désorientée par l'agitation, et elle frôla le visiteur inaperçu.

Elle est aveuglée par la panique et est incapable de relever quoi que ce soit d'autre. Prudemment, il se mit à examiner le complexe, où des dizaines d'officiers avaient trouvé refuge pour échapper à la bataille qui se livrait dans les autres pièces. La plupart d'entre eux étaient étendus sur des lits superposés et paraissaient vivre là leurs derniers instants. Toutes les pièces étaient dans un triste état de décrépitude. Des tuyaux pendouillaient ça et là du plafond, les murs étaient craquelés et des débris traînaient un peu partout. Entre les lits étaient posés des barils en plastique remplis de pétrole. Dans l'une des pièces, le voyageur temporel découvrit six enfants blonds aux yeux bleus. Ce doit être les enfants de Goebbels, pensa-t-il. Dans la salle des officiers, il trouva Hitler et ses confidents. De nouveau, le bunker se mit à trembler sur ses fondations tandis qu'un opérateur téléphoniste tentait à grand peine de garder le contact avec l'armée. Le Führer essayait de contrôler ce qu'il restait de son troisième Reich depuis Berlin. Les locaux étaient situés juste en-dessous de la Reichstag et étaient couverts par un toit fortifié, de plusieurs mètres d'épaisseur, afin de protéger le dirigeant des pires bombes possibles.

- Les Russes et leurs alliés nous attaquent de partout, aboya Hitler, mais la capitulation ne faisait pas partie de son caractère. Nostradamus put observer de près la haine personnifiée. Chacune de ses pores semblait être au service de la destruction.

C'est assez drôle que je puisse ainsi passer leur dirigeant à la loupe, songea-t-il. Himmler était là lui aussi. Il ôta ses lunettes et se gratta les yeux, l'air découragé.

- Il n'est peut être pas trop tard de nous rendre en l'échange de notre liberté, suggéra-t-il.
- Non, nous ne négocierons jamais avec l'ennemi. Nous continuerons jusqu'à la victoire finale ! dit Hitler d'une voix rauque, tandis qu'un berger allemand lui léchait les doigts. Son adjoint avait les yeux perdus dans le vide, abandonnant tout espoir. Le bunker se remit à trembler sur lui-même. Les bombardements se rapprochaient.
- Je pense moi aussi que nous devrions nous rendre, admit à contre cœur le Général Berger.
- Ecoutez-moi : jamais je ne me rendrai vivant ! lui siffla Hitler au visage, et Berger quitta la pièce, frustré.
- Tu m'abandonnes donc, traite, pesta son chef, tout en continuant à distribuer des ordres ça et là. Cependant, totalement hébétés, ses partisans se résignaient mollement à la situation, laquelle devenait chaque minute de plus en plus désespérée. Le Führer, brimé, se dirigea vers sa secrétaire pour lui dicter son testament et ses dernières volontés.
- Ecrivez, lui dit-il, que moi, Adolf Hitler, je jure que je dirigerai mon troisième Reich, même depuis la tombe.
J'espère vraiment que cela n'arrivera pas, songea Michel, qui se tenait juste derrière lui. L'opérateur téléphoniste entra, apportant de mauvaises nouvelles.
- Les partisans ont assassiné notre allié, Mussolini, et ils l'ont pendu la tête en bas, les informa-t-il. Hitler fut contrarié pendant un moment, mais s'en remit rapidement.
- Je ne veux pas que mes ennemis s'emparent de mon corps. Brûlez-le après ma mort, ordonna-t-il. Traudl prit note de sa revendication. Eva, la fiancée du Führer, entra avec un bol d'eau pour le chien, Blondie, qui se mit tout de suite à boire avidement.
- Où est Magda ? demanda Eva. Elle était appuyée contre une pile de boîtes remplies de documents importants qui étaient censés être brûlés à la dernière minute.
- Elle doit être avec Joseph, répondit Himmler. L'officier chargé des contacts pénétra de nouveau dans la pièce avec un message désastreux. Les S.S. auraient essuyé une défaite majeure à la périphérie de la ville.
- Alors comme ça, mon armée me laisse définitivement tomber, railla Hitler, devenant écarlate. Il faillit faire une attaque et dû quitter les locaux. Il se réfugia dans la salle de séjour, où Magda Goebbels était piteusement affalée sur le canapé.
- Pourquoi n'envoies-tu pas tes enfants se battre, pour changer ? gronda-t-il. Elle garda sagement les lèvres fermées et faussa compagnie à son idole. Le rêve d'un formidable empire que nourrissait Adolf était réduit en miettes.
- Personne ne veut me parler à présent, à part Eva, se lamenta-t-il, et il s'écroula sur le canapé et se repassa la Convention de Nuremberg pour la énième fois. A cette époque, il était au zénith de son existence, et le

visionnage du film le détendit un peu. Sa fiancée l'avait suivi et s'assit à ses côtés.

- Adolf, je veux t'épouser. Aujourd'hui, dit-elle.

- Tu sais bien que je suis déjà marié avec ma mission, protesta-t-il. Mais Eva commença à le câliner, essayant de le convaincre.

- Très bien, nous allons nous marier, si ça peut te faire plaisir, finit-il par accepter. Et alors qu'elle le remerciait d'un baiser sur le nez, l'écran montra un parc gigantesque, où des centaines de personnes tendaient le bras pour saluer leur dirigeant.

Le roi des rois, avec l'appui de la Pannonie, comprit Michel en regardant. Le serviteur privé du Führer arriva en courant.

- Quoi encore ? demanda son chef.

- Herr Himmler est parti. Il a fui vers l'Ouest, par le système de tunnels.

- Envoyez des soldats pour l'achever.

- Euh, il n'y a plus personne pour exécuter cet ordre, répondit le serviteur avec réticence. Hitler arrêta le film et regarda devant lui, l'air lugubre. Nostradamus, curieux d'en savoir davantage sur la fuite de l'adjoint, quitta la salle de séjour. Après avoir exploré le complexe, il trouva un tunnel qui se dirigeait vers l'Ouest, par lequel Himmler était censé avoir pris la fuite. Il était en train de se demander ce qu'il allait faire ensuite lorsqu'il entendit un bruit sourd provenant de la pièce d'à côté.

- Tiens, tiens, ne serait-ce pas le fantôme de la maison ? résonna soudain une voix familière. C'était le ministre de la propagande, qui pouvait voir les fantômes et qui l'avait déjà dupé par le biais d'une discussion désarmante. Goebbels l'observait depuis l'encadrement de la porte, arborant une drôle d'expression.

Cette fois, je ne me laisserai pas avoir par cet idiot, décida Michel.

- Quel dommage que tu sois parti si tôt la dernière fois, dit Goebbels. Je suppose que tu es revenu pour voir comment nous nous en sortons. Mais rira bien..., et il se mit à rire. Hitler les rejoignit.

- Joseph, j'ai besoin de toi comme témoin. Eva et moi, nous allons nous marier.

- J'arrive tout de suite. Je suis en train de parler avec quelqu'un.

- Il n'y a personne ici, Joseph. Tu es encore en train de voir des fantômes.

- Mais il est juste là ! et il tendit un doigt en direction de Michel. Hitler sortit son pistolet et tira plusieurs fois à l'endroit où le fantôme était censé se trouver.

- Il n'y est plus. Viens, et boucle-la.

Des officiers effarés arrivèrent en courant, mitrailleuse au poing, et demandèrent ce qu'il se passait.

- Je viens de tirer sur un fantôme, ricana leur dirigeant en entraînant Goebbels avec lui. Michel, cependant, rampait sur le sol. Les balles l'avaient traversé.

- Je meurs ! cria-t-il. Mais son corps supérieur était à peine ébranlé. Une musique de noce résonnait depuis la salle de séjour. Adolf et Eva étaient vraiment en train d'unir leurs vies à la dernière minute. La cérémonie ne se

dérouta pas exactement dans l'harmonie ; ils furent interrompus par plusieurs explosions terribles. L'ennemi était à présent en train d'assiéger la ville à grand fracas. Le berger allemand, effrayé par les détonations, s'était allongé près du fantôme effondré au sol ; le seul endroit qui soit confortable au sous-sol. Ce fut une chance pour Michel, car la chaleur de l'animal l'aida à se rétablir de façon remarquable. Au lieu de fuir, il résolut de voir le dernier acte de cette guerre tragique. Par mesure de sécurité, il se tint éloigné de ce fou dangereux de Goebbels, tout en observant de près la chute des nazis. Après la cérémonie de mariage, le Führer annonça qu'il allait se suicider et qu'il désirait qu'on le laisse seul. Lorsqu'il se retrouva seul avec Eva, il versa quelques gouttes d'un liquide dans la gueule de son chien fidèle. Blondie s'écroula au sol, mort, et fut prestement repoussé dans un coin de la pièce.

Il a dû lui faire essayer un poison, comprit Michel. En effet, le « roi des rois » en donna à sa nouvelle femme, puis en prit pour lui-même. Ils s'endormirent tous deux pour toujours. Puis, le serviteur privé entra dans la pièce et tira une balle dans la tête de son employeur, pour la bonne forme. Les quelques derniers partisans traînèrent les deux corps en haut, dans la cour, et les brûlèrent avec les documents importants.

- Bon débarras, marmonna le prophète qui les avait accompagnés, avant de retourner dans le bunker afin de tout espionner jusqu'à la dernière minute. Qui est encore là-dedans ? se demanda-t-il, tandis qu'il circulait à l'intérieur du bâtiment. Dans la chambre des enfants, il découvrit d'autres horreurs. Les six enfants de Goebbels étaient étendus sur leur lit, morts par empoisonnement.

Je parie que c'est Papa et Maman qui ont fait ça, soupçonna Michel, puis il trouva ces derniers, sans vie, derrière la porte.

Le Justice a vaincu. Cependant, ce mauvais génie court toujours, et il se dirigea résolument vers le tunnel par lequel Himmler était censé avoir prit la fuite. Il entra précautionneusement dans le sombre couloir, mais il ne tarda pas à s'érafler contre la fondation.

Sacré nom, cela va réclamer plus de forces qu'il ne m'en reste, songea-t-il, inquiet. Plus loin, il aperçut une lumière. Cela ne dura pas bien longtemps, toutefois, car celle-ci se révéla provenir de la secrétaire d'Hitler, qui tentait de sauver sa peau. Vaincue, elle longeait le sentier avec une lanterne. Il se faufila et la dépassa pour poursuivre sa route. Une station de train souterraine apparut soudain et quelques lampes défectueuses éclairèrent de grands groupes de femmes, de personnes âgées et d'enfants. Ils s'étaient réfugiés ici, fuyant les batailles qui faisaient rage en ville et attendaient la fin de la guerre, assis sur la plateforme. Michel survola les arches et les visages abattus, puis laissa la station U-Bahn derrière lui. Tout en suivant les rails en direction de l'ouest, il se fit mal en heurtant de nouveau le mur du tunnel.

- Aïe ! cria-t-il, mais la douleur n'était pas comparable aux douleurs terrestres, seulement une simple gêne, et il prit de la vitesse. Il s'approcha de la station suivante, où les affrontements battaient encore leur plein. Les

membres fanatiques de la S.S. étaient en train d'assassiner les déserteurs qui s'étaient retranchés parmi les civils cachés.

Pas le temps de m'arrêter, décida le fantôme, et il dépassa les Berlinoïses qui luttèrent pour leur vie. Le tunnel semblait sans fin, jusqu'à ce qu'il trouve soudain la voie barrée. Le souterrain s'était affaissé et un rai de lumière du jour filtrait sur les tas de décombres. Michel jeta un œil vers le plafond défoncé et glissa son corps souple par l'ouverture. Il ressortit dans Berlin Ouest, qui avait été totalement laminé. D'immenses incendies dégagent des nuages noirs et l'étrange rangée de maisons tenait encore debout à divers endroits. Les Alliés progressaient sûrement à travers les dernières rues qui menaient à la ville. Partout, des cadavres ensanglantés étaient étendus, juchés sur les débris et les arbres abattus. Soudain, une poignée d'objets télégués se mirent à sortir des nuages.

- Waouh ! Ils ont réussi à construire des machines volantes ! s'exclama le prophète avec enthousiasme, puis il se reprémanda de cette réaction enfantine et se concentra de nouveau sur les traces qu'avait pu laisser Himmler. Depuis le ciel, il découvrit un poste de contrôle britannique, qui bloquait le passage des véhicules qui quittaient la ville. On inspectait certaines des voitures qui n'étaient pas équipées de chevaux. Il y avait des milliers de soldats, mais ils étaient tous en route vers le centre de la ville. Il avait perdu la trace et retourna vers le tunnel effondré pour y trouver des indices. Eureka ! Sous une montagne de débris, il trouva un chapeau d'officier avec le manteau assorti, sur lequel était accroché l'insigne du rang le plus élevé du pays.

Ce nazi s'est débarrassé de son uniforme, comprit-il, et il inspecta toute la zone. Après avoir survolé le poste de contrôle plusieurs fois, il aperçut Himmler. Il était en train de sortir d'une caserne et était accompagné par un commandant britannique. Himmler faisait semblant de n'être qu'un simple officier déserteur, et essayait de faire un marché. Le fantôme atterrit dans l'herbe juste à côté de lui, et l'entendit mentir. La crapule était en train de monter une grande histoire de toutes pièces et murmurait quelque chose à propos d'une belle récompense. Le commandant britannique semblait apprécier l'idée et regardait autour de lui afin de s'assurer de ne pas se faire pincer par ses camarades. Mais le chaos régnait, et les soldats britanniques autant que les américains n'avaient d'intérêt que pour les derniers résistants. C'était le moment rêvé pour les marchés véreux, et les individus allaient se cacher derrière les arbres pour se livrer à leurs intrigues.

- Marché conclu, finit par accepter le Britannique, et ils scellèrent leur accord au moment précis où de gros nuages sombres déchirèrent le ciel au-dessus de leur tête. Le soleil perça la brèche et se mit à briller sur le sinistre complot. Himmler fut éclairé, ainsi que Nostradamus, qui devint brusquement visible.

- Est-ce que c'est toi qui prononceras mon dernier jugement ? demanda l'Allemand avec impudence, en le voyant. Le juge présumé ne répondit pas, mais lui adressa un regard lourd de sens.

- Je te crache au visage, lança Himmler, sans la moindre once de remords. Alors, une flèche mystérieuse venue des cieux fendit les nuages et se planta dans son cœur. Le troisième Reich était définitivement révolu. Est-ce que ma présence a une influence sur le cours des choses, ou pas ? se demanda Michel.

Chapitre 8

*Affaibli, le monde se régénère
Partout règne une paix durable
Les gens voyagent dans les airs, par-delà les terres et les océans
Alors, la guerre frappera à nouveau*

Verrouillée, la porte du bureau fut forcée et Anne pénétra dans la pièce, les jambes flageolantes, effrayée à l'idée de trouver son mari mort à l'intérieur. Après être rentrée à la maison, la domestique l'avait informée que le savant avait instamment demandé à n'être dérangé sous aucun prétexte, qu'il menait une expérience très importante. Mais à présent, elle avait l'impression que cela faisait trop longtemps que cela durait. Cela faisait des jours qu'il n'était pas sorti de son bureau, et à présent, il lui semblait que ses inquiétudes étaient justifiées. Elle trouva son mari étendu sur le sol.

- Il est mort ! hurla-t-elle.

- Tu ne pouvais pas frapper ? demanda Michel. Il était étonnamment lucide. Pendant quelques instants, elle demeura bouche-bée, puis, elle se mit très en colère.

- Tu es resté enfermé là-dedans pendant trois jours ! On t'a appelé sans arrêt, on a frappé à la porte, on s'est époumonés, et tu n'as pas ouvert la porte. Je ne le supporterai pas une minute de plus.

- Je vais bien, lui assura-t-il avec calme.

- Tu aurais pu être mort, poursuivit-elle, encore très agitée. Je n'avais pas le choix, il fallait que j'agisse. Et, tiens, la reine veut te voir. J'ai pensé que tu serais probablement intéressé de le savoir.

- C'est une bonne nouvelle, en effet ! Je vais tout de suite faire mes bagages, et il commença à se lever pour se préparer.

- Ne sois pas stupide : d'abord, tu vas prendre quelques jours pour reprendre des forces. Tu as une mine affreuse, cria-t-elle, et son mari lui promit qu'il se tiendrait tranquille pendant quelques jours.

- Où est-ce que Papa est allé ? demanda la petite Pauline de trois ans le jour suivant, lors du petit-déjeuner.

- Papa s'occupe de l'au-delà, répondit César.

- Passe-moi le pain, s'il te plaît, demanda leur père. Son fils le lui tendit.

- A mon avis, il était encore en train de nous jouer des tours, dit Paul, avec audace.

- Votre père perd déjà ses cheveux, mais son espièglerie est encore intacte, admit Anne. Son mari avala un peu de jus de fruit et fut amusé par ces taquineries.

- Votre père va bientôt aller rendre visite à la reine, leur mère les informa-t-elle.

- Paul, laisse César tranquille !

Paul avait un sacré caractère et avait du mal à rester en place.

- J'espère que la reine n'est pas trop jolie. Parce qu'alors, on ne reverrait plus jamais Papa, commenta Madeleine.

- Votre mère est la seule qui m'intéresse, la rassura-t-elle. Et, de toute façon, la reine est déjà mariée avec le roi.

- Oui, et bien j'ai entendu dire que ce mariage était truqué, fit remarquer Anne. Et la Cour regorge de maîtresses.

- C'est quoi des maîtresses, Maman ? demanda Pauline.

- Ce sont des femmes qui ne sont pas mariées à un homme, mais qui l'aiment quand même, tente-t-elle d'expliquer simplement.

- Ah, alors il y a plein de maîtresses parmi nous, plaisanta César. Ses parents se mirent à rire, puis commencèrent à débarrasser la table.

- Peux-tu rester avec André un moment ? demanda Anne. Son époux, qui avait retrouvé son état normal, surveilla le bébé tandis qu'elle était en train de secouer la nappe dans le jardin.

La première partie des *Prophéties* avait fait un malheur à la Cour du roi, et la reine Catherine de Médicis avait demandé à l'astrologue hautement renommé de venir lui offrir une consultation à son palais. Il ne pouvait pas être accordé d'honneur plus grand, et Nostradamus céda à sa requête. Paris se trouvant être à une distance importante, il aurait à s'absenter pendant un mois environ. C'est avec le cœur gros qu'il fit ses aux-revoir à sa famille.

- Tenez, les enfants, voilà des myosotis, pour que vous pensiez à moi... Mais ses petits, déjà occupés à d'autres activités, étaient déjà en train de courir en direction du jardin. Leur père les aimait tous d'un amour inconditionnel, mais il se sentait plus proche de César, un garçon brillant, à qui il pourrait un jour transmettre son savoir.

- Sois prudent. La Cour regorge de haine et de convoitise, le mit en garde sa femme.

- Je resterai à l'écart de tout ça, promit-il, et après un gros baiser, il ramassa sa mallette et grimpa dans la voiture qui l'attendait. L'invité de la famille royale profiterait de l'occasion pour aller rendre visite à son éditeur, Monsieur Chomarat, à Lyon.

Il arriva deux jours plus tard. Son éditeur secoua la tête en signe de stupéfaction en voyant le célèbre écrivain entrer dans son bureau sans s'être annoncé.

- Je vais faire préparer la chambre d'invités, balbutia-t-il.

- Parfait, merci. Je ne pourrai cependant rester qu'un jour, car je suis en route pour Paris.

- Alors je vais immédiatement vous montrer mon bureau, puis il lui fit visiter la Maison Thomassin. Les topographes furent également abasourdis par la visite surprise, et se poussèrent maladroitement afin de faire de la place pour leur invité, qui débordait d'enthousiasme. Dans la salle d'imprimerie de presse, leur supérieur prit nerveusement la parole.

- Votre succès est dû en partie à cette invention, dit Chomarat en prenant l'appareil révolutionnaire avec tendresse, comme s'il s'était agit de son propre enfant. Il demanda à l'un des ouvriers d'insérer de l'encre dans la réglette destinée à la couverture des *Prophéties*. Ce dernier s'exécuta.

- A présent, je vais vous montrer comment ça fonctionne, reprit Chomarat, et il superposa le motif d'encre sur la plaque du bas.

- Ensuite, on met du papier par-dessus. Allez-y, vous pouvez essayer d'imprimer vous-même...

Nostradamus commença à rabattre la plaque à l'aide d'un treuil.

- J'aimerais que ce soit toujours aussi simple d'être mis sous pression, dit-il sur le ton de la plaisanterie, mais avant que quiconque n'ait l'occasion de commencer à rire, l'éditeur se mit à pousser un cri de douleur. Son pouce était resté coincé et son invité remis vivement la plaque en place.

- Laissez-moi jeter un œil, demanda ce dernier. Chomarat lui montra son pouce blessé en gémissant.

- Avez-vous des pansements ?

Le visage révulsé par la douleur, il tendit le doigt vers son bureau. Ils s'y rendirent et, après avoir fouillé partout un moment, ils trouvèrent un petit bout de pansement.

- Vous ne serez pas capable d'écrire à la main pendant quelque temps, dit Michel tout en pansant son pouce.

- Je suis imprimeur, pas écrivain, bougonna Chomarat. Il s'était remis du choc et les hommes retournèrent à l'étage de travail. Une fois arrivés, Nostradamus rabattit à nouveau la plaque, afin qu'elle soit fermement appuyée contre le bout de papier, puis la remit en place.

- L'époque du travail de cochon est à présent révolu, dit-il en riant, puis il admira l'impression une fois séchée.

- C'est merveilleux ! Mais qu'est ce que ce petit diable fait donc là, sur la dernière ligne ?

Chomarat, surpris, vint le rejoindre et se tint à côté de lui, d'où il put voir lui aussi l'anomalie.

- Quel est le gredin qui a fait ce changement ? dit-il avec colère. Mais aucun des membres de l'équipe n'avait l'air d'avoir commis cet impair. Leur supérieur se mit à courir vers l'approvisionnement des ouvrages de ses clients. Pendant un instant, il eut des visions de milliers de petits diables reproduits sur les pages, mais grâce à Dieu, toutes les couvertures étaient sans défaut. Ils apportèrent des corrections à la réglette d'imprimerie et, après toute cette agitation, le test décisif se révéla satisfaisant. L'écrivain était ravi et jeta de nouveau un œil à son travail, qui se trouvait édité dans ces locaux en plusieurs langues. Ses livres étaient reçus à bras ouverts dans toute l'Europe. Puis, l'éditeur et lui se

rendirent dans un restaurant, et ils s'entretenirent un peu plus à propos d'améliorations à apporter à la version actuelle.

Le jour suivant, il se remit en route pour Paris. Tout se déroula parfaitement bien et trois jours plus tard, ils traversaient Fontainebleau. Ils seraient bientôt arrivés. Soudain, un groupe d'hommes à cheval entoura la voiture et la força à s'arrêter.

- Bande de brigands ! s'écria le cocher, mais les hommes se révélèrent être des policiers et, rassuré, il suivit leurs instructions. Un officier expliqua sans tarder au passager ce qu'il se passait.

- Votre trajet a été modifié ; nous allons vous escorter jusqu'au palais de Saint Germain en Laye.

- Pourquoi ? s'enquit Nostradamus.

- Le couple royal change fréquemment de lieu de résidence.

- Bon, alors nous avons encore de la route à faire.

- Toutes mes excuses pour le désagrément. L'officier Morency prit place à ses côtés, puis ils poursuivirent leur chemin.

- Les gens voyagent énormément ces temps-ci, reprit le policier tout en ôtant ses bottes. Le monde renaît enfin après toutes ses années sombres, et il fait à présent des progrès fulgurants.

- Vous voyez ces oiseaux migrateurs qui se dirigent vers le nord, là-haut ? l'interrompit Michel.

- Oui, pourquoi ?

- Ils volent dix fois plus vite que nous.

- Qu'est-ce-que vous voulez dire ?

- Que je suis né à la mauvaise époque...

- Je ne comprends toujours pas où vous voulez en venir, dit Morency.

- Oh, ne faites pas attention à moi. Je suis un peu de mauvais poil, c'est tout. Je dois probablement être fatigué, s'excusa le savant.

- Je vais vous laisser tranquille alors, docteur. Je suppose que vous êtes sans arrêt en train de vous faire importuner.

- Eh bien, puisque vous m'en parlez, je dois dire que c'est de pire en pire. Là où j'habite, je ne peux même plus sortir dans la rue. Mais allez-y, parlez, car les bons moments passent vite.

Morency lui parla de sa carrière et de sa prochaine retraite.

- Vous serez arrêté et emprisonné avant la fin de votre carrière, lui dit soudain le prophète. L'officier le regarda, déconfit.

- Qu'est-ce-que vous dites ? Juste avant ma retraite ?

- Ne vous inquiétez pas. Vous serez libéré grâce à un traité de paix.

- Je ne sais pas vraiment comment je dois prendre tout ça, mais j'essaierai de m'en souvenir. C'est incroyable que vous puissiez voir toutes ces choses !

- Eh bien, c'est un peu comme si les événements flottaient dans les airs, et que moi, je les observais, à la façon dont un oiseau sent l'orage approcher.

La seule différence avec les animaux, c'est que les humains provoquent leurs propres malheurs, la plupart du temps.

- C'est incroyable. Est-ce que vous pouvez aussi voir votre propre avenir ? demanda l'officier, impressionné.

- Les affaires personnelles ont malheureusement tendance à voiler mes visions.

- Bon, eh bien, j'apprécie vos mises en gardes. Êtes-vous catholique ?

- Oui, pourquoi ?

- En ce moment, il se livre une bataille politique ici, entre la ligue catholique de Guise et la ligue calviniste de Coligny. La reine a choisi le camp de Guise. Vous êtes donc tranquille. Mais méfiez-vous des Cours parisiennes, car ce sont des fanatiques, et ils sont à l'affût du moindre prétexte pour convertir quiconque. Et je fais tout particulièrement référence à vos publications.

Une averse, qui venait de survenir, martelait le toit de la voiture et les hommes discutèrent jusqu'à la fin du trajet.

Enfin, ils étaient arrivés : Saint Germain en Laye. La ville était particulièrement appréciée des rois, car elle jouissait d'un climat agréable et était entourée d'immenses forêts. A l'instant où la voiture immergea des feuillages, le temps s'éclaircit. Puis, ils cahotèrent le long des jardins royaux, qui semblaient être sans fin et se trouvaient en pleine construction.

- Les jardins seront agrémentés de terrasses, avec vue sur la Seine, indiqua Morency.

- On dirait qu'on en aurait pour une journée entière rien qu'à le traverser, répondit Michel.

- En effet, tout autour de nous s'étendent environ cinq hectares de forêts. Henri II est un grand passionné de chasse.

La voiture dépassait à présent le nouveau palais, qui était encore entouré d'échafaudages. Des charretées entières de matériaux circulaient dans tous les sens, et des groupes d'ouvriers étaient en plein travail de construction. Cependant, l'invité fut emmené au vieux château, qui était situé juste derrière.

- Je me demande combien il y a de chambres ici, demanda-t-il lorsque l'imposant palais apparut sous ses yeux.

- Plus de quatre-cent. Le nouveau en comptera encore plus, répondit son compagnon. Les officiers de police à cheval tournèrent abruptement et la voiture s'arrêta à l'entrée. Les hommes sortirent et se dirigèrent vers les hautes portes d'entrée, que deux valets ouvrirent. Ils pénétrèrent dans le majestueux hall d'entrée, où deux escaliers en spirale étaient élégamment entrelacés.

- Voilà, j'ai terminé mon travail. Bonne chance ! dit l'officier avec sincérité. Le savant le salua, s'assit dans un fauteuil doré et examina la pièce en attendant. Où qu'il regarde, chaque recoin était décoré avec le

plus grand soin. Même le plafond était décoré. Quand on pensait que c'était le nouveau château qui allait devenir la véritable œuvre d'art...

Un valet en chef lui demanda de le suivre dans la salle du trône, où l'on recevait habituellement les invités. Le roi et la reine l'attendaient sur leurs trônes dorés. Entre eux était suspendu le portrait d'une femme au sourire énigmatique*.

- Nostradamus, nous sommes tellement ravis de votre venue, dit Catherine de Médicis avec fermeté, et son invité la salua bien bas, comme le voulait la coutume.

- Henri, voici le célèbre astrologue de Provence, celui qui a causé une telle agitation, informa-t-elle son époux. Il était médecin et a sauvé nombre de nos sujets de la peste.

Le roi lança un regard oblique à l'illustre provincial. Son teint pâle offrait un vif contraste avec son chapeau noir à larges bords, orné d'une plume brune.

- Ravi de vous rencontrer, dit-il, pour la simple forme. Encore un intellectuel... Eh bien, tu t'en occuperas toi-même, Catherine, songeait-il en lui-même. Michel vit clair à travers ses manières ; ce que le roi désirait vraiment, c'était aller chasser.

- Je suis très curieuse de votre talent, repris la reine, qui portait une coiffe en cuir, et j'aimerais que vous veniez dans mes appartements privés demain matin, à huit heures, afin que nous en discussions.

- Très certainement, Votre Majesté. Il songea qu'elle était bien plus intelligente que son mari.

- Lundi de la semaine prochaine, il y aura une fête, poursuivit-elle, en honneur du mariage du Duc de Joyeux et de Madame de Vaudemont, et ce soir se tiendra un banquet. Nous vous invitons pour ces deux événements. Le cœur de Michel fit un bond lorsqu'il entendit prononcer le nom de sa première femme.

De Vaudemont... Incroyable. La mariée doit être une sœur ou une nièce de Yolande. Mon ancienne belle-famille ne sera pas vraiment ravie de me voir, pensa-t-il. Il n'échapperait pas à la confrontation. Le roi, qui ne se joignait toujours pas à la conversation, commençait à se tortiller sur son fauteuil doré.

- Je vous remercie beaucoup de cette invitation, Votre Majesté. Je ne manquerai pas d'être présent.

- Nos invités doivent nous rejoindre lors de la danse de Cour, après le spectacle. Vous connaissez ces danses ? demanda Catherine.

- Pas du tout, Votre Majesté.

- Alors notre maître de ballet vous en enseignera les pas au cours des jours qui viennent. Mais ce soir, nous nous verrons au banquet, et elle ordonna au valet de faire sortir l'astrologue de la salle des trônes. Le professeur de

* Le portrait de Mona Lisa, appartenant à la collection du roi François premier.

danse promit de commencer les cours de danse le jour-même, mais l'invité devait auparavant prendre un peu de repos.

Quelque peu remis de ce long voyage, Nostradamus se rendit à la salle de ballet, où l'attendait Balthazar.

- Êtes-vous toujours fatigué du voyage, Monsieur ?

- Toujours, mais un peu d'exercice ne me fera pas de mal.

- Je vous enseignerai également quelques rudiments de courtoisie, ceux-ci étant en rapport étroit avec la danse.

Son invité trouva l'idée excellente, et commença par ôter son pardessus.

- En fait, pour la danse de Cour, les vêtements doivent être impeccables, plaisanta le jeune maître de ballet, mais il est apparemment évident que vous avez hâte d'assister à votre première leçon, et il lui remit la veste. Avez-vous les moindres connaissances à propos de la danse ?

- Eh bien, la danse est l'apanage de la femme chasseresse, et la chasse représente la danse de l'homme, répondit le savant.

- D'accord, je tâcherai d'encadrer ce proverbe au-dessus de mon lit, s'amusa Balthazar. Le maître était quelqu'un avec qui il était très facile de s'entendre.

En fait, il dégoulinait franchement d'une bonne volonté dont on avait le plus grand mal à se dépêtrer, songea Michel, après une observation plus minutieuse.

- Bon, nous ferions mieux de commencer, car les De Vaudemont seront là dans deux heures ; ce sont mes prochains élèves.

- Vous connaissez bien les De Vaudemont ?

- Non, je sais seulement qu'ils appartiennent à la noblesse. Notre reine profite de la moindre occasion pour organiser une fête, dit Balthazar sans se démonter, puis il démarra le cours.

- Un courtisan doit avoir reçu une éducation générale, mais il doit avant tout être capable de se déplacer avec élégance. A la Cour, tout mouvement doit être exécuté dans la grâce et sans impression d'effort. Tout mouvement raide ou tout effort apparent est considéré comme un péché. Les deux hommes se dirigèrent vers la piste de danse.

- Lors d'un bal, la danse doit suivre des modèles définis, comme cela, par exemple, et tout en battant la mesure, le maître de ballet exécuta quelques pas.

- En même temps, vous devrez vous conformer aux règles en société. Faites comme moi, je vous prie, et Michel reproduisit un pas de bourrée.

- C'est plutôt compliqué, dit-il, les jambes tout enchevêtrées.

- Je vais vous noter quelques séries d'exercices, ils vous aideront à contrôler vos fonctions motrices, suggéra l'instructeur.

- Très bien, cela m'occupera un peu. Je suppose que le ballet est l'activité préférée de Catherine de Médicis ?

- Tout à fait. Selon notre reine, l'appartenance à la noblesse est reconnaissable à la façon dont on se tient. Malheureusement, son époux

n'est pas de son avis, et c'est elle qui a apporté le raffinement à la Cour de France. Elle a amené tout un groupe de cuisiniers, d'artistes et de musiciens avec elle, depuis Florence, après leur mariage. Vous les rencontrerez sûrement, puis ils continuèrent à danser. Au moment précis où Michel pensait avoir réussi un pas, il se trompait à nouveau, et le bienveillant maître de ballet le prenait par la main. Ils réussirent finalement à exécuter une figure de danse, avant que la première leçon touche à sa fin. Ils continueraient le lendemain.

A la fin de la journée, Michel sortit dehors pour prendre un peu l'air. Il se promena dans un parc, où quelques jardiniers étaient en train de planter des arbustes. En passant, il observa l'évolution des travaux du nouveau château. Un courtisan, qui se tenait juste derrière un parterre de fleurs, se mit à lui faire de grands signes.

Tiens, tiens, ne serait-ce pas le marquis de Florenville ? Mon passé revient encore me tourmenter.

C'était effectivement le châtelain qui avait tenté de lui tendre un piège des années auparavant, et ce dernier accourut vers lui avec enthousiasme pour le saluer.

Je suppose qu'il va changer d'attitude à mon égard, maintenant que je suis célèbre, songea l'astrologue avec mépris.

- C'est un tel privilège de vous revoir, le salua l'homme au sang bleu.

- Oui, cela fait longtemps.

- Oui, tout à fait, cela ne nous rajeunit pas, n'est-ce-pas ?

- Vous rendez vous toujours à Strasbourg ? demanda Michel.

- Ces derniers temps, je suis surtout resté à la Cour, pour m'occuper d'affaires politiques, répondit De Florenville, alors que le soleil disparaissait à l'horizon. Le temps s'était rafraîchi, et le savant indiqua qu'il désirait rentrer.

- De quelles sortes d'affaires politiques vous occupez-vous ? demanda-t-il une fois qu'ils furent rentrés au palais.

- Eh bien, c'est une longue histoire...

- Nous disposons d'une heure avant le début du banquet, dit Michel, et le marquis commença à parler.

- Mon ami Erasmus, dont vous vous souvenez certainement, pensait que certains passages de la Bible n'étaient pas correctement traduits du latin, dit-il, alors qu'ils arpentaient les corridors. Il a alors traduit le Nouveau Testament depuis le grec, et l'a fait publier. Martin Luther, l'Allemand, a travaillé sur cette version et son mouvement protestant s'est répandu jusqu'en France. Des Huguenots de Strasbourg m'ont demandé de représenter ce mouvement à Paris, et je ne pouvais pas le leur refuser. C'est pourquoi je suis là. Avez-vous déjà entendu parler des Coligny ?

- Oui, j'en ai entendu parler récemment. Mais, est-ce que tout cela ne fait pas de vous l'ennemi politique de la famille royale ?

- En théorie, oui, consentit De Florenville, mais le roi ne se préoccupe pas de politique, et Catherine pense que les Guise sont trop puissants. En fait, elle essaie de se rapprocher de notre mouvement. Cette sale empoisonneuse, pardonnez-moi l'expression, a monté les Guise et les Coligny les uns contre les autres.

- J'ignorais que le protestantisme avait autant de succès, dit Michel.

- Eh bien, oui, davantage de jour en jour, en particulier dans le Nord de la France. La famille royale compte elle-même quelques partisans. Mais, parlons d'autre chose, que faites-vous ici ? et le marquis le regarda avec expectative.

- La reine m'a réclamé pour une consultation, lui annonça le prophète.

- Ah... Et quelles sont vos révélations ? demanda l'homme politique, avide de détails croustillants.

- Je ne m'entretiendrai pas avec Sa Majesté avant demain, et je ne me permettrais pas de dévoiler la teneur de la consultation avec quiconque. Secret professionnel. Ce que je peux vous confier, en revanche, c'est que le roi n'est pas intéressé par l'astrologie.

- Eh bien, ce n'est une surprise pour personne ! répondit le marquis avec suffisance. Henri II n'est en fait intéressé par rien du tout. Mais il y a une rumeur qui court, selon laquelle il s'est emparé de tous les trésors de l'Eglise pour faire construire son onéreux château. Vous voyez, c'est le problème avec les Catholiques : ils sont tellement hypocrites ! Il y en a quelques uns qui font exception, bien sûr. Le fait de voler l'Eglise ne me pose pas de problème ; j'estime qu'elle est trop puissante, de toute façon... Grâce à tous ces commérages, le savant commençait à avoir une bonne représentation de la fosse aux serpents que constituaient les enjeux politiques à la Cour, et il sentit qu'il en avait assez entendu.

- Je dois encore me changer. Nous nous reverrons au banquet, conclut-il, puis il gravit l'escalier central jusqu'à sa chambre, située au troisième étage.

Un peu plus tard, c'est un prophète soigneusement vêtu qui pénétra dans la salle-à-manger, où le somptueux banquet avait déjà commencé. Deux tables d'une longueur excessive étaient installées, autour desquelles étaient assis environ cinq cent invités. Un placeur escorta la sommité jusqu'à la table du couple royal. Le roi et la reine étaient assis chacun à un bout de la table, ce qui les tenait très éloignés l'un de l'autre. L'autre table était réservée aux membres de la noblesse inférieure, et c'était à celle-ci où le marquis était assis. L'astrologue était installé en face des De Vaudemont, ce qui était surprenant, et lorsqu'ils reconnurent l'ancien membre de leur famille, ils se raidirent. C'est avec stupeur et à grand renfort de coups de coudes qu'ils se prévinrent de l'arrivée du funeste prophète. Les frères et sœurs de Yolande étaient présents. Malgré le fait qu'ils étaient devenus vieux et grisonnants, ils étaient toujours facilement reconnaissables. Leurs parents étaient probablement morts. La future épouse se révéla être Elise,

la fille de Désirée, et à ses côtés était assis le duc de Joyeux. Ils détestaient toujours Michel, et sa présence gâchait leurs festivités. Dans l'entrefaite, on leur servit toutes sortes de mets délicats et l'invité parvint à les apprécier, en dépit des visages amers qui lui faisaient face.

Puis, la reine leva son verre en l'honneur des futurs époux et chacun l'imita. Seul le roi ne répondit pas à l'appel, trop occupé qu'il était à s'amuser avec les dames d'honneurs. Michel put comprendre, grâce à des fragments de conversation saisis ça et là, que Catherine était issue d'une riche famille de banquiers et que la famille royale française s'en trouvait renforcée. Henri II était finalement plus malin qu'il n'en avait l'air. Après que les invités furent repus, l'ennui s'installa et la conversation se fit acerbe et contenue. Le sujet dévia vers la politique et, du fait de la présence de nombreux Guise et de Coligny dans la salle, l'atmosphère commença à se charger d'électricité. Au cours d'une vive querelle, on demanda à Nostradamus de prédire l'avenir religieux de la famille royale. L'intérêt de tous était piqué au vif, tout le monde voulait connaître l'opinion de l'explorateur de l'au-delà.

- Dans quatre-vingts ans, prononça-t-il avec force, je vois qu'en ce palais naîtra un roi du soleil.

- Mais sera-t-il protestant ? s'enquit vivement De Coligny, le dirigeant du groupe concerné.

- Il sera Chrétien de toute façon, répondit prudemment le savant.

La conversation partit néanmoins à vau-l'eau, débouchant sur une dispute éhontée. Après le dessert, Michel décida qu'il en avait assez, tandis que la reine observait ses convives d'un air abattu.

Le matin suivant, il rendit visite à Catherine de Médicis dans ses quartiers privés. Elle avait de toute évidence décoré la pièce en fonction de ses goûts personnels, les lieux étant remplis de toiles représentant de riches ancêtres qui prenaient la pose devant leurs résidences florentines.

- Venez vous asseoir près de moi, lui ordonna la reine, et Michel s'installa sur le fauteuil.

- Désirez-vous une douceur ? demanda-t-elle en lui tendant une coupe de fruits confits.

- Merci, Votre Majesté, et il prit un des délicieux bonbons.

- Appréciez-vous votre séjour en nos murs jusqu'à présent, en dépit de la dispute d'hier soir ?

- Oui, je suis très impressionné par tout ce luxe et cette magnificence.

- Bien, c'est notre but. Nous dépensons des sommes faramineuses sur des choses apparemment sans importance, telles que les fêtes, les célébrations et les palais, mais c'est là notre manière de tenter d'impressionner les ambassadeurs étrangers, afin de faire en sorte que nos affaires ne s'en portent que mieux. Et grâce à l'argent que nous gagnons, nous pouvons renforcer nos armées.

Une femme rusée, songea-t-il. Je suis certain que c'est elle qui dirige le pays, depuis les coulisses.

- Je vous ai fait venir ici, reprit-elle, car j'aimerais que vous me dressiez mon horoscope. Tout le monde parle de vous, et je suis très curieuse de savoir ce que les étoiles disent à mon sujet. Pouvez-vous faire cela pour moi ?

- Oui, très certainement, mais j'aurais besoin de la date exacte de votre naissance.

Catherine s'empressa d'ordonner à un valet d'aller chercher ses documents de naissance.

- Combien d'heures cela prendra-t-il ? demanda-t-elle.

- Malheureusement, cela me prendra plusieurs semaines ; je n'ai pas amené les outils nécessaires et je ne peux travailler correctement que depuis chez moi.

- Eh bien, il s'agit apparemment d'un malentendu de ma part, mais très bien, je devrai me montrer patiente. Ne pourriez-vous pas d'ores et déjà me révéler quoi que ce soit ?

- Je vais d'abord devoir me concentrer, Votre Majesté.

- Allez-y.

Nostradamus ferma les yeux. Il pénétra bientôt dans d'autres sphères et il se mit à dodeliner de la tête.

- Je vois... Je vois que le ballet de la Cour va connaître un essor énorme grâce à vos efforts. Des académies spéciales de danse seront organisées.

- Voilà une bonne nouvelle. J'adore le ballet. Voyez-vous également quelque chose qui aura lieu de mon vivant ?

- Il va se produire quelque chose en provenance de Rome...

- C'est tout à fait possible. Feu le Pape Léon X, établi à Rome, était mon second cousin, Giovanni di Lorenzo de Médicis.

La reine était à présent assise tout au bord de sa chaise.

- Mmmh, le don pour la gouvernance coule dans vos veines, marmonna-t-il.

- Voulez-vous dire que je vais gouverner le pays ?

- Oui, cela va se produire.

- Mais, cela signifie-t-il que mon mari sera mort à ce moment-là ? demanda-t-elle, surprise. Michel hocha la tête avec compassion.

- Henri et moi avons conclu un mariage de convenance, mais j'espère vraiment que cela ne se produira pas.

- Rien n'est gravé dans la pierre, Votre Majesté. Tout est sujet au changement. Cependant, les idées divines me sont révélées et chacune de ces idées est fondée. La question fondamentale réside dans le quand et le comment. Si la graine d'un hêtre ne reçoit pas assez d'eau ou de lumière, l'hêtre n'apparaîtra probablement jamais, mais il ne donnera jamais lieu à un chêne.

- Pouvez-vous me dire ce qu'il va arriver à mon époux ? Nous pouvons peut-être faire quelque chose pour empêcher que cela ne se produise.

- Ce n'est pas très clair dans mon esprit, et je ne tiens pas non plus à porter atteinte à votre mari. Mais si votre époux le désire, je pourrai m'engager plus avant dans ces prédictions.
- Il y a peu de chance qu'il accepte, dit-elle, puis, elle changea brusquement de sujet. Elle se leva et laissa sa robe tomber à ses pieds. Nue comme un ver, elle le regarda d'un air aguicheur.
- Et me trouvez-vous attirante ?
- Eh bien... répondit-il, cherchant prudemment à gagner du temps.
- Bon, je ne suis plus vraiment une mince jeune fille.
- En tant que véritable dirigeante de la France, vous avez très belle allure, et il se pencha vers elle.
- Mmmh, et vous sentez bon, dit-il, en approchant son nez de sa taille.
- J'aère mon corps tous les jours, expliqua-t-elle.
- Tout le monde devrait être aussi bien avisé. Il est également très sain d'alterner les bains chauds et froids, et il commença à lui palper le postérieur. Catherine appréciait sa caresse avec coquetterie.
- Eh bien, vous êtes en excellente santé, dit alors le médecin. Vous pouvez remettre vos vêtements.
- Zut alors, vous êtes presque aussi rusé que moi, et, amusée, elle remit sa robe. Le valet revint avec les documents demandés.
- Notre volonté réside dans une France forte, stable, ainsi que dans le maintien du pouvoir de la famille royale De Valois, reprit la reine d'un air sérieux. Pouvez-vous nous prodiguer des conseils sur la façon dont mon époux et moi-même devons gérer les fractures religieuses, afin de respecter cette volonté ?
- Je vais commencer par vous dresser votre horoscope, Votre Majesté. Ensuite, je vous donnerai un aperçu de vos points forts et vos points faibles, après quoi vous n'aurez qu'à mettre ces connaissances en pratique vous-même. Vous voyez, je ne suis pas à même de mener la vie d'autrui, et ceci quelle que soit mon envie de satisfaire vos volontés.
- Bon, j'apprécie votre intégrité. Nous en resterons là pour aujourd'hui. Nous nous reverrons lundi prochain, à l'occasion du bal, et elle mit fin à la conversation.

Il était onze heures du matin, et spectacle théâtral en l'honneur du mariage du duc de Joyeux avec Elise de Vaudemont allait commencer. Simplement vêtu d'une culotte bouffante, Michel pénétra dans la gigantesque salle de bal et déambula parmi les invités endimanchés, et dont il avait déjà croisé certains dans les couloirs du palais. Toutes les dames ressemblaient à des œuvres d'art, dans leur robe très large et avec leur coiffé extravagante. Les hommes étaient également parés de fabuleux chapeaux ou de postiches onéreuses, et tous, les hommes comme les femmes, circulaient dans la salle en arborant des mouvements emprunts d'un formalisme extravagant. Quelqu'un vint déposer le programme de la soirée entre les mains de Michel.

- Voyons voir, marmonna ce dernier en ouvrant le document.
Le célèbre astrologue avait, bien entendu, déjà été informé du contenu du programme, et trois dames d'honneur se précipitèrent vers lui avec empressement.

- Monsieur Nostradamus, nous sommes ravies de vous voir ici, s'exclamèrent-elles. Vous aimez le ballet ?

- Eh bien, je ne peux pas dire que j'en suis fou, mais ce qui est certain, c'est que j'ai hâte de voir la performance de mon professeur de danse dans la pièce *Ballet Comique de la Reine*, admit-il.

- Mais le *Ballet Comique de la Reine* est le nom de la troupe, le corrigea Angélique, la femme au chapeau bleu.

- Et qu'est-ce qu'ils mettent en scène, alors ?

- La *Circé*, d'Homère.

- Ah, l'une des pièces les plus connues de L'Odyssée, se souvint le savant.

- Monsieur de Beaujoyeux a également fait la chorégraphie, les interrompit Colette, la femme au chapeau rose.

- Celle-ci ne m'est pas vraiment familière, dit Michel.

- C'est écrit dans le programme, poursuivit-elle.

- Je n'ai pas encore eu l'occasion de le lire, Mesdames, et il tenta à nouveau de parcourir le document, lorsque la troisième femme s'imposa.

- Il va y avoir des chanteurs, des danseurs, des musiciens, des animaux, des artistes de cirque, et encore davantage, l'informa-t-elle. Pendant ce temps, la salle s'était complètement remplie de courtisans et d'invités en provenance du monde entier.

- Je suppose que c'est là la première fête des De Médicis à laquelle vous assistez ? demanda Collette.

- Oui, en effet, c'est la première, reconnut-il.

- Vous feriez mieux de vous armer de courage, alors, le prévint Angélique. Le ballet, à lui seul, dure déjà quatre heures.

- Quatre heures de ballet ?

- Ne vous inquiétez pas ; vous êtes libre de vous promener comme cela vous chante durant les performances, le rassura Collette.

- Je devrais probablement vous aider à vous familiariser avec la Cour, proposa Angélique.

- Je m'y connais bien mieux qu'elle, dit Collette, ne se laissant pas pigeonner par son amie.

- Je pense que votre Seigneurie préférerait pratiquer la discrimination, répliqua la troisième dame d'honneur, afin de ne pas se trouver en reste. Les jeunes femmes ne pouvaient soudain plus se supporter.

- Je suis heureux en ménage et j'ai des enfants magnifiques, déclara l'astrologue. Bonne soirée, Mesdames !

Il les salua de son chapeau et poursuivit sa route. Le public était réparti en trois côtés face à l'espace réservé au spectacle. En partie dans les tribunes, où étaient assis le roi, la reine et le couple de mariés, et en partie en contrebas, où Michel rejoignit la foule. Le spectacle commença et un décor impressionnant fut mécaniquement mis en place. Une chorale de

danseurs chanta une aubade en l'honneur du couple de jeunes époux et exécutèrent une scène allégorique représentant l'amour conjugal. Le modeste tribut fit place à une ambiance plus exubérante où des comédiens, parés de costumes colorés, paradèrent dans tous les sens. Après quelques minutes, un cri de ravissement s'éleva dans la salle alors qu'un véritable éléphant sortait des coulisses. Ils avaient vraiment mit le paquet pour cette soirée. Divers animaux exotiques trottaient sur la scène, suivis par des hordes de soldats en manœuvre, imitant une bataille. Le public regarda le spectacle avec admiration, et le roi se sentit revigoré de voir ses forces armées. Henri II se leva même de son fauteuil pendant un instant lorsqu'il vit le capitaine de sa garde personnelle entrer en duel avec un Ecossais.

- Réfléchissez avant d'agir, cria affectueusement Montgomery à l'attention de son ennemi. Les deux officiers de la milice se faisaient face sur la scène, équipés de tout leur arsenal. L'Ecossais amorça l'attaque, brandissant son épée devant le capitaine, qui réussit adroitement à parer le coup à l'aide de son bouclier. La performance était tout bonnement époustouflante, et le capitaine se prépara à une contre-attaque. Dans toute cette agitation, le roi en oublia qu'il ne s'agissait que d'une scène et stimulait Montgomery depuis le balcon.

- Allez-y, attrapez-le, Capitaine ! s'écria-t-il à travers la salle. Le public décida de le choisir comme favori et l'encouragèrent bruyamment.

Zut, maintenant je sais comment va mourir le roi : pendant un entraînement au duel, pris soudain conscience Michel. Montgomery fut distrait pendant un instant par le public enfiévré ; l'Ecossais profita astucieusement de sa confusion. Il tenta vicieusement de frapper le capitaine avec son épée, mais elle ricocha contre son casque.

- Raté ! s'exclama le public avec exaltation.

- Je crois que je vais devoir mener ma propre garde, grommela le roi à sa femme. Mais Montgomery reprenait le dessus et, après une collision avec les deux guerriers, l'Ecossais tomba au sol, à la suite de quoi le capitaine leva son épée au-dessus de la tête de sa victime en signe de victoire. Un rideau rouge tomba sur le devant de la scène et l'éventuel coup fatal fut laissé à l'imagination du public. Tandis que l'on se dépêchait pour changer les décors, chacun était libre d'aller se chercher à boire et à manger. Les jeux politiques continuaient. De Coligny, qui se tenait en face de Nostradamus, fit un signe ostensible de la main, ce qui poussa plusieurs invités à sortir de la salle en silence. La scène n'échappa pas à certains des Guise.

Quelle bande d'idiots, songea le savant, et il ne leur prêta plus attention. Toute la scène se mit à tourner de façon spectaculaire et le décor pour le *Ballet Comique de la Reine* apparut. Le public se rassit et vit le maître de ballet sauter sur la scène en premier. Balthazar jouait le rôle de la sorcière. L'histoire était jouée par les danseurs, en pantomime. Le ballet dura effectivement un bon moment, et les courtisans entraient et sortaient de la salle régulièrement. Au milieu de la pièce, Mercure, le messager des dieux, descendit sur scène à l'aide d'un treuil.

On dirait vraiment qu'Hermès me suit partout, songea Michel. Dans un bruit assourdissant, les danseurs interrompirent ses réflexions sur l'au-delà et Balthazar exécuta une figure étourdissante.

Oh, mon Dieu, je vais bientôt devoir présenter ce que j'ai appris, et Michel révisa mentalement les divers pas de danse qu'il aurait à mettre en pratique après la performance. Une fois que la *Circé* d'Homère fut terminée, tous les danseurs sautèrent hors de la scène et demandèrent à tout le monde de les rejoindre. Un flot de nobles s'amoncela vers la piste de danse, tandis que le reste du public regardait le spectacle avec intérêt. Michel les rejoignit à son tour lors de la basse danse, qui comprenait bon nombre de mouvements inclinés et de tours. Toutefois, à cause des figures géométriques et les vêtements serrés, les participants ressemblaient davantage à des marionnettes qu'à des danseurs. Le roi et la reine étaient descendus du balcon et foulaient cérémonieusement la piste, suivis par la famille de Vaudemont. La robe de Catherine, en forme de cône, était si large, que cinq bonshommes auraient pu s'y camoufler. Son époux portait de longues chaussures, dont les pointes étaient si longues qu'elles tenaient tout le monde à l'écart. Après la basse danse, la reine se redressa pour s'exprimer.

- Chers amis, veuillez, je vous prie, vous diriger sur le côté de la salle un instant, j'aimerais demander aux jeunes mariés de venir sur la piste et de commencer la danse de figure.

Elise de Vaudemont et le duc de Joyeux s'approchèrent et le couple se mit à exécuter quelques mouvements élégants sur la musique courtoise. Au fur et à mesure, un couple venait les rejoindre, et les danseurs formèrent de larges rangées, qui prenaient ensuite la forme de cercles ou de triangles. Michel suivit la danse de figure en restant à l'écart. Le spectacle de danse était un véritable plaisir esthétique pour les spectateurs. L'attention des De Vaudemont était à présent totalement absorbée par le couple de jeunes mariés qui dansait, et ils perdirent la trace de leur ennemi juré.

Je me demande quand la soirée va dégénérer, songea le savant, car il était très sensible à la tension latente.

- Passons à la danse haute, ordonna soudain Catherine aux musiciens, comme si elle avait lu dans ses pensées. C'était la danse où chacun devait changer de partenaire en effectuant un petit saut.

Ah, voilà venir le moment de collision : un duo avec l'une des femmes De Vaudemont, sourit Michel, en se dirigeant vers la piste de danse. En dépit de la taille imposante de sa robe, la reine dansait elle aussi, et après avoir plusieurs fois changé de partenaire, elle se retrouva avec Nostradamus.

- J'ai l'impression que nous nous connaissons depuis des années, docteur, dit-elle en minaudant. Son invité favori la regarda d'un œil malicieux et la fit tourner avec grâce.

- Tous mes compliments, s'exclama-t-elle ensuite. Vous savez vraiment vous y prendre, et elle exécuta un saut avant de se tourner vers un autre danseur. Alors que le savant s'apprêtait à danser avec une autre femme, il vit qu'Elise serait sa prochaine partenaire. La jeune épouse venait

douloureusement de parvenir à la même conclusion et cherchait désespérément sa famille des yeux.

Encore une déséquilibrée, tout comme le reste de la famille, estima Michel. Elle ne va pas jouer le jeu. Je me demande si elle ne va pas carrément tirer sa révérence...

L'attraction de la soirée était éperdument en train de chercher la façon de se soustraire à la danse, mais elle finit par ne pouvoir faire autrement que d'exécuter le petit saut d'usage, pour se retrouver en face du savant.

- M'accordez-vous cette danse ? demanda-t-il, le regard perçant, et Elise simula un malaise. Les gens qui les entouraient réagirent avec émotion lorsqu'ils virent s'effondrer la jeune mariée, et les musiciens cessèrent de jouer. Le duc de Joyeux, stupéfait, vit sa femme étendue sur la piste de danse et se précipita vers elle. Ses beaux-parents furent brusquement cloués sur place.

- Que quelqu'un aille chercher le médecin de la Cour, cria-t-il, paniqué. La reine en décida autrement et se dirigea résolument vers les lieux de l'incident.

- Monsieur de Joyeux, nous avons déjà un médecin dans cette salle, dit-elle calmement. Monsieur Nostradamus, poursuivit-elle, en tant que médecin, vous pouvez sûrement nous dire de quoi souffre la mariée?

- Je ne vois pas de changements objectifs dans l'immédiat, Votre Majesté.

- Veuillez, je vous prie, examiner cette jeune femme de plus près, demanda-t-elle, et il se pencha sur Elise et vérifia ses pulsations cardiaques, pour le spectacle.

- Je vais vous arranger ça, mademoiselle, murmura-t-il, et après avoir accompli d'autres vérifications, il s'adressa au jeune marié : Votre femme présente une syncope vasovagale.

- Oh ! Et qu'est-ce que cela signifie ? le pressa le duc.

- Cela signifie qu'elle s'est évanouie et qu'elle va bientôt revenir à elle. Elle a probablement dû être un peu bousculée.

Le roi, qui s'intéressait à présent lui aussi à l'incident, vint voir la mariée déchuée de plus près.

- Eh bien, ce n'est pas rare de voir ça par ici, fit-il remarquer. A ce moment, Elise commença à simuler une toux et à faire mine de se relever.

- Est-ce que quelqu'un peut nous aider ? demanda son mari avec anxiété. Les membres de la famille accoururent pour aider la malade à sortir de la piste de danse, où ils l'installèrent sur une chaise. Catherine ordonna à tout le monde de continuer la fête, et l'ambiance festive fut restituée. Lors des suites populaires, le roi se prit curieusement au jeu et se mit à danser avec son épouse.

- Vous êtes de bonne humeur aujourd'hui, Henri, dit-elle.

- Les femmes qui tombent me ravigotent, plaisanta-t-il, et ils virevoltèrent au rythme de la musique.

- Ce ne sont pas des perdreaux, répondit-elle, tandis qu'elle se retrouvait de nouveau face à lui.

- Vous avez raison, ma chère épouse. Il est bien plus exaltant de tirer sur des perdreaux.

Les suites prirent fin et les De Vaudemont quittèrent la salle, jetant un dernier regard meurtrier au magicien maudit. Après les festivités se tenait un banquet de clôture, mais Michel sentait lui aussi qu'il avait déjà eu son lot d'émotions et il partit afin de pouvoir se reposer un peu. Cette journée avait été riche en événements.

Le matin suivant, le savant voulut prendre congé de la reine, avant de rentrer chez lui. Un valet l'accompagna jusqu'à ses appartements.

- Est-ce que tout se déroule comme vous le désirez, docteur ? demanda Catherine, qui était en pleine réunion avec ses conseillers.

- Oui, Votre Majesté, mais je suis venu vous dire au revoir ; je ne vais pas tarder à partir.

- Oh, je suis navrée de l'entendre. D'un autre côté, vous allez dresser mon horoscope, et elle ordonna à ses conseillers de sortir de la pièce quelques instants.

- Je tenais à vous féliciter pour tout ce que vous avez fait la nuit dernière, poursuivit-elle alors qu'ils se trouvaient seuls.

- Vous voulez parler de l'incident avec Elise de Vaudemont ?

- Oui, en effet. Vous avez réglé le problème avec beaucoup de discrétion. Elle n'est pas vraiment bonne comédienne. Mais pourquoi une telle animosité ? Les De Vaudemont semblaient prêts à boire votre sang.

- C'est une vieille histoire, Votre Majesté. J'ai été marié à une De Vaudemont, dit-il d'un ton qui insinuait qu'il n'avait pas l'intention de rentrer dans les détails.

- Oh, bon, très bien. Je vous souhaite un excellent voyage, docteur. Et je suis certaine que nous nous reverrons, et elle lui offrit une très généreuse rétribution pour le travail qu'il aurait à faire. Elle lui dit au revoir avec un clin d'œil aguicheur. Michel s'était à peine assis dans la voiture qu'il ressentit brusquement une douleur qui irradiait tout son corps. Il avait l'impression que toutes ses articulations étaient en feu.

Ce doit être la goutte, diagnostiqua-t-il lui-même, avec inquiétude. Ma chère Anne, prépare-toi à recevoir un petit oiseau blessé à la maison.

Lors du long trajet de retour, les inflammations s'étaient amplifiées et c'est péniblement et dans la douleur qu'il finit par arriver à Salon de Provence. Exténué, il sortit de la voiture et se dirigea vers la porte d'entrée, à petits pas laborieux.

Oh, non, pas encore, songea sa femme qui le regardait par la fenêtre, le voyant péniblement arriver.

- J'aimerais que vous sortiez par la porte de derrière et que vous alliez jouer dehors un moment, dit-elle aux enfants. Ils filèrent sans discuter.

- Je crains de ne pas pouvoir t'accueillir avec joie, maugréa-t-elle à son arrivée. J'espère qu'ils ne t'ont pas empoisonné, et elle retint son mari alors qu'il commençait à s'effondrer.

- Non, c'est bien pire ; ça devient chronique, dit-il. Anne parvint à peine à le faire monter à l'étage et à le mettre au lit.

- S'il te plaît, reste avec moi et couche-toi près de moi un moment, tu m'as tellement manqué là-bas, demanda-t-il, et elle se glissa sous les draps avec lui. Il se laissa aller lorsqu'il sentit sa peau contre la sienne.

- Oh, tu fais déjà des miracles sur moi, et il sombra dans un profond sommeil.

Cela prit plusieurs semaines avant qu'il ne se sente à nouveau lui-même, puis, il se mit immédiatement au travail. Dans son bureau, il commença soigneusement à dresser la carte astrologique de la reine.

Alors, voyons. Elle est née le 23 avril 1519. Elle est taureau ascendant scorpion, déduisit-il à partir des tableaux.

Une sacrée femme, marmonna-t-il un peu plus tard en remplissant les douze maisons avec les signes astrologiques. Calme, forte, rusée, experte dans la vie en société, et avec Jupiter dans la quatrième maison, elle ne perdra pas ses biens. Il n'est pas facile de la faire sortir de ses gonds, quoique, avec le Soleil dans la septième maison et la Lune dans la dixième... Ces émotions sont réprimées. Elle doit de temps en temps devenir extrêmement jalouse, et quand c'est le cas, elle ne parvient pas à pardonner. Ah ! On dirait que la famille De Valois va avoir des problèmes après sa mort.

Après avoir rempli la description du caractère de la reine, il lui envoya son horoscope sans attendre.

L'odeur de la nourriture s'éleva dans les escaliers jusqu'au grenier. Anne s'affairait en cuisine.

Je vais aller voir ça de plus près, songea Michel. Il posa sa plume et descendit les marches d'un pas nonchalant.

- Il n'y a plus de noix de muscade, dit-elle alors qu'il entra.

- J'irai en chercher au marché demain, lui promit-il, en s'asseyant sur le tabouret de la table de la cuisine.

- Oh, des tomates ! s'exclama-t-il, en reniflant à gauche à droite.

- Ah, mon Seigneur est également clair-sentant, le taquina-t-elle. Tu auras des spaghettis bolognaise dans ton assiette dans une minute. C'est probablement un plat beaucoup plus simple que ce qu'on t'aura servi au Palais de la reine, mais tu devras t'en contenter.

Madeleine entra.

- Le dîner est bientôt prêt, Maman ? demanda-t-elle.

- Bientôt. Tu feras bien d'aller chercher César et Paul, et sa fille court dehors.

- Antoine va aussi venir manger avec nous, informa-t-elle son mari.

- C'est bien. Je vais dresser la table pour l'occasion, dit-il, et il se rendit dans la salle-à-manger avec la nappe. Les enfants arrivèrent peu de temps après en sautillant, remplis d'une énergie euphorique, et accoururent à table.

- Hé, calmez-vous les enfants ! les prévint leur père, et il rapprocha la chaise d'André. Diane, la plus petite, était encore nourrie par la gouvernante.

- Quel est ce son bizarre ? demanda Michel à voix haute.

- C'est André, avec son hochet, dit César. Maman lui a acheté hier.

Leur père se dirigea vers le salon et aperçut l'enfant en train de s'amuser avec le petit jouet. Il l'emmena à la salle-à-manger et l'installa sur la chaise haute. Quelqu'un frappa à la porte. Ce devait être Antoine.

- La porte est ouverte ! cria Michel, et son frère entra.

- Salut Antoine, je suis content que tu soies là.

- Alors, l'étoile montante, tu as des nouvelles du front royal ?

- Non, je viens juste d'envoyer l'horoscope.

Cependant, la maîtresse de maison déposa les spaghettis sur la table et demanda à son époux d'aller chercher une bouteille de vin au cellier.

- As-tu prélevé beaucoup d'impôts ces derniers temps, Antoine ? lui demanda Anne d'un ton lourd de reproches.

- Je suis passé inspecteur, lui répondit son beau-frère avec une brusque fierté.

- Ah, tiens, tiens, quelle chance, n'est-ce-pas ? Félicitations. Et es-tu responsable de notre arrondissement maintenant ? Car dans ce cas, nous allons devoir nous réunir en privé, tous les trois.

- Je ne suis pas autorisé à faire du favoritisme, répondit-il sérieusement.

- Je plaisantais, expliqua Anne.

Décidemment, les Nostredame n'avaient pas un grand sens de l'humour, songea-t-elle, et elle disposa les verres sur la table. Son mari revint avec le vin.

- Les enfants, vous aurez de la limonade aujourd'hui, dit-il, et ils trinquèrent.

- Ton frère vient d'être promu inspecteur, l'informa sa femme.

- C'est une bonne nouvelle. Es-tu dans notre arrondissement maintenant ? demanda Michel, mais Antoine évitait son regard.

- Je croyais que tu ne savais pas cuisiner, dit l'inspecteur à Anne un peu plus tard.

- J'ai appris le livre de cuisine de mon mari par cœur, admit-elle. Son livre, *La Traite*, est même publié à Anvers.

- Alors, je ferais mieux de me mettre à « *La Retraite* », répondit l'invité en baillant. Pendant ce temps, les enfants sirotaient leur limonade et leur père servit les pâtes.

- Qu'est-ce-que c'est que ça ? s'écria Paul, jetant un regard suspicieux aux drôles de brindilles collantes.

- C'est un plat italien, mon fils. Bon appétit ! souhaita-t-il à la tablée. Pauline se mit à séparer les brindilles avec soin et ses frères l'imitèrent.

- C'est délicieux ! dit Michel pour féliciter son cordon-bleu. Les enfants ne mirent pas longtemps à découvrir toutes les possibilités que leur offrait cette drôle de nourriture et ils se lancèrent dans un concours pour voir qui aspirerait une brindille le plus rapidement.

- Ne jouez pas avec la nourriture, les réprimanda leur père, et ils coupèrent brusquement les brindilles avec les dents.
- Ils obéissent bien, fit remarquer Antoine, en prenant une gorgée d'eau. A propos, saviez-vous que Bertrand travaillait sur un projet grandiose ?
- Non, je l'ignorais. Tu le savais, toi, Anne ?
- Mais sa femme n'en savait rien non plus.
- Bertrand va creuser le canal de l'ingénieur Craponne, leur apprit Antoine.
- C'est vrai ? dit Anne, surprise.
- Oui, notre frère est devenu un grand entrepreneur. C'est un immense projet, qui va lui rapporter beaucoup d'argent.
- Même quand il était petit, il était déjà en train de rénover la maison, se souvint Michel.
- Le canal est censé rendre La Crau fertile, poursuivit son frère. Ils ont déjà commencé à creuser à La Durance, et ils ont envisagé l'éventualité que le canal atteigne Salon, mais cela prendra des années.
- La gouvernante arriva avec une Diana en pleurs dans les bras.
- Madame, je ne trouve pas les tenailles, dit-elle nerveusement.
- Elles sont dans le tiroir du haut, dans la commode près de la cheminée, répondit Anne, et la gouvernante disparut.
- Michel, qu'est-ce-que tu dirais d'aller rendre visite à ton frère ? demanda-t-elle à son mari.
- Je pense que c'est une très bonne idée.
- Il se trouve que j'ai justement une réunion avec Bertrand à Saint Rémy demain, fit remarquer Antoine. Je lui dirai que vous venez.
- Je pense que ce serait intéressant de le voir travailler à son projet, suggéra Michel. Qu'est-ce-que tu en penses, Anne ?
- Ce serait fascinant, mais c'est à plus de vingt kilomètres, et la route est plutôt mal entretenue.
- Nous pouvons le faire, dit son époux. Demande à Bertrand si ça ne l'embête pas.
- Très bien, promit Antoine. Le plat de spaghettis était vide à présent, et les enfants partirent jouer dans la cour de derrière.
- Bien, je ferais mieux d'y aller maintenant, et Antoine dit au revoir à tout le monde. Michel partit s'asseoir dans la véranda afin de digérer son repas et regardait ses enfants jouer au ballon.
- Sacré nom ! s'écria soudain Anne depuis la cuisine, et elle se précipita dans la cour.
- Qui a jeté des spaghettis sur le plafond ? demanda-t-elle, furieuse.
- C'est Paul, répondirent les enfants en chœur, hébétés, mais le coupable avait déjà déserté les lieux.
- Il va avoir des problèmes quand il reviendra, gronda leur mère.

Quelques jours plus tard, Michel et Anne se rendirent à cheval à La Roque. Bertrand était là-bas, en train de creuser avec son équipe. Les

enfants étaient restés à la maison avec la gouvernante. Après un pénible voyage à travers la région montagneuse située au nord de La Crau, où coulait La Durance, ils trouvèrent le site où les travaux d'excavation avaient lieu. Ils attachèrent leurs chevaux et sautèrent dans le préfabriqué installé à quelques mètres des activités. A l'intérieur se trouvait un vieil homme, qui était assis à un bureau en train d'écrire avec soin, et qui ne les avait pas entendus entrer jusqu'à ce que Michel se mette discrètement à tousser.

- Mon célèbre frère et sa femme ! s'exclama Bertrand.

- Je vois que tu es toi aussi sur le chemin de la réussite, dit Michel, et ils s'étreignirent.

- Asseyez-vous, les invita Bertrand, et il leur apporta un banc en bois.

- Et comment ça se passe, avec l'œuvre de ta vie ? demanda-t-il une fois qu'ils furent tous assis.

- *Les Prophéties* ? Ça se passe pas trop mal, répondit son frère, toujours discret lorsqu'il s'agissait de son travail.

- C'est incompréhensible. Et d'où te viennent toutes ces...

- Et combien de kilomètres êtes-vous en train de creuser, là ? demanda Michel.

- Vingt-six kilomètres et cent-cinquante mètres, pour être précis, calcula le maître des travaux. Il ressemblait beaucoup à son frère, avec ses yeux perçants, ses joues rouges, son crâne dégarni, sa barbe épaisse et son nez droit. Leur tempérament, toutefois, étaient aussi distincts que le jour et la nuit.

- Vous devez avoir soif, et, sans attendre leur réponse, Bertrand versa trois chopes de bière.

- Vous voyez, le canal va se trouver juste ici, et il fouilla dans sa poche pour en extraire une carte du projet. Et tandis que son frère étudiait la carte avec sa minutie habituelle, Bertrand et Anne trinquèrent avec bonne humeur.

- Au canal ! dit-elle avec entrain. L'un des ouvriers entra quelques instant après.

- Nous avons trouvé quelque chose d'intéressant, dit-il.

- C'est notre archéologue, murmura Bertrand, et ils le suivirent dehors jusqu'à une pile de gravats retournée.

- Regardez, des fragments de mosaïque, dit l'ouvrier en leur montrant un morceau de carreau qui représentait une partie d'un serpent avec une pomme dans la bouche.

- Cela doit provenir de l'époque romaine, suggéra Bertrand, les Chrétiens n'utilisent pas ce symbole.

- Mais les Cathares l'utilisent, dit Michel, tout en se rapprochant des fouilles. Tandis que les autres admiraient les fragments, il se mit à la recherche d'autres indices. Il trouva quelque chose.

- Au fond du canal, il y a des traces d'un mur circulaire, dit-il, et ils vinrent tous voir plus près.

- C'était probablement un puits, décoré d'une mosaïque, poursuivit-il. Cela ne te dérange pas si j'emporte ce fragment avec le serpent à la maison ? demanda-t-il à son frère. Cela me fascine.

- Pas de problème, dit Bertrand en haussant les épaules. Ils retournèrent à l'intérieur.

- Comment se fait-il que tu connaisses Adam de Craponne ? Il habite en ville, près de chez nous, c'est loin de chez toi, demanda Anne, après qu'ils eurent de nouveau rempli leurs verres de bière.

- L'ingénieur travaille avec toutes sortes de municipalités qui m'ont recommandé, expliqua Bertrand. En fait, il est en train de chercher un financement plus élevé. Cela t'intéresserait ?

- Je ne sais pas. Qu'est-ce-que tu en penses ? demanda Anne en regardant son époux, qui avait l'air évasif.

- Je suis certain que ce serait un très bon investissement, dit Bertrand avec conviction. En plus du fait que vous deviendriez copropriétaires, vous recevriez une rémunération sur la vente des terres environnantes, qui seront fertilisées par l'irrigation. Et les profits seront répartis entre les propriétaires.

- Cela semble intéressant, répondit Michel avec précaution. Nous allons y réfléchir.

Une fois qu'ils eurent terminé leur bière, l'entrepreneur dû se remettre au travail et il leur promit de venir bientôt leur rendre visite à Salon de Provence avec sa femme.

Quand ils furent rentrés à la maison, ils discutèrent de l'investissement.

- C'est peut être un projet intéressant pour nos vieux jours, suggéra Anne, lorsqu'on ne pourra plus rien faire. Son mari pensait lui aussi que c'était une bonne idée, et après avoir pesé le pour et le contre, ils décidèrent d'investir la somme considérable de deux cent couronnes dans le projet.

- J'ai encore beaucoup de travail, ma chérie, dit Michel après cette grande décision, et il se retira dans son bureau, où il ajouta le morceau de mosaïque à sa collection de reliques. Ensuite, il prépara son matériel d'écriture et lit son courrier. Il avait reçu deux messages importants. Le premier provenait de Chomarat, son éditeur, à Lyon. Il écrivait que le roi avait commandé pas moins de trois cent exemplaires de la première partie des *Prophéties*. Henri II avait également demandé une lettre d'accompagnement pour ceux-ci.

Mon livre devient un cadeau pour entretenir ses relations sociales, ronchonna d'abord Michel. Le roi, qui offrait là un bon exemple, n'avait rien inventé.

Mais, au plus profond de lui-même, il se sentait flatté.

Bon, après tout, ce n'est pas rien que de se libérer du Samsara, la roue des existences, résolut-il. L'autre enveloppe était celle qu'il attendait ; la réponse de la reine. Après avoir retiré le sceau, il se mit nerveusement à lire ce qu'elle avait écrit. Catherine avait l'air enthousiasmée par

l'horoscope qu'il lui avait envoyé avec le portrait de personnalité élaboré, et elle lui demandait de faire la même chose pour sept de ses enfants. Elle l'enverrait chercher le jeudi suivant, à moins qu'il ne la contacte.

Je n'ai même pas le temps de lui répondre, songea-t-il, embêté. Après avoir rédigé une lettre d'accompagnement pour la troisième partie, il s'adossa à sa chaise pour réfléchir.

Pas le temps de se reposer, et voilà encore un voyage pénible, soupira-t-il. Quelques minutes plus tard, il annonçait la bonne nouvelle à sa femme et l'informait de sa décision : il irait rencontrer la progéniture de la maison De Valois à Paris.

La semaine suivante, la reine l'envoya chercher et il dit de nouveau au revoir à sa famille. Ils lui envoyèrent tous de grands signes de la main depuis le seuil de la maison.

- Je crois que la reine est tombée amoureuse de Papa, suggéra Madeleine une fois que la voiture était partie.

- Mais lui, il n'est pas amoureux d'elle, dit César.

- Espérons que non, dit leur mère, et ils rentrèrent tous dans la maison.

Les sept petits princes résidaient au Louvre, un vieux fort médiéval qui avait été construit au douzième siècle pour protéger la ville contre les attaques extérieures, mais que l'on utilisait comme résidence royale depuis les dernières années. Nostradamus séjournerait à l'Hôtel des Tournelles, qui se trouvait à quelques minutes à pied du Louvre. Dès qu'il fut arrivé, il se rendit au fort colossal afin de rencontrer la progéniture royale, qui étudiait quotidiennement toute sorte de matières. Selon l'accord passé, il passerait une journée avec chacun d'entre eux, ce qui signifiait qu'il pourrait partir au bout d'une semaine. Une secrétaire accueillit l'astrologue et l'accompagna immédiatement dans les appartements des enfants.

- La reine n'est pas là ? demanda Michel.

- Non, Monsieur. Le couple royal vient rarement à Paris. Avez-vous une préférence sur l'enfant que vous aimeriez voir en premier ?

- Je ferais mieux de commencer par le plus âgé, dit-il, et ils entrèrent dans l'appartement de François II. Les barreaux devant les fenêtres attestaient que cette partie du fort servait naguère de prison. Toutefois, la pièce était équipée de tous les agréments princiers. François, âgé de sept ans, était sagement en train d'attendre, assis sur son lit.

Cet environnement n'est pas vraiment stimulant pour un enfant, songea le savant, en se dirigeant vers le garçon.

- Dites bonjour au docteur, Votre Majesté, lui ordonna sévèrement la secrétaire. François serra la main du visiteur. Michel eut davantage l'impression de serrer un poisson mort qu'une main humaine.

- Puis-je me promener librement dans le Louvre avec le prince ?

- Euh... Oui, ce serait bien, accepta la secrétaire avec réticence.

- Allons-y, François, allons nous promener, invita-t-il l'enfant, et un serviteur se mit immédiatement à les suivre.

- Je préférerais que nous soyons seuls, lui dit le savant. Le garde d'enfants sophistiqué hésita un moment, se demandant s'il devait abandonner sa mission, puis il partit.

- Je vais prévenir les gardes, le prévint-il.

- Eh bien, François, tu habites dans une prison dorée, hein ? dit Michel une fois qu'ils furent seuls. Au cours des heures suivantes, ils se promenèrent tous les deux dans les innombrables pièces renfermant de fabuleux trésors et les archives des rois français depuis des temps immémoriaux. François avait l'air en bonne santé, et il semblait bien se porter, mais mentalement, il était fragile et n'avait pas beaucoup d'énergie. Après la visite, le savant retourna à l'hôtel, où il se mit tout de suite à travailler sur l'horoscope de François. Le matin suivant, il rendit visite au deuxième fils, Charles IX, âgé de six ans, qui, en dépit de cet environnement isolé, semblait bien plus éveillé. Nostradamus obtint la permission de marcher dans les jardins avec lui, où des oiseaux tropicaux et des animaux sauvages étaient enfermés dans des cages. En passant près des cages, il étudia le comportement de l'enfant. Le petit jetait des cailloux aux animaux, puis passait sa main à travers les barreaux pour les caresser. Son compagnon devait constamment lui retirer la main des grilles.

Celui-ci n'est pas très intelligent, songea-t-il. Non, Charles ne ferait pas un bon roi non plus. Lorsqu'ils arrivèrent à la cage réservée au singe, ils furent surpris par la visite de la reine.

- Docteur, il fallait que je vous voie, roucoula Catherine, et elle suggéra qu'ils se réunissent tous les trois autour d'un thé.

- On vient de me dire que vous ne veniez que très rarement ici, dit Michel tandis qu'ils rentraient à l'intérieur.

- Ce sont des balivernes, nous organisons régulièrement des banquets d'Etat, des tournois et beaucoup d'autres activités ici. Mais comment se déroule votre étude ?

- Il est trop tôt pour que je puisse vous donner un compte-rendu, Votre Majesté.

Après cette petite pause, la reine les laissa pour repartir soutenir son époux à l'occasion de la visite fédérale du Prince Rodolphe de Habsbourg. Le quatrième jour, de bon matin, le savant se promenait autour du Louvre et admirait la structure incohérente du bâtiment, sur laquelle de nombreux architectes, constructeurs et décorateurs avaient eu carte blanche pendant des siècles.

Je ferais peut être bien d'emmener le prochain enfant hors de l'édifice, pensa-t-il, afin qu'il puisse voir un peu le monde extérieur.

Et il alla voir la secrétaire pour lui exposer son idée.

- Il en est hors de question ! dit fermement la secrétaire. La sécurité des enfants est primordiale.

- Mais ils s'encroûtent ici, expliqua le médecin. Permettez au moins à un des enfants de voir à quoi ressemble la vie réelle. Ce serait tellement bon pour son épanouissement.

La secrétaire se résolut à un compromis en envoyant un message au couple royal, qui résidait quelque part dans Paris, et, une heure plus tard, la permission lui fut accordée. Le même jour, Michel flânait dans les rues de Paris avec Henri III et, au fil de leur promenade, ils allaient musarder dans les boutiques populaires, ce qui avait apparemment un effet positif sur le petit. Ils prirent ainsi du bon temps jusqu'à ce qu'ils atteignent l'Île de la Cité, puis ils firent demi-tour en passant par le Pont Neuf.

Domage, mais cet enfant n'est pas non plus une lumière, conclut-il. Mes révélations ne vont pas plaire à la reine.

Après que le petit prince fut rentré en sécurité à la maison, Michel retourna à sa chambre au crépuscule. Jusqu'à présent, tout s'était bien passé, mais en s'approchant de l'Hôtel des Tournelles, il remarqua que quelqu'un le suivait. Il décida d'affronter l'individu et se retourna franchement. Surpris, l'homme, vêtu d'un long manteau à col haut, disparut rapidement dans une rue sombre.

C'est plus dangereux que je ne le pensais, ici, s'aperçut Michel. Dorénavant, plus de petits princes en dehors des grilles.

Le matin suivant, il avait un entretien avec le deuxième enfant le plus jeune, qui n'avait que deux ans. Il présentait les mêmes caractéristiques que ses frères, et la journée fut sans surprises.

Demain, je passe au plus jeune, puis, mon travail sera terminé, se réjouit l'astrologue. Il quittait le Louvre à une heure tardive ce soir-là, car il avait obtenu la permission d'aller farfouiller dans les archives. Il laissa derrière lui le faible éclairage du bâtiment et traversa le parc pour rentrer à l'hôtel. Il faisait nuit noire et les rues de Paris semblaient désertes. Soudain, il remarqua trois silhouettes derrière lui.

Bon sang, que c'est sinistre, songea-t-il. C'est vraiment stupide de ma part de me promener dans les rues si tard la nuit, et il accéléra le pas. En passant devant le nouveau pavillon du roi, qui était toujours encerclé par des échafaudages, il s'engouffra dans une allée pour voir s'il était vraiment suivi. Les sombres silhouettes prirent immédiatement le même virage. Le pas léger, le savant dut accélérer l'allure. Comme prévu, les hommes derrière lui se mirent à courir après leur proie. Il tenta de se débarrasser d'eux dans le dédale des allées sombres. Stimulé par l'adrénaline, Michel scruta les murs en pierre, les recoins et les barrières des maisons parisiennes, mais il ne trouvait pas d'issue, et il se mit à attendre la moindre inspiration, mais son don de clairvoyance l'avait abandonné.

Je ne peux plus rien faire, résolut-il, et il regarda derrière lui. Quelques secondes plus tard, ils le tenaient. Il appela à l'aide, mais toutes les fenêtres et toutes les portes restèrent fermées. Les bandits lui couvrirent la bouche et l'accablèrent jusqu'à une impasse. Lorsqu'ils sortirent leurs couteaux, ils entendirent des sabots de cheval et se retournèrent, surpris. Juste à temps, des officiers de police s'engagèrent dans l'allée à dos de cheval et assaillirent les voyous, qui étaient à présents faits comme des rats. Brandissant leurs sabres, la police lança l'attaque et deux des malfaiteurs furent immédiatement tués. Le troisième parvint à esquiver le

coup, mais fut rapidement attrapé et menotté. Tandis que Michel poussait un soupir de soulagement et s'apprêtait à remercier ses sauveurs, une voiture s'approcha et un dignitaire en sortit.

- Vous n'êtes pas blessé ?

C'était Morency, le chef de police qui l'avait escorté quelques jours plus tôt.

- Vous arrivez juste à temps. Non, je vais bien, dit le savant. Morency le fit grimper dans la voiture.

- Vous vous êtes fait pas mal d'ennemis à la Cour en très peu de temps, lui dit-il, c'est pourquoi la reine m'a demandé de garder un œil sur vous.

- Qui veut m'assassiner ? demanda Michel.

- Je ne peux pas vous le dire. De nombreux intérêts se trouvent mêlés, à la Cour. Par contre, je peux vous dire que les autorités parisiennes ont lancé une enquête sur vos activités occultes, et je vous conseille dès lors de quitter la ville dès que possible.

- Mais je dois encore m'entretenir avec un enfant.

- Je pense que vous mettre d'accord avec la reine et remettre cela à plus tard, car vous n'êtes pas du tout en sécurité ici, insista Morency. L'astrologue décida toutefois de finir sa tâche, et fut ramené à l'hôtel. Le jour suivant, il rencontra le plus jeune enfant du couple royal, après quoi il quitta Paris aussi rapidement qu'il le put.

L'invité du roi et de la reine rentra de nouveau chez lui sain et sauf, et épargné d'une nouvelle crise de goutte. Et là, il put dévoiler une autre facette de sa personnalité. Il n'était plus le prophète au cœur lourd, mais un père joyeux, qui déposa une mystérieuse valise remplie à ras-bord sur la table, pour sa famille. Sa femme et ses enfants le regardèrent avec expectative.

- Quel tour est-ce que le magicien nous a encore préparé ? demanda Anne.

- Je vous ai ramené quelque chose à vous tous, dit-il en souriant. Abracadabra, qu'est-ce qui se cache dans mon sac ? et il en retira une chemise contenant sept feuilles de papier sur lesquelles étaient peintes les empreintes de mains des petits princes de Valois.

- Des souvenirs ! s'exclama Anne avec enthousiasme, et son époux distribua les dessins à tout le monde.

- Prenez-en soin, les avertit-il, parce que je ne peux pas demander aux princes de me les refaire. Sa petite famille était ravie et, curieux, ils commencèrent à comparer les empreintes royales entre elles.

- Et j'ai une autre surprise pour toi, dit Michel à sa femme, et il lui offrit un minuscule dessin à la plume représentant le Louvre.

- Oh, c'est magnifique ! Je vais tout de suite l'accrocher au-dessus de la cheminée, répondit-elle, emballée.

- Je ne ferais pas cela à ta place, la prévint-il.

Au cours des semaines qui suivirent, il paracheva les horoscopes des sept princes et rédigea une lettre à l'attention de la reine, lui apprenant que ses

filis seraient tous rois. Il n'ajouta pas que sa progéniture était bien trop fragile pour diriger le pays et que le titre de roi ne serait qu'une formalité. Elle était assez intelligente pour déduire ces informations en consultant les portraits de personnalité par elle-même.

Chapitre 9

*Avant le conflit, le grand homme tombera
Une grande mort ; mort subite et pleurée
Né imparfait, la plupart nagera
Après du fleuve, la terre maculée de sang*

Le bureau avait vraiment besoin d'un bon coup de ménage et la nouvelle femme de chambre ouvrit la fenêtre du grenier afin de laisser entrer un peu d'air frais. Nostradamus regardait nerveusement ses instruments et ses documents. Il n'aimait pas cela ; encore une nouvelle. Il aurait largement préféré tout nettoyer lui-même, mais il se faisait vieux, et sa goutte commençait sérieusement à le faire souffrir. Alors, avec un œil sur le maître, la domestique nettoya la pièce.

- Est-ce que vous faites attention à mes tubes tests ? demanda-t-il sèchement.

- Vous feriez mieux d'aller attendre en bas que j'aie fini, docteur, répondit-elle, agacée. Avec réticence, il décida de lui obéir, bien qu'il ne lui fit pas vraiment confiance. Il se mit à faire les cent pas dans la salle-à-manger et son fils César, qui avait à présent onze ans, paya les frais de sa nervosité.

- Remets ce briquet à sa place, cria-t-il avec colère, ou ta mère ne pourra pas allumer le feu, et le garçon remit vivement l'objet en place, près de la cheminée. Il fallait un certain temps pour s'habituer à renoncer au pouvoir.

- Oh, le lit ! se souvint-il brusquement, et Michel fonça au premier.

- Avant de partir, j'ai besoin que vous m'aidiez à déménager le lit depuis la maison de jardin, dit-il, tout en promenant un œil suspicieux sur ses affaires.

- Très bien, couina la femme de chambre. Une fois le ménage terminé et après avoir monté le meuble en haut des escaliers, elle partit et le savant était libre de se remettre au travail en paix. Il voulait utiliser le lit pour disposer d'un endroit confortable pour se mettre en transe, et il le mit à l'endroit désiré.

Un simple drap suffira, décida-t-il. Il s'étendit et songea à son œuvre. Lors des derniers mois, il avait réussi à terminer deux siècles successifs ; l'intégralité de son travail mit bout à bout comprenait dès lors trois siècles. L'Histoire de l'humanité n'est véritablement qu'une gigantesque répétition, se mit-il à méditer, en se relevant. D'un Néron au prochain. Après chaque guerre, il y a la paix, et puis, il y a une autre tentative de prise de pouvoir. L'être humain sera en train de courir après ses illusions.

Il allait bientôt faire nuit et Michel inhala un peu de la poudre qu'il gardait dans un tiroir de son bureau. L'esprit ainsi élargi, il ouvrit la fenêtre du grenier pour observer les étoiles à travers sa longue-vue. Le ciel était exceptionnellement clair, et il ne tarda pas à apercevoir un amas d'étoiles en spirale. Au sein de ces amas globulaires, les étoiles présentaient une forte concentration vers le centre, contrairement aux amas d'étoiles ouverts. Les enfants étaient en train de taper avec acharnement sur les murs à l'étage du dessous.

- Eh, oh ! Vous ne pouvez pas faire moins de bruit ? cria-t-il. Le bruit cessa, mis à part quelques légers gémissements, mais c'était encore tolérable. Michel se remit à regarder dans sa longue-vue et observa la nébuleuse, qui devait contenir dix milliers d'étoiles.

- Les étoiles ont l'air d'être très rapprochées les unes des autres, dit soudain une voix apparue de nulle part. Mais si tu voyages à la vitesse de la lumière, il te faut au moins un mois pour aller d'une étoile à l'autre.

Surpris, Michel repoussa la longue-vue et regarda autour de lui. Un petit homme aux cheveux gris se tenait juste à côté de lui. Une apparition !

- Qui êtes-vous ? demanda Michel.

- Je suis physicien, répondit le vieil homme, et il lui demanda s'il pouvait jeter un œil à travers l'instrument.

- Les nébuleuses globulaires font partie des entités les plus anciennes à notre connaissance, poursuivit le physicien, en regardant le ciel.

- Oh, je l'ignorais.

- Elles sont suffisamment compactes pour rester stables.

- Je sais que cet amas d'étoiles s'appelle Omega Centauri, commenta Michel.

- Omega Centauri, répéta le vieil homme d'un air absent. C'est vraiment déroutant de se dire que bon nombre de ces étoiles ne se trouvent pas à l'endroit où nous le pensons.

- Je suis désolé, mais je ne comprends pas...

- Eh bien, la lumière qui se dégage de ces étoiles se trouve en quelque sorte déviée lorsqu'elle est à proximité d'autres étoiles, ce qui provoque une courbe dans l'espace-temps, expliqua le physicien, mais son compagnon scientifique ne comprenait toujours pas.

- Une courbe dans l'espace-temps ?

- Le temps est un phénomène relatif, vous savez. Lorsque vous êtes assis à côté d'une belle femme, deux heures paraissent deux minutes, mais lorsque vous êtes assis sur un lit de charbons ardents, deux minutes paraissent deux heures.

Michel opina : il avait compris.

- D'où venez-vous, à propos ?

- C'est une bonne question, et j'ai plusieurs réponses à celle-ci, répondit l'étranger, mais je ne vais pas vous embêter avec mes théories. Je suis né en Allemagne et plus tard, j'ai déménagé en Amérique, avec ma femme. En 1955, je suis mort d'une attaque cardiaque et, depuis, j'ai tout le temps de me consacrer à la science de l'univers.

- L'Amérique, la terre des Indiens.
- Ils ont tous été décimés depuis, répondit le vieil homme.
- J'imagine que vous avez déménagé à cause du régime nazi ?
- Tout à fait. Ce sont les Juifs qui ont été persécutés cette fois. Le retour de la haine et de la loi de la terreur. Il est deux choses qui dureront éternellement : l'univers et la stupidité de l'homme. Mais je ne peux pas être catégorique à propos de l'univers.
- L'étréitesse d'esprit est monnaie courante à mon époque également, mais dans les grandes lignes, nous sommes tous des êtres humains avec des défauts.
- Vous avez frappé juste, dit le vieil homme. Si seulement tout le monde pouvait agir en ayant cela à l'esprit. Mais, puis-je vous demander votre nom ?
- Michel Nostradamus, astrologue et physicien. Et le vôtre ?
- Albert Einstein, mais vous pouvez m'appeler Albert. Alors comme ça, vous êtes un célèbre scientifique vous aussi, ce qui est la raison de notre rencontre. Votre télescope est plutôt archaïque.
- Vous parlez de mes lunettes longue-vue ? Eh bien, oui, je travaille avec ce que je peux, et Michel regarda tristement son instrument.
- J'ai eu la chance de pouvoir bénéficier d'une technologie plus avancée en mon temps, reprit Albert, et c'est en partie grâce à cela que j'ai pu développer mes théories.
- Quelles sont vos théories ?
- Eh bien, tout le monde peut avoir les théories les plus farfelues, bien sûr. Comme je le dis toujours : si les faits ne correspondent pas à la théorie, alors il faut changer les faits. Mais pour répondre à votre question, l'une des choses sur lesquelles j'ai travaillées porte sur la manière dont fonctionne la gravité sur de longues distances.
- Est-ce que ces théories compliquées ont la moindre utilité pour le monde ? demanda Michel. Albert garda le silence un moment.
- Vous venez de toucher un point sensible, dit-il, soudainement découragé. Eh bien, oui, il y a certains développements qui profitent à la société, mais il y a également un revers à la médaille. J'aurais probablement dû mieux cacher ma créativité.
- Il semblait évident qu'il ressentait une certaine culpabilité.
- Vous avez l'air d'avoir provoqué quelque chose de terrible.
- Eh bien, soupira Albert, j'ai fait une énorme erreur de jugement, laquelle pourrait avoir de désastreuses conséquences sur l'avenir de l'humanité. Je redoutais l'agressivité croissante des Allemands et j'ai pensé qu'il serait nécessaire de renforcer l'armée américaine. J'ai donc permis à d'autres scientifiques de créer une bombe atomique.
- Pouvez-vous m'expliquer ce que c'est ?
- Très bien. Je vais essayer de faire simple. Si vous divisez la plus petite partie d'un élément chimique, vous libérez une énorme quantité d'énergie. Si vous provoquez la fission de certains atomes spécifiques, vous pouvez

même provoquer une réaction en chaîne, dont les effets peuvent être tout à fait dévastateurs.

- Comme une boîte de Pandore ?

- Oui, c'est à peu près cela, admit Albert.

- Et j'imagine que des petits malins ont filé avec vos découvertes ?

- Je suppose que je dois être malintentionné moi-même. Je suis étroit d'esprit moi aussi. Les préjugés sont encore plus difficiles à diviser que les atomes.

- Eh bien, au moins, vous essayez de vous montrer juste.

- Oui, eh bien, malheureusement, les bombes ont souvent été utilisées avec des conséquences désastreuses, et ceci s'est produit après que j'ai intimé au président des Etats-Unis de ne jamais les faire exploser.

- C'est quoi, les Etats-Unis ?

- Mmmh, ça fait partie du Nord de l'Amérique.

- Donc, vous n'étiez pas vraiment conscient du type de dommages que vos recherches étaient capables d'engendrer ?

- Si j'avais su ce que cela allait provoquer, cela n'aurait pas été de la recherche, répondit Einstein d'un ton caustique. Mais après la seconde guerre mondiale, de nouvelles positions de pouvoir ont été créées parmi les nations.

- En Amérique et en Russie ?

- Précisément. La Russie a également put accéder à la technologie atomique, ce qui a donné lieu à un bras de fer entre les deux superpuissances. Aujourd'hui, les deux camps disposent d'un arsenal d'armes nucléaires apte à détruire le monde dix fois de suite. En plus de cela, les deux dirigeants ont chacun accès à un certain bouton rouge, dont une simple pression pourrait instantanément déclencher toutes les armes nucléaires les unes contre les autres.

- Plus vous avez d'influence sur la vie humaine, plus vous avez de responsabilités, philosophe Michel.

- Allez-y, remuez le couteau ; comme si je ne me sentais pas suffisamment coupable comme ça. Mais dès que j'ai acquis une réputation, j'ai commencé à lutter pour le désarmement au niveau mondial, ainsi que pour l'équité des droits pour tous. En vain, malheureusement, car peu après ma mort, les Etats-Unis et l'Union soviétique se sont violemment affrontés au sujet de Cuba, et aujourd'hui, ils sont sur le point de se détruire l'un et l'autre, et le scientifique nucléaire se mit à tortiller nerveusement sa moustache.

- Les voies de Dieu sont impénétrables, même si l'on est clairvoyant, tenta de le reconforter Michel. Mais qui sont les dirigeants des superpuissances ?

- Mmmh, c'était le Président Roosevelt pour les Etats-Unis et Staline pour l'URSS. J'étais même très ami avec Roosevelt, et...

- Non, je voulais dire pendant le conflit, après votre mort.

- Oh, excusez-moi. Alors ce doit être John F. Kennedy et Nikita Khrouchtchev. Ce sont eux qui décideront si une troisième guerre

mondiale aura lieu, et si elle se produit, la quatrième guerre mondiale se fera à coups de bâtons et à jets de cailloux.

- Avez-vous rencontré ces deux dirigeants en personne ?

- Eh bien, j'ai rencontré Kennedy une fois, à la Maison Blanche, mais c'était juste avant qu'il devienne président. A cette époque, j'avais libre accès à la Maison Blanche. Mais je ne l'ai pas vraiment connu. Et je n'ai jamais rencontré le commandant russe.

- Qu'est-ce que la Maison Blanche ?

- C'est le siège du gouvernement américain. L'équivalent russe est le Kremlin. Si vous voulez, je peux vous emmener à la Maison Blanche.

Cette proposition particulière pris Nostradamus totalement au dépourvu, et il dû marquer une pause pour réfléchir quelques instants à ses éventuelles conséquences.

- Très bien, si vous connaissez le chemin, finit-il par dire.

- Mes souvenirs sont très vivaces, allez, en route, dit Albert, qui avait retrouvé sa bonne humeur, et il entraîna son nouvel ami dans les escaliers. Les enfants, qui étaient profondément endormis à l'étage intermédiaire, ne remarquèrent rien tandis que les deux scientifiques descendaient.

- Vous avez une espèce de machine volante, ou quelque chose comme ça ? chuchota Michel, pour ne pas réveiller ses enfants.

- Nous n'aurons besoin de rien de tel, répondit Albert à voix basse. Ils parvinrent au rez-de-chaussée, où Anne était plongée dans une pile de papiers, à la lueur d'une bougie.

- C'est toi ? demanda-t-elle avec circonspection.

- Oui, chérie, je sors juste me promener ; je reviens tout de suite.

- C'est une charmante épouse que vous avez là.

- Merci, Albert.

- A qui es-tu en train de parler, pour l'amour du ciel ? demanda Anne, qui ne pouvait pas voir le physicien.

- A un collègue, répondit son mari. Elle laissa son époux à ses délires ; elle savait qu'il avait l'habitude de voir des fantômes. Einstein se remit à marcher d'un pas sûr et le second scientifique commençait à être curieux de l'endroit où on l'emmenait.

- Nous allons encore descendre d'un étage, l'informa Albert, et ils descendirent dans les ténèbres de la cave, où ils devaient s'orienter à tâtons.

- Il n'y a que du vin, ici, protesta le propriétaire des lieux.

- Faites-moi confiance..., et, un pas à la fois, les deux compagnons avancèrent.

- Je n'y vois rien, j'aurais dû prendre une bougie, grogna Michel, mais alors, la cave fit place à un couloir éclairé et encadré par des murs blancs, et une personne sortit d'une des pièces transversales.

- Un membre de l'équipe, dit le scientifique nucléaire, se comportant comme s'il se trouvait tranquillement chez lui.

- Bonjour, Monsieur Einstein, le salua l'officier alors qu'ils se croisaient. Albert l'arrêta.

- Savez-vous où je peux trouver le Président ? demanda-t-il.
 - Je crois qu'il est en train de faire de l'exercice dans la piscine. Vous n'avez qu'à traverser le couloir, puis, vous tournez à gauche là-bas, et...
 - Oui, merci, je sais où c'est, l'interrompit Einstein, et les deux savants poursuivirent leur chemin.
 - Ils ne peuvent pas vous voir. Ils sont plutôt idiots, dit-il, alors qu'ils tournaient à l'angle. Ils atteignirent bientôt la piscine couverte, qu'un préposé était en train de nettoyer.
 - Le Président n'est pas là ? lui demanda Albert.
 - Non, il vient de partir pour aller au bureau ovale, et le duo fit immédiatement demi-tour.
 - Prenons l'ascenseur, on doit aller au deuxième étage, dit Albert. Une boîte mécanique emmena les deux scientifiques à l'étage supérieur, où ils sortirent. Le scientifique nucléaire frappa à l'une des portes fermées et patienta un moment.
 - « Entrez », cria quelqu'un. Einstein ouvrit la porte, qui donnait accès à un bureau de forme ovale.
 - Salut, Albert, vous venez nous rendre une petite visite ? demanda un homme en chaise roulante.
 - Oui, Théodore, j'ai cru qu'il serait bon de revenir jeter un œil.
 - Je croyais que vous m'aviez emmené voir le Président Kennedy, commenta Michel.
 - Un peu de patience, chuchota son collègue, et ils regardèrent le magnifique bureau autour d'eux, tandis que Théodore gardait le silence. C'était comme s'il avait été éteint.
 - Pourquoi est-ce que ce bureau est ovale, à propos ? demanda Michel.
 - Parce qu'ainsi, vous pouvez voir tout le monde dans les yeux pendant une conférence, répondit Albert.
 - Vous êtes un sacré boute-en-train.
 - Non, je suis sérieux. Tenez, voilà Kennedy. L'homme en chaise roulante s'était évaporé dans d'autres sphères et avait laissé place à un bel homme, d'âge moyen. Michel passa la main devant le visage du nouveau Président, mais il n'eut aucune réaction.
 - Il n'arrive pas à me voir non plus, fit remarquer Albert. Kennedy semblait pâle et avait de grands cernes sous les yeux.
 - D'habitude, il a un énorme charisme, reprit le scientifique nucléaire, faisant allusion à la solennité de la situation.
 - Max, je devais vous voir, dit soudain de Président en s'adressant à Nostradamus, qui fut pris par surprise.
 - Max, c'est son médecin personnel, expliqua Albert, c'est un rôle pour vous.
 - Un rôle pour moi ?
 - Allez-y, jouez le jeu. Et bonne chance ! Et Albert disparut dans les airs.
- Allons bon, je dois faire le sale boulot maintenant ? se plaignit Michel. Mais il serra la main du président.

- Max, vous devez m'aider à tenir debout. Mon dos me fait tellement souffrir, poursuivit son Excellence. Sa voix semblait fatiguée et il s'assit sombrement dans un canapé qui trônait au centre du bureau. Michel s'installa près de lui, lui prêtant une oreille attentive.

- J'ai besoin de plus de pilules, Max. Ils sont tellement exigeants à mon égard. La Russie déploie de plus en plus de missiles à Cuba. La situation commence vraiment à dégénérer.

- Euh, je n'ai pas de pilules, balbutia l'homme médiéval.

- Vous pouvez me faire une injection, alors. Bon sang, ce fichu corset est encore de travers.

Malgré lui, Nostradamus le poussait aux confidences, et le Président continua à soulager son cœur.

- Khrouchtchev est en train de me marcher sur les pieds. Il me prend pour un faible. Il doit probablement avoir raison. Je n'ai pas affirmé ma position pour de nombreuses questions de la plus haute importance. Ses alliés communistes pensent aussi que je suis une mauviette, et sa tête vint s'écraser contre sa poitrine, dans une attitude de défaite.

- Donnez-moi quelque chose, Max, il faut que je tienne, le supplia-t-il encore. Nous ne pouvons tout bonnement pas accepter que l'on braque des missiles en direction des Etats-Unis depuis un endroit aussi proche. J'ai envoyé tous les diplomates pour tenter d'en convaincre le commandant Russe, mais ça n'a pas marché.

Kennedy se mit à regarder devant lui avec un regard inexpressif et, d'un seul coup, perdit connaissance. Il atterrit dans le grand canapé et resta étendu là, sans bouger. Une sorte de « bip » retentit près du bureau, et Michel se leva pour aller voir ce qu'il se passait.

- Monsieur le Président, annonça une voix dans un haut-parleur, Khrouchtchev vous réclame sur la ligne. Il écoute avec attention.

- Bonjour, Monsieur Kennedy. Êtes-vous inquiets à propos de nos armes de défense qui se trouvent à moins de 150 kilomètres des côtes américaines ? Très bien, alors j'aimerais vous préciser que vos armes d'attaque ont été installées en Turquie, braquées sur nous.

Le prophète laissa échapper un grand soupir.

- A moins que vous ne trouviez normal, poursuivit le dirigeant russe, d'être le seul à avoir le droit de revendiquer la sécurité pour votre pays ?

- Je ne suis pas celui que vous croyez, répondit Michel, mais son interlocuteur ignora son intervention.

- Je vous propose donc la chose suivante, dit Khrouchtchev, imperturbable. Nous sommes prêts à retirer nos armes de Cuba et à faire une promesse aux Nations Unies. Alors, vous devrez retirer vos armes de Turquie et faire la même promesse. Êtes-vous d'accord ?

Soudain, quelqu'un frappa à la porte du bureau ovale et, surpris, le savant provoqua un dysfonctionnement magnétique dans le tableau de bord et coupa la communication avec le commandant russe. Le vice-président Johnson ainsi que d'autres supérieurs officiels entrèrent dans le bureau. Ils

furent visiblement choqués de voir leur dirigeant étendu sans vie sur le canapé, et se précipitèrent à ses côtés.

- Il est en vie, dit Johnson, soulagé, tout en vérifiant son pouls.

- Il s'est évanoui plusieurs fois au cours des dernières semaines, dit l'un des ministres avec morosité.

- Je vais appeler Max Jacobson, proposa le Général.

- Êtes-vous certain que ce soit une bonne idée ? demanda Johnson. Vous savez qu'au Parlement, ils l'appellent le docteur Miracle.

- Oui, mais le Président ne veut pas voir d'autre médecin, dit le Général, et ils décidèrent qu'il valait mieux prévenir Jacobson, qui vivait dans l'aile ouest. Le médecin personnel de Kennedy arriva bientôt à la hâte et examina son employeur.

- Il s'est évanoui, à cause d'un manque des substances requises, diagnostiqua-t-il rapidement. Il releva la manche du Président et lui administra une injection. Bien entendu, et à la grande surprise de Nostradamus, dès que la substance lui fut injectée, John F. Kennedy reprit lentement mais sûrement connaissance.

- Merci, Max. Vous avez vraiment la manière de me soutenir contre vents et marées, marmonna son patron, tout en s'asseyant avec peine.

- Monsieur le Président, nous ne voulons pas vous causer de soucis inutiles, dit le Général avec nervosité, mais nous avons des nouvelles extrêmement importantes à vous donner.

- Très bien, allez-y, répondit John, encore un peu sonné.

- Eh bien, les nouvelles photos montrent clairement que les missiles russes sont toujours installés à Cuba. Toute la haute hiérarchie de l'armée s'accorde à penser que nous devrions apprendre une leçon aux Russes, et passer à l'attaque.

Un membre de l'équipe apparut à la porte.

- Monsieur le Président, dit l'employé, Monsieur Sukarno est ici. Puis-je vous l'envoyer ?

Kennedy accepta et répondit hâtivement à ses collègues.

- Il me reste un médiateur qui devrait réussir, je pense. C'est le Président de la République Indonésienne. Il est en contact étroit avec le commandant russe. Sukarno entra et les Américains le saluèrent.

- Veuillez vous asseoir, proposa Kennedy, mais Sukarno déclina son offre et se mit à parler avec agitation.

- Après l'incident avec votre avion, le B-25, je suspecte le gouvernement américain de vouloir causer ma perte, et puisque je soupçonne fortement la présence de micros dans cette pièce, je demanderais au Président d'accepter que cette discussion ait lieu dans sa chambre à coucher.

Le Général prit son supérieur à part.

- Nos renseignements nous mettent en garde contre d'éventuelles tentatives d'assassinat à votre rencontre, murmura-t-il.

- Dans ma chambre ? Et par lui ? Non... Et de toute façon, je refuse de perdre ma liberté, résolut Kennedy, et il quitta le bureau avec Sukarno. Michel suivit les deux Présidents, qui prirent l'ascenseur à l'étage

supérieur. Une fois arrivés, les deux dirigeants se remirent en marche, mais celui qui les suivait oublia de sauter de la boîte à temps. Les portes de l'ascenseur se refermèrent trop vite et il fut emmené en bas, au sous-sol, où les portes s'ouvrirent automatiquement. Ne sachant comment faire fonctionner cet outil de transport, il sortit et se retrouva dans le même couloir, à la moquette rouge.

Je ferais mieux de rentrer chez moi, songea Michel, j'en ai assez vu.

Il reprit la même route pour revenir, et il se mit soudain à faire sombre à nouveau. Après un moment, il vit une lumière briller au loin, qui se révéla provenir de l'escalier de son cellier. Il trébucha en montant les escaliers, le moral en berne.

- C'est toi ? demanda Anne, toujours avec des papiers dans les mains. Il s'approcha de sa femme à pas feutrés et s'assit avec elle à la table.

- Où est ton collègue ? le taquina-t-elle, tout en regardant des images de plantes. Tout recroquevillé, il posa les coudes sur la table et poussa un soupir.

- Ça va ? poursuivit-elle.

- Anne, il y a des fois où j'ai l'impression de devenir fou, finit-il par dire.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Le monde du futur est au bord de l'explosion. C'en est tout simplement trop pour moi.

- Viens là, dit-elle, et il s'agenouilla près d'elle et posa la tête sur ses genoux. Anne caressa les rares cheveux qu'il lui restait.

- C'est juste que je me sens tellement responsable de l'avenir du genre humain, se lamenta-t-il. Mon parcours de vie passe en plein dans l'enfer.

- Tu es un être d'exception, dit-elle, essayant de l'encourager.

- Anne, à partir d'aujourd'hui, n'ouvre plus la porte à toutes ces âmes tourmentées qui réclament constamment de l'aide, d'accord ? Je ne peux tout bonnement plus en supporter davantage pour le moment.

- Très bien. Mais vas te reposer à présent. Demain est un autre jour, et ils allèrent se coucher.

La dépression de Michel déclencha une nouvelle crise de goutte. Celle-ci était violente, et il dut garder le lit pendant un mois. Sa femme répondait à tout son courrier à sa place, depuis les requêtes d'interprétation d'horoscopes jusqu'aux conseils relatifs à des maladies, provenant des quatre coins du monde. De temps en temps, elle tombait sur une bravade dialectique d'un scientifique désirant argumenter d'un quelconque sujet de controverse, qu'elle ignorait tout simplement. Pour la plupart, il suffisait de renvoyer un courrier standard rédigé en français, disant que le docteur n'était pas en mesure de répondre à leur lettre, ceci en raison de circonstances particulières.

- J'engagerais bientôt un assistant pour s'occuper de ma correspondance, promit son mari, cloué au lit et terrassé par la douleur.

- Oui, nous en avons cruellement besoin, admit Anne. Elle commençait elle aussi à être fatiguée. André et Diane entrèrent et commencèrent à sauter sur le lit.

- Eh, vous deux, laissez votre père tranquille, il est malade, ordonna leur mère d'un ton irrité, et elle tira les rideaux afin de séparer cet espace avec le reste de la pièce.

- Je suis désolé de te causer autant de complications, s'excusa son époux.

- Ne t'en fais pas, tout va bien, dit Anne, en s'asseyant d'un côté du lit. Mais il se passe quelque chose d'étrange... La grande boîte de noix de muscade est de nouveau vide !

Il ne répondit pas et se retourna dans le lit, simulant la douleur.

- Eh, arrête ton cinéma. J'exige de savoir ce que tu fais avec ça, insista-t-elle sincèrement, mais il refusa de répondre.

- Qu'est-ce que tu me caches ?

- Je l'utilise simplement pour certaines expériences, répondit-il vaguement. Mais elle désirait savoir ce qu'il faisait exactement avec le condiment. Il ne voulait pas le lui dire. Il finit pourtant par céder.

- Très bien, je l'inhale, reconnut-il.

- Mais pourquoi diable est-ce que tu fais ça ?

- Je l'inhale parce que cela stimule mon imagination.

Anne se mua brusquement en bloc de glace.

- Je refuse de m'échiner pour un drogué, dit-elle résolument.

- Un drogué ? Michel s'indigna tel un enfant vexé et se retourna pour lui faire face.

- C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, poursuivit-elle.

- Chérie, de quoi tu parles ? et il essaya de s'asseoir, en poussant des geignements.

- A cause de toi, on marche tous sur des œufs, dans cette maison !

- J'ai cru que tu disais que tout allait bien ?

- Oui, c'est ce que tu as cru. Mais c'est faux. Tu vois tout, tu ressens tout, mais pas ce qui concerne ta propre famille. Tout tourne autour de ta personne, et maintenant, ça !

Il la laissa soulager sa pensée.

- Et cette façon infernale que tu as de toujours te contrôler ! l'accusa-t-elle. Tu ne te laisses jamais aller. J'aimerais mieux que tu me frappes de temps en temps, et elle le repoussa dans son lit avec moquerie.

- Calme-toi un peu, je t'en prie, tu vas effrayer les enfants.

- Ils sont déjà effrayés, cria-t-elle, simplement pour s'assurer qu'ils l'entendraient. Il s'aperçut qu'il ne pourrait rien dire pour l'apaiser, alors il se tut.

- Et notre vie sexuelle non plus, elle n'est pas normale, laissa-t-elle exploser. Je croyais que les Juifs étaient doués pour la chose, mais tu ressembles davantage à la statue d'un saint. J'aimerais bien que tu aies un orgasme normal de temps en temps, comme un homme normal ! et elle partit, furieuse. Michel rampa hors du lit et tenta de la rejoindre en boitillant.

- Oh, tiens, sa sainteté peut marcher, d'un seul coup! Je me suis donc pliée en quatre pour rien. Je ne veux plus jamais te voir, et elle dévala les escaliers et claqua la porte si fort que toute la maison vibra.

Elle a raison ; je suis un drogué, songea-t-il. Je désire tellement voir des images du futur que j'en suis sans doute devenu insensible. Je vais me tenir à l'écart de tout ça à partir de maintenant, et il se traîna à nouveau sous les couvertures en laine.

Leur dispute n'alla pas en s'apaisant, et Nostradamus fut obligé de répondre lui-même à ses lettres, sa femme, d'ordinaire si énergique, refusant de faire quoi que ce soit de plus pour lui. En fait, elle refusait de faire quoi que ce soit. Par chance, les enfants étaient assez grands pour se débrouiller tout seuls. Souffrant toujours de sa crise de goutte, il écrivit une lettre à Jean Dorat, l'un de ses admirateurs de Paris. Le professeur de scolastique renommé aurait peut être un bon étudiant qui pourrait l'assister. Sa femme, cependant, s'était retirée dans la maison de jardin et les époux s'évitèrent pendant des semaines. Jusqu'à ce que, une nuit, un coup retentisse à la porte d'entrée.

Encore un de ces désespérés, songea le savant, en se rendant d'un pas traînant vers l'entrée.

- Fichez-moi la paix ! cria-t-il, mais on continuait à frapper et, à contrecœur, il alla ouvrir la porte.

- Vous avez un problème d'ouïe, ou quoi ? et il regarda intensément la personne qu'il avait prit pour un malheureux et qui se tenait sur le pas de la porte.

- Juste ciel ! Mais ce n'est pas possible !

Le fantôme de François Rabelais, son camarade d'études d'antan, était apparu devant lui.

- Par Jupiter, le diable me joue des tours, jura Michel.

- Calme-toi, mon gars, calme-toi. C'est vraiment moi, dit François d'une voix apaisante. J'ai cru que tu sentirais ma venue, mais apparemment, je me suis trompé. J'arrive à un mauvais moment ?

- Hmm, non, bien sûr que non. Enfin, oui, peut être. Je suis comme qui dirait en plein milieu d'une crise conjugale, mais viens, entre, et ils se donnèrent une accolade.

- Je suis peut être venu pour t'aider, suggéra François alors qu'ils se dirigeaient vers la salle-à-manger. Ils s'assirent près de l'âtre.

- Qu'est-ce-que tu fais ici ? demanda Michel. Je croyais que tu étais le médecin de la Cour du vice-roi de Piedmont.

- Oui, je l'étais, mais maintenant je travaille pour le Pape, à Avignon. Où est ta femme ?

- Elle est dans la maison de jardin, répondit-il d'un air abattu.

- Des enfants ?

- Oui, six. Ils dorment tous.

- Je meurs de soif. Tu as quelque chose à boire ? demanda François. Et Michel se rendit à la cuisine. Quand il revint avec de la bière, Rabelais avait subitement disparu.

Est-ce que j'aurais véritablement perdu la tête, après tout ? se demanda-t-il sérieusement. Mais alors, il entendit un bruit inhabituel dans le jardin et réalisa qu'il n'avait pas rêvé ; François était en train de convaincre son épouse de sortir de la maison de jardin.

- Alors comme ça, mon mari m'envoie un médiateur, railla Anne, lorsque l'étranger s'immisça dans son lieu de retraite.

- Oh, non, vous vous méprenez. J'ai eu la prémonition que mon ami avait des ennuis, et j'ai décidé de venir lui rendre visite de mon propre chef.

- Ah, encore un devin, dit-elle avec dédain.

- Vous êtes en train de parler de l'ambassadeur du Pape, vous savez !

- Vous pourriez même être le Pape en personne que ça me serait égal, espèce de sale mufle arrogant, et elle le repoussa hors de la maison de jardin.

- Où as-tu déniché une femme pareille ? demanda François, les oreilles en feu, alors qu'il revenait dans la salle-à-manger.

- Dans une horde de chevaux sauvages, grogna Michel.

- Est-ce là un extrait de tes vers obscurs ?

Mais l'astrologue secoua la tête.

- Eh bien, cela explique beaucoup de choses, mais laisse-moi te regarder. Cela fait des siècles que l'on ne s'est pas vu, et ils se dévisagèrent.

- Tu as toujours autant de cheveux sur le crâne, dit Michel.

- Oui, ils poussent encore tous les jours. Et toi, tu es en pleine forme pour ton âge.

- Merci, tes yeux et ta langue sont plus acérés que jamais. Tiens, voilà ta bière, et ils se rassirent près du feu.

- J'ai du mal à croire que toi, entre tous, un Cathare libre-pensant, tu travailles pour le Pape, reprit Michel.

- Et pourquoi pas ? Ton ami est ton ennemi, bien que je soutienne totalement le Pape Pie IV. C'est un dirigeant spirituel très intègre, et ce n'est que dans les basses sphères qu'il y a des problèmes.

- Quel genre de position spirituelle occupes-tu ?

- Le Pape m'envoie enquêter secrètement sur les inquisiteurs et les évêques, pour voir s'ils appliquent les doctrines d'une façon pure.

- Bonté divine, en plein dans la fosse aux lions...

- Oui, la vie doit être vécue sur le fil du rasoir, répondit François.

- Je suis d'accord avec toi là-dessus. Alors, toi aussi tu vis en célibataire ?

- Parfaitement. Si j'avais décidé d'avoir une famille, j'aurais dû choisir un autre métier. Mais je suis sûr que tu as des ennemis toi aussi.

Soudain, Anne entra et les deux hommes la regardèrent avec curiosité, tentant de sonder son humeur.

- Je regrette d'avoir été si grossière, s'excusa-t-elle.

- Peu importe, ne vous en faites pas. Pourquoi ne vous asseyez-vous pas avec nous ? suggéra l'hôte inattendu, et elle prit une chaise.

- François est un de mes anciens camarades d'études. Nous avons perdu contact à cause de mes années d'errance, expliqua Michel avec pudeur. Mais Anne ne voulait pas échanger le moindre mot avec son mari et ne regardait que leur visiteur spirituel.

- Alors comme ça, voici la femme qui résiste au grand maître, la titilla Rabelais.

- Le grand maître ? répéta-t-elle avec indignation. La semaine dernière, il s'est coincé la barbe dans la porte d'entrée, en voulant la fermer. Tous les passants avaient là une occasion en or pour lui administrer une fessée.

François se mit à éclater de rire d'une façon si exubérante que c'en fut presque effrayant.

- Votre mari est un génie en ce qui concerne la vie intérieure des êtres humains, mais sur Terre, il peut parfois se montrer godiche, comme tout le monde, dit-il, se remettant de sa crise de rire. Toutefois, Anne n'était pas convaincue.

- Je sais qu'il est célèbre dans le monde entier grâce à ses publications, reconnut-elle, mais je ne suis pas convaincue de sa supériorité. Il y a un an, il a pris le maire pour un fantôme et lui a foncé dedans.

François se remit à rire.

- Comment puis l'expliquer ? Aide-moi, Michel.

- Je fais simplement tout mon possible pour laisser les choses telles qu'elles sont, répondit-il vaguement.

- Il s'enferme tout le temps dans le mystère et ne dit jamais rien sur ce qu'il se passe dans sa tête. Il est comme une huître, ajouta-t-elle.

- Oui, en effet, votre mari est réservé, et moi, j'ai la langue bien pendue à côté. Mais vous savez que la parole est d'argent, et que le silence est d'or. Mais Anne ne fut pas impressionnée.

- Le Bien et le Mal sont réunis en chaque personne, continua François, et il n'y a personne qui ne le sache mieux que votre mari.

- Oui, je sais. Je manifeste souvent ma colère, mais pas lui.

- Si votre mari devait manifester sa colère, il pourrait détruire le monde. C'est pourquoi il doit se montrer extrêmement prudent, à la fois avec les paroles qu'avec les actes. Il se doit de garder sa conscience toujours en éveil, et dans ce domaine, votre mari a été très gâté.

- Vous voulez dire que si Michel devait être en colère contre moi, il pourrait vraiment me faire mal ?

- Une personne ordinaire pourrait mourir en se battant avec lui, ou bien tomber gravement malade, mais vous, vous êtes une femme forte, et vous pouvez en supporter beaucoup. Vous êtes Platon.

- Platon ? Vous me comparez au philosophe grec ?

- En plus d'être le nom d'un philosophe, Platon signifie également « large d'épaules », en grec, les interrompt Michel.

- Oh, d'accord. Je suis assez forte pour pouvoir prendre en charge mon mari, et il y eut enfin un léger rapprochement entre les deux époux de nouveau.

- Oui, tout à fait, mais c'est précisément parce qu'il sait comment contrôler ses sens avec la plus rigoureuse des disciplines. Car, plus l'esprit est fort, plus la bête est puissante, dit Rabelais avec sagesse.
- Vous avez beaucoup d'admiration pour mon mari, dit-elle, encore méfiante, mais si je ne m'abuse, vous dites qu'il doit se montrer extrêmement prudent pour ne pas perdre le contrôle ?
- Tout à fait ; il ne peut pas se le permettre. Même un flot de pensées déchaîné aurait des conséquences terribles. Vous voyez ? Les pensées sont une énergie.
- Vous pouvez m'expliquer ?
- Très bien, prenez cette chaise sur laquelle vous êtes assise, par exemple. Elle n'est pas apparue de nulle part. Il y a d'abord eu l'image mentale d'une chaise, et ensuite, il y a eu la matière. Dans le cas de la chaise, c'est le bois entre les mains du charpentier.
- Hmm, on dirait une prédiction qui se réalise, proposa-t-elle.
- Tu vois, Michel, ta femme a des connaissances occultes.
- S'il avait partagé ses connaissances avec moi plus tôt, nous n'aurions pas eu cette dispute.
- Oui, il serait bon de communiquer davantage avec ta femme, dit François à son ami.
- Je commence à croire que c'est vrai, admit Michel. La crise conjugale touchait à sa fin, et ils fêtèrent cela avec une bière.
- Il est temps pour moi de vous quitter, mes amis, annonça finalement François.
- Vous pouvez rester ici, vous êtes le bienvenu, proposa Anne.
- Merci, j'apprécie votre hospitalité, mais je me suis déjà organisé pour séjourner au Cygne.
- Avant que tu partes, je voudrais te montrer quelque chose, dit Michel.
- D'accord, mais je vais devoir d'abord passer à la salle de bains, répondit François, et le prophète le précéda dans sa salle de travail. Tandis qu'Anne montrait à l'invité où se trouvait la salle de bains, il lui murmura quelque chose à l'oreille : « Anne, votre mari est extrêmement intelligent. Essayez de lui donner du lest dans votre cœur. Chez l'être humain, seule l'âme peut se transcender ; et Dieu l'aime. » Et sans attendre de réponse, il s'éloigna. Le pesant message fit lentement son chemin dans son esprit, et elle finit par comprendre qu'elle avait un rôle important à jouer. Dans le grenier, Michel attendait de montrer à son ami le fragment de mosaïque orné du serpent.
- Tu dois savoir ce que c'est, dit-il lorsque François arriva.
- Mon Dieu, un morceau de la mosaïque de Madeleine de Montségur, s'exclama ce dernier, et il saisit précautionneusement l'objet séculaire.
- Il ne provient pourtant pas de là-bas. Il vient de La Roque, près de la Durance.
- Eh bien, quoi qu'il en soit, prends-en bien soin. Mais je dois y aller à présent, et il lui rendit le fragment. Les deux hommes échangèrent une étreinte fraternelle.

- Sois prudent. Ne te fais pas tuer, le mit en garde Michel alors qu'ils descendaient les escaliers.
- Et toi, prends garde à ne pas dévaler de ton échelle de Jacob, plaisanta son ami. Lorsqu'ils arrivèrent en bas des escaliers, il dit au-revoir à Anne. A la porte d'entrée, les hommes échangèrent encore quelques mots.
- Merci pour tout, François, et gardons le contact.
- Oui, c'est aussi ce que tu as promis il y a quarante ans, répondit son ange gardien tandis qu'il se retirait.
Il est incorrigible, ce Rabelais, songea Michel avec une pointe de tristesse, tout en le regardant s'éloigner.

Le jour suivant, un dénommé Christophe de Chavigny arriva à la station de Salon de Provence. Il se renseigna pour savoir où se trouvait la maison du prophète. On répondit immédiatement à sa demande, certains désiraient même accompagner le jeune Parisien dans l'espoir d'apercevoir leur mythique concitoyen. L'étudiant distingué de Jean Dorat avait hâte d'être pris sous l'aile du grand maître, et ce fut le boucher qui le déposa en face de la porte, avec sa charrette. Un sac de côtelettes d'agneau sous le bras, l'étudiant au nez retroussé se présenta.

- Ah, mon sauveur de Paris, l'accueillit Nostradamus, et puisque la maison était apparemment trop petite, il envoya son assistant, sans les côtelettes d'agneau cette fois, à une auberge pour la nuit.

D'abord, je vais vérifier quel genre d'individu il est, décida Michel, en jetant un œil dans le sac de viande. Christophe se révéla être un véritable disciple. Il n'avait pas besoin d'une instruction complémentaire ; il comprenait sur-le-champ ce que son maître voulait de lui. Il exécutait ses tâches avec un tel dévouement que son patron s'en trouvait parfois consterné. Le jeune Parisien était également au fait des dernières tendances philosophiques, y compris de la pensée rationnelle, et il était tout aussi compétent dans les langues classiques. Cependant, Anne avait installé un nouveau bureau pour l'assistant et avait déménagé son mari dans la salle-à-manger. Après un mois, le savant dut reconnaître que la présence de De Chavigny était pour lui un véritable don du ciel.

Ma correspondance n'a jamais été autant à jour, remarqua-t-il avec joie.

Il commençait à se faire vieux, et craignait de ne pas pouvoir venir à bout de ses *Prophéties*. Mais à présent, il disposait d'assez de temps pour pouvoir s'en occuper. Il s'était déjà exercé par le passé à n'avoir besoin que de quatre à cinq heures de sommeil par nuit, mais c'était principalement parce que l'état d'éveil était mieux indiqué pour voyager de l'autre côté. Cette nuit-là, le gratte-papier s'était retiré dans son auberge, qui se situait à quelques rues de là, et les enfants étaient tous endormis. Par simple précaution, le maître verrouilla la porte de sa chambre.

Je crois que je vais essayer une autre technique, se dit-il, et il se dirigea vers le tabouret de cuivre, dont les pieds correspondaient à l'angle formé par l'inclinaison des flancs des pyramides d'Egypte.

Désormais, je ne toucherai plus à la noix de muscade ni aux huiles hallucinogènes, décréta-t-il. Je ne peux pas m'abandonner à la folie. Et il commença à fredonner, près du tabouret.

- Non, ça ne marche pas, grogna-t-il, et il décida d'essayer le lit de méditation.

Chapitre 10

*D'amitié les deux grands maîtres se lient
Leur grand pouvoir se verra augmenté
La terre neuve sera à son zénith
Le nombre de Rouges recompté*

Au milieu de la nuit, l'explorateur des cieux se retrouva en train de survoler une ville moderne, où circulaient des voitures sans chevaux et garnies de lumières à l'avant et à l'arrière. Il descendit afin de voir cette merveille de plus près et se mit à errer dans les rues et les parcs, généreusement éclairés. Après un petit moment, un imposant bâtiment apparut droit devant lui, et il crut le reconnaître.

Il doit s'agir des locaux du Parlement, où Hister s'est suicidé, suspecta-t-il. Ses suppositions se trouvèrent confirmées par un monument situé devant le bâtiment. Berlin s'était admirablement bien remis de la violence redoutablement destructrice de la guerre, qui avait laissé d'immenses décombres derrière elle à l'époque. Une rivière courait en diagonale le long de la ville éclairée, et il décida de suivre son cours, ce qui l'amena à une cour d'église, où il aperçut quelqu'un en train de se traîner au bord de l'eau. Un homme à l'allure négligée poussait un chariot rempli de bric-à-brac.

Me voilà arrivé à une impasse, songea Michel, et il abandonna cette voie. Il reprit de la hauteur, pris un virage serré et retourna à la Potsdamer Platz. C'est tellement agréable de voler comme un oiseau, jugea-t-il, et, tel un jeune dieu, il déploya ses ailes. Dans le grand parc trônait un porche majestueux, couronné d'un char grec, qu'il traversa audacieusement de part en part. Une fois qu'il eut franchi la barrière d'entrée, il buta en plein contre une sorte de champ électrique, dont le choc le fit tomber au sol.

La fierté précède toujours la chute, se réprimanda-t-il pour la frivolité de son comportement, et, un peu abasourdi, il tenta de comprendre ce qui lui était arrivé. Il examina les lieux avec prudence, mais il ne voyait rien. Le fantôme déchu se redressa et testa ses capacités à voler.

Très bien, c'est toujours intact, pensa-t-il avec soulagement. Mais contre quoi ai-je buté ? Curieux, il se rendit vers l'endroit où le choc avait eu lieu et inspecta le périmètre.

« Il doit bien y avoir quelque chose », bougonna-t-il, et sa main se heurta soudain à un champ de tension, faisant apparaître une surface bleue.

Seigneur, l'avenir est plein de surprises ! Et, prudemment, il longea le champ magnétique, qui réagissait toujours lorsqu'il le touchait. Cela ressemblait à un mur invisible qui séparait la ville en deux parties. Le but qu'il desservait était un mystère pour lui, mais il désirait vraiment savoir. Les gens qui vivent ici doivent en savoir davantage à ce sujet, et, avec un

élan renouvelé, il décida de suivre un passant, qu'il choisirait au hasard. Depuis les hauteurs de la ville, il remarqua le même clochard avec son chariot. Et puisque ce dernier représentait le seul signe de vie des environs, il plongea à sa rencontre.

- Eh, oh ! cria-t-il, mais le Berlinois au chapeau de travers ne l'entendait pas et continuait à flâner. Cette fois, le fantôme atterrit juste en face de lui, mais l'homme poursuivit sa marche, imperturbable.

Il ne me voit pas ni ne m'entend, comprit Michel, qui se mit à délibérer sur la façon dont il pourrait attirer son attention. Il lui fallait faire preuve d'ingéniosité.

- Eh, Napoléon, tenta-t-il. La proie mordit immédiatement à l'hameçon, et le vagabond s'arrêta net.

- Ami ou ennemi ? voulut-il savoir.

- Ami !

- Génial, enfin un compatriote ! Quel est ton grade ? demanda le pauvre diable. Il ne devait plus avoir toute sa tête.

- Maréchal, répondit Michel en rentrant dans son jeu.

- Je ne t'avais pas demandé d'attaquer la Russie ?

- Oui, mais Moscou a été envahi depuis.

- Parfait. Comme ça, je peux m'occuper de tout mon barda, et il se remit à marcher.

- Est-ce que vous savez pourquoi il y a un mur électrique tout autour de Berlin ? intervint le maréchal.

- Vous êtes stupide ou quoi ? Il y avait un mur, avant. Il était en pierre, mais mes courageux hommes l'ont abattu il n'y a pas si longtemps. J'ai encore une photo, et il prit un article de journal de la poche intérieure de son manteau. Le savant regarda la photographie de la démolition du mur de séparation et en lut la légende. « Chute du mur de Berlin*. Cela fait à présent deux ans que le rideau de fer qui séparait l'Est et l'Ouest s'est effondré. Toute l'Allemagne sera réunie aujourd'hui pour commémorer la date de sa chute, et participer aux concerts et aux débats qui sont prévus pour cette journée, entre autres activités. Le mur avait été bâti pour mettre fin au flot de migration vers l'Ouest libre. »

Cela explique donc pourquoi il y a un champ magnétique à travers la ville, comprit-il. Des années de frustration ont dû donner une charge psychique au mur.

- Qui sont vos hommes ? demanda-t-il alors.

- Je ne sais pas qui ils sont ; ils m'ont poussé à l'exil, mais je peux vous montrer où ils sont.

- Très bien, montrez-moi, demanda Michel. Il voulait comprendre la façon dont le conflit avait été résolu. Le vagabond se remit à pousser son chariot et les deux hommes firent route vers la partie est de la ville. Après avoir traversé l'Alexanderplatz, le clochard s'arrêta en face d'un grand et grossier bâtiment.

* 1989

- Nous y voilà, l'ancien poste de police dont j'étais le responsable. Vous pouvez entrer et poser vos questions.

- D'accord, répondit le savant. Il lui donna un franc et se dirigea vers l'entrée.

- Nay, Pau, Léon, plus feu qu'à sang sera, cria le clochard dans son dos. Michel se retourna, interloqué d'entendre un vers de sa création, récit dans le désordre. Mais l'homme regardait dans une autre direction et, un peu plus loin, il flanqua un coup de pied dans un réverbère, qui s'effondra aussitôt.

Waouh, c'est surprenant, mes vers seront connus dans l'avenir, et, ravi, le savant pénétra dans le bâtiment délabré. De l'autre côté de l'entrée se trouvait une pièce lugubre et vide, et il décida de monter l'escalier en marbre.

Où sont ces hommes courageux dont il parlait ? En haut, il eut un peu d'espoir, car il aperçut quelques hommes occupés à quelque chose. Ils se révélèrent toutefois n'être que des domestiques. Il retourna en bas et, alors qu'il était sur le point de quitter les lieux, il entendit un grand bruit, annonciateur d'une activité, provenant de la grande pièce.

Que diable peut-il bien se passer là-dedans ? Et, curieux, il entra dans la pièce, qu'il trouva soudain pleine de monde.

J'ai dû spontanément reculer de plusieurs années dans le temps, spécula-t-il. Il se mêla à la foule, les oreilles grandes ouvertes. Il s'agissait d'une conférence de presse et les journalistes s'étaient réunis par centaines pour voir les chefs de partis de l'Etat communiste les plus prestigieux.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à un reporter, qui l'avait pris pour un collègue étranger.

- Nous n'avons jamais pu poser de questions directement, lui répondit l'Allemand de l'Est, se battant avec le flash de son appareil, mais on dirait que cette fois, Schabowski est prêt à s'incliner face à la demande. Le parti va regagner l'appui du peuple grâce à une approche plus ouverte.

- Et s'il n'y parvient pas ?

- Alors notre pays va se vider progressivement, en dépit de tous ses kilomètres de murs et de barrières, et il s'excusa avant de se frayer un chemin aux premiers rangs. Pendant ce temps, ses collègues posaient toutes sortes de questions, auxquelles on proposait toujours le même type de réponses, jusqu'à ce qu'un journaliste français soulève la question la plus importante avec un allemand écorché.

- Quand est-ce que nos concitoyens seront libres de se rendre à l'Ouest ? demanda-t-il simplement. Les journalistes ne prirent pas vraiment sa question au sérieux, car ils s'attendaient à ce que Schabowski trouve une façon d'esquiver la requête sans tout à fait y répondre. Mais, face à cette foule venue des quatre coins du monde, le dirigeant du parti eut soudain l'impression d'être mis en procès, et il ne pipa mot.

Comment puis-je continuer à leur raconter tous ces mensonges, s'alarma-t-il, et, traversé par une sueur froide, il commença alors à s'ouvrir.

- Aujourd'hui, enfin, d'après mes connaissances, une décision a été prise. Et, euh, nous avons décidé... Eh bien, que chaque citoyen soit enfin autorisé à traverser la frontière. La foule en resta abasourdie.

- Quand est-ce que cette loi prendra effet ? demanda immédiatement un journaliste. Schabowski fouilla un peu dans ses papiers, puis jeta un regard aux membres de son personnel, qui ne savaient pas non plus ce qu'il fallait faire.

- Eh bien, à ce que j'en sais, cela prendra effet..., dès maintenant. La conférence de presse avait tellement pris des airs de carnaval que tout le monde se demanda si c'était vrai, jusqu'à ce que quelqu'un se mette à courir hors de la pièce et s'écrie à pleins poumons : « les frontières sont ouvertes ! » La nouvelle se répandit en ville comme une traînée de poudre et bientôt, les Berlinoises de l'Est se rendirent en masse vers le Mur pour vérifier s'ils pouvaient vraiment pénétrer à Berlin Ouest. Nostradamus les suivit en flottant dans les airs.

C'est incroyable ce qu'une simple petite question de ma part peut provoquer. A partir de maintenant, je vais vraiment devoir laisser le destin suivre son propre cours.

Le Mur se révéla être toujours infranchissable, et des milliers de personnes assiégèrent les garde-frontières de manière pacifique. Ils furent soudain assaillis par une horde de journalistes.

- Est-ce que je dois comprendre que le Mur doit s'ouvrir aujourd'hui ? balbutia le chef des gardes.

- Oui, sous l'ordre de Schabowski, répondirent-ils tous à l'unisson. L'officier attendit un moment pour voir s'il recevrait des instructions formelles, puis il céda à la pression générale et ouvrit les passages de frontière.

Par chance, l'Armée Rouge n'intervint pas. Submergés par l'émotion, les Berlinoises de l'Est traversèrent la frontière, où ils furent rejoints par les Berlinoises de l'Ouest, qui accoururent en masse à leur rencontre et les accueillirent avec force applaudissements. Le savant se délectait de la scène, alors que de complets étrangers s'étreignaient sous la Tour de Brandenburg et éclataient en larmes de joie et d'incrédulité. Le monument Berlinoise avec le char grec reposait dans un no man's land depuis de si longues années que les gens furent saisis d'émotion en parcourant des doigts la froideur de ses piliers. Un habitant de la ville paraissait comme un fou sous la porte d'entrée et, exalté, ne cessait de crier : « *Ich bin ein Berliner !* ».

N'est-ce pas l'homme de la Maison Blanche ? s'interrogea Michel, mais il se trompait complètement : il s'agissait du futur clochard qui se prenait pour Napoléon. L'homme, qui, jusqu'à présent, n'était pas encore tombé dans la décadence, se mit soudain à embrasser tout le monde, et le savant eut droit lui aussi à un gros bisou. Les frontières étaient désormais définitivement ouvertes, et plusieurs hommes forts avaient déjà commencé à démolir le Mur.

- Souvenir à vendre ! plaisanta l'un d'eux, en brandissant un bout de Mur dans la main. Le spectateur français quitta alors le festival national et, le cœur léger, se remit en route pour la Renaissance.

Enfin une histoire qui finit bien, songea-t-il, en retournant dans son corps. J'aimerais que cela arrive plus souvent... Puis, il sauta hors de son lit. On était au beau milieu de la nuit, et il descendit les escaliers sur la pointe des pieds, en direction de la chambre.

- Anne, murmura-t-il, tu dors ?

- Oui, mais viens au lit, et il se glissa doucement à ses côtés et s'endormit.

Une nouvelle journée se levait et le vent soufflait de l'air frais à travers les fenêtres. Bien reposé, le savant se rendit en bas et trouva sa femme en train de repasser dans la salle-à-manger.

- Tu te lèves tard, dit Anne, tandis qu'un nuage de vapeur s'élevait de la table à repasser.

- Nous ne recevons personne aujourd'hui. Ce n'est pas le travail de la gouvernante ?

- Cela fait deux jours qu'elle est malade.

- Oh, je n'avais pas remarqué, marmonna-t-il en s'appuyant contre le panier à linge.

- J'ai des tonnes de paperasses à m'occuper aujourd'hui avec Christophe, mais j'aimerais aller me promener toute la journée avec toi demain, proposa-t-il.

- Ce ne sera possible qu'après demain, parce que demain, ma sœur vient nous rendre visite.

- Parfait, c'est entendu, dit-il, en jouant avec le dé à coudre.

- Est-ce que tu veux que Jacqueline te confectionne une autre robe ? demanda-t-elle.

- Oui, ce serait super. Mais pas une noire ; marron, ce serait bien.

- Pourquoi ne lui dirais-tu pas ? Ca lui ferait plaisir.

- Très bien, je le ferai. Tiens, à propos, j'ai vécu une expérience incroyable la nuit dernière, dit Michel, essayant de l'impliquer davantage dans son monde. Ca ressemblait à Jéricho, mais c'était en Allemagne.

- Ah, ces murs qui tombent en ruines par la force de la religion, répondit-elle, et elle reposa le fer à repasser sur son support.

- Oui, mais pas par la foi en Dieu, mais par celle de la foi en la liberté.

- Ca me plaît assez, et elle commença à repasser le vêtement suivant tandis qu'il tirait sur le tissu pour en ôter les plis.

- J'aime bien quand tu me parles de ton autre vie, dit-elle, brusquement timide, et, pour la première fois, il la vit rougir. Christophe descendit du grenier.

- Maître, le Comte Ercole de Florence n'a toujours pas reçu vos recommandations. Je crains que les traductions se soient trouvées perdues dans le courrier. Vous voulez que je vous en prépare de nouvelles ?

- Non, écrivez-lui seulement qu'il doit bien chercher dans ses documents administratifs. Ce drôle de bonhomme essaye simplement d'éviter de payer, et les deux hommes remontèrent les escaliers en discutant.

Après la visite de Jacqueline, Anne et Michel sautèrent tôt du lit le matin suivant, emmenèrent un panier à pique-nique rempli de bonnes choses et partirent dans les champs et la forêt du coin. Après avoir passé une agréable journée ensemble, le couple se remit en route pour la maison, le panier plein de plantes et de fleurs. Sur le chemin, ils croisèrent le prêtre, qui se précipitait à leur rencontre.

- Docteur, avez-vous appris la mauvaise nouvelle ?

- Non, mais je devine ce dont il s'agit. Allez-y, dites-moi.

- Le Roi est mort, répondit le prêtre d'un air morose. Il a eu un accident avec l'un de ses capitaines.

Mais la vanité qui le guidait a dû en être la cause, songea Michel.

- Vous êtes plutôt lié avec la famille royale, docteur, poursuivit le prêtre, et c'est pourquoi j'aimerais vous adresser mes condoléances.

- Merci beaucoup, Révérend. C'est un bien triste jour pour toute la France, et ils reprirent leur chemin jusqu'à chez eux. Des gens s'étaient amassés devant leur maison, et à l'arrivée du prophète et de sa femme, ils leur exprimèrent tous leur compassion. Le jour suivant, la mort d'Henri II fut officiellement proclamée et cet après-midi-là, une voiture escortée fit halte devant le foyer des Nostredame. Tandis que le gouverneur de Provence en descendait, les habitants de la ville vinrent en masse pour le voir. Christophe ouvrit la porte d'entrée et s'en alla de suite prévenir son maître. Nostradamus sortit de son bureau et invita son ami le gouverneur à s'asseoir sur le porche.

- Vous avez bien sûr appris la mort du Roi, présuma Claude de Tende, en prenant place à la terrasse. Le savant acquiesça.

- Une lance est passée à travers son casque en or et lui a complètement transpercé l'œil et la gorge ; deux blessures d'un coup, pendant un exercice de duel, l'informa le gouverneur, mais malgré cette horrible tragédie et en dépit du fait qu'il va nous manquer à tous, l'unité de la France est aujourd'hui en danger.

- Oh, je ne pense pas que nous ayons à nous en inquiéter, fit remarquer son hôte, tandis qu'une goutte de pluie lui tombait sur le visage.

- Espérons que non. Vous aviez déjà prédit la mort du Roi dans votre dernier almanach. C'est Catherine de Médicis en personne qui m'en a parlé. Pendant des années, j'ai considéré votre œuvre comme un simple divertissement, mais aujourd'hui, vos prédictions se confirment d'une façon sinistre. Avez-vous la moindre idée du pouvoir que vous pourriez avoir ?

- Je n'en suis que trop conscient, ainsi que de ma lourde responsabilité.

- Alors pourquoi n'avez-vous pas prévenu Henri II ?

- Le Roi ne voulait pas entendre parler d'astrologie, expliqua calmement Michel. Le gouverneur poussa un long soupir ; il était très clairement

touché par la mort du Roi, à cause de laquelle sa propre position était menacée.

- Marguerite de Valois, la sœur du Roi, aimerait venir vous voir pour une consultation. Elle va vous contacter prochainement, reprit-il.

- Elle est la bienvenue ; je serais ravie de lui rendre service, promit le savant.

Claude regarda droit devant lui, les yeux pleins de mélancolie.

- Qui va diriger la France maintenant ? demanda-t-il. Les princes sont trop jeunes, et manquent beaucoup trop d'expérience.

- Le Reine s'en chargera. Elle s'est déjà instruite sur les affaires courantes de l'Etat, répondit le savant avec confiance, tout en frottant sa barbe. Le gouverneur le regarda, impressionné, prenant conscience des talents de son compatriote. La gouvernante sortit sur le porche pour leur servir le thé, et les hommes discutèrent encore un moment.

Quelques jours plus tard, Christophe vint avec la lettre royale attendue.

- J'ai d'excellentes nouvelles, maître, annonça-t-il, et Michel décacheta promptement le courrier. La sœur du roi y écrivait qu'elle comptait venir le voir juste après les funérailles de son frère, et qu'elle espérait ne pas le déranger.

La mort d'un homme permet à un autre de vivre, songea-t-il en secouant tristement la tête.

- Christophe, quand elle viendra, vous vous habillerez correctement, et il donna un ducat d'or à son étudiant.

Ce vendredi-là, une voiture royale s'enfila dans l'étroit passage de la Place de la Poissonnerie, et une poignée de gardes tenaient les curieux à distance. Marguerite de Valois entra majestueusement dans la maison du prophète, portant des habits de deuil et un voile noir. Les enfants, faisant montre de leurs meilleures manières, attendaient sagement dans l'entrée. Seul Paul était absent ; il était occupé à courir les filles. Ils saluèrent poliment et se régalerent les yeux à la vue de sa somptueuse tenue. Michel et Anne accompagnèrent sa Majesté jusqu'à la salle-à-manger, qui avait été arrangée pour la visite royale. Christophe fit une brève apparition en passant rapidement la tête dans la pièce. Anne présenta ses condoléances à la sœur du Roi, puis quitta la pièce, afin de leur laisser un peu d'intimité, à elle et à son époux. Après une brève conversation, Marguerite le remercia pour son conseil de se tenir désormais à l'écart des affaires politiques et d'aller passer quelque temps sur la côte, afin de reprendre des forces. La procession royale reprit la route et le parc retrouva sa paix et sa tranquillité.

Un soir d'été, Diane ne parvenait pas à s'endormir et Anne raconta à sa fille cadette un conte de fées. Son mari était justement en train de redescendre du grenier et entendit la façon voilée dont elle était en train de raconter l'histoire de sa vie.

- Il était une fois un vilain sorcier qui avait jeté une malédiction, commença-t-elle.

- Ca parle de moi ? demanda-t-il depuis les escaliers.

- Si tu trouves que ça te ressemble, alors oui, répondit-elle.

Je me demande quelle mouche l'a piquée aujourd'hui, se dit-il en lui-même, et il continua à descendre jusqu'à la salle-à-manger, où il discuta avec la gouvernante. Après avoir arrosé les plantes du jardin, il décida d'aller au lit tôt.

Le jour suivant, il termina la sixième partie des Prophéties et se rendit directement à la Poste avec le manuscrit pour l'envoyer à son éditeur de Lyon. C'était Christophe qui se chargeait de ces choses d'habitude, mais Michel avait besoin d'exercice. Les rues étaient calmes, ce pour quoi il pensa que personne ne viendrait l'importuner. Après avoir déposé son colis, il était en train de passer devant sa statue dans le parc municipal quand il vit un groupe de jeunes hommes décocher des flèches contre son effigie.

Je n'ai jamais été très tolérant à l'égard de la bêtise, songea-t-il, mécontent.

Mais, attends voir ! Ce n'est pas mon propre fils, Paul ? Il semblait même être le meneur du groupe, et Michel était sur le point d'aller le réprimander quand il changea d'avis.

Oh, allez, tant pis. Ce n'est pas si grave, ce n'est qu'une stupide statue. Que Dieu bénisse leur spontanéité.

Un garde municipal arrivait lui aussi au coin du parc, et il aperçut les jeunes vandales en train de profaner l'emblème de la ville.

- Eh, vous là-bas ! Venez ici ! ordonna-t-il, mais les gosses prirent la poudre d'escampette. Lorsqu'il vit Nostradamus, il s'excusa.

- J'attraperai cette bande de vermines, Monsieur. Ils ne m'échapperont pas comme ça.

- Oh, ne vous en faites pas ; cela ne m'ennuie pas vraiment, répondit l'illustre citoyen en tentant de dédramatiser l'incident. Il préférerait ne pas attirer de problèmes à son propre fils, et se remit à marcher. Mais quelques instant après, une impression horrible le submergea à nouveau, et il dut s'arrêter pour s'en remettre. Dès qu'il se mettait en mouvement, il se faisait attaquer par une force incontrôlable.

J'aurais dû le prévoir, songea-t-il. Les enfers se manifestent à moi, en plein jour ! Et il décida de rentrer chez lui, où il serait mieux protégé contre les forces du Mal. Sur la route, il était constamment assailli par l'autre monde, et ce combat lui drainait toutes ses forces. Il devait sans cesse s'arrêter, et les passants regardaient tituber leur concitoyen, qui était d'ordinaire si alerte pour son âge. Il continuait à chanceler et entendit plusieurs fois quelqu'un lui demander : « Je peux vous aider ? », mais la force silencieuse était si intense et si sombre qu'il était incapable de répondre, et soudain, ses jambes se déroberent et il tomba. Plusieurs personnes accoururent vers le médium pour l'aider à rentrer chez lui. Sur place, Anne et Christophe, alarmés, prirent la relève et le portèrent dans

les escaliers jusqu'à sa chambre. Une fois dans son lit, Michel commença à avoir des crises, tandis qu'Anne se tenait à ses côtés, effrayée. Son époux semblait avoir perdu l'esprit. Il se battait contre des fantômes et n'arrêtait pas de crier : « Bain de bouche, trois fois par jour ». Il se calma un moment, et elle essaya tout de suite d'établir le contact.

- Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-elle, bouleversée.

- Quelqu'un veut me tuer, répondit-il mollement. Il était blanc comme un linge, le rouge de ses joues avait disparu, puis il fut pris d'une crise violente et perdit conscience. Son esprit atterrit sur l'une des terrasses du purgatoire et tomba dans les mains du Mal.

Dans le laboratoire obscur trônait une table pleine de tubes test, de coupes en verre, de tasses à mesurer et de bouteilles, et Nostradamus était juste en train de terminer une sombre expérience. De nombreuses potions mijotaient au-dessus du feu et les vapeurs qui s'en dégagnaient voilaient son visage.

- Abracadabra, d'un moment à l'autre, il y aura de l'or, et tout le monde sera à ma merci, et il se mit à éclater d'un rire tonitruant. Exalté, il versa les dernières gouttes de la substance alchimique dans la fiole qu'il avait généreusement remplie et ajouta un peu plus d'alcool, par sûreté. Puis, il fit bouillir le liquide avec le plomb réduit en miettes, avant de distiller la mixture en composants solides et volatils.

- Maintenant, un peu de poudre à canon, dit-il en ricanant, tout en fouillant dans un meuble. Il revint vers les liquides en ébullition, un cylindre en verre dans la main.

- Le pouvoir ne m'échappera pas cette fois. Soudain, la porte du laboratoire s'ouvrit à la volée, et, troublé, il fit tomber le cylindre en verre, qui se brisa en mille morceaux. Il se retrouva face au viseur d'une arme terrible.

- Tuez le sorcier ! éructa une voix mécanique, venue de nulle part. L'alchimiste se coucha instinctivement sur le côté et la table et tous les instruments en verre furent complètement pulvérisés par une énorme balle.

- Mon laboratoire qui m'a coûté si cher, il est complètement fichu, espèce d'abruti, qui que tu sois ! Mais il ravala ses insultes, car le barillet de l'arme était de nouveau pointé dans sa direction. A la dernière seconde, des gardes musclés accoururent dans la pièce pour le secourir.

- Gardes, détruisez l'intrus ! ordonna-t-il, mais les hommes furent tués un par un et il dû s'enfuir de la pièce pour avoir la vie sauve.

- Quelle bande d'idiots, se moqua-t-il, tout en courant le long d'un couloir éclairé par des torches. Bang ! Une balle ricocha contre les murs. L'étranger était juste derrière lui et tira à nouveau. Au dernier moment, Nostradamus s'engouffra dans une pièce où des moines vêtus de robes grises étaient en pleine méditation.

Ils en feront les frais, songea-t-il, sans cœur, et il se fondit parmi le groupe. Quelques instants plus tard, son attaquant avait décimé tous les

serviteurs de Dieu qui se trouvaient sur son passage. Pendant ce temps, le savant déambulait le long du complexe souterrain et atterrit dans une grande bibliothèque, éclairée par de nombreux feux. Il s'empressa de verrouiller la lourde porte d'entrée derrière lui.

Il n'entrera jamais ici, se dit-il avec conviction, et il se détendit en se dirigeant vers les étagères remplies de recueils séculaires. Ces précieux manuscrits ne lui étaient plus d'aucune utilité, maintenant qu'il avait la fameuse formule. A ce moment-là, la porte d'entrée fut fracassée d'un seul coup et il bondit derrière les rangées de bibliothèques pour se cacher. Toutefois, rien ne pouvait arrêter son agresseur, qui tira dans la pièce et réduisit tous les objets en miettes. Un incendie se déclencha, et dans le chaos, Nostradamus réussit à s'enfuir par une trappe. Il se retrouva dans un tunnel aux allures de cave et le traversa prestement. Un peu plus loin il s'arrêta pour écouter si le forcené était toujours à ses trousses. Par chance, il n'entendit rien.

Problème résolu, songea-t-il, je suis en sécurité. Et après quelques minutes, il arriva à un lac souterrain. Mais soudain, l'arme terrible apparut de nouveau et elle fut directement pointée dans sa direction. Alors, quelques chauves-souris tentèrent de le protéger cette fois-ci, multipliant les manœuvres de diversion, mais elles furent toutes abattues.

L'alchimiste haussa les épaules, plongea dans le lac et s'éloigna en nageant à toute allure. Il essayait de rester sous l'eau le plus longtemps possible, car à chaque fois qu'il sortait la tête de l'eau pour reprendre de l'air, les balles fusaient de partout. Plus par chance que par malice, il réussit à atteindre l'autre rive du lac, et il se redressa triomphalement sur les rochers. Puis, il fut soudain touché par une balle et s'effondra.

- Tu veux jouer à autre chose ? demanda la voix mécanique.

- Oui, mais donne-moi un moment pour récupérer, répondit quelqu'un. C'est quoi mon score ?

- 1566 points.

Dans le laboratoire obscur trônait une table pleine de tubes test et de tasses à mesurer. Nostradamus se tenait derrière elle, sur le point de réaliser une invention révolutionnaire. Diverses potions mijotaient au-dessus du feu et les vapeurs qui s'en dégageaient obscurcissaient son visage.

La reine va être ravie, se réjouit-il, et il versa soigneusement un peu de vitriol dans la fiole et ajouta quelques gouttes d'alcool. Lorsque le liquide ajouté aux miettes de plomb eut atteint le point d'ébullition, il versa le liquide distillé dans des bouteilles à long col.

- Hmm, ce n'est pas encore ça, radota-t-il, et il farfouilla dans un meuble placé dans son dos pour y trouver quelques additifs. Soudain, la porte du laboratoire s'ouvrit à la volée, et, troublé, il fit tomber le cylindre en verre, qui se brisa en mille morceaux. Il se retrouva face au viseur d'une arme terrible.

- Tuez le sorcier ! s'écria une voix mécanique. Par réflexe, Michel sauta sur le côté et la table et tous les instruments en verre furent totalement détruits en un seul tir.

Ma dernière heure est arrivée, songea-t-il, mais une poignée de gardes accoururent dans la pièce pour le protéger. Ils furent tous décimés en quelques minutes, juste sous ses yeux. Et, en état de panique totale, il reconnut l'une des victimes.

- Grand-papa est fichu, gémit-il, tout en rampant vers lui. Jean était étendu au sol, raide mort, après avoir tenté de sauver son petit-fils. Il n'eut pas beaucoup de temps pour se lamenter, car l'arme était de nouveau pointée sur lui. Comme un clown sort d'une boîte, il s'enfuit du laboratoire et s'élança le long d'un couloir sans fin. Le spectre faisait un bruit de tonnerre derrière lui, envoyant des rafales sans relâche. Encore en vie, l'alchimiste réussit à entrer dans une autre pièce où les membres d'une même famille étaient en train de discuter, comme si de rien n'était.

- Yolande, Victor, sortez d'ici ! cria-t-il, mais ils furent fauchés en un éclair par le revenant. Tout tremblant, Nostradamus se remit à courir et atterrit dans une vieille bibliothèque, où il s'empressa de verrouiller la porte d'entrée derrière lui. Pantelant, il essaya de reprendre son souffle.

- J'ai un livre génial pour toi, dit soudain quelqu'un.

- Abigail ! Nous n'avons pas beaucoup de temps, répondit-il, affolé.

- Il n'est jamais très bon de se précipiter, dit le vendeur de livres d'un ton apaisant, et il l'emmena vers les trésors de savoir.

- Abigail, écoute-moi. On doit vraiment sortir d'ici tout de suite..., mais ses mots se trouvèrent brutalement interrompus ; le verrou de la porte fut projeté hors de la porte et réduit en pièces. Le spectre pénétra dans la pièce, où il pensa avoir pris sa proie au piège. Il réussit toutefois à anéantir Abigail. Michel s'enfuit et se cacha derrière les rangées de livres. Alors, la bibliothèque fut totalement réduite en miettes et les précieux manuscrits disparurent dans un océan de flammes. Grâce au chaos, le savant parvint à s'échapper par une trappe et arriva à un couloir souterrain, où la lumière était indispensable.

C'est une bonne chose que j'aie pris une bougie, murmura-t-il, fouillant dans son sac.

Isabelle, attends encore un peu. On va y arriver.

Avec la bougie dans une main et sa fille sur son dos, il fila dans le tunnel. Derrière lui, un bruit retentit soudain.

Bonté divine, pourquoi est-ce que tout tourne mal aujourd'hui ? se lamenta-t-il, et il pressa le pas. Pendant ce temps, le spectre avait pénétré dans le souterrain avec ses chiens assoiffés de sang, dont les aboiements étaient féroces. Le père et sa fille, paniqués, parvinrent bientôt à un lac souterrain, où Michel s'arrêta, hésitant. Ils étaient dans une impasse ! Le démon les avait rattrapés à présent, et pointa son arme sur eux.

- Isabelle, prend une grande respiration, ordonna Michel, mais avant qu'il n'ait le temps de plonger, un coup direct mit fin à sa tentative d'évasion.

- Tu veux jouer à autre chose ? demanda de nouveau la voix mécanique.

- Oui, mais passons au niveau suivant !

Dans le laboratoire obscur, Nostradamus se tenait derrière une table remplie de tubes test. Il travaillait à une expérience unique.

Fabriquer de l'or, c'est comme purifier à la fois le corps et l'esprit, se disait-il à lui-même. Puis, il versa un peu de salpêtre dans le mélange en ébullition, ce qui provoqua une réaction dont l'intensité était inattendue. Une large flamme vint lui lécher le bout de la barbe, l'extrayant de sa rêverie.

Abracadabra, je crée par la parole. Mais regardez-moi tout ce fatras sur la table, songea-t-il soudain avec une lucidité parfaite. Quelqu'un est en train de jouer avec moi, et il regarda partout dans la pièce.

Ce n'est pas mon lieu de travail, raisonna-t-il rapidement. Soudain, la porte du laboratoire s'ouvrit à la volée, et il se retrouva face au viseur d'une arme terrible.

Un envoyé des enfers, bégaya-t-il, complètement dérouté.

- Tuez le sorcier ! ordonna une voix sortie de nulle part. Ragaillard, l'alchimiste plongea sur le côté et rampa hors du laboratoire, tandis que les instruments en verres étaient réduits en miettes.

Comment puis-je faire pour sortir de là ? se demanda-t-il, au supplice. Mais aucune idée lumineuse ne lui vint, alors il s'enfuit en courant. Après avoir traversé plusieurs couloirs, l'envoyé des enfers le rattrapa. Michel parvint à se cacher dans une vieille bibliothèque juste à temps, puis il poussa fermement les verrous de la porte d'entrée derrière lui.

Un moment de répit, soupira-t-il, et, tout en reprenant son souffle, il explora les environs. L'immense pièce semblait renfermer un nombre impressionnant de livres.

La Mémoire Akashique : la bibliothèque de tous les temps ! La solution devait se trouver ici, et il se précipita vers les documents. Il sortit le premier recueil des étagères, sur lequel apparaissaient les mots *L'élixir de jouvence par Al-Ghazali*, inscrits en lettres dorées.

Le Musulman de l'île de Sicile, se souvint-il aussitôt, et il se mit vivement à tourner les pages du recueil mystique. Le premier passage faisait référence aux sept vallées de l'âme. Et, à la recherche du bon indice, il gardait toujours un œil sur la porte d'entrée.

Epreuve, tempête, abysses, hymne, célébration religieuse. Cela ne m'aide pas vraiment, grommela-t-il. Allez, aidez-moi à trouver, et vite ! Un cliquetis se fit entendre ; l'envoyé des enfers était en train d'essayer d'ouvrir la porte.

Pénitence, obstructions, sorts... C'est ça ! Alors, la porte en bois fut pulvérisée par un immense coup de feu et le livre tomba de ses mains.

« Par Jupiter, reste tranquille, ou je tire », implora le savant en pointant l'index de sa main droite et les doigts du milieu en direction du danger. L'habitant des enfers s'immobilisa visiblement et Michel se dirigea vers

lui, tendu. Une fois qu'il se fut approché de lui, il observa à travers le barillet de l'arme pour voir qui la tenait dans les mains.

Par le nom du Christ, c'est un petit noir qui a le doigt sur la gâchette ! jura-t-il, et ses yeux s'enflammèrent de colère. Alors, déconcerté, le petit Créole se mit à s'enfuir aussi vite que ses jambes le permettaient. La malédiction était levée ; la terrasse infernale disparut comme la neige au soleil et Michel sentit un énorme poids libérer sa poitrine. Alors, la chambre apparut à lui, et Anne était toujours là, lui tenant la main.

- Quel nœud de vipères, grommela son mari tandis qu'il revenait à lui. Puis, il sortit du lit avec souplesse en laissant sa femme assise là, la bouche béante.

- Je suis désolé, ma chérie, s'excusa-t-il, et il retourna vers elle pour l'embrasser. Juste une question. Qu'est-ce que tu racontais à Diane, hier soir ?

- Un simple conte de fées qui finissait bien, balbutia-t-elle. Pourquoi ?

- Je pense qu'elle s'est imaginé plein de choses à mon égard. Cela ne te dérange pas de lui chanter une berceuse la prochaine fois ?

- Elle a passé l'âge pour ça maintenant, dit Anne, en se levant du lit.

- Bon, alors autre-chose ! Du moment qu'elle ne s'imagine rien à mon propos, et il monta voir son assistant dans le grenier.

- Je vais devoir avoir une discussion avec Paul aujourd'hui, dit-il pour s'ôter un fardeau une fois arrivé en haut. Autrement, ce gamin va grandir derrière les barreaux.

- Vous vous sentez mieux, Maître ? demanda son bras-droit, une plume tremblante à la main.

- Je suis un sacré coriace, Christophe, mis à part mes rhumatismes qui me taquinent un peu, et il griffonna quelques notes sur le monde virtuel qui le tenait dans ses serres quelques instants plus tôt.

Un monde artificiel rempli de ténèbres, avec moi dans le rôle principal, gribouilla-t-il dans son carnet de notes.

- Pouvez-vous me trouver tous les contes de fées avec des armes magiques, s'il vous plaît ? demanda-t-il. Son secrétaire lui promit de s'en charger dès que possible.

- Un jour, les enfants dirigeront le monde, lui expliqua son maître.

- J'espère bien que non, dit Christophe, une fois sa plume noire sous contrôle.

- Alors n'engendrez pas la moindre progéniture. C'est déjà trop tard pour moi, et le savant poursuivit avec l'ordre du jour.

Ce soir, je vais vérifier si c'est écrit dans les étoiles, songea-t-il. Il se démena avec une pile d'horoscopes durant tout le reste de l'après midi.

Chapitre 11

*Cinq à quarante degrés le ciel brûlera
Le feu approche de la cité neuve
Puis la grande flamme sautera
Alors, les habitants du Nord s'inclineront*

Un énorme gong résonna dans toute la maison et tout le monde se boucha les oreilles. La lampe à huile en argent, un cadeau du comte Ercole en guise de compensation, se mit à vaciller et faillit presque tomber de la table, et la gouvernante fut tellement surprise qu'elle s'enfuit en courant dans la rue.

- Tu as un nouveau joujou ? demanda Anne d'un ton plaintif, tandis que son époux descendait des escaliers, rayonnant.

- Je teste mon nouveau gong, répondit-il sur la défensive, je me le suis fait livrer hier de Marseille.

- Tu ne vas pas l'utiliser pour faire de la musique, hein ? demanda-t-elle sérieusement. Parce qu'alors tu vas faire fuir tous les voisins, y compris ta propre famille.

- Non, non, bien sûr que non ; ne t'en fais pas pour ça, la rassura-t-il. Puis, il s'installa à sa place habituelle, près du feu de la cheminée, afin de profiter de l'énergie qui s'en dégagait. Anne s'apprêtait à coiffer Madeleine. Leur fille était déjà assise à l'attendre à la grande table en face de la fenêtre, qui offrait une vue ravissante sur le jardin. Tandis qu'un timide rayon de soleil venait éclairer la mère et sa fille, Michel observait le spectacle depuis son fauteuil. Il se versa un verre de vin. Une heure plus tard, Anne fit une tresse avec la dernière mèche de cheveux et rassembla toutes les nattes pour les réunir en une couronne.

- Attends encore une minute, dit-elle à sa fille qui commençait à en avoir assez de rester immobile.

- Ca y est, c'est fini, et elle lui tendit un miroir. Ravie de sa coiffure, qui répondait aux dernières tendances de Venise, Madeleine remercia sa mère.

- Mes amis ne vont pas en revenir, dit-elle, et elle se rendit immédiatement dehors pour se pavaner. Les autres enfants rentrèrent dans la maison, et une journée de plus s'était écoulée. A dix-neuf heures ce soir-là, Christophe était parti et son maître fit une pause, profitant de la compagnie de sa femme sur le porche.

- Tu vas devoir te passer de moi ce soir. La façon dont les planètes sont alignées est favorable, et je vais avoir du travail, l'informa-t-il.

- Très bien, chéri. Tu pourras me rejoindre quand tu voudras, tant que tu ne touches pas à ce gong, dit-elle, et, sans attendre, il s'éclipsa dans le grenier. Plein de détermination, le prophète s'étendit sous un drap et fut surpris de découvrir que son corps vibrait encore du coup de gong.

- Pour sûr, ce machin est très efficace, marmonna-t-il, et il ne tarda pas à s'assoupir pour s'envoler vers d'autres sphères.

Petit à petit, la fenêtre d'un magasin commença à se matérialiser devant son troisième œil. Elle était composée d'un verre transparent du sol au plafond. Nostradamus finit progressivement par atterrir avec tout son corps dans une rue marchande et jeta un rapide coup d'œil autour de lui ; sa présence n'avait apparemment pas attiré l'attention. Il se trouvait au paradis rêvé des fanatiques de shopping. Des gens de tous milieux se promenaient avec de grands sacs, entrant et sortant des magasins. Mis à part les nombreux badauds en quête de soldes, les lieux regorgeaient de produits recommandés, de publicités criardes et de bâtiments démesurément hauts, qui touchaient les nuages. L'endroit où il venait d'atterrir était rempli de produits à la pointe des dernières technologies. Il vit de grandes boîtes électriques de toutes formes et de toutes tailles qui diffusaient les images d'un présentateur, d'un acteur, d'événements sportifs et, en particulier, de nombreux jeux hautement imaginatifs. Ces derniers étaient appelés des jeux vidéo, et les écrans montraient toute une série de personnages en pleine action qui se faisaient tirer dessus à tout bout de champ.

Ces jeux me rappellent cet endroit où j'ai eu le drôle de privilège de jouer le rôle principal, pensa-t-il. Une vague de sons primitifs s'échappait du magasin, dont les portes étaient grandes ouvertes, et il se dirigea vers le bruit. Dans la boutique, où résonnait une musique assourdissante ponctuée de cris d'animaux, les clients étaient en train de regarder des produits étranges, apparemment peu perturbés par le bruit. Il y avait une longue file de personnes qui attendaient pour payer ces objets insolites. Les descriptions aidèrent un peu sa compréhension. Il distingua les rayons réservés aux articles audio, aux télévisions et aux ordinateurs, dont chacun comprenait tout un mur rempli de fournitures. Il se sentit étourdi. Puis, il découvrit toute une offre de jeux, présentés sur les étagères du bas, qui portaient tous des titres ayant trait à la guerre.

Ce sont surtout les gosses qui semblent intéressés par ces jeux douteux, remarqua-t-il en regardant autour de lui. Ce petit Africain belligérant avec son arme sortie des enfers n'est malheureusement pas le seul à aimer cela. Et il se rapprocha des présentoirs et se mit à lire les titres : La machine infernale, les Envahisseurs de l'espace, Le champ de bataille...

Oh, mon Dieu, si je me mets à découvrir que l'un de ces jeux porte mon nom, alors mon avenir est compromis. Et il commença à se sentir mal à l'idée que des malades puissent laisser libre cours à leur frustration en utilisant son image. Il remarqua qu'il y avait des informations sur le fabricant qui apparaissaient en petits caractères au dos des boîtes de jeux.

Je vais devoir me souvenir de cet endroit, pensa-t-il. On ne sait jamais. Par chance, il ne vit aucun jeu portant son nom. Soudain, un Asiatique, qui

était posté derrière le comptoir, lequel était façonné comme l'Arbre de la Vie, s'approcha de lui.

- Je peux vous renseigner ? demanda-t-il. Le cabaliste était sur le point de lui répondre, mais la question ne lui était pas adressée à lui, mais à un petit enfant qui se tenait devant lui.

Incroyable ! C'est ce petit monstre noir qui m'a pratiquement réduit en bouillie !

- Je cherche le dernier jeu d'Embobine le magicien, répondit le gamin.

- Il n'est pas encore en rayon, dit le vendeur, mais ne t'en fais pas, je vais t'en chercher un dans le stock. Quelques minutes plus tard, le petit était à la caisse en train de payer son nouveau jeu.

Cela signifie que mon image va faire l'objet d'une mauvaise utilisation en masse, se dit Michel en frémissant, tandis que le jeune mécréant sortait du magasin.

- Hé, toi, le mordu des jeux, où tu vas ? cria-t-il d'un air menaçant, mais le garçon ne l'entendit pas et traversa la rue, où circulaient seulement des voitures jaunes. Le savant courut après lui, mais il dû reculer à cause de la circulation, et le petit se fondit dans la foule, de l'autre côté de la rue.

Comment est-ce qu'un gamin peut souscrire à de telles idées ? se demanda-t-il, tout en se battant pour traverser la rue. Après un moment, il retrouva le jeune garnement sur le trottoir, en train de se diriger vers un arrêt de bus. Un bus s'arrêta et le gamin monta à l'intérieur, avec d'autres passagers.

Les rôles se sont inversés, mon pote, marmonna le prophète en bondissant dans le bus à son tour.

- Puis-je voir votre ticket, Monsieur, demanda le conducteur. Michel palpa sa robe brune dénuée de poches, et s'excusa. Encore une fois, il s'avéra que la question ne lui était pas destinée, car une vieille dame montra obligeamment son ticket. Les fantômes venus d'un autre temps étaient bien souvent ignorés. Tous les gens ici semblaient totalement ensorcelés par le pouvoir de séduction de la vie citadine. Les passagers ne prêtaient aucune attention aux autres, et chacun n'avait d'intérêt que pour soi-même. Le petit noir ne faisait pas exception. Il s'assit dans la rangée du fond, à côté d'un Japonais, et se mit à jouer à un jeu vidéo de poche. Son poursuivant prit place sur un siège vide près de lui.

Si je pouvais jeter un œil à ce jeu, alors je pourrais savoir qui l'a créé, songea-t-il, et le bus démarra. Des entrepôts, des cafés, des musées et des boutiques à la dernière mode défilèrent par la vitre. Toutes les rues de la ville portaient un numéro, de sorte qu'il semblait assez simple de retrouver son chemin. Le bus arriva à un immense parc municipal, agrémenté de prés, de bois et d'étangs.

Ce doit être le Nouveau Monde, la terre de ceux du Nord, présuma le songeur, qui tentait d'enregistrer chacune de ses découvertes. Il ne quittait pas le gamin des yeux, assis sagement au fond du bus.

Ce petite tête frisée ne doit pas m'échapper, pensait-il, en considérant le jeu. Il n'a pas mauvaise allure. Soit les apparences sont trompeuses, soit je l'ai jugé trop vite.

Soudain, le gamin se redressa et sortit du bus, qui s'était arrêté. Son poursuivant se lança à ses trousses, cette fois avant que les portes ne se referment ; il avait l'habitude maintenant. Le garçon pénétra dans le parc et longea une allée tracée parmi les arbrisseaux en fleurs en direction d'un skateparc, où il rejoignit quelques amis. Ils s'élancèrent à sa rencontre sur de petites planches à roulettes.

- Hé, Joe, cria l'un d'entre eux. Il est où ton skateboard ?

- Oh, il y a eu du nouveau. J'ai acheté ce jeu génial, et Joe sortit le jeu de son sac à dos. Le fantôme français décrivit des cercles autour de l'objet et essaya de voir l'arrière de la boîte, mais Joe la rangeait déjà. Les enfants se mirent alors à grimper dans un vieil arbre, pour en redescendre peu après. Ils commencèrent à marcher et traversèrent une passerelle en fer. Le prophète tenta de s'orienter et aperçut la rangée impressionnante de gratte-ciels qui bordaient le parc.

C'est plutôt différent de Paris, se fit-il la réflexion. Une fois arrivés au zoo, les enfants décidèrent de se séparer, et Joe quitta le parc par une autre sortie. Il monta dans un autre bus et le fantôme se remit à le suivre. Le bus traversa un boulevard bordé de toutes sortes de théâtres, d'hôtels et de boîtes de nuit. La rue était pleine de panneaux d'affichage criards, dont le plus volumineux portait l'inscription « Coca Cola ».

De quoi nous rendre tous fous, songea Michel. J'en ai la migraine. Cependant, le gamin jouait encore avec son jeu portable, son sac à dos bloqué entre ses jambes. Après sa course attrayante le long des quartiers réservés à la vie nocturne et éclairés de néons, le bus quitta l'île bondée pour traverser un pont gigantesque. Le prophète se retourna pour jeter un œil à la vue magnifique. La silhouette des montagnes creuses créaient un fort contraste avec le ciel bleu.

La ville qui regorge d'abondance, philosopha Michel, sans perdre le gamin de vue. Mais le petit jouait toujours avec son ordinateur. Après le pont, le bus tourna à droite et longea un sentier. A l'arrêt suivant, le gamin descendit et se dirigea vers une zone résidentielle en traînant des pieds. Quelques rues plus loin, il sonna à la porte d'une jolie petite maison jumelée, et une femme vint lui ouvrir.

- Tu peux jouer dehors un moment si tu veux, Joe, dit sa mère, le dîner ne sera pas prêt avant une demi-heure. Son fils retourna flâner sur la berge de la rivière et s'assit sur un banc. Il retira son sac à dos et jeta un œil au loin en direction d'une sentinelle de pierre et qui tenait un flambeau. Puis, il ouvrit son sac, en sortit le jeu et observa le dessin de la boîte, fasciné.

- Retourne ce truc ! laissa échapper Nostradamus, mais ses mots n'eurent pas le moindre effet.

Je dois faire quelque chose pour empêcher la distribution de ce jeu, et il essaya d'arracher l'objet des mains de Joe, mais il n'arrivait pas avoir de

prise. Il n'avait aucun pouvoir dans ce monde et, découragé, il s'installa aux côtés de son ancien adversaire.

Je suppose que je vais devoir accepter l'inévitable, considéra-t-il, quand soudain, Joe se mit à lui parler.

- Waouh, c'est toi ! Et il tendit le dessin de la couverture pour la montrer au sorcier. Ce dernier y reconnut son propre visage. Ses traits étaient un peu trop anguleux et il avait un air très sévère, mais la ressemblance était frappante. Quelqu'un avait dû réaliser ce portrait de lui sans qu'il ne le sache. Probablement pendant sa visite à Catherine de Médicis.

- Oui, c'est moi, mais tu n'as pas peur de moi ?

- Non, pourquoi ? demanda Joe.

- Non, pour rien, bougonna-t-il. Avoir peur des fantômes n'était apparemment plus à la mode.

- Sur le dessin, tu portes un chapeau de pirate, poursuivit Joe.

- C'est un chapeau d'officier, le corrigea Michel, tout en palpant son crâne chauve, mais je l'ai perdu.

- Tu n'es pas de New York, hein ?

- Non, je viens d'un autre monde. Mais dis-moi, as-tu l'intention de me tuer, bientôt ? Joe fut décontenancé par cette question et dû réfléchir quelques minutes.

- C'est juste un jeu, finit-il par marmonner.

- Ca, c'est ce que tu crois, mais les pensées sont puissantes, tu sais !

- Tout le monde joue à des jeux, répondit le garçon d'un ton peu assuré.

Allez, ce gosse est un gentil petit gars, finalement, pensa Michel. Il lui manque seulement une éducation correcte.

- As-tu déjà entendu parler du karma ?

- Non, c'est qui ?

- Ce n'est pas une personne, mais une loi cosmique. Tous tes actes, et les pensées en font partie, provoquent une réaction. Un être intelligent n'ira donc jamais agir en contradiction avec les lois de la création.

- C'est quoi le rapport avec ce jeu ? demanda Joe, qui n'avait pas l'air de comprendre grand chose.

- Je vais te formuler ça autrement. Si des milliers d'enfants commencent à me tuer, mon cœur deviendra si lourd que je devrai brûler en enfer pour l'éternité.

- Je ne veux pas que ça arrive, dit Joe.

- Moi non plus, admit Michel.

- Je peux toujours faire échanger ce jeu...

- C'est gentil, mais cela ne changera pas grand-chose, parce qu'il en existe toujours beaucoup de copies.

- Oh, non, se mit brusquement à crier le garçon. Je vais être en retard pour le dîner, et il partit en courant. Le sorcier resta sur le banc, abasourdi. Il retrouva rapidement ses esprits et se mit à rattraper Joe.

- Hé, oh, c'est comme ça qu'on dit au-revoir ici ?

- Oh, désolé, mais je dois être à l'heure. Je peux demander si tu peux rester à dîner, et ils atteignirent la maison, où il sonna de nouveau à la porte. Sa mère lui ouvrit d'un air grincheux.
- On vient de finir de manger, fiston, tu es en retard. Tu as pourtant reçu une si jolie montre pour ton anniversaire.
- Je suis désolé, Maman.
- Bon, d'accord, je vais te réchauffer ton dîner, soupira-t-elle.
- Est-ce que ça te dérange si mon ami reste pour dîner ? demanda-t-il prudemment, car ce n'était pas vraiment le meilleur moment pour demander une faveur.
- Quel ami ? Je ne vois personne.
- Oh, il était juste là, dit Joe, en regardant tout autour de lui avec étonnement, et il suivit sa mère à l'intérieur, confus. Quelques minutes plus tard, il monta les escaliers jusqu'à sa chambre, avec son dîner chaud, et là, il vit le magicien, sorti de nulle part, en train de l'attendre.
- Oh, mais tu es là ! T'étais où ? demanda le garçon.
- J'étais là, mais tu ne pouvais plus me voir. Joe eut l'air perplexe et lui offrit un bout de poulet.
- Non, merci, j'ai déjà mangé. Mais tu me ferais vraiment plaisir si tu me montrais ton nouveau jeu.
- Tu veux jouer ?
- Non, pas vraiment. Je n'ai pas franchement envie de me canarder, mais j'aimerais savoir qui a créé cet horrible jeu sur moi.
- Oh, tu peux trouver ça très facilement sur Internet, suggéra Joe, tout en terminant son repas.
- Internet ? Qu'est-ce que c'est que ça ?
- C'est la grande toile, le Web. Tu peux tout trouver là-dedans.
- Oh, tu veux parler de la Mémoire Akashique ?
- Euh... Je ne connais pas, mais je vais te montrer sur l'ordinateur, et il alluma l'appareil.
- Je veux devenir informaticien quand je serai grand, déclara Joe en attendant que la machine démarre.
- C'est très bien. Mais j'espère que tu n'inventeras jamais de ces jeux sanglants. Mais le petit ne l'écoutait pas, car il était à présent totalement absorbé par son ordinateur bruyant.
- Je pensais que tu étais dérangé, avant, mais en fait, tu es normal, dit Michel une fois que Joe eût lâché son clavier deux minutes.
- Merci.
- A propos, tu as un magnifique navire là-bas, sur le rebord de la fenêtre.
- C'est un modèle réduit de la Providence, répondit le garçon avec fierté. Il servait à transporter des esclaves aux dix-septième siècle.
- Oui, les hommes ne sont pas toujours gentils, hein ? Homo homini lupus.
- Tu vois, c'est un moteur de recherche. Tu tapes seulement des mots-clés pour chercher des trucs, lui montra Joe lorsque l'écran apparut, et il se mit immédiatement à taper quelques mots.
- Je ne trouve rien pour le moment, dit-il après quelques essais.

- Pourquoi tu n'essaies pas avec « créateur, jeu, magicien et embobine » en même temps, suggéra Michel, mais cette recherche fut de nouveau stérile.

- Ah, ces moteurs de recherche qui ne trouvent rien, dit-il avec morgue. Vas me chercher la boîte et laisse-moi lire ce qui est écrit derrière. Il doit y avoir l'information dessus.

Joe se leva et prit son sac à dos, qu'il avait posé dans un coin de la pièce.

- Mince, le jeu n'est pas là. J'ai dû le laisser près de la rivière.

- Allons-y tout de suite, dit le magicien, et ils sortirent en trombe de la maison et coururent dans l'allée.

- Il est trop tard, le jeu n'est plus là, constata Joe alors qu'ils approchaient du banc.

Il se mit à fouiller les alentours et découvrit soudain quelque chose.

- Le type là-bas ! Il tient le sac en plastique avec mon jeu !

- Très bien, allons le chercher, dit Michel, mais le visage de son ami avait pâli.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Il fait partie des Crips, répondit Joe. Ils sont super dangereux.

- Oui, eh bien qu'il fasse partie des Crips ou des chips, je m'en fiche. Je n'ai pas le choix, et il poussa l'enfant hors de son chemin et se dirigea vers le type.

- Hé, tu ne me dis même pas au-revoir ? cria Joe, mais le drôle de bonhomme était déjà hors de portée de voix et se rendait d'un pas déterminé vers le jeune.

Ce n'est pas mon jour, se plaignit Michel tout en rattrapant le membre du gang. Ce dernier disparut dans un souterrain et lança une pièce contre une barrière en acier. Celle-ci s'ouvrit et il pénétra à l'intérieur, alors que le magicien passa simplement à travers les grilles. Ils arrivèrent à un quai, où le Crip se mit à attendre. Il avait l'air terrassé par l'ennui. Il jeta un rapide coup d'œil à son butin, mécontent, le remit dans la poche de son blouson et jeta négligemment le sac plastique par terre. Après quelques minutes, un train s'arrêta et il monta à l'intérieur, suivi par le fantôme. Le train se remit en route. Après un trajet d'une heure, ponctué de nombreux arrêts, lors desquels des passagers montaient et descendaient, il n'avait toujours pas sorti le jeu.

Au moins, j'ai du temps, et le temps ne m'aura pas, songea Michel, qui restait assis derrière lui avec une patience incroyable. Finalement, le petit voyou descendit et, arrivé au milieu des escaliers crasseux, se retrouva nez à nez avec ses amis, qui avaient tous l'œil particulièrement mauvais.

Si un regard pouvait tuer... songea le prophète.

- Hé, Mike ! C'est le moment que tu arrives. Ça fait des plombes qu'on t'attend, dit Enrique, un gars recouvert de tatouages.

- J'étais en train de courir après une bande d'abrutis à Brooklyn, et j'ai pas pu arriver plus tôt, mentit Mike.

- Bon, alors on fait quoi ? demanda Bob, qui portait une casquette de baseball à l'envers. Ca devient rasoir dans le coin. Ca va faire neuf jours que personne ne s'est fait lyncher.

- Oui, mais on n'a pas vu de Bloods dans le coin depuis, dit froidement Mike.

- Les gars, l'odeur de pisse ici me rend malade, se plaignit Enrique, allez, on y va, et ils gravirent tous les escaliers.

- Vive le Bronx, dit Bob avec enthousiasme lorsqu'ils furent dehors, et les jeunes vandales arpenterent le voisinage, rempli d'immeubles lugubres.

Je ferais mieux d'être prudent dans ce ghetto, songea Michel. Un esprit malin pourrait bien m'attaquer par derrière, car le mal attire le mal. Le soir commençait à tomber et les trois drôles d'individus se rendirent dans une boutique pour y acheter des boissons. La caisse enregistreuse se trouvait à une hauteur de deux mètres et était gardée comme une forteresse. Soudain, une voiture de police déboucha au coin de la rue, toutes sirènes hurlantes, et s'immobilisa en faisant crisser les pneus. Des officiers en sortirent, attrapèrent un quidam qui passait par là, et le jetèrent violemment contre le capot de la voiture. Les trois Crips regardèrent la scène, fascinés, tout en sirotant paisiblement la boisson de leurs cannettes.

- On dirait bien que quelqu'un s'est encore fait choper, dit Enrique en riant. Ils se rapprochèrent des lieux de l'incident, où un habitant du coin, qui devait avoir commis quelque méfait, était en train de se faire fouiller.

Bon, ça suffit les gars, sortez-moi ce jeu maintenant, songea Michel, qui commençait franchement à perdre patience. Mike, qui détenait toujours le jeu dans sa poche, avait cependant d'autres projets. Après avoir fait halte dans un pub, où le fantôme attendit sombrement au bar, les compères décidèrent de rentrer chez eux. Une rue plus loin, ils pénétrèrent dans un immeuble d'allure miteuse, dans lequel ils prirent un ascenseur branlant. Une fois arrivés en haut, les Crips entrèrent dans un appartement où régnait le plus grand désordre, et où ils s'affalèrent sur un canapé complètement élimé. Mike ôta son blouson et sortit le jeu. Nostradamus s'approcha à la hâte, mais il ne put voir ce que le jeune garçon cachait entre ses longs doigts.

- Qu'essecé ? balbutia Bob, ivre.

- Oh, un jeu vidéo que j'ai trouvé dans la rue : Embobine le magicien, répondit Mike.

- Nous, on n'embobine que les Bloods, dit Enrique d'un air de bravache, lui arrachant la boîte des mains et la balançant par la fenêtre.

- Hé, espèce de crétin ! Tu ne perds rien pour attendre ! pesta Mike, tout en se dirigeant vers la fenêtre pour voir où l'objet était tombé.

C'est l'occasion ou jamais, songea Michel. Il plongea par la fenêtre et atterrit près du jeu, qui était tombé à côté d'une poubelle. Mais une fois arrivé là, il se rendit compte qu'il faisait trop sombre pour qu'il puisse en lire le texte.

Il y a des rêves, comme ça, parfois, où tout va de travers, se lamenta-t-il. Et il s'assit près des poubelles, abattu.

Je vais simplement devoir attendre qu'il fasse jour.

La nuit passa, et tôt dans la matinée, un camion-poubelle s'engagea dans la rue. L'un des employés ramassa tous les déchets du trottoir, et, avant même que le rêveur n'ait le temps de réaliser ce qu'il était en train de faire, il jeta le jeu vidéo dans le broyeur. Réveillé en sursaut, il s'élança courageusement derrière le jeu et se retrouva en compagnie des déchets broyés. Cela prit des heures avant que les ordures nauséabondes ne soient jetées parmi un immense amas de détrit. Alors, la boîte finit par tomber, sans le moindre dommage apparent, et du bon côté.

« Euréka ! s'écria Nostradamus avec joie, et il trouva une adresse.

Hmm, c'est quelque part à Manhattan, comprit-il. La numérotation des rues me facilite toutefois les choses.

Il décolla comme une fusée et fonça dans les rues de l'île, grouillantes de monde. Une fois la rivière traversée, il fila dans la ville en direction du centre-ville, où il atterrit près d'un café.

Je crois que j'y suis, et il s'engouffra dans l'entrée, où un groupe de personnes était en train d'attendre les ascenseurs. Se fondant dans la masse, il pénétra dans la grande boîte, qui les emmena au 99^{ème} étage en moins d'une minute.

Cette machine n'est pas aussi rapide que moi, mais ça me va tout de même, et il sortit pour se mettre à la recherche de ce satané bureau d'où provenait le jeu.

« Numéro 214, 216, 218, c'est là, murmura Michel, errant devant la porte du bureau du créateur, tel un fantôme.

- Le prédateur est plutôt limité, entendit-il un dénommé Max dire au créateur. C'est mieux de changer les personnages avec des biomodes, mais il va falloir que tu les choisisses correctement.

- Est-ce qu'il pourra voir ses ennemis à travers les murs ? demanda John.

- Oui, si nécessaire.

Les deux hommes étaient assis devant un ordinateur et étaient en train d'étudier l'image d'un jeu qu'ils étaient en train de mettre au point.

C'est donc ici que le Mal est conçu, raisonna le prophète, absorbant toutes les informations.

- J'ai compilé quelques infos sur l'amélioration du Retour des sangsues, reprit John. Je vais chercher le dossier. Il se rendit vers son espace de travail et revint avec un porte-documents.

- Super, merci, dit Max, lui prenant le dossier. Ah, et quoi de neuf à propos des nouvelles mises à jour du magicien ? Michel tendit l'oreille.

- Je viens de finir bosser là-dessus chez moi, la semaine dernière, répondit son collègue. J'ai rendu Nostradamus plus ingénieux. Maintenant, il peut utiliser des organes prélevés des cadavres pour se régénérer.

- Les premières réactions n'ont pas franchement été enthousiastes, marmonna Max. Ce sera peut être mieux avec ces dernières nouveautés. Pour être honnête, je ne le trouve pas assez excitant comme cible. Tu ne peux pas lui donner l'air plus dangereux, mais en lui gardant un aspect de magicien ?

- Je vais voir ce que je peux faire.

- Parfait, parce que, tu sais, les gosses, ils aiment la violence, pas la subtilité.

- Bien sûr. J'ai déjà retiré la bibliothèque, et il peut envoyer des rayons-laser avec ses yeux maintenant. Mais je changerai son apparence aussi.

- D'accord, bon, je vais me remettre au boulot alors, dit Max, et son collègue le laissa pour regagner son espace de travail, à l'autre bout du couloir. Après être allé se chercher une tasse de café, John s'installa à l'un des ordinateurs qui se trouvait près de la fenêtre. La représentation du célèbre prophète apparut immédiatement à l'écran, et il commença à y apporter des modifications.

- Hé, c'est ma tête ça, et c'est mon corps ! s'écria Michel d'une voix plaintive, en regardant par-dessus l'épaule de John. Imperturbable, ce dernier retira le chapeau de pirate et le remplaça par une drôle de coupe de cheveux. Puis, il supprima la barbe, mais après un petit moment de flottement, il la remit en place et la rallongea, jusqu'à ce qu'elle atteigne le sol. Il se mit brièvement à contempler son travail, tandis que le personnage principal du jeu observait ses propres caricatures, rôdant près de l'ordinateur.

Il ne faut absolument pas que ce jeu fasse un tabac, songea-t-il avec détermination, et il commença à envisager un plan d'attaque. Pendant ce temps, John élimina le tronc du personnage et se mit à travailler sur son torse. Il étira le corps ainsi rogné dans toutes les directions et le soumit à toutes sortes de terribles tortures. En fin de compte, son oeuvre finit par ressembler à une espèce de guerrier disproportionné qui ne ressemblait que de loin à un magicien. Cependant, le fantôme, désespéré, concentrait toutes ses forces sur l'ordinateur, qui se mit à planter.

- Oh non, pas encore ! se plaint John. Une seconde plus tard, son café se renversa sur toutes les esquisses disposées sur son bureau.

- Ben ça alors, c'est bizarre, bredouilla-t-il. Il appela son supérieur et lui expliqua ce qui s'était passé.

- Je ne crois pas aux fantômes, lui répondit Max d'un ton incisif. Je suis sûr que c'est toi qui as renversé ton café, et les ordinateurs qui plantent, c'est fréquent.

- Mais je n'ai même pas touché à mon café ! protesta John. Si ça se trouve, ce jeu est maudit...

- C'était ton idée ! C'est toi qui voulais de Nostradamus comme personnage d'action.

- Oui, parce que quand on a fait notre enquête de marché, il était très populaire, se défendit John, tout en épongeant le café renversé avec un bout de chiffon. Bon, au moins, j'ai fait quelques sauvegardes.

Tandis que les deux hommes étaient en train de débattre sur l'existence de Dieu, la conscience de Michel se mit à le titiller. Il réalisa qu'il était en train de jouer avec le destin, et il se mit à douter du bien-fondé de son intervention.

Ce que j'ai fait n'est pas très malin, se morigéna-t-il. Je me suis laissé influencer par la peur. Je manque de foi en le Tout-Puissant.

Son intuition lui disait aussi que son geste allait avoir des conséquences.

- Si le plafond s'effondre à son tour, déclara soudain Max en élevant la voix, alors là, je te croirai.

Et là, comme si le diable avait envie de s'amuser avec eux, un énorme avion se dirigea pile dans leur direction. Michel vit le monstre arriver avec une totale perplexité.

Mon Dieu, c'est moi qui ai fait ça ? se demanda-t-il, rongé par la culpabilité ; mais non, ce doit être une coïncidence. L'avion s'écrasa dans la tour à l'étage inférieur, et tout le bâtiment se mit à vaciller dangereusement sous l'intensité de l'impact. Tout à coup, toutes les lumières et les ordinateurs s'éteignirent. John et Max, la mâchoire grande ouverte, observaient la scène sans véritablement croire à ce qui était en train de se passer et se mirent à s'agripper l'un à l'autre dans une étreinte crispée de terreur. Le prophète se précipita vers la fenêtre, de laquelle s'élevaient de gigantesques nuages de fumée. Les deux créateurs déambulaient à présent au hasard de la pièce, pantois, et se mirent alors à pleurer. Lorsque les employés des étages supérieurs arrivèrent en dévalant les escaliers, les deux collègues sortirent de leur stupeur et passèrent à l'action. Ils cavallèrent vers les ascenseurs comme des possédés, mais les appareils étaient en panne. Pris d'hystérie, ils se mirent à griffer les portes des ascenseurs. Une série d'explosions s'ensuivit, puis une colonne de fumée toxique, mélangée à une odeur de sang et d'étoffe brûlée, remplit la pièce. Les gens hurlaient, et, poussés par le désespoir, se mirent à sauter par les fenêtres. Quelques instants plus tard, un deuxième avion fonça dans un gratte-ciel voisin, provoquant une énorme explosion, qui fit de nouveau chanceler le bâtiment. C'était le chaos complet ; une gigantesque mare de feu coupa l'accès à l'étage inférieur et, bientôt, les deux immeubles s'effondrèrent. L'instinct de protection qui reliait Nostradamus à son corps terrestre l'expulsa automatiquement des lieux, et il rouvrit les yeux dans son bureau, en état de panique totale. L'attaque sans précédent était inscrite dans sa mémoire à tout jamais.

Chapitre 12

*L'antéchrist bientôt les trois anéantit
Vingt-sept ans durera sa guerre
Les hérétiques, captifs, morts ou bannis
De cadavres et de grêle rougie est jonchée la Terre*

De Chavigny était prêt à écrire. Son maître était sur le point de lui dicter un texte ; il souffrait de la goutte.

- Parfait, Christophe, écrivez : « Du ciel viendra un grand roi de la terreur ». Et le garçon plongeait diligemment la pointe de sa plume dans l'encre et nota les mots qui lui étaient dictés.

- Oh, attendez un peu, change la dernière partie par « roi de l'horreur ». L'assistant raya le passage en question, alors que son patron était en train d'admirer le ciel automnal par la fenêtre du grenier. Christophe attendait derrière son bureau que Michel lui soumette le dernier vers.

- « Le grand chef mongol se lèvera d'entre les morts », poursuivit le savant, et le cliquetis de la plume contre l'encrier se fit de nouveau entendre. Non, c'est trop évident... Changez-moi ça par : « Le roi d'Angolmois se lèvera d'entre les morts », et son auxiliaire corrigea de nouveau le texte.

- En conclusion, « 1999, le septième mois. Avant et après, Mars règnera dans le bonheur ».

- Ce sera dans plus de 436 années, Maître, si mes calculs sont justes.

- Non, ce n'est pas aussi simple. La date à laquelle ce quatrain va se réaliser sera en 2012, annonça Nostradamus.

- Ah bon ? Pas avant ? marmonna son assistant, perdu.

- Allons sur le porche, Christophe. Nous avons là l'une des plus belles journées d'automne de l'année, et les deux hommes descendirent.

- Tu as fini ton travail ? demanda Anne. Elle était en train de ranger de vieilles affaires avec la gouvernante.

- Non, on va travailler dehors, répondit son époux en sortant quelques lettres de son bureau avant de quitter la salle-à-manger.

- Tiens, un nouveau fauteuil à bascule, remarqua l'assistant lorsqu'ils furent arrivés sur le porche.

- Oui, c'est pour m'aider à arrêter de penser, lui expliqua son maître en s'installant sur une chaise en osier.

- Christophe, j'aimerais que vous répondiez à ce courrier de l'évêque Méandre aujourd'hui. Il exige que je demande son autorisation avant de publier mon prochain almanach.

- Monsieur Méandre est un homme étroit d'esprit.

- Oui, je suis d'accord, et apparemment, je marche sur ses plates-bandes. Mais écrivez-lui une lettre polie lui expliquant que, malheureusement, je

ne peux pas accéder à sa requête pour les raisons suivantes : le contenu de mon almanach n'est pas blasphématoire et ne porte atteinte à l'Eglise d'aucune façon que ce soit. En outre, je ne parviens pas à travailler lorsque l'on m'impose des limites. Christophe promet de se charger de cette tâche. A ce moment-là, Anne vint interrompre leur conversation professionnelle.

- Pauline est malade, cela ne t'ennuie pas de voir ce qu'elle a ? demanda-t-elle, inquiète. Son mari monta à l'étage pour examiner sa fille. Pauline était toute recroquevillée dans un coin de la salle-à-manger.

- Laisse Papa regarder ce qui ne va pas, ma chérie, dit-il doucement, et elle sortit de sa position fœtale. Elle était pâle.

- On dirait que tu as seulement pris froid. L'été est fini, tu sais ! Tu ferais bien de commencer à mettre ton manteau, et il la prit dans ses bras et l'installa à la table.

- Je vais te préparer une boisson chaude, et après, tu vas aller au lit jusqu'à ce que tu ailles mieux, d'accord ? La petite acquiesça d'un timide hochement de tête. Il se rendit à la cuisine et revint quelques minutes plus tard avec une infusion de plantes.

- Allez, jusqu'à la dernière goutte !

- Beurk ! se plaint Pauline après la première gorgée, et elle repoussa la mixture.

- Allons, si tu veux aller mieux, il faut que tu fasses un petit effort, et lorsqu'elle eut fini de boire le remède, il amena sa petite patiente jusqu'à son lit. De retour vers son secrétaire, il se remit au travail. Ils discutèrent longuement du nouvel almanach, qui devait être terminé cette semaine.

- Nez de cochon, nez de cochon ! se mit soudain à chanter l'un des enfants.

- André, laisse Monsieur de Chavigny tranquille ! Il écrit mieux que toi et moi réunis." Le garçonnet surgit de derrière un arbuste, réfléchissant à quelle nouvelle bêtise il pouvait s'occuper.

Je me demande si je témoigne assez d'attention à mes petits, réfléchit son père, puis il eut une idée.

- André, tu veux bien venir là, s'il te plaît ? Son fils émergea du jardin.

- Vas demander à tes frères et sœurs s'ils aimeraient faire un feu près de la rivière. L'enfant repartit à toutes jambes, ravi.

Après le déjeuner, Christophe disparut en haut et le savant commença à se préparer pour la sortie avec ses enfants dans la salle-à-manger.

- Qui veut venir à la Touloubre ?, s'enquit-il.

- André, César et moi, répondit Paul, gaillardement avachi dans le fauteuil de son père.

- C'est tout ? Mais il n'y avait apparemment pas d'autre candidat.

- Bon, très bien, on sera entre hommes, alors, décréta leur père, et il prit le briquet à amadou du manteau de la cheminée.

- Pourquoi est-ce que tu ne prends pas les cannes à pêche ? demanda Anne, comme ça, on aura du poisson demain. Son époux prit le matériel de pêche dans la remise, et les hommes partirent.

- Tu as oublié de prendre un panier, cria Anne derrière eux, mais ils n'entendirent pas et quittèrent la ville en empruntant un chemin secret, afin d'éviter les admirateurs de Papa.
- Oh, mon Dieu, on a oublié de prendre un panier ! s'aperçut-il une fois qu'ils furent à mi-chemin de l'allée des platanes.
- Je vais faire demi-tour et aller en chercher un, proposa César, et quelques instants plus tard, il les rejoignit, le panier à la main. Ils parvinrent à la rivière, qui coulait au Sud de Salon, et commencèrent à se quereller pour décider du meilleur emplacement où s'installer.
- Je vous dis que le meilleur endroit est de l'autre côté, près des cyprès, leur assura Paul. Ils choisirent de suivre son conseil et traversèrent le pont romain.
- Je vais avoir huit ans la semaine prochaine, leur annonça André une fois qu'ils eurent atteint l'autre rive.
- Ne t'en fais pas, on n'oubliera pas, fiston, mais qu'est-ce qu'on fait en premier ? On pêche ou on allume un feu ? Paul avait déjà lancé sa ligne, et ils suivirent à nouveau le mouvement.
- Tu veux bien accrocher un ver à mon hameçon s'il te plaît, César ? demanda son père, dont les doigts le faisaient légèrement souffrir, et le garçon lui obéit. Les quatre hommes s'installèrent tranquillement sur la berge, et Paul fut le premier à avoir une prise.
- Comment ça se fait que tu es toujours le premier ? geignit André, jaloux.
- Je fais ça assez souvent, l'informa son frère.
- Rien ne vaut la pratique, appuya son père, et ils se remirent à observer leurs bouchons.
- Le club va former une école, commenta César, j'aimerais bien y aller.
- Excellente idée ! J'aime quand mes enfants veulent utiliser leur matière grise. Et qu'est-ce que tu penses de l'école, Paul ? demanda Michel.
- Ouais, c'est pas mal, mais je préfère la musique. J'en ai eu un ! Et il sortit une perche de l'eau. A propos, je vais faire de la musique avec Lisette samedi, je vais faire du tambourin, dit-il tout en mettant son poisson dans le panier.
- Ce n'est pas la fille des De Craponne ? demanda son père.
- Oui. Lisette joue de la viole. Elle est en train d'apprendre un air pour la cérémonie d'ouverture du canal, qu'ils vont étendre jusqu'à Salon l'année prochaine. César et André avaient eux aussi attrapé un poisson à présent.
- Ca ne mord pas chez moi...
- Il faut avoir le truc, Papa, admit Paul, soit tu l'as, soit tu ne l'as pas. Soudain, le bouchon de Michel s'enfonça dans les profondeurs de l'eau, et il dut tirer sur sa canne de toutes ses forces. Un gigantesque calmar vola dans les airs et déploya agressivement ses tentacules dans sa direction. Déconcerté, le savant se retrouva pris à la gorge et se mit à se démener, tétanisé par la crainte de périr d'étranglement. Au moment où il commençait à suffoquer, le monstre disparut soudainement. Ouf ! Quel genre de présage était-ce ? s'interrogea-t-il, tout en essayant de reprendre son souffle et d'émerger de ce mirage.

- Allez, déclara-t-il lorsqu'il eut recouvré son calme, on a assez de poisson. Vous remettrez les prochains à l'eau, dit-il à ses fils, qui n'avaient rien remarqué.
- Faisons un feu, alors, suggéra André, et ils reposèrent tous leurs cannes à pêche. Quelques minutes après avoir rassemblé quelques bouts de bois, ils allumèrent un bon feu.
- On peut déjà faire cuire du poisson, j'ai faim, suggéra Paul.
- On vient de manger, dit César.
- On va donner tous les poissons à Maman, décida leur père. Elle les fera frire demain. Lorsque le feu se fut éteint et qu'il commença à faire un peu froid, ils se résolurent à se remettre en route vers la maison.
- Qu'est-ce que tu fais avec ce gros galet, André ? demanda Paul tandis qu'ils traversaient le pont. Son frère jeta alors la pierre dans la rivière. Sous les éclaboussements, leur père gardait un œil anxieux sur les flots, s'assurant qu'aucun tentacule ne pointait hors de la surface de l'eau.

Le Roi Hiver enserrait le pays dans son étreinte. La température avait radicalement chuté en à peine quelques jours, et il faisait plus froid que jamais. Un panier à salade, escorté par des gendarmes, déboucha dans le petit parc au cœur de Salon et fit halte au numéro deux. Tandis que quelques voisins jetaient un œil curieux par leurs fenêtres, les officiers descendirent de leurs chevaux, et le commandant frappa à la porte, l'air sévère. Nostradamus, fuyant la lumière, apparut à la fenêtre et finit par comprendre le présage qui lui était parvenu un mois avant.

- Michel de Nostredame, au nom de la Loi, vous êtes en état d'arrestation, proclama l'officier en chef lorsque le savant ouvrit la porte. On lui accorda une minute pour rassembler quelques vêtements et dire au revoir à sa famille. Anne arriva trop tard et regarda tristement son mari disparaître dans le fourgon avec un sac marin.

« Michel ! » cria-t-elle dans toutes les rues. Tout le village était sur le pied de guerre. Le scientifique tant apprécié fut escorté devant les habitants du village avec les menottes aux poings, et les rumeurs les plus étranges se mirent à circuler à son égard. Le détenu fut emmené au château de Marignane, situé aux portes de Marseille, où il fut emprisonné comme un vulgaire criminel. Plus tard, ce jour là, il reçut la visite de Claude de Tende, le gouverneur de Provence.

- Je suis terriblement navré, Michel, commença son ami, qui semblait plus pâle qu'un fantôme. L'évêque Méandre m'a obligé à vous arrêter à cause du caractère immoral de vos publications. Il m'a menacé de me traîner en justice moi aussi si je ne coopérais pas. J'ai fait quelques erreurs dans le passé qu'il aurait utilisé contre moi."

- Oh, c'est de ma faute ; c'est moi qui ai voulu être publié coûte que coûte. J'espère seulement que je reverrai ma famille...

- J'ai encore de mauvaises nouvelles, dit Claude sombrement. Il y a eu un attentat contre le Pape. Il a survécu, mais pas votre ami Rabelais. Il a été assassiné. Nostradamus dut se contraindre à encaisser cette nouvelle.

Avant, je pouvais prévoir ce genre d'événements, songea-t-il. J'étais encore pur à l'époque, mais ma réussite m'est montée à la tête dernièrement ; je me suis cru invulnérable.

- Je suis un prophète inutile, Claude, dit-il.

- Non, c'est faux. L'évêque a simplement plus de pouvoir qu'aucun d'entre nous ne l'aurait imaginé.

- Oui, et maintenant je dois me défendre contre la force la plus puissante de l'Eglise, et l'issue est écrite d'avance. La meilleure alternative, ce serait un procès à rallonge, qui durerait des années et des années et qui me tuerait à petit feu.

- Eh bien, veillons à espérer une issue positive, et laissez-moi encore vous assurer que mes mains sont liées. Le gouverneur dit au revoir à son ami.

En prison, le savant faisait de l'exercice tous les jours afin de rester en forme, mais après une semaine passée dans le froid, il commença à s'affaiblir dangereusement. Son âge avancé et ses rhumatismes prirent le dessus, et il finit par capituler et s'étendit sur le banc de sa cellule. Il restait là, à regarder à travers les barreaux de la fenêtre. Il neigeait, ce qui était rare dans le sud de la France. Quelques flocons vinrent voltiger jusque dans sa cellule et atterrirent entre ses doigts gelés.

On dirait que la mort pourrait venir me cueillir avant même que je pose le pied dans une salle de tribunal, gémit-il. Oui, eh bien je ferais mieux de ne pas perdre mon temps à me faire du mauvais sang là-dessus, et il s'enveloppa dans sa couverture.

Garder la foi, c'est la seule chose qu'il me reste à faire ; garder simplement la foi, et, épuisé, son esprit l'abandonna.

Une caravane avançait dans le désert, en direction du sommet des monts enneigés. Le vent poussiéreux soufflant depuis le sud-ouest rendait le voyage encore plus difficile pour le groupe, dont les femmes et les enfants fermaient la marche.

- Allez, hue cocotte ! criaient inlassablement les conducteurs d'ânes. Les fugitifs, accompagnés de leurs bêtes chargées, finirent par quitter la plaine aride pour trouver refuge au pied des collines.

- On va établir notre camp ici, décida leur chef, coiffé d'un turban bleu, lorsqu'ils pénétrèrent dans une vallée rocheuse. La caravane fit halte et la petite tribu de fuyards put enfin se reposer. Quelques transporteurs prirent des bouteilles d'eau dans les paniers portés par les ânes et les firent passer.

- Economisez l'eau, les prévint leur chef, il faut que ça nous dure encore quelques jours. Tout là-haut, depuis une falaise couleur fauve, un montagnard observait le groupe.

- Béchir, va voir cet homme, et demande-lui qui il est, ordonna le meneur. On dirait que c'est un Pashtoun. Béchir escalada l'amas de rochers et finit par arriver à la hauteur du bonhomme, qui se tenait calmement au même endroit, dans une longue robe brune.

- Puis-je vous demander qui vous êtes ? lui demanda l'éclaireur, reprenant son souffle après sa montée dans les rochers.

- Vous pouvez m'appeler Sermo, lui répondit l'étranger. Son épaisse barbe flottait dans le vent tandis qu'il restait là, immobile au soleil.
 - Je m'appelle Béchir, et nous sommes des Pathans du Nord. On cherche refuge dans les montagnes.
 - Alors je vous conseille de quitter cette vallée sur-le-champ, car une pluie torrentielle va décimer cet endroit dans vingt minutes. L'éclaireur le dévisagea, incrédule.
 - J'aimerais beaucoup que vous le disiez à mon chef, finit-il par dire.
- Ils descendirent ensemble les rochers et aboutirent bientôt au campement, où Béchir présenta l'étrange personnage à son supérieur.
- Nous sommes-nous déjà rencontrés ? demanda ce dernier.
 - Pas à ma connaissance, répondit le montagnard.
 - Alors comme ça, cette vallée est sur le point d'être détruite ? D'où tenez-vous cette information ?
 - Je suis en contact avec le Tout, déclara l'homme. Là-bas, sur la droite, sous cette crevasse, vous trouverez une grotte où vous pourrez tous vous cacher.
 - Dit-il vrai, à propos de cette grotte ? demanda le meneur. Béchir opina du chef. Son supérieur réfléchit un moment, puis fit un geste à l'un de ses hommes.
 - Alalam, emmène tout de suite les femmes, les enfants et la moitié de nos hommes jusqu'à la grotte que va te montrer Béchir. Les autres continueront de dresser le camp. Alalam s'empressa de scinder les membres de la tribu en deux groupes et, menés par Béchir, des centaines de Pathans descendirent dans la crevasse.
 - Je ne peux pas vous laisser partir comme ça, dit le chef à Sermo. Vous allez devoir aller dans la grotte avec nous, car nous devons toujours nous méfier des traîtres, ajouta-t-il alors que ses hommes le tenaient en joue. Mais si vous dites vrai, nous vous serons très reconnaissants et vous seriez généreusement récompensé. Alors, le prétendu prophète fut obligé de les suivre.
 - Il ne nous reste pas beaucoup de temps, annonça l'étranger d'un ton lugubre, tandis qu'ils descendaient dans la grotte.
 - Nous verrons bien, lui répondit le chef, et, quelques instants plus tard, ils pénétrèrent dans la grotte où le groupe qui était parti plus tôt avait déjà trouvé refuge.
 - C'est un tunnel traversant, chef, cria Béchir, qui venait de revenir. Il traverse la vallée suivante, et... Soudain, une énorme explosion fit trembler la montagne et les hommes qui montaient la garde à l'entrée se trouvèrent projetés dans la grotte. D'immenses blocs de rochers se décrochèrent de divers endroits de la voûte et la plupart des membres de la tribu tombèrent au sol. Le calme revint soudain, et les Pathans se relevèrent, chancelants.
 - Eh bien, c'était une sacrée explosion, marmonna leur chef en époussetant ses vêtements. Les dommages se révélèrent sans gravité : seuls certains d'entre eux étaient blessés. Le meneur se précipita dehors en compagnie

de ses hommes de confiance afin de voir comment se portait l'autre groupe. Une énorme bombe d'une force inouïe avait complètement détruit la vallée pour n'en laisser que des ruines. Il ne restait rien du camp ni d'aucun de leurs camarades. Le petit groupe retourna dans la grotte, et leur chef se dirigea vers son hôte.

- Je ne me suis pas présenté ; je suis Oussama Ben Laden. Vous êtes libre de partir à présent. J'espère cependant que vous resteriez avec nous pour nous aider avec votre don.

- Je suis prêt à aider tous les êtres humains, et je resterai avec vous jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger, dit le prophète.

- Vous m'en voyez des plus ravis. Est-ce que Mohammed va bien ? demanda Ben Laden à Alalam.

- Oui, chef, il charge à nouveau sa mule.

- Dis-lui que nous allons rester ici, et que désormais, nous voyagerons de nuit, et son second disparut le long de l'étroite galerie, qui était remplie d'évadés harassés.

- L'ennemi ne nous aura jamais ! déclara Ben Laden pour encourager ses troupes. Allah nous a envoyé son fils, et tout son peuple poussa des cris de joie. A présent, reposez-vous, car nous reprendrons la route cette nuit. Yasser, apporte une couverture et de la nourriture à notre courageux sauveur. L'adjoint entraîna Sermo dans le tunnel et ils dépassèrent quelques soldats qui préparaient leurs armes. Le nouveau-venu se vit remettre son nécessaire de survie par une femme voilée.

- Il y a relativement peu de femmes et d'enfants, commenta-t-il, en se demandant quelle en était la raison.

- Toutes les femmes et les enfants que vous voyez sont ceux d'Oussama, précisa Yasser. Après s'être restaurés, les Pathans se reposèrent, hormis quelques hommes qui gardaient l'entrée. Une fois le soleil couché, Ben Laden invita son étrange hôte à assister à la Jirga. Il accepta. Ils se rendirent ensemble à l'assemblée, lorsqu'Oussama se trouva frappé par une révélation.

- Ca y est, je me souviens où nous nous sommes rencontrés, dit-il. Il y a des années maintenant, j'ai fait un rêve troublant, où un vieil homme sage me faisait signe depuis un gratte-ciel. C'était toi ! Instantanément, Nostradamus rassembla ses idées et finit par prendre conscience de l'étrangeté de la situation.

Eh bien, je jouerais donc un rôle là-dedans... J'ai contribué à aider personnellement ce dirigeant. Comme l'a fait le génie de la lampe d'Aladin. Ce Musulman doit avoir des pouvoirs extraordinaires.

Puis, toujours un peu abasourdi, il tenta de rassembler les pièces du puzzle. Une petite poignée de sages s'était déjà réunie en conclave, et Oussama et son invité les rejoignirent.

- Nos attaquants continueront de mener leur guerre sainte, déclara une personne du nom de Mullah, et dont le visage était couvert.

- Mais comment ? Nous pouvons à peine survivre, et les non-croyants sont légion, répondit un autre membre du conseil. Le militant, Ahmed, se mit à s'agiter.
- Nous devons tout d'abord nous installer correctement dans les montagnes, et alors, nous frapperons avec la force de la destruction, proposa-t-il.
- Oui, c'est très bien. Nous désirons tous poursuivre notre guerre contre les chiens chrétiens, reprit Mullah. C'est pourquoi j'opterais pour une bataille finale, et Allah nous guidera vers la victoire.
- Non, si nous voulons gagner la bataille contre les Américains, nous devons fuir, répondit Oussama sur le ton de la critique. Qui plus est, nous ne faisons pas le poids du point de vue militaire.
- Quelle serait ta solution ? Que nous allions tous nous cacher à Jalalabad, ou que nous traversions les frontières ? demanda Mullah.
- Oui, je pensais plutôt au Pakistan, où nous pourrions orchestrer de nouvelles attaques contre l'Occident sur tous les fronts. Quelques sages l'approuvèrent.
- Qu'est-ce que Sermo pense de tout cela ? demanda Oussama.
- Eh bien, je ne suis pas stratège, dit-il, réalisant à présent qu'il n'était pas en compagnie d'une tendre communauté de pacifistes.
- Ne presagez-vous pas de dangers ?
- Non, je ne vois rien pour le moment, répondit-il avec prudence. Le congrès décida finalement de traverser la frontière pakistanaise en passant par le col du Khyber. Leur parcours dans les montagnes capricieuses serait très risqué, mais une fois arrivés dans le pays voisin, ils seraient en sécurité parmi des tribus amicales. Pendant ce temps, Béchir était en train de réveiller les autres, car il était temps de reprendre la route. Tandis que la caravane se remettait doucement en marche, le prophète alla rejoindre Ben Laden.
- Êtes-vous un sunnite ? lui demanda ce dernier d'un air désinvolte.
- Non.
- Un chiite alors ? Mais Sermo lui fit comprendre qu'il n'appartenait pas non plus à ce mouvement.
- Mais vous êtes un frère musulman, n'est-ce pas ?
- Je réponds aux principes de l'Être Suprême. Il s'appelle Dieu, ou Allah.
- Eh bien, ne répétez pas cela aux autres. Quoi qu'il en soit, vous êtes contre les Américains. Le convoi fit brusquement halte, car le tunnel était trop étroit pour permettre leur passage.
- Pourquoi êtes-vous en guerre ? demanda Sermo.
- Les Américains sont en permanence en Arabie Saoudite, et leur simple présence salit nos terres sacrées.
- Les Américains ? Ce sont bien les habitants du Nouveau Monde, non ?
- De quelle planète viens-tu ? Les militants viennent de très loin, d'accord, mais du Nouveau Monde ? Du monde en ruines, plutôt, et les coins de la bouche d'Oussama se relevèrent en un rictus cruel.
- Pourquoi est-ce que les Américains vous bombardent ?

- Nous les avons attaqués pour annihiler leur puissance.
- Vous voulez parler de l'attaque du gratte-ciel ?
- Oui, et c'est vous qui m'en avez donné l'idée, mais vous posez bien trop de questions, dit Oussama, excédé, et il mit fin à la conversation.

Par tous les Saints, mais c'est l'antéchrist dont parle la Bible, finit par comprendre Nostradamus. Je me suis laissé fourvoyer par le fils du chaos. Cette épreuve qui m'est infligée est très étrange.

Les combattants finirent par sortir à l'air libre et la côte semblait déserte. Le convoi poursuivit alors son trajet à la belle étoile sur un sol rocailleux bordé de chaque côté par des rangées de montagnes. La caravane ne se déplaçait pas très rapidement, et Ben Laden commençait à s'inquiéter.

- Un hélicoptère ! Que tout le monde se cache ! se mit-il brusquement à crier. En arrière-plan se fit entendre un bruit atroce qui ne tarda pas à se rapprocher, et les furtifs se cachèrent à la hâte dans des trous et des crevasses, puis ne firent plus le moindre bruit. Les lumières d'un projecteur se braquèrent sur le décor inhospitalier pour disparaître à nouveau, après quoi le chef du groupe ordonna à tout le monde de se remettre en route. Les conditions climatiques avaient évolué en leur faveur, les nuages ascendants camouflant la caravane. Après un long voyage, Béchir indiqua une caverne, où son peuple pourrait se mettre à l'abri pendant la journée. Puis, il se mit à pleuvoir, et les derniers ânes furent entraînés dans la cachette. A bout de force, les Arabes purent enfin souffler.
- J'ai une mauvaise nouvelle, déclara Ben Laden à ses complices. Nos ennemis ont engagé une manœuvre d'encerclement et sont en train de fouiller toutes les cavernes.
- Alors nous sommes perdus, gémit Alalam.
- Non, car ils ne peuvent pas condamner ces montagnes, répondit son supérieur.
- Je suis sûr que les Américains vont soudoyer les tribus locales pour qu'elles nous trahissent, suggéra Ahmed.
- Les habitants des montagnes ne nous feront jamais ça, le rassura Mullah, qui se montrait généralement peu bavard.
- Notre ami Sermo recevra peut être un message de l'au-delà, dit Oussama. Mais Sermo, qui avait décidé de cesser cette mascarade, garda le silence. Quelques heures plus tard, les hommes qui surveillaient l'entrée se firent soudain tirer dessus ; un groupe d'Américains les avaient trouvés.
- Levez-vous, et fuyez, ordonna immédiatement leur chef. Ses disciples se relevèrent à la hâte et s'enfoncèrent dans les entrailles de la montagne. Puis, une poignée de militants fidèles provoquèrent une explosion à l'entrée de la caverne afin d'en condamner définitivement le passage pour l'ennemi, ce qui leur donna quelques instants de répit. Béchir entraîna le groupe à travers diverses galeries à une vitesse folle, et, peu de temps après, ils se retrouvèrent à nouveau dehors. Cette fois-ci, ils se retrouvèrent sur la crête escarpée d'une montagne, en plein milieu d'une violente tempête de neige. Littéralement aveuglés alors qu'ils tentaient

d'assurer leurs pas sur les flancs glissants, les Pathans ne se laissèrent toutefois pas abattre. Lentement mais sûrement, ils parvinrent à s'acheminer le long des versants abrupts. Ils passèrent devant les anciens débris d'un avion. Un Pashtoun amical apparut soudain des amas de neige et, après une brève discussion avec l'homme des montagnes, il fut décidé qu'ils empruntent une autre route.

- Qu'est ce qu'il se passe ? demanda Sermo, qui commençait à devenir bleu à cause du froid.

- L'entrée est surveillée par les ennemis Afghans et l'armée pakistanaise garde les frontières, répondit Yasser. Avec une grande détermination, la troupe se mit à gravir péniblement des ravins ancestraux et des pics de granit en direction de l'est. Malgré les terribles conditions climatiques, ils parvinrent à atteindre l'autre passage menant vers le Pakistan et, peu après avoir franchi la frontière, ils s'arrêtèrent pour se reposer un moment. Puis, leur dirigeant rassembla un groupe réunissant les membres de sa famille et ordonna à la centaine de guerriers qui restait de faire route vers le village de Peshawar. Leur chef projetait d'aller se cacher ailleurs, à un endroit qu'il garda sagement secret.

- Messieurs, nos routes doivent se séparer quelque temps, annonça Ben Laden. Si je venais à mourir, nous nous reverrons au paradis.

- Vive Oussama, entonnèrent-ils tous.

Ce sont de braves compagnons, mais ils seront décimés en un éclair, songea Nostradamus. Leur rôle touche à sa fin.

- Sermo, j'aimerais que vous veniez avec nous, proposa Oussama, car vos dons divins pourraient nous être utiles.

- Je vous accompagnerai aussi loin que je suis destiné à le faire, répondit-il. Accompagné de deux mules, le groupe sélectionné par Oussama commença à marcher vers le nord, tandis que la majorité des hommes reprit la route vers le sud.

- N'aurait-il pas été plus sage d'aller nous aussi vers le sud, là où vivent nos sympathisants ? demanda Alalam tandis qu'ils marchaient.

- Non. C'est l'endroit où les Américains nous chercheront, répondit son supérieur. Après quelques minutes, ils sortirent des montagnes et aboutirent à une steppe, où deux véhicules attendaient sur le versant d'une rivière. Par sûreté, le groupe se camoufla derrière des rochers, jusqu'à ce que Béchir envoie un signal en sifflant.

- Zindibad Oussama, répondit-on en provenance de la rivière.

- Tout va bien, les rassura Béchir, et ils repartirent. Arrivés à la rivière, ils sautèrent à bord des voitures tout-terrain, qui démarrèrent sur les chapeaux de roue. Après quelques heures de trajet sur une route bosselée et poussiéreuse, ils arrivèrent devant un bâtiment en ruines. Il était bâti dans une plaine déserte bordée de montagnes immaculées.

- Bienvenue à Bar Chamarkand, plaisanta Oussama. Exténués, ils sortirent tous des véhicules et pénétrèrent dans la maison, qui contenait une dizaine de pièces délabrées. Le vent régnait en maître ici, car aucune fenêtre ne possédait de volets.

Voici une bien sinistre bicoque, songea Michel, parcouru d'un frisson. On attribua une chambre à chaque femme et les hommes prirent possession de la majeure partie des lieux, où ils disposèrent leurs armes. Ils laissèrent les enfants jouer dehors un moment, ce qui aurait pour effet de berner l'ennemi plutôt que de l'attirer.

- Tenez Sermo, buvez ça, lança Mullah. A sa propre surprise, le prophète rattrapa la cannette de soda qu'on lui envoyait.

On dirait bien que mon pouvoir spirituel s'est renforcé, remarqua-t-il avec satisfaction. Ereintés, les guerriers s'étendirent sur des matelas et Sermo s'adossa contre le montant de la fenêtre. Dehors, l'une des filles d'Oussama s'amusait avec un papillon fait de morceaux de verre colorés. Nostradamus se mit à prêter attention à la fillette lorsqu'elle disparut soudainement. Quelques secondes plus tard, la tête de la fillette surgit brusquement par la fenêtre.

- Bouh ! cria-t-elle, les yeux pétillants de joie.

- Bonjour, jeune fille, dit-il, ému. Leur charmante entrevue fut soudain interrompue.

- Sermo, venez voir ça, l'appela Oussama. Il s'était changé et portait à présent une tenue d'armée. Une télévision portable diffusait les images de l'avion qui s'était volontairement écrasé dans le gratte-ciel dans lequel se trouvait Nostradamus à ce moment-là. Les hommes regardaient tous les images avec excitation.

- Oussama Ben Laden, le cerveau se trouvant derrière l'attaque des Tours jumelles, a réussi à s'échapper des montagnes Tora Bora avec plusieurs autres meneurs, annonçait le présentateur.

- Le fondamentaliste Musulman d'Arabie Saoudite qui a fait fortune dans le monde de la drogue est quasiment relégué au rang de mythe vivant...

- C'est faux ! s'écria quelqu'un dans la salle.

- Le terroriste le plus recherché au monde est très populaire parmi la population afghane et pakistanaise, ceci étant dû au fait qu'il dispense des formations et fournit des armes, de la nourriture et des médicaments. La personne qui permettra l'arrestation de Ben Laden gagnera une récompense de vingt-cinq millions de dollars.

- J'en ai assez vu, dit Oussama, et tandis qu'il s'éloignait, ses hommes purent voir des images de lui sur l'écran. Pendant ce temps, Béchir était en train de transporter des cartons tandis que Sermo, qui le regardait, sirotait tranquillement son soda.

Ces gens-là ne sont pas vraiment constructifs, pensa-t-il, lorsqu'un son sourd retentit de l'une des chambres. Curieux, il faussa compagnie aux guerriers, collés devant l'écran de télévision, et partit jeter un œil aux chambres.

Où sont passées toutes les femmes ? se demanda-t-il. Il découvrit que tous les cartons avaient atterris dans un bureau improvisé. Une boîte, décorée de palmiers, était déchirée, et quelques documents étaient étendus sur le sol. Il se pencha sur les feuilles de papier et se mit à lire ce qui était écrit.

Oh là là ! Voilà qui ne plairait pas du tout à Einstein...

Les documents expliquaient comment construire une bombe nucléaire.

- Ah, alors comme ça, vous êtes un espion américain finalement, dit soudain Ben Laden dans son dos. J'aurais dû m'en douter, et il appela ses complices.

- Alalam, boucle-moi ce traître!

- Mais il nous a sauvé la vie !

- Il tente de s'infiltrer, répondit leur dirigeant, inébranlable, et le faux prophète fut enfermé dans une remise, où il put à nouveau se mettre à réfléchir dans le calme.

A présent, je devrais pouvoir retourner dans ma cellule à Marignane, songea Michel, mais rien ne se produisit.

Mon Dieu, ma prochaine structure de pensée doit être cassée.

Puis, il entendit des clés tinter, et la porte s'ouvrit. La fille d'Oussama se tenait dans l'encadrement de la porte, avec une couronne en papier sur la tête. Elle souriait.

- Michel, vous êtes de nouveau un homme libre ! dit le gouverneur de Provence. Et sa voix le ramena vers le présent.

- Merci beaucoup, jeune fille, répondit le savant, et il se releva laborieusement de son banc.

- Vous délirez, mon ami. J'espère que vous ne perdez pas la raison.

- Tout va bien, Dieu merci, la chance a tourné, et il boitilla vers lui.

- Ils ont abandonné les charges qui pesaient contre vous, expliqua Claude, tandis que Nostradamus pointait le bout de son nez en dehors des grilles.

- Longue vie à la Reine ! s'écria-t-il d'une voix rauque. Claude ne prononça pas un mot, mais son visage en disait long.

A Salon, c'est en chanson que les gens accueillirent le héros, qui saluait ses admirateurs d'une main fébrile, par le balcon. L'ensemble du conseil de la ville figurait parmi la foule amassée devant chez lui.

- Ne reste pas dehors trop longtemps, Michel. Tu es sur le point de t'écrouler, dit Anne avec inquiétude. Il lui promit de ne pas s'éterniser.

- Chère famille, chers amis et chers concitoyens, je suis de nouveau un homme libre, commença-t-il, et la foule poussa des acclamations. Ils finirent par se calmer afin de pouvoir entendre la suite de son discours.

- Malgré tout, on ne peut pas emprisonner les pensées, et dans ma cellule, j'ai eu de nombreuses visions, que je mettrai à l'écrit et que je publierai, comme avant. Après tout, au milieu des ténèbres, la lumière brillera toujours. Hélas, c'est tout ce que je peux dire pour l'instant, j'ai besoin de prendre du repos. Le savant, affaibli, referma alors les portes menant au balcon et se rendit tout droit dans son lit.

Chapitre 13

*Dans le Danube et le Rhin viendra boire
Le grand Chameau, ne s'en repentira
Près du Rhône et de la Loire, la violence éclatera
Et près des Alpes, le Coq le ruinera*

C'était le soir idéal pour montrer les constellations à César, et Nostradamus alla chercher son fils.

- Tu as vu César ? demanda-t-il à Anne, une fois arrivé en bas. Elle faisait tremper ses pieds dans un baquet d'eau chaude.

- Eh bien, en fin d'après-midi, il devait aller travailler aux archives de la municipalité. Mais je ne sais pas où il est maintenant. Pourquoi ?

- Les étoiles vont briller ce soir, et je voudrais l'initier, expliqua-t-il. Le jeune homme étant introuvable, son père décida de retourner travailler au grenier. Cela faisait longtemps qu'il ne s'était pas livré à la méditation dans cette pièce, étant donné que Christophe y passait la plupart de son temps. Il n'avait plus vraiment besoin de s'isoler pour ceci. Ses dons surnaturels s'étaient adaptés au remue-ménage régnant dans son foyer depuis des années, et l'état de sérénité dont il avait besoin se trouvait ancré au plus profond de son cœur. Au moment où il était en train de mettre la touche finale à un horoscope qu'il avait dressé pour un client, son fils entra.

- Tiens, tiens, ne serait-ce pas mon César ? dit-il gaiement.

- On va regarder des corps célestes, papa ? demanda l'adolescent, tout en jetant un œil aux embryons exposés dans la vitrine.

- Tu ne pouvais pas tomber mieux, fiston, et son père referma son livre. Il se leva, ouvrit la lucarne et ôta le cache de la lunette à taille humaine qui se tenait en-dessous de celle-ci.

- Tu es déjà aussi presque grand que cet instrument, marmonna-t-il en regardant son fils. Très bien, alors, voyons voir... La voilà ! Regarde, César, juste au-dessus des derniers rayons de soleil. Mercure, la planète de l'intelligence et des capacités mentales ; à peine à plus de vingt-huit degrés zodiacaux du Soleil.

- Tout ce que je vois, c'est un petit point rose, fit remarquer César, l'œil collé à l'appareil.

- Petit, mais important. Mais j'admets que c'est une passion à laquelle on ne prend pas goût tout de suite. Les garçons de ton âge préfèrent les choses plus spectaculaires, et son père dirigea l'appareil vers la lune.

- Maintenant, regarde.

- Waouh, c'est magnifique, dit César.

- L'étonnement est le début de la sagesse, cita son père. Et, un peu plus tard, alors que la nuit était tombée, il montra à son fils tous les petits

recoins du ciel, tout comme son grand père avait fait avec lui, il y avait bien longtemps.

En juin, un festival avait lieu en ville. Bertrand et ses compagnons avaient fini de creuser le Canal de Craponne jusqu'à Salon, et le canal d'irrigation fut inauguré en grande pompe. Une fois que l'ingénieur du projet en personne eut ouvert le barrage et que l'eau put s'écouler librement, soulevant de bruyants applaudissements, un orchestre interpréta un morceau musical répété pour l'occasion. Anne voulut poursuivre les festivités dans leur maison, son époux n'ayant pu participer à l'événement, à cause de ses rhumatismes. Ses frères, Antoine et Julien, ainsi que leur famille, furent invités à se joindre à eux, de même que Bertrand, bien sûr. Dans la cour, de longues tables furent dressées, car la famille s'était élargie au cours des dernières années. Le nombre d'enfants était imposant. La progéniture des invités courait en zigzaguant dans les jambes des adultes, et le jardin fourmillait d'activités. Michel avait commandé un fût de champagne de Reims pour l'occasion, et les quatre frères levèrent leur verre en l'honneur de l'accomplissement du projet. Dans le fond du jardin, les femmes étaient en train de faire rôti du poulet.

- Hé, si ces chers messieurs voulaient bien nous en laisser un peu, s'écria Anne, en faisant tourner la broche. Sans nous, ils seraient complètement perdus, murmura-t-elle aux autres femmes, qui étaient à présent habituées à son attitude libérale.

Bertrand racontait des histoires à dormir debout avec emphase et l'on ne parvenait pas à lui arracher l'attention des enfants, mais une fois que le poulet fut cuit, il n'eut pas d'autre choix que de se résigner. Les femmes amenèrent la volaille à la table et servirent le plat aux invités affamés.

- Non, merci, dit Michel, qui fut le premier à refuser sa part.

- Quoi ? Tu ne manges pas de cette délicieuse viande ? demanda Julien. Tu adorais ça, avant.

- Oui, avant, mais maintenant, je préfère les choses naturelles.

- Oh, allez, rien que pour aujourd'hui, Michel, c'est un jour exceptionnel, le pria Bertrand.

- Non, je dois faire attention à ma santé !

- Allez, rien qu'un petit morceau, pour être poli... l'implora Antoine, mais leur érudit de frère ne se laissa pas convaincre.

- Très bien, alors je vais te servir plus de champagne, à moins que ce ne soit mauvais pour ta santé aussi ? demanda Bertrand.

- Bon, d'accord, juste la moitié d'un verre alors, dit Michel avec raideur. Puis, tout le monde se mit à dévorer le poulet.

- C'est tout à fait délicieux, mesdames. Vous devriez vraiment être fières, les flattèrent les hommes. Un peu plus tard, la conversation tourna autour de l'argent.

- C'est un bon tuyau que tu nous as donnés, Bertrand, d'investir dans le canal, dit Anne. Les intérêts sont élevés et la valeur des parts a augmenté. On aimerait bien encore investir cent couronnes.

- C'est bon à entendre, on va arranger ça, répondit l'entrepreneur entre deux bouchées.
- Il a fallu attendre neuf années avant que le canal soit construit, vitupéra Michel. Ca représente environ deux kilomètres par an. Même un escargot irait plus vite.
- Vas-y, moque-toi de moi, frerot. En attendant, les profits sont clairs et nets, répondit Bertrand, tout en se servant quelques haricots.
- Si un jour vous entrez en conflit, les gars, je peux vous apporter des conseils juridiques. On s'arrangera pour tout garder dans la famille, bien sûr, plaisanta Julien, jouant l'avocat tout en se servant copieusement de champagne.
- Cela ne vous rend-il pas complètement fous d'avoir toujours tout ce monde devant votre maison ? demanda Sabine, la femme de Julien.
- Oui, c'est l'inconvénient d'être célèbre, répondit Michel, alors qu'un petit gamin pénétrait dans le jardin par la grille d'entrée.
- N'importe qui peut escalader cette grille, commenta Bertrand. Je suis étonné que vous n'ayez pas d'intrus.
- Tu as raison, nous devons protéger correctement la maison, et il est temps que l'on s'occupe de retaper tout ça, et de tout redécorer, par la même occasion, admit son frère.
- Ah, alors j'ai une idée brillante, dit Bertrand. Il y a une maison vide à Avignon, que vous pourriez louer pour quelques mois. Pendant ce temps, je veux bien rénover votre maison à un prix correct, et vous pourrez être débarrassés de tous ces pèlerins pendant quelque temps. D'une pierre, deux coups. Qu'est-ce que vous en pensez ?
- Tu n'es pas trop occupé ? demanda Michel.
- Oh, tu sais, j'ai toujours deux ou trois projets en cours. Mais le plus gros d'entre eux, le canal, est terminé, et pour mon frère, l'intello de la famille, je peux toujours trouver le temps. Je sais où trouver les meilleurs matériaux. Mais juste un tuyau : gardez une façade toute simple, pour ne pas que les impôts montent en flèche.
- J'en ai franchement ras-le-bol de toutes vos plaisanteries sur mon métier, répondit Antoine, avec un brusque emportement.
- Désolé, frerot, j'exagère. Les impôts ne sont pas si terribles que ça, dit Bertrand d'un ton apaisant. Dans les grandes villes, ils se disputent même pour savoir qui a le plus bel édifice.
- Je pense que ta proposition est tout à fait réalisable, finit par dire Michel. Qu'est-ce que tu en penses, Anne ? Veux-tu aller vivre à Avignon pour quelque temps ?
- C'est déjà écrit dans les étoiles, répondit-elle, un peu pompette.
- Je reviendrai avec un bon plan, reprit Bertrand. Vous n'avez pas à prendre de décision avant de le voir.
- Michel, parle-nous de l'avenir de l'humanité, demanda Elise, qui était assise parmi eux et se s'ennuyait un peu. Mais il ne put lui répondre, car André renversa un verre de vin devant lui.
- Ca arrive toujours dans les fêtes réussies, plaisanta Bertrand.

- Tiens, en parlant de fête, rebondit Julien, le mois prochain, c'est Chavouot. Est-ce que vous le fêtez ?
- Pas moi, répondit Michel, tout en épongeant le vin renversé.
- Et vous, les gars ? Mais apparemment, seul l'avocat de la famille avait voulu préserver les traditions juives, en secret, bien entendu.
- Avant que j'y aille, dit Bertrand vers la fin de la fête, j'aimerais porter un toast à notre père et à notre mère. Nous devons être reconnaissants de tout ce qu'ils nous ont apporté, et, comme un seul homme, les frères levèrent tous leurs verres.

Une fois que les plans de la maison furent approuvés, Bertrand se mit immédiatement à la rénover avec ses ouvriers. Pendant ce temps, les De Nostredame se rendirent à Avignon en carrosse et, à midi, ils traversaient déjà le pont de la ville. Ils circulèrent dans la ville peu attrayante, où Michel avait étudié l'astrologie lors de ses jeunes années. Il reconnaissait encore toutes les rues. Et, bien que le Destin s'amuse à le tourmenter, la maison dans laquelle ils étaient censés emménager était située dans le Parc des Papes, près de son ancienne université, qui était à présent utilisée pour d'autres activités. Ils sortirent du véhicule et transportèrent leurs valises jusqu'à la maison. Leur nouveau foyer était meublé et confortable, et ils se sentirent très vite à l'aise entre ses murs. Michel n'avait emmené qu'un peu de travail et avait beaucoup de temps à consacrer à Anne et aux enfants. Le jour suivant, il montra à sa famille la ville depuis le Rocher des Doms, la falaise qui surplombait toute la région. Puis, tous les huit se promenèrent dans Avignon et visitèrent de nombreux endroits, tels que la rue St. Agricole, où Michel avait vécu dans une misérable petite chambre. Aujourd'hui, l'endroit abritait une boutique de jouets et de bibelots. La petite famille était enchantée de cette promenade dans la ville matérialiste, mais Michel ne tarda pas à avoir mal aux articulations, ce qui l'obligeait à ne pas trop s'éloigner de chez lui.

Plus les années passent et moins mon corps est résistant, marmonna-t-il en s'asseyant sur un banc dans le parc, qui avait résisté au passage du temps. Il regarda les vieux chênes qu'il avait connus. Leur force n'avait pas l'air d'avoir décliné non plus.

- Michel, on va au magasin de jouets, on revient bientôt, l'informa Anne.

- Très bien, ça va aller. Au magasin de jouets ?

Alors que sa famille était partie, le vent caressait ses articulations douloureuses et des souvenirs de sa jeunesse commencèrent à revenir à lui. Les années ont vraiment filé entre mes doigts comme du sable, songea-t-il. Un peu plus tard, Anne et les enfants revinrent avec des sacs remplis dans les mains.

Bonté divine, on dirait vraiment des dénicheurs de bonnes affaires venus du Nouveau Monde, pensa-t-il, retrouvant sa bonne humeur, et ils commencèrent à déballer les jouets en plein milieu du parc. Curieux, il se leva, mais il dut se rasseoir pour relacer ses chaussures.

Satanée goutte, je n'arrive même plus à tenir mes lacets maintenant.

- Michel, viens voir ce qu'on a acheté ! l'appela sa femme.
- J'arrive, j'arrive, répéta-t-il en se levant. André était en train de se déhancher dans un Hula-Hoop tandis que César tentait de l'imiter.
- Tu es trop grand pour ce Hula-Hoop, criait Madeleine, levant les yeux deux minutes avant de se remettre à fouiller dans les sacs. Le savant avait rejoint les membres de sa famille et se joignit à eux dans la découverte de leurs nouveaux trésors. Ils avaient acheté des cordes à sauter, un ballon, des poupées, des billes, un cerf-volant, de la colle, des feutres ; bien trop de choses pour pouvoir tout appréhender d'un seul coup. Diane déambulait en tenant une poupée chinoise toute dodue.
- Je me demande combien de temps cela va les occuper, s'interrogea Michel en s'asseyant dans l'herbe près de sa femme.
- Tu viens jouer avec nous, Papa? demanda Paul. On va jouer à chat.
- Allez-y les enfants, on va vous regarder jouer avec Maman.
- Hé, je ne suis pas encore une vieille croulante, protesta Anne, et elle se leva pour courir après Paul tandis qu'il s'enfuyait à toutes jambes. C'est ainsi que les jours passèrent, et chacun d'entre eux profitait de leur temps libre. Après quelque temps, les garçons commencèrent à se montrer turbulents, ce qui avait le don d'irriter les voisins. Leur père les laissait s'amuser, jusqu'au jour où il dû intervenir alors que les enfants jouaient au boucher et où Paul s'était mis en tête d'ouvrir le ventre de Diane avec un canif.
- Très bien, ça suffit maintenant. Donne-moi ce couteau et va dans ta chambre ! dit-il avec colère, et ses enfants retrouvèrent assez vite un comportement relativement acceptable. Un jour, le savant se fit hardiment importuner dans la rue par des gens qui l'avaient reconnu. Peu de temps après, ils se tenaient devant sa maison à l'attendre, et il décida de passer tout son temps enfermé chez lui. La petite famille jouait inlassablement au jeu de société Carcassonne jusqu'à ce qu'ils en soient dégoûtés. Les enfants, quant à eux, ne s'étaient jamais autant amusés. Un soir, Michel fut saisi de visions lui intimant que l'Occident tout puissant allait lentement mais sûrement connaître le déclin. C'est alors que Pauline entra à pas feutrés dans sa chambre, avec un chapeau pointu qu'elle avait elle-même fabriqué et un ruban noir dans le dos.
- Est-ce qu'on pourrait partir en vacances plus souvent, Papa? demanda-t-elle.
- Quand tu seras grande, tu pourras voyager autant que tu voudras, répondit-il, les Européens de demain ne feront que ça.
- Après deux mois, Anne finit par être lassée de cette liberté sans limites.
- J'en ai assez, dit-elle un jour. J'ai envie de rentrer à la maison. Même Christophe me manque.
- J'attends des nouvelles de Bertrand ; c'est une question de jours, l'informa son mari. Le lendemain, tandis que les enfants jouaient au ballon dans le grenier, leurs parents reçurent enfin le message libérateur. La maison était prête. De retour à Salon, les adorateurs de Nostradamus, lassés d'attendre devant chez lui pour l'apercevoir, avaient disparus.

Personne n'espionnait la maison, qui avait désormais une toute autre allure. Seul Bertrand, qui était en train de les attendre, était présent, et il leur montra la nouvelle façade.

- C'est un chef-d'œuvre ! dit-il avec triomphe, en se frappant fièrement la poitrine, alors qu'ils descendaient de la voiture.

- Mais notre maison n'est plus aussi gentille, se mirent aussitôt à gémir les enfants. Le balcon avait été complètement démoli afin d'éviter les cambriolages, et les fenêtres du rez-de-chaussée étaient toutes bardées de barreaux. La nouvelle porte d'entrée, monumentale, était maintenue par des gonds énormes et était percée d'un judas. La maison ressemblait un peu à une prison. Les fenêtres étaient toutefois assez surprenantes, car elles avaient été conçues dans du verre véritable. Elles étaient un régal pour les yeux et la famille était la seule dans la ville à en posséder de telles. Afin de protéger les vitraux, qui avaient coûté cher, les volets avaient été conservés tels quels.

- Laissez-moi vous faire visiter, suggéra Bertrand, et ils pénétrèrent tous à l'intérieur. La salle-à-manger avait été refaite en lambris rouge sombre, et les murs avaient été repeints en une jolie teinte de beige. Le sol était recouvert d'un carrelage anthracite sans joints, et un imposant chandelier pendait depuis le plafond. La majeure partie de l'ancien mobilier avait été remplacée à neuf. Il y avait, par exemple, un nouveau canapé rouge, sur lequel André se mit à grimper sans attendre.

- Descends de là tout de suite, le réprimanda son père. Ce n'est pas pour les enfants!

- On a surtout fait des travaux dans la maison d'amis, dit Bertrand, tandis qu'ils traversaient le jardin pour s'y rendre. La véranda était à présent entièrement couverte à cause des nouveaux locaux, que l'on pourrait désormais atteindre par un escalier extérieur.

- Eh bien, je pense que tu as fait du très bon boulot, dit Anne, après avoir tout vu. Son époux était également totalement ravi.

- C'est une pure merveille, résuma-t-il.

Nostradamus se replongea dans son chef-d'œuvre, qui avait atteint un stade bien avancé, et il recevrait désormais ses visiteurs sur le canapé. La maison était devenue silencieuse depuis que les trois aînés étaient partis à Arles pour recevoir leur instruction. Michel se traîna jusqu'à la véranda, une tasse de lait chaud à la main, et s'installa dans un recoin sombre.

- Un bon petit verre, et nous verrons ce qu'il se passe, marmonna-t-il. Une fois son lait fini, il ferma les yeux et se concentra. L'information céleste vint immédiatement submerger son corps.

Mon corps tombe peut être en ruine, mais au niveau spirituel, je suis toujours d'attaque, remarqua-t-il avec enthousiasme, et il ne fit bientôt plus qu'un avec l'avenir. Des fantômes voletaient au-dessus de sa tête, fomentant les projets les plus diaboliques. Il perçut une idée porteuse d'un certain potentiel, et décida de se laisser guider. La catastrophe surviendrait près de la ville d'Erasmus.

Tard, un soir, une fourgonnette occupée par deux individus malintentionnés, s'arrêta dans un village situé près de Rotterdam, au nord du Rhin. Ils sondèrent les lieux jusqu'à ce qu'ils soient certains que personne ne les observait. Puis, ils quittèrent la route, passant entre quelques serres en verre. Arrivés au bout de leur course, ils garèrent le véhicule dans un endroit discret et se remirent à vérifier si les lieux cachaient le moindre spectateur. L'endroit était très calme et tous les villageois semblaient endormis. Ils ouvrirent prudemment la porte arrière du véhicule et en sortirent un objet enveloppé d'un linge.

- Jan, fais attention! murmura Mohammed. Les hommes transportèrent le long objet de l'autre côté d'une voie de chemin de fer et le traînèrent jusqu'au fleuve. Une fois arrivés à la digue, ils jetèrent un œil nerveux sur l'autre rive, où se tenaient quelques citernes de pétrole et où des feux brûlaient en permanence.

- Il n'y a pas de meilleur endroit, dit Mohammed, d'ici, on peut voir presque tous les dépôts.

- C'est vrai, mais remettons-nous au travail. Il est cinq heures passé, et on a pris du retard, répondit Jan, tout en camouflant l'objet dans les buissons. Ils retournèrent à la hâte vers la fourgonnette verrouillée et en sortirent une lourde malle, qu'ils traînèrent à son tour jusqu'à la berge du fleuve.

- Voilà, le moment de vérité est arrivé, dit Jan avec emphase, et il ôta la couverture du long objet.

- Un cadeau de la part du prince saoudien! et ils admirèrent le lanceur de missiles, fabriqué en Amérique.

- Hé, Jan, on a raison de faire ça, hein?

- On fait ça pour la vraie religion, pour qu'elle s'épanouisse sur les cendres de l'Ouest décadent. Ce fleuve sera baigné du sang des païens, récita-t-il. Convaincu, Mohammed posa le lanceur de missiles sur l'épaule de son ami et sortit la première grenade de la boîte. Au même moment, un énorme pétrolier sortit de la mer pour s'engager sur le fleuve, et les réserves de pétrole se déroberent soudain à leur vue.

- Planque-toi! Il ne faut pas que l'équipage nous voie! ordonna Jan, et ils se tapirent fébrilement derrière les buissons. Le navire se dirigea vers un port intérieur situé plus avant et, peu de temps après, les réservoirs réapparurent devant eux.

- J'espère que tu t'es entraîné, marmonna Mohammed.

- Aies la foi. Je vais réduire tout ça en bouillie. Ça fera la une des informations mondiales ! Puis, Jan vérifia les réglages de l'arme puissante, tandis que son compère faisait le guet. Enfin, le Hollandais musulman fit signe à son compagnon de foi de sortir la première grenade.

- Très bien, mon frère, le moment est venu, dit Jan. Alors qu'il se tenait en appui sur un genou, il pointa l'arme en direction de la plus importante réserve de pétrole d'Europe.

- J'allais presque oublier d'indiquer la température des réservoirs...

- On a dix grenades, et dix pour cent d'entre elles peuvent rater, fit remarquer Mohammed. Et avec un peu de chance, le feu va se répandre.

Son compagnon régla alors le viseur et aperçut une rangée de tuyaux rouillés sur le devant. Il pointa l'arme au-dessus de ceux-ci. La bonne cible apparut enfin dans sa ligne de vue.

- Michel, où es-tu? appela Anne, mais elle ne reçut aucune réponse.

- Ah, tu es là! Je t'ai cherché partout. Cette interruption abrupte ne décontenança pas le prophète. Il avait dépassé ce stade aujourd'hui.

- Qu'est-ce qu'il y a ma chérie? demanda-t-il, les yeux toujours fermés.

- André a obtenu un petit boulot dans le verger de Gognaud. Celui qui l'aidait s'est cassé un doigt et il semblerait que notre fiston soit qualifié pour ce travail. A présent, il ne peut plus ramasser ses pommes lui-mêmes. Qu'est-ce qu'on doit faire ?

- Je vais y réfléchir, répondit-il d'un air absent.

- Ah, et encore autre chose. Je vais passer près de la papeterie. Tu as besoin que je t'achète du papier ?

- Oui, tu peux me prendre un paquet de papier à dessin.

Anne disparut à nouveau et son époux se replongea dans l'attentat.

- Allah est grand! s'écria Jan, et il appuya sur la détente. Le missile partit de son épaule. Les militants, hypnotisés, observèrent le parcours du projectile et virent la façon dont il alla s'abattre en plein contre le premier réservoir. Ils firent éclater leur joie et le silence de la nuit fut rompu par la terrible explosion qui s'ensuivit. La gigantesque réserve vola en éclats et le pétrole fut dévoré par les flammes.

- Maintenant, il faut rester calmes, dit Jan avec sérieux, et son ami chargea un autre missile. Le Hollandais se concentra et tira à nouveau. Il fit encore mouche. Le deuxième réservoir s'enflamma à son tour et les deux compères triomphèrent à nouveau. Pendant ce temps, une alarme se déclencha et les gardes se mirent à détalier pour sauver leur vie.

- Au suivant, ordonna Jan, et son complice plaça la troisième grenade. Une citerne fut de nouveau touchée.

- Il y a quelqu'un, là-haut, qui nous aide, dit Mohammed.

- C'est évident, répondit son ami. Les deux fidèles continuaient de remplir leur mission sans commettre le moindre impair, et le prochain réservoir explosa à son tour. L'océan de flammes éclairait tout le périmètre, carbonisant les quelques arbres parsemés ça et là comme de simples allumettes. La panique avait gagné toute la zone industrielle, et tous les engins à roues du périmètre quittèrent le secteur à toute vitesse. La chaleur était intenable.

- Oui, effectivement, le feu se répand aux autres dépôts, ricana Jan. C'est alors qu'un train arriva dans leur direction, menaçant de troubler leurs activités.

- Qu'est-ce qu'il se passe? Comment ça se fait qu'il y ait un train à cette heure ? demanda fébrilement Mohammed.

- On va simplement finir le boulot. Il ne reste que quatre grenades; je me fiche qu'ils nous voient.

- Mais ils peuvent nous arrêter et nous capturer!

- Ne me dis pas que ça ne t'a jamais effleuré! Mais, alors que le train se rapprochait, Mohammed se trouva submergé par la peur et prit la fuite.

- Espèce de lâche ! Sale mauviette ! Je finirai cette guerre sainte tout seul, explosa Jan, et il s'empara de la prochaine grenade. Le train arriva bientôt à la hauteur du terroriste téméraire et l'ingénieur, déjà secoué par les violentes explosions, le vit charger l'arme sur la berge du fleuve. Le conducteur décida de ne pas ralentir l'allure et tenta de se mettre, lui et ses passagers, en sécurité. Excédé, Jan fit volte-face et dirigea son arme menaçante vers le train qui arrivait.

- Porcs de matérialistes ! siffla-t-il. Les passagers furent saisis d'effroi en le voyant, à l'exception d'un homme, vêtu d'une longue robe brune, qui avait l'air de voir à travers lui.

Au nom du prophète, qui est ce type bizarre ? se demanda Jan, et il se retourna prestement. Le train disparut petit à petit dans la nuit. Le combattant se remit au travail et réduisit le réservoir suivant en cendres. Six citernes avaient été détruites à présent, et le pétrole enflammé se déversait dans le fleuve.

Michel rouvrit les yeux et se gratta le nez pensivement.

- C'est ce qu'on appelle mettre de l'huile sur le feu, et il prit des notes sur son bloc. Puis, il se leva péniblement et se dirigea vers la cuisine, où il fit réchauffer du lait.

La religion est aveugle sans la science, décida-t-il, tout en remplissant sa tasse, et il s'installa à son bureau. Christophe arriva alors précipitamment dans la pièce.

- J'ai deux messages urgents pour vous, monsieur !

- Très bien, vas-y, soupira le savant, en s'enfonçant davantage dans son fauteuil.

- Vous voulez laquelle en premier? La bonne ou la mauvaise nouvelle?

- C'est toi qui décide, Christophe.

- Bon, alors commençons par la mauvaise. Barbe Regnault, de Paris, a imité la première partie des *Prophéties*, et il l'a fait publier. Il se rend ainsi coupable de plagiat, et je vous conseille de le traîner en justice à Paris.

- Je suis sûr que personne ne prend Regnault au sérieux. Et c'est quoi la bonne nouvelle?

- La reine est en voyage dans le sud de la France, et elle voudrait venir vous rendre visite.

- C'est une bonne nouvelle, en effet, répondit son maître en souriant.

- Avec votre permission, Sa Majesté viendra le dix-huit du mois prochain. Je peux lui envoyer une confirmation ?

- Absolument, ce sera le couronnement de mon œuvre.

Accompagnée par le son tonitruant des trompettes, l'impressionnante procession royale gravit la colline jusqu'à Salon de Provence. Des centaines de gardes montés précédaient les carrosses et ils étaient tout aussi nombreux à fermer la marche. Les gardes de la ville avaient barricadé toutes les routes avec des barrières derrières lesquelles des

milliers de badauds s'étaient réunis. La parade s'engagea progressivement dans les murs de la ville et, après bien des bousculades, finit par s'arrêter sur l'étroite Place de la Poissonnerie.

- Michel, tu as de la visite, plaisanta Anne, tandis que les enfants attendaient, bien alignés dans l'entrée. Christophe et la gouvernante époussetèrent nerveusement leurs vêtements.

Mince alors! Je ne pensais pas qu'elle allait venir avec tout son cortège, songea Michel, en regardant par la fenêtre, et, accompagné de sa femme, il s'avança vers la porte d'entrée. Catherine de Médicis descendait de son carrosse doré, aussitôt suivie par toute une ribambelle de courtisans.

- Bonjour, docteur. Puisque vous ne venez pas me voir, c'est moi qui viens à vous, le salua la reine.

- Votre Majesté, je suis vraiment honoré par votre visite, dit-il en riant, et il baisa la main qu'elle lui tendait.

- Je suppose qu'il s'agit de votre épouse, avança Catherine. Anne opina et fit la révérence.

- Mes gens peuvent-ils entrer?

- Mais bien sûr, Votre Majesté, répondit-il, après quoi la reine et ses nobles suivants pénétrèrent tous dans la demeure.

- Hè, Michel, il va y avoir un problème, chuchota Anne, ils n'arriveront jamais à tous tenir dans la maison d'amis. Mais son mari n'était pas inquiet le moins du monde et il prit place dans l'un des fauteuils qui se tenaient devant la cheminée, aux côtés de son Altesse. Sa suite se réunit autour d'eux.

- Francis, voulez-vous venir vous asseoir avec nous, je vous prie, demanda Catherine. Le jeune roi, qui était passé totalement inaperçu jusqu'à présent, obéit à la requête de sa mère et se fit amener une chaise par un valet.

- Vous n'êtes pas sans savoir, bien sûr, que mon fils est officiellement le roi, mais puisque qu'il n'a que quinze ans, je devrai gouverner encore quelque temps. Tous regardèrent le roi, dans l'attente d'une réaction, mais il n'en eut aucune. En revanche, quelques courtisans se répandirent en compliments sur son apparence. En effet, Francis, à l'allure délicate, était très bien mis. Il portait un haut béret, paré de glands dorés et d'une plume bleue, ainsi qu'un manteau de palais rouge et noir, agrémenté d'un large col blanc.

- J'ai eu l'honneur de rencontrer Sa Majesté il y a bien longtemps, au Louvre, dit Nostradamus afin de changer de sujet.

- Heu, oui, je me souviens, bredouilla l'adolescent.

- Nous avions passé la journée entière à nous promener dans toutes les pièces, expliqua leur hôte. Francis II n'était absolument pas apte à gouverner le pays, et même si tous ceux qui étaient présents dans la pièce en étaient tout à fait conscients, personne ne se serait risqué à l'admettre. Sa mère, cependant, était une dirigeante extraordinaire. Toutes les dames d'honneur avaient dû porter des corsets serrés afin de répondre aux canons

de l'élégance, mais la reine elle-même ne portait qu'une robe d'apparence ample.

- Nous aimerions vous inviter au Château de l'Empéri, où nous passerons quelques nuits, annonça Catherine.

Ouf, voilà un souci logistique de moins, songea Anne, soulagée.

- Nous acceptons votre invitation avec joie, Votre Majesté, répondit Michel.

- Mon père avait une très haute estime de vous, déclara soudain le roi.

- Cela fait plaisir à entendre, répondit leur hôte, agréablement surpris. Et, qui sait, le compliment était peut être sincère.

- Et pas seulement son père, poursuivit la reine. Vos conseils m'ont été bien utiles. Grâce à vous, j'ai réussi à préserver l'unité de notre pays. Le conflit entre les Guise et les Coligny a vraiment dégénéré après la mort de mon époux. Nous vous sommes extrêmement reconnaissants et nous aimerions vous exprimer notre gratitude en vous offrant une rétribution ainsi que d'autres privilèges. Qui plus est, nous vous conférons deux titres honoraires, et je vous déclare, par la présente, médecin ainsi que conseiller de la cour royale, et elle lui tendit les documents

- Je vous suis très reconnaissant, Votre Majesté, et il exprima sa gratitude par une profonde révérence. Après cet hommage, la reine et tous ses courtisans partirent pour se rendre jusqu'au fort voisin aux deux hautes tours. L'illustre procession disparut de l'horizon, et le calme revint.

- C'est un vrai conte de fées, d'être mariée avec toi, dit Anne alors qu'elle se retrouvait de nouveau seule avec son époux, et rien ne put gâcher sa journée après cela.

Le dernier soir de la visite royale était déjà arrivé. Michel et Anne se rendirent au Château de l'Empéri afin de fêter le départ de Catherine de Médicis. Après un repas brillant de mille feux savouré au son d'une musique d'accompagnement, le lauréat d'astrologie fit une petite promenade dans la cour en sa compagnie.

- Je me réjouis déjà de notre prochaine rencontre, docteur, lui confia Catherine.

- Celle-ci n'aura pas lieu, Votre Majesté. C'est la dernière fois que vous me voyez en vie.

- Vous m'en voyez très triste, répondit-elle, un peu choquée. Et, très émue, elle dit au-revoir à son drôle de confident. C'est ainsi que prit fin la visite historique* de la reine à Salon de Provence et la vie reprit de nouveau son cours habituel.

La ville ouvrit sa toute première école. Paul, César et Madeleine figuraient parmi ses élèves et y apprirent beaucoup de choses qui leur seraient très utiles plus tard, comme la comptabilité, le droit et la grammaire. Parfois, on leur lisait des textes en grec ancien ou en latin, mais ces activités s'avéraient particulièrement ennuyeuses pour l'étudiant moyen, et le seul

* 1564

qui en tirait un quelconque intérêt était César. Elève enthousiaste, c'était également le seul qui aimait la poésie et les récitations. Un jour, il demanda à son père s'il pouvait l'aider avec son discours en anglais.

- Je ne suis pas très doué en anglais, lui répondit-il, mais le plus important, c'est que tu sois vraiment convaincu de ce que tu dis, autrement, tes propos n'auront aucune force. Peut être que Christophe peut t'aider. Le jeune homme se rendit aussitôt au grenier, où le commis s'occupait de la correspondance internationale. Tôt ce soir-là, Nostradamus était assis sur le fauteuil, plongé dans ses pensées, quand sa femme rentra après avoir été faire quelques courses.

- Je suis rentrée !

- Je suis occupé, mon p'tit rayon de soleil, dit-il, flottant dans d'autres sphères.

- Très bien, je ne ferai pas de bruit, et elle rangea ses courses dans le placard. Puis, elle déposa furtivement un bonbon pour son mari sur la table du salon.

- Je te verse un pastis dans la cuisine, ne put-elle s'empêcher de lui dire.

- Ah, parfait! Il la remercia dans le flot d'informations qu'il recevait: « d'obscurs monomanes honorent les morts et font état de leur puissance pendant les jeux. Jérusalem provoque encore des dissensions.»

Hmm, des sectes païennes et la terre promise, mais je ne vois pas encore le moindre accord.

Pendant ce temps, un bruit exaspérant s'élevait de l'endroit où se trouvait sa femme. Elle était en train de déplacer des meubles.

- Anne, est-ce que Christophe est rentré chez lui?

- Oui, il est parti. Tu peux aller dans son bureau si tu veux.

Michel se leva lentement, aperçut le bonbon sur la table et le fourra dans sa bouche.

- Qu'est-ce que tu fais avec ces fauteuils? demanda-t-il en claquant la langue.

- Je les rapproche du meuble.

- Mais pourquoi?

- J'ai juste envie de changer; je n'aime pas voir les choses toujours à la même place.

- Je crois plutôt que tu veux te débarrasser de moi, dit-il franchement.

- Mais pas du tout! Je t'ai même laissé une friandise sur la table.

- Oui, eh bien raison de plus, tu as trop d'énergie. Tu devrais peut-être te remettre à faire du cheval.

- Absolument pas! J'ai peut être vingt ans de moins que toi, mais je vieillis aussi. Et je suis encore sous traitement depuis la dernière fois où je suis tombée, avec Angélique.

Il savait que lorsqu'Anne parlait ainsi, il était inutile d'essayer de lui faire changer d'avis. Le grand maître entreprit de monter les marches, la queue entre les jambes. Pendant la montée, il dû s'arrêter plusieurs fois afin de reprendre son souffle. Son sixième sens continuait de lui envoyer des images: « Sa soif de destruction va s'intensifier et ses disciples vont

s'égailler dans tout le continent comme des sauterelles », cette image bouillonnait en lui à présent. La douleur qu'il ressentait dans tout son corps s'était exacerbée ces derniers temps. Désormais, il avait régulièrement l'impression d'avoir les articulations en feu, et lorsqu'il parvint à son bureau, il dut immédiatement s'étendre sur le lit de méditation.

Mon enveloppe matérielle n'a désormais plus la force de soutenir mon esprit, remarqua-t-il avec tristesse, puis tout à coup, vlan ! Il fut éjecté de son corps. La douleur disparut momentanément et il était au septième ciel, mais les sphères supérieures le transportèrent ailleurs.

Le ministre des affaires étrangères voulait étendre ses jambes et ramena son fauteuil en position assise. Une odeur d'œufs sur le plat embaumait le couloir et il décida de se rendre au poste d'équipage. Dans le dôme transparent, situé juste sous le cockpit, son traducteur était en train d'admirer l'océan atlantique, qui glissait paresseusement sous l'avion.

- Vous avez dormi longtemps, dit Jim en voyant son patron.

- Oui, j'en avais besoin, bailla Donald, étirant ses bras. Je tiens à être en forme pour les négociations.

- Vous arriverez sûrement à un consensus...

- Oui, sûrement avec les Européens et les Russes, mais avec les Arabes, il faut voir. Pouvez-vous me redonner un peu de jus de fruit, s'il vous plaît ? demanda-t-il à une hôtesse de l'air qui passait près de lui. Jim prit un autre café et se remit à admirer la vue.

- On a l'impression d'être un oiseau qui vole au-dessus de la mer, dit-il, mais Donald était plongé dans d'autres pensées et il ne l'entendit pas.

- Je crois que je vois la France, là-bas, remarqua le traducteur après quelques minutes.

- La France, ah oui, le terrible petit frère des Etats-Unis, marmonna le ministre. L'avion approchait des côtes et amorça sa descente juste au-dessus du niveau de l'eau.

- Pourquoi est-ce qu'on vole si bas ? demanda Jim.

- On va bientôt survoler le territoire ennemi et comme ça, ils n'auront pas le temps de nous tirer dessus, expliqua son chef.

- Vous parlez des Musulmans ?

- Oui, là-bas. Mais dans ce pays, tout le monde fait ce dont il a envie. Depuis l'apogée du Chyren Selin, la démocratie en a pris un coup et les lois européennes ne sont plus respectées.

- J'espère franchement qu'ils ne vont pas nous tirer dessus, dit Jim, effrayé.

- Ne vous en faites pas. Ce Boeing est composé de parties régénératrices bourrées de détecteurs. Grâce à la microélectronique, quasiment chaque trou causé par un impact de balle se referme en quelques minutes. C'est seulement en cas d'impact de missile qu'on aura des problèmes.

- D'impact de missile ?

- Oui, ils tirent parfois des missiles depuis les Alpes. C'est là où se cachent tous les nationalistes fanatiques.

- Mais ça ne risque pas d'arriver au-dessus de la Bretagne, hein ?

- Non, mais on ne sait jamais...

L'avion survolait à présent l'Île de France et l'ancienne ville de lumière leur apparut.

- Hé, c'est bien la Tour Eiffel, non ?

- Oui, c'est bien elle. Ce tas de rouille tient encore debout, malgré tous les bombardements.

L'avion ralentit et le mouvement des ailes composées de métal flexible lui permit d'effectuer un atterrissage vertical. Avec une heure de retard, l'appareil se posa dans la zone sécurisée de Paris, qui avait été complètement fermée à ses banlieues rebelles depuis plusieurs années. Une fois les ailes de l'avion rétractées, ils traversèrent la piste jusqu'à un hangar. Sur la passerelle mobile, les passagers prirent place sur des sièges suspendus qui les transportèrent jusqu'à la bonne sortie du bâtiment à travers un système de tuyaux. Les valises furent passées au scanner afin d'être automatiquement délivrées à leurs propriétaires, puis un fonctionnaire contrôla de nouveau chaque passager. Le ministre américain et ses collègues furent reçus par le président de la France.

- C'est bon de vous revoir, Donald, l'accueillit ce dernier.

- Le plaisir est partagé, Louis. Est-ce que les autres délégués sont déjà arrivés ?

- Ils sont déjà installés à la table.

- Vous avez des nouvelles ?

- Non, nous vous attendions avant de commencer.

Les hauts fonctionnaires s'engouffrèrent dans un véhicule blindé qui les conduisit au centre de Paris sous escorte policière.

- C'est bien le Louvre ? demanda Donald sur la route.

- Oui, c'est ça, confirma Louis. Malgré le fait qu'il ait perdu son statut de musée, il est toujours bien entretenu. Au douzième siècle, c'était un fort qui était censé protéger Paris des attaques extérieures. Il semblerait que l'histoire se répète.

Après leur arrivée dans l'édifice gouvernemental hautement protégé, le groupe fut emmené dans un bureau sous-terrain, dont les murs étaient ornés de panoramas représentant des cascades. Les négociateurs de l'Union européenne, de la Russie et de la Confédération arabe étaient installés à la table de conférence, attendant les retardataires. Le président français ouvrit immédiatement les entretiens au sommet.

- Nous sommes réunis ici afin d'éviter que ne se creuse davantage le fossé qui sépare de plus en plus les populations islamiques et non-islamiques.

- Alors vous devrez reconnaître le Chyren Selin comme étant l'un de nos dirigeants, l'interrompit subitement Al-Atwa, le diplomate arabe.

- Vous voulez parler de ce musulman français avec ses trois mégères ? ricana Ivanov, le représentant de la Russie. La conférence avait à peine

démarré que les délégués se sautaient déjà à la gorge. Holstein, le président de l'Union européenne, apporta son aide.

- Le fait de reconnaître le Chyren Selin ne nous dérange pas, mais nous devons avant tout soumettre ses partisans au respect de nos lois, comme l'égalité des droits pour les homosexuels et les femmes.

- Notre dirigeant est prêt à faire des concessions, à la condition que la flotte européenne-russe se retire de notre sainte Mecque, répondit Al-Atwa.

- La flotte ne se trouve à cet endroit qu'en raison d'un conflit avec le gouvernement d'Arabie saoudite, expliqua Holstein pour la pénultième fois.

- Messieurs, veuillez garder la tête froide. C'est dans notre intérêt à tous, dit le ministre américain en essayant d'apaiser les parties.

- Tout ce qui compte pour vous, les Américains, c'est l'intérêt économique, l'accusa Holstein, mais ce n'est pas cela qui nous tirera de ce guêpier. L'Europe a été réduite en pièces, et l'anarchie règne un peu partout.

- L'Europe n'a jamais été capable de se débrouiller toute seule, ronchonna Donald.

- Ah oui ? Parce que les Etats-Unis en sont capables ? Ce sont eux qui ont impétueusement envahi l'Afghanistan et l'Irak à l'époque. Depuis, aucun effort n'a été fourni pour restaurer la paix mondiale, fit remarquer Al-Atwa.

- Ça s'est passé il y a vingt ans. Nous en avons tiré des leçons depuis.

- Oui, lesquelles ?

- Eh bien, nous soutenons toujours l'attaque en Afghanistan car elle n'a été déclenchée que pour une question de survie. Mais en ce qui concerne l'Irak, j'admets que les Etats-Unis ont fait une erreur de jugement. Avec le recul, la population irakienne n'était pas satisfaite de notre présence là-bas. Le président réessaya de débloquer la situation et s'adressa de nouveau à la délégation arabe.

- Le Chyren Selin est capable de diriger tous les insurgés islamiques dans toute l'Europe en faisant un discours à la télévision. Il devrait prendre cette initiative.

- Il ne fera rien tant que la flotte restera dans la mer Rouge, répéta Al-Atwa.

- Cette flotte ne se trouve là que pour forcer Ben-Laden à se rendre, signala le président. Nous ne voudrions en aucun cas causer de guerre avec l'ensemble de la Confédération arabe.

- Attaquer l'un d'entre nous, c'est comme nous attaquer tous. Mais pourquoi vous donner toute cette peine ? Ben Laden est un vieil homme sans la moindre influence, dit Al-Atwa.

- N'essayez pas de nous berner, l'interrompit Ivanov, Nous disposons de fortes preuves nous portant à croire qu'il vous dirige de façon informelle.

- Bon, eh bien allez-y, prouvez-le !

- Je vous en prie, restez calmes, messieurs ! dit Holstein en tentant de calmer le jeu. Si le Chyren est capable de faire respecter nos lois à son

peuple, je pense que l'Union européenne est prête à retirer ses navires, mais nous ne pouvons rien faire concernant les navires russes.

- La Russie ne se retirera pas tant que l'Arabie Saoudite ne remplira pas ses obligations. Et nous ne voulons rien avoir affaire avec ce crétin de Français affublé de ses trois femmes, répondit Ivanov d'un ton buté.

- Le Chyren n'est pas un crétin, dit Al-Atwa avec colère. Il est le paisible gardien de l'Islam. Les chrétiens et les athées, ce sont eux les crétins. Pire que ça, ce sont tous des criminels. Les blessures infligées pendant les croisades, la colonisation et l'impérialisme ne se sont jamais refermées, d'aucune manière que ce soit.

- Le débat n'avance pas, là, marmonna le Russe.

- Alors nous devrions mettre fin à cette conférence, menaça Al-Atwa, et ses collègues se levèrent sans attendre. Soudain, toutes les lumières s'éteignirent et les panoramas disparurent.

- Est-ce que c'est une façon de nous contraindre ? demandèrent les Arabes, dans le noir.

- Absolument pas. Il doit y avoir une panne de courant, s'excusa le président, et il pressa le bouton de l'Interphone pour signaler le problème. Bizarre, ça ne fonctionne pas non plus, songea Louis avec étonnement.

- Un instant, Messieurs. Je suis certain que ce petit problème sera réglé dans une minute, et, sûr de son fait, il se rendit dans le couloir afin de demander de l'aide. Comme pour ajouter l'insulte à l'injure, la porte d'entrée refusa de s'ouvrir, en raison du système de sécurité électronique, et il retourna prudemment s'asseoir à sa place, tout penaud.

- Est-ce que quelqu'un peut me prêter son téléphone portable ?

- Ils ne fonctionnent pas, répondit Donald ; il avait déjà essayé de téléphoner.

Mais enfin, qu'est-ce qu'il se passe ici ? se demanda Louis, complètement stupéfait. La délégation arabe commençait à présent à ne plus pouvoir tenir en place.

- Il y a forcément quelqu'un qui est en train de s'amuser à nos dépens, conclut Al-Atwa.

- Absolument pas, récusait le président avec véhémence.

- C'est sûrement les Américains, avança un collègue arabe.

- Les Américains sont des confédérés, rien de plus. Dans ce pays, ils n'ont aucun pouvoir, leur assura le président, ayant retrouvé sa place autour de la table.

- Ce que nous voulons, c'est éviter une troisième guerre mondiale, dit Donald.

- Ce que l'homme veut n'est pas forcément ce qui se produit, répondit Al-Atwa. Les décisions divines sont insondables, citation d'Al-Ghazali en l'année mille-cent.

- Au contraire, Dieu nous a pourvus d'un cerveau pour que nous puissions résoudre nos problèmes, dit Holstein avec dédain.

- Je le savais, trois contre un ! intervint l'Egyptien. Alors, la lumière revint et les panoramas redevinrent visibles. Mais plus une seule goutte d'eau ne s'écoulait le long des montagnes.

Quel est le petit malin qui s'est amusé avec ce film, se demanda Louis, irrité.

Un surveillant d'entretien entra dans la pièce et se précipita pour lui parler.

- Il y a eu une panne d'électricité, mais nous ne savons pas encore quelle en est la cause, dit-il discrètement à son supérieur. Pendant ce temps, les négociateurs observaient les cascades asséchées, quelque peu surpris.

- Eh bien, Messieurs, il semblerait que le problème soit réglé, déclara le président, mais veuillez rester à votre place, je vous prie, car nous devons encore parler d'un traité pacifique par rapport aux armes nucléaires.

- L'Union européenne soutiendra certainement ce traité, dit soudain Holstein. Les Américains et les Russes ont également donné leur accord, mais les Arabes, acculés, n'étaient pas encore prêts à franchir le pas.

- Qu'est-ce que ce traité a de bon pour nous ? demanda Al-Atwa avec entêtement.

- Qu'est-ce qu'il a de bon pour vous ? répéta Ivanov, las. Pas de bombe nucléaire sur la Mecque, mais seulement des bombes normales.

- Ça suffit, déclara l'Arabe, vexé, et sa délégation avait à peine recommencé à s'éloigner de la table que les lumières s'éteignirent de nouveau. Personne ne pouvait quitter la pièce.

- C'est peut être une intervention de l'au-delà, pour que nous puissions nous entendre, suggéra le président. Une guerre nucléaire signerait la fin de la civilisation humaine dans toute son intégralité.

- Oui, eh bien, il nous faut espérer que le meilleur arrivera, et que c'est la plus haute intelligence qui prévaudra, dit Al-Atwa, quelque peu calmé. Et une fois que la panne de courant fut réparée pour la seconde fois et que l'eau se fut remise à couler le long des falaises, une déclaration d'intention fut signée, dans laquelle figurait l'accord de ne pas avoir recours aux armes nucléaires.

Chapitre 14

Les dieux montreront

Que de la guerre ils décident

Après le silence, les cieux d'armes et de fusées comblés

A gauche le danger le plus périlleux réside

Paul, César et Madeleine rentrèrent tard de l'école et se laissèrent choir à divers endroits du salon au moment où leur père passait.

- Pourquoi tu as du mal à marcher, Papa? demandèrent-ils. Il hésita un instant, s'interrogeant sur ce qu'il allait répondre.

- Votre père est vieux et malade, se résolut-il finalement à répondre. Ils ne le crurent pas.

- Mais tu es invincible! protesta César. Pourtant, les enfants, qui commençaient à devenir grands, finirent par l'observer plus attentivement et purent constater qu'effectivement, c'était un vieil homme fragile qui se tenait là, devant eux.

- Le dîner est prêt! se mit à crier Anne. Ils se rendirent tous à la cuisine, où une casserole fumante de soupe à l'oignon avec du pain et du beurre les attendaient. Christophe se joint également à eux.

- On a droit à un repas chaud ce soir? demanda-t-il, surpris.

- Oui, j'ai décidé de changer un peu, répondit Anne. Son époux fut le premier à se servir de pain dans le panier, et il se mit à le beurrer laborieusement. Les enfants ne le lâchaient pas des yeux, observant ses gestes raides.

- Qu'est-ce qu'il se passe? demanda Anne, tout en allant chercher des couverts dans le tiroir.

- Papa a l'air d'un monsieur malade, répondit César.

- Votre père a soixante-trois ans. C'est l'homme le plus vieux du village, leur expliqua-t-elle.

- Mais comment ça se fait? Un docteur peut pas être malade! Il peut soigner tout le monde, non? demanda André.

- Les scientifiques n'ont pas forcément la solution à tout, fiston, répondit son père. Même si, dans l'avenir, l'homme trouvera une méthode pour prolonger radicalement l'existence.

- Diane, retire-moi ces jouets de la table, l'interrompit Anne.

- Les gens pourront vivre combien de temps alors, Papa? demanda Madeleine.

- Probablement aussi longtemps que Mathusalem.

- Ouais, eh ben, j'aimerais pas avoir à entendre le vieux maître d'école pendant encore cent ans, marmonna Paul.

- Ou alors devoir être mariée avec le même casse-pied pendant quatre-cents ans, ajouta Pauline.

- Eh bien, je vois que vous pouvez m'en apprendre, des choses, les enfants. Mais ne vous en faites pas, vous ne serez plus là quand ça arrivera.

Christophe, comme à son habitude, ne participait pas à la conversation autour de la table et mangeait tranquillement sa soupe.

- J'aimerais bien être un cheval et traverser la forêt très très vite, se mit à rêvasser Pauline.

- Ou voler comme un oiseau, ajouta César.

- Tout cela pourra devenir réalité, les enfants, parce qu'un jour, l'homme sera capable de voyager dans les airs, dans l'eau et sur terre à une très forte vitesse.

- Dans les airs ? Comment ? Ils colleront des plumes sur leurs bras ? demanda Paul.

- Je vois qu'ils vous ont appris le mythe d'Icare à l'école, hein ? Mais quoi qu'il en soit, ce n'est pas comme ça que ça va se passer. Cela ressemblera davantage à un carrosse avec des ailes en fer, et dans lequel sera caché le cheval.

- Mais est-ce que les ailes seront attachées au cheval ? demanda César.

- Tu poses de ces questions... Non, ce sera une machine qui ira dans les airs, mais je ne sais pas exactement de quelle façon. De toute manière, dans le futur, l'homme rendra les choses de plus en plus compliquées, mais dans mes rêves, je peux voler sans l'aide d'aucune aile.

- D'accord, mais dans le monde des rêves, il n'y a pas de gravité, avança Paul.

- En fait, si. Plus tu es pur, plus tu es léger. Et si tu es très pur, tu peux regarder partout. La distance, le temps, le haut ou le bas n'ont alors plus aucune influence.

- Oh, c'est pour ça que les méchants vont toujours en bas, aux Enfers, comprit immédiatement César, ils coulent.

- Exactement. Parfois même jusqu'au centre de la Terre. Pendant qu'on dort, on finit tous dans notre propre cercle, et dans la journée, on a encore besoin de retrouver nos semblables. Un cercle vicieux, à moins que l'homme ne parvienne à conquérir son propre ego. L'homme doit trouver un moyen pour arracher les racines qui le relie aux Enfers. Et ce moyen, c'est de devenir quelqu'un de bon. C'est très facile de devenir quelqu'un de mauvais, et c'est vite arrivé aussi. Vous connaissez tous l'histoire de l'ange déchu, non ? Lucifer ? Il est tombé très bas en à peine une seconde.

- Ouais, eh bien moi, je pense toujours que ces machines volantes doivent être vraiment géniales, dit Paul. Michel aimait ce petit côté impertinent chez son fils.

- Je vais essayer de creuser la question, Paul, lui promit-il donc. La morosité ambiante s'était levée et le repas s'acheva sur une note positive.

- Je vais travailler en haut une heure ou deux, dit doucement le commis à son chef, qui était assis sur un fauteuil près de la cheminée. Les enfants étaient sortis jouer dehors, à part Diane, qui lisait un livre d'images près de

la fenêtre. Anne donnait des instructions à la domestique dans la cuisine et, une fois qu'elle eut terminé, elle s'installa auprès de son mari.

- Diane, est-ce que tu peux nous laisser seuls un moment? demanda-t-elle, et la fillette, obéissante, se rendit dans le jardin.

- Les enfants s'inquiétaient tellement pour toi. Tout va bien ?

Michel ne répondit pas. Il se contenta de regarder sa femme avec intensité.

- Je serai parti avant le printemps, finit-il par répondre. Anne s'aperçut qu'il était tout à fait sérieux, et une grosse larme roula le long de sa joue.

- On a encore un peu de temps d'ici là.

- Je ne sais pas si je peux vivre sans toi, sanglota-t-elle.

- Lorsque le moment viendra, tu y arriveras, tenta-t-il de la réconforter, et ils s'étreignirent un moment. Après cet instant émouvant, il décida de se remettre au travail et se rendit au grenier.

- Alors, Christophe, quelles affaires urgentes te retiennent donc ici ? demanda-t-il tout en reprenant son souffle après la montée des escaliers.

- Votre éditeur à Londres m'a demandé de traduire votre dernier almanach en anglais. Son propre traducteur en fait un véritable massacre. Soudain, Nostradamus se mit à trembler de manière incontrôlable.

- Qu'est-ce qui ne va pas, Maître ?

- Non, ce n'est rien, ne vous inquiétez pas. La troisième guerre mondiale est sur le point de commencer, et il se dirigea d'un pas résolu vers la fenêtre.

- Vous faites un travail exceptionnel, Christophe, dit-il tout en observant le crépuscule. Mais combien de temps est-ce que cela va vous prendre ?

- J'ai bientôt terminé, répondit son secrétaire, en appliquant les derniers coups de plume.

Je ne vois encore rien dans le ciel, se dit le voyant.

- Voulez-vous que je range ces bouteilles à long col ? demanda Christophe en partant.

- Désolé, je ne t'ai pas entendu. J'étais dans mes pensées.

- Je vous demandais seulement si vous vouliez que je vous débarrasse de ces bouteilles. Cela fait des années que vous n'y avez pas touché.

- Oh, d'accord, très bien, répondit Nostradamus, tout en regardant par la fenêtre.

- Bonne soirée et à demain, Maître, et, avec quelques bouteilles calées sous son bras, le commis partit.

Alors, le ciel se recouvrit d'inventions monstrueuses et l'air se mit à noircir. Une guerre abominable était en train de se dérouler devant les yeux de Michel. La violence dont il était témoin était sans précédent. Du lait, de l'acier, du feu et des relents pestilentiels pleuvaient de toutes parts, et de nombreux pays affrontaient leur propre mort. La violence qui régnait était si virulente qu'elle provoquait des séismes et que les fleuves débordaient de leur lit. Le commerce international s'effondra complètement et une faim et une soif terribles laminaient les peuples. L'antéchrist ne prenait pas l'aspect d'une personne, mais celui d'un monde automatisé et glacé, qui était à présent arrivé à sa fin. Le prophète pouvait

voir à travers toutes les époques à la fois, et tout lui parut atrocement nu. Partout où se posait son regard, tout lui fut révélé. Il faudrait encore plusieurs dizaines d'années avant que la vie sur terre reprenne un ordre normal. A l'ère du verseau commencerait un nouveau millénaire de paix, dans lequel l'homme s'intéresserait au ciel et au cosmos. Les nouvelles découvertes réalisées sur la relation entre la Terre et l'Univers permettraient de réinterpréter les Anciennes Ecritures. La religion et la science finiraient par se réunir. Alors, sur les bases de cette nouvelle alliance, on forgerait un gouvernement qui dirigerait le monde entier et, dès lors, chacun aiderait son prochain. Toutefois, les blessures infligées à la Terre auraient déclenché un processus irréversible. La planète serait frappée par des inondations pendant des siècles, et, par la suite, par des épisodes d'extrême sécheresse, pendant au moins aussi longtemps.

Michel alluma une bougie et s'installa à son bureau. Le soleil s'était couché à présent. Il ouvrit son carnet et y écrivit tout ce qui lui avait été révélé. Soudain, la flamme de sa bougie se mit à vaciller et il sut que quelque chose ou que quelqu'un avait pénétré dans la pièce. Il se retourna et aperçut sa femme qui se tenait dans l'embrasure de la porte.

- Est-ce que tu voudrais faire l'amour avec moi ? demanda-t-elle tendrement. Sa divine requête lui remit instantanément du baume au cœur. Sans répondre, il éteignit la bougie et ils se rendirent tous les deux en bas, dans leur chambre. Après ce délicieux moment, la vision suivante lui apparut immédiatement.

Quelqu'un sonna à la porte et Ping se dépêcha de finir de se maquiller et se précipita dehors.

- Bonjour, Mademoiselle Lee, entrez donc, la pria le professeur, qui avait d'immenses lunettes jaunes. Elle contourna la voiture volante, qui flottait sans bruit au-dessus du sol et s'approcha dangereusement des ailes, qui fouettaient l'air de haut en bas d'un mouvement si rapide que leurs yeux ne pouvaient le percevoir.

- Faites attention ! Vous pourriez vous blesser avec ça ! la prévint le professeur, en s'installant sur l'autre siège.

- C'est génial ! dit-elle tout en attachant sa ceinture.

- En fait, c'est très simple de voler ; pratiquement tout le monde sait comment s'y prendre. S'agit-il de votre première leçon ?

- Oui, Monsieur Norton, et je ne sais pas du tout comment on fait, dit-elle tout en observant l'intérieur du véhicule.

- Vous pouvez m'appeler Unix, proposa-t-il en prenant quelques notes. Vous avez de la chance, Ping. Votre leçon aura lieu dans une voiture volante toute neuve, et il s'agit du modèle le plus léger. Sans parler du réservoir d'essence, qui ne pèse que quatre cent treize kilos.

- Mais elle est assez solide, hein ? demanda-t-elle.

- Bien sûr. Elle répond à toutes les normes, puis il actionna une manette, et le toit ouvrant se referma automatiquement. Nous allons d'abord devoir sortir de la Nouvelle Onde, car les débutants n'ont plus le droit de

s'entraîner en ville, et, se servant du mécanisme de direction côté passager, il dirigea le véhicule à plusieurs mètres au-dessus du quartier du centre-ville dans lequel ils se trouvaient et l'immergea dans la moiteur du ciel.

- Nous allons nous rendre au plateau de Béring ; vous pourrez faire autant d'erreurs que vous voudrez là-bas.

- Je ne suis pas si nulle que ça, répondit-elle avec effronterie.

- Non, je plaisante, s'excusa-t-il, et ils volèrent jusqu'à la fameuse zone d'entraînement. Une fois arrivés, il arrêta la voiture volante, plusieurs mètres au-dessus du plateau de sel.

- A présent, je vous laisse les commandes, Ping. Préférez-vous les instructions verbales ou par télépathie?

- Verbales, s'il vous plaît.

- Très bien. La chose la plus importante, c'est le levier de commande. Vous pouvez le lever ou le baisser, le pousser ou le tirer vers vous, ou encore le manipuler de gauche à droite.

- Oui, je sais.

- Je ne fais que tout vous expliquer depuis le début. Là, à côté du levier de commande, il y a les pédales. Celle de droite sert à accélérer, et celle de gauche, on l'utilise si l'on veut descendre à pic. Si vous ne faites rien, la voiture flottera dans les airs et restera au même endroit. Parfait, Maintenant, prenez le volant, tandis que je m'occupe des pédales. Ping poussa le levier de commande en avant et la machine piqua aussitôt du nez vers le sol.

- Vous voyez ? demanda-t-il. On ne bouge pas parce que je n'ai pas appuyé sur la pédale des gaz. Mais je vais appuyer dessus maintenant, juste un peu... Et la voiture volante se mit à descendre doucement.

- A présent, tirez le levier de commande en arrière, ou nous aurons un accident.

Elle s'exécuta et l'engin se redressa et retrouva de la hauteur.

- Maintenant, tournez à gauche puis à droite, ordonna-t-il. Elle essaya de lui obéir et exécuta quelques virages raides.

- A présent, vous allez essayer d'appuyer sur la pédale des gaz en même temps, et son élève envoya l'engin voler au-dessus de la plateforme par à-coups.

- Regardez, il y a quelqu'un qui marche là-bas, dit-elle soudain, et elle se mit à taper du doigt à la fenêtre pour le désigner.

- Qui peut bien se promener par ici ? se demanda Unix, surpris. Il doit être perdu. Vous feriez mieux d'aller par là-bas, et elle dirigea la voiture volante dans la bonne direction, quoiqu'avec un peu de maladresse.

- Vous apprenez vite. Dès la fin de cette journée d'apprentissage, vous saurez voler, la félicita-t-il. Pendant ce temps-là, ils se rapprochaient du mortel qui, vêtu d'une longue robe brune, était en train de déambuler seul sur la surface aride.

- D'après sa façon de marcher, c'est un Vivace, présuma Ping.

- Vous avez sûrement raison, car un être intelligent ne se baladerait pas dans le quartier. Laissez-moi prendre les commandes un instant, et il

parvint à se mettre silencieusement à la hauteur de l'excentrique, qui avançait d'un pas lourd. Puis, il ouvrit le toit et l'appela.

- On peut vous aider ? Le solitaire fit un bond de surprise et se mit à fuir, en vain.

- Ce doit vraiment être un Vivace, pour agir comme ça ! dit Unix en riant.

- Il vient probablement de l'usine de fonte du pôle sud, suggéra Ping.

- Non, c'est quasiment impossible, il aurait eu à parcourir des milliers de kilomètres. C'est malheureux que leurs ancêtres se soient emmêlés dans leurs gènes. Dans le temps, ils voulaient tellement vivre éternellement qu'ils en ont oublié les inconvénients. Ce n'est devenu évident qu'une fois qu'ils ont eu des enfants. Aujourd'hui, ils sont tout juste bons à faire fondre la glace.

- Et même comme ça, ils parviennent à se mettre en travers, plaisanta Ping, à part celui-ci...

- Je vais prévenir les autorités du port de Dutch Harbor, dit-il, et après les avoir contactées, il poursuivit la leçon. Après quelques exercices, son apprentie commençait vraiment à bien se débrouiller, et il était temps de lui lancer un nouveau défi.

- A présent, nous allons étudier les courants aériens. On va laisser de côté les routes praticables au vol pour encore quelques leçons, et il lui demanda de faire demi-tour.

- Direction : l'Océan pacifique, ou ce qu'il en reste, plaisanta-t-il, et ils se dirigèrent vers le sud à une vitesse de cinq cent kilomètres heure. Peu de temps après, la côte apparut.

- Il y a une aire libre d'accès qui regorge de courants aériens autour de l'archipel de l'Empereur, l'informa-t-il.

- Je vais devoir me rendre là-bas ?

- Si vous le pouvez. Mais regardez toujours autour de vous, Ping, ne vous fiez pas trop au radar.

- Je n'ai encore jamais vu de radar, répondit-elle, et il avala sa salive.

- Vérifiez aussi tous les compteurs, lui recommanda-t-il alors.

- Il y a une lumière rouge qui clignote, répondit-elle d'emblée.

- Bon sang, cet engin consomme tellement d'essence, marmonna-t-il. Cette lumière indique que le niveau d'essence est bas. Allez-y, descendez à un mètre en dessous du niveau de la mer.

- Donc, je dois lâcher la pédale des gaz, hein ?

- Parfaitement, confirma-t-il. Ping ôta son pied de l'accélérateur et appuya sur l'autre pédale pour perdre de l'altitude. L'engin volant descendit aussitôt. Une fois qu'ils se furent approchés de la mer, elle relâcha sèchement la pédale et la voiture s'arrêta avec un à-coup.

- Ne vous inquiétez pas, il y a un régulateur automatique de vitesse, la rassura-t-il. Et de toute façon, le véhicule résiste à l'eau.

Unix prit alors les commandes de la machine pour la manœuvrer lui-même en-dessous du niveau de la mer.

- Maintenant, appuyez sur le bouton rouge et laissez l'aspirateur faire le reste. D'ailleurs, est-ce-que vous savez qu'à partir du mois de janvier, on aura le droit de ne mettre que cent litres d'eau de mer dans le réservoir ?
- Non, je ne savais pas, répondit-elle. Par contre, je culpabilise de me joindre aux rangs de ceux qui contribuent à l'évaporation des océans.
- Eh oui, tout le monde veut posséder son propre véhicule et le fait de fondre de la glace aux pôles ne suffit pas à maintenir les océans à un niveau élevé. Nous allons donc devoir nous montrer plus parcimonieux. Après tout, que nous reste-t-il à espérer ? Avec pas moins d'un million d'avions dans les airs, toute cette combustion de l'eau pendant des années durant... Et cette sécheresse qui continue. La pluie est considérée comme un cadeau du ciel depuis quelque temps.
- Je n'ai même jamais vu la pluie, dit Ping tandis que les indicateurs lui signalaient que son réservoir était de nouveau plein.
- Oui, enfin... Juste une goutte, concéda-t-elle.
- C'est vraiment dommage. C'est magnifique. Très bien, maintenant, dirigez-vous tout droit vers ces îles, et la voiture volante reprit de la vitesse.
- On est en train de détruire la planète, reprit Unix. Certains ont cru que la combustion de l'eau pourrait résoudre le problème du pétrole, mais aujourd'hui, on est littéralement en train de s'assécher, au sens propre comme au sens figuré.
- Il existe un projet qui prévoit de condenser l'humidité de l'air à large échelle, commenta-t-elle.
- Ça ne marchera jamais ! Avant qu'on atteigne cette petite île là-bas, je voudrais que vous montiez à environ 600 mètres de hauteur sur la voie n°315. Le vent souffle à vingt nœuds depuis le nord-est... Vous devez toujours prendre le vent en considération. Ping traduisit le jargon technique, tira le levier de commande vers elle et appuya sur l'accélérateur. Sa réaction sembla être la bonne et son instructeur la soumit encore à quelques autres épreuves qu'elle mit en pratique autour du groupe d'îles.
- Vous avez réussi toutes les épreuves haut la main, finit-il par dire. Volons en direction du nord à présent, et passons à 1800 tr/min. Puis, ils retournèrent au plateau de Béring. Le temps avait passé vite et le soleil était en train de décliner dans la sécheresse de l'atmosphère.
- Êtes-vous au courant que le vaisseau spatial de Mabus part pour M'Charek la semaine prochaine ? lui demanda-t-il lorsqu'ils revinrent sur la terre ferme.
- Oui, bien sûr, j'ai tout suivi attentivement. Il va y avoir une centaine d'hommes et de femmes à son bord, et cela va leur prendre trente années pour y parvenir, répondit Ping, tout en gardant un œil sur les voyants.
- Les gens appellent la planète habitable « Le petit prince », car sa circonférence ne représente que la moitié de celle de la Terre, poursuivit-il.
- Moins de la moitié, même.

- Oui, un peu moins. Je suppose que la colonisation de M'Charek résout notre problème de sécheresse. Notre globe terrestre part plutôt en ruines. Il y a des pessimistes qui disent qu'on ne pourra encore survivre qu'un demi-siècle avant que l'humanité ne périsse à cause de la chaleur torride. Ils disent aussi que...

- Je ne suis plus très concentrée, Unix, je suis fatiguée, l'interrompit-elle, puis il reprit les commandes.

- Que diriez-vous d'aller faire un saut au sommet du Komandorski? suggéra-t-il. Le vaisseau spatial est amarré juste au-dessus et nous allons de toute façon y passer.

- Bonne idée, répondit Ping. Au moins, elle pouvait se détendre à présent. Il accéléra et, peu de temps après, ils atteignirent le fameux sommet de la montagne, sur la plaine d'Okhotsk, où un gigantesque ascenseur reliant la terre et l'espace avait été construit. Le câble était tendu grâce à la force centrifuge. Ils volèrent autour de celui-ci un petit moment.

- C'est de là qu'ils partiront pour rejoindre l'espace le mois prochain, dit-il. J'adorerais voyager dans ce vaisseau alimenté par énergie solaire, avec ses immenses voiles.

- Oh non, moi, je préfère rester là, sur Terre !

- Vous ne savez pas ce que vous dites. Plus le temps passe et plus le monde devient lugubre; il n'y a pratiquement plus rien qui pousse ici-bas.

- J'aime toujours la Terre, moi.

Les femmes sont si sentimentales, songea-t-il. Ils voletèrent autour de l'ascenseur, qui permettait de sortir de l'atmosphère terrestre, puis ils retournèrent à la Nouvelle Onde.

- Je vois que le Vivace est toujours en train de se promener dans le coin, fit remarquer Ping tandis qu'ils traversaient la zone sud de la plaine salée.

- Je vais de nouveau le signaler, dit-il, et ils s'engagèrent sur le périphérique.

- Eh bien, c'est plus difficile que ce que je pensais, admit-elle quand il la redéposa chez elle.

- Vous vous débrouillez très bien, la félicita encore Unix. Mais le plus difficile est encore à faire, il vous faut encore passer les examens théoriques.

- Oh, je pense que je franchirai cet obstacle quand le moment sera venu. A la semaine prochaine ! et elle claqua la portière derrière elle.

Il était tôt ce matin-là, et le dos d'Anne se dressait, nu et espiègle, hors des couvertures. Depuis là où il se tenait dans le lit, Michel admirait ses épaules robustes, recouvertes par le méli-mélo de ses boucles, qui avaient gardé leur couleur dorée. Elle dormait encore, et malgré la beauté de ce qu'il avait sous les yeux, il était trop excité pour rester au lit plus longtemps. Il la recouvrit et se leva. Il faisait froid et le temps était maussade dehors, et ses articulations craquaient comme du vieux bois tandis qu'il descendait les escaliers. En bas, dans le salon, il alluma aussitôt la cheminée afin de chasser l'humidité de la maison. Alors qu'il se

frottait les yeux avec ses doigts déformés par l'arthrite, il perçut un bruit sourd. Cela provenait du côté du jardin et le vieux scientifique décida de s'y rendre et de voir ce qui en était la cause. Il traversa la cour, longea la véranda, passa derrière le salon et aperçut un moineau étendu par terre, complètement étourdi.

- Pauvre petite bête, tu as voulu passer à travers la fenêtre, hein ? Mais maintenant, il y a une vitre au milieu. Les être humains sèment la confusion partout.

Il observa un moment l'oiseau. Il semblait ne pas être capable de se remettre du choc. Michel retourna donc à l'intérieur, dans la cuisine, où il versa un peu d'eau dans un petit bol et y ajouta de la sauge. De retour dans la cour, il ramassa délicatement le petit moineau. Il ouvrit son bec et fit couler quelques gouttes de l'élixir dans sa gorge. L'oiseau reprit connaissance, mais quand il vit ces grandes mains d'homme, il commença à se débattre.

- Eh, du calme, je suis médecin, murmura-t-il, et il déposa le moineau dans un coin où la bête pourrait se calmer. Tandis qu'il se baissait, il fut soudain pris d'une crise de goutte et d'immenses vagues de douleur irradièrent toutes ses articulations. La souffrance était insupportable et il rampa dans la maison sur ses mains et ses genoux. Cependant, Anne s'était levée et était en train de descendre tranquillement les escaliers quand elle vit son mari tout recroquevillé sur le canapé.

- Où est-ce que tu as mal ? demanda-t-elle, inquiète.

- Partout, gémit-il, mais surtout dans mon genou gauche.

Elle retira délicatement sa pantoufle et sa chaussette, mais le léger contact sur sa jambe malade suffit à le faire trembler.

- Que tu regardes ou non n'y changera rien, se plaint-il.

- Je veux juste jeter un oeil, et elle remonta le tissu de son pantalon. Autour de l'articulation déformée du genou, la peau était rouge et enflée.

Ce n'est pas beau à voir, songea-t-elle, et elle prit son pouls. Son cœur battait très vite. Elle courut à la cuisine et mélangea quelques plantes calmantes avec une bonne dose d'alcool.

- Bois ça ! lui ordonna-t-elle quand elle revint. Michel but tout le verre et le mélange lui fit du bien. La crise était en train de passer.

- Je vais aller chercher de la lavande avec les enfants dans un moment, et je te malaxerai avec, lui dit-elle. Les enfants s'étaient levés et César et Madeleine s'apprêtaient à aider leur mère. Ils se rendirent aux champs avec un panier en paille afin de récolter la plante qui calmait les rhumatismes. Ils durent chercher un bon moment, car en cette saison, la plante aux grandes feuilles vert-grisées ne poussait que sur les coteaux abrupts. Une fois que leur panier fut plein, ils revinrent sans attendre à la maison. Pendant ce temps, Christophe était arrivé, et il les aida à transporter le savant en haut des escaliers pour la troisième fois. Anne voulait déshabiller son époux sur le lit, mais le fidèle assistant était encore là.

- Allez-y maintenant, Christophe, lui ordonna-t-elle, et il quitta la pièce à contrecœur. Le vieux scientifique était à présent étendu nu sur le ventre et sa femme s'assit près de lui. Elle commença alors à lui frotter le corps avec la plante, du haut de son crâne jusqu'à ses orteils. Tandis qu'elle était en train de descendre le long de son corps en le massant, ses mains rencontrèrent quelques bosses sous sa peau, qu'il lui avait cachées. Ces sinistres excroissances étaient répugnantes sous ses doigts. Après le massage, elle le recouvrit doucement avec une couverture.

- Tu dois avoir sommeil, dit-elle. Il la remercia, mais elle ne comprit pas ses grommellements et quitta la pièce. Les jours qui suivirent, elle renouvela ce traitement deux fois par jour et la maison entière sentait la lavande. Sa santé s'améliorait. Quelques semaines après la terrible crise, il put de nouveau marcher dans la maison, tout doucement, et discuter avec ses enfants. Tout allait bien pendant environ un mois. Lorsque l'hiver s'installa, cependant, il s'effondra et ne put tenir qu'en faisant appel à ses efforts les plus ultimes. Il fit appel à un notaire en catastrophe et fit rédiger son testament en secret.

J'agis comme mon père, songea-t-il tristement alors que le notaire s'en allait avec ses vœux inscrits sur le papier. Nostradamus vivait à présent en permanence reclus dans son grenier, où il travaillait sur son œuvre principale, ses *Prophéties*, jusqu'à ce que cela lui soit impossible.

Encore un dernier vers, et ce sera la fin, se disait-il. Une fois qu'il eut bouclé le dixième Siècle, il fut soudain pris d'un malaise et s'écroula. Il était là, allongé par terre, et en silence mais l'esprit clair, il observa le plafond. Sa vie sur Terre arrivait à sa fin et c'est là, étendu près de sa longue-vue, qu'il rendit son dernier souffle.

Chapitre 15

*Mabus bientôt mourra, alors viendra
Des gens et bêtes une horrible défaite
Puis tout à coup la vengeance on verra
Cent mains affamées, quand frappera la comète*

Une étendue stérile s'étendait devant lui, sous un ciel étouffant. Est-ce là le paradis, l'endroit où mon âme doit trouver la paix ? s'interrogea Nostradamus. Mais cela ne ressemblait pas vraiment au paradis tel qu'on le lui avait dépeint et il essaya de comprendre où il se trouvait. Une chose était certaine : son esprit ne l'avait pas quitté, car il débordait encore de rêves. Il faisait une chaleur du diable ici. Le soleil brillait de tous ses feux et était plus grand qu'il ne l'avait jamais été. Au loin, il pouvait voir la mer, et la multitude de coquillages éparpillés sur le sable lui indiquait que les eaux montaient jusqu'ici par le passé. La mer s'était asséchée sur une étendue de plusieurs kilomètres vers le sud.

Cet endroit ressemble à ce que pourrait devenir la Camargue dans le futur, songea-t-il. Juste au-dessus de l'horizon, il distingua un signe de vie. Ce point semblait grossir. Nostradamus réalisa petit à petit qu'il s'agissait d'une machine qui se dirigeait vers lui, et quelques minutes plus tard, une voiture volante s'arrêta juste devant lui. Le toit ouvrant de l'engin bascula, puis un homme aux grandes lunettes jaunes, ainsi qu'une jeune Chinoise, apparurent.

- On peut vous aider ? demanda l'homme, sur un ton amical. Cependant, le savant ne fut pas en mesure de répondre car, au même moment, une énorme comète traversa l'atmosphère terrestre. Les trois mortels portèrent toute leur attention sur le géant en flammes qui plongeait vers la Terre à une vitesse affolante. Surmenée, la planète Terre avait en quelque sorte attiré la comète, et son congénère semblait venir à la rescousse juste à temps. Ils savaient tous qu'un événement terrible allait se produire et se dévisagèrent les uns les autres avec la plus grande perplexité. Michel calcula que le gros morceau de caillou allait atterrir à environ un millier de kilomètres de l'endroit où ils se trouvaient. Lorsque la collision se produisit, l'impact fut si puissant qu'il fit se craqueler toutes les jointures de la planète. C'était comme si la Terre subissait là un viol.

Le Déluge arrive, réalisèrent-ils tous. L'attaque catastrophique dont la Terre-Mère était victime leur fit prendre conscience de l'entité à laquelle ils devaient leur existence. Mais il était trop tard pour l'humilité et le repentir. Les dieux avaient décidé de séparer le bon grain de l'ivraie et de tout faucher jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Les deux camarades d'infortune, assis dans leur voiture volante, regardaient droit devant eux, le regard vide, en attendant de voir ce qui allait se produire. La rotation de la

Terre, dont le mouvement automatique n'avait jamais discontinué jusqu'à présent, se mit à ralentir, et chacun retint sa respiration.

- Mon Dieu, la disparition de la glace sur les pôles peut mener à un déséquilibre, murmura Michel. Ses paroles se trouvèrent aussitôt concrétisées et l'axe de la Terre se mit à vaciller. La planète commença à tourner de façon incontrôlée. À cause du changement d'interaction entre les forces agissant sur le corps céleste, les séismes et les volcans en irruption ne tardèrent pas à se manifester partout sur la planète.

La voiture volante était toujours en position stable au-dessus du sol, mais ses passagers tournaient la tête à droite et à gauche, submergés par la panique. À présent, le sol commençait à vibrer sous les pieds de Nostradamus et, soudain, la mer se mit à gronder. Un raz-de-marée s'avancait vers eux à une vitesse effarante. Les deux pilotes démarrèrent leur engin à toute allure. Le savant parvint à éviter le mur d'eau par ses propres moyens, en s'élançant haut dans les airs. Le ciel, pendant ce temps, devint tout noir : le soleil, la lune et les étoiles disparurent derrière des nuages de poussière, d'eau et de feu. Il était temps de mettre les voiles vers un endroit moins dangereux.

Je vais bientôt manquer de forces, et alors je tomberai dans l'océan, s'inquiéta Michel. Mon âme est tout ce qui me reste. Qu'est-ce que je raconte, il me reste encore ma mémoire !

Puis, remerciant le ciel, il vola vers les montagnes du nord à toute vitesse pour y trouver refuge. En route, il prit conscience du terrible désastre qui était en train de se produire plus bas. Des orages surnaturels ravageaient la terre et les océans, et les avions tombaient comme des feuilles mortes. Les villes et les villages s'effondraient comme des tas de gravats, et les bateaux se trouvaient dévorés par des vagues aussi hautes que le ciel. Tous les peuples de la Terre furent submergés par la terreur et le désespoir, et beaucoup d'entre eux trouvèrent la mort sous l'emprise de leur propre peur. Rien ni personne ne pouvait affronter cette offensive de la nature, et les choses n'allèrent qu'en empirant. Aucun endroit ne fut épargné. Des morceaux énormes de la Terre éclatèrent ou s'entrechoquèrent avec une force gigantesque et les épaisses couches de pierre en fusion formèrent de nouvelles montagnes et de nouveaux gouffres ça et là. Les forces célestes faisaient rage et une pluie diluvienne, qui avait épargné la Terre pendant des années, se mit à tomber. En quelques secondes, les pays laminés par la sécheresse se trouvèrent inondés par l'eau de pluie. Une poignée de vaisseaux spatiaux tentaient de s'échapper de l'atmosphère terrestre à l'aide d'un rayon laser.

- Dieu, pourquoi êtes-vous si cruel ? demanda Michel tout en observant le désastre de tout là-haut, puis il fut frappé par la foudre. Il chuta de plusieurs mètres, en état de choc, mais il finit par atterrir, vivant, dans une vallée qui ne semblait pas encore avoir été touchée.

J'ai douté de Lui, réalisa-t-il, secoué, et, tel un serpent dont le châtiment consistait à ramper sur le ventre, il battit en retraite dans les montagnes. Le niveau d'eau de la mer continuait à monter et la vallée fut bientôt inondée.

Afin de garder sa tête hors de l'eau, il dut trouver refuge sur une montagne. Là-haut, il fut en sécurité pendant quelque temps, mais soudain, la vallée se fissura et un magma rouge s'échappa du fond de ses crevasses. Lorsque la lave et l'eau entrèrent en contact, un sifflement perçant retentit. Menacé par les émanations toxiques et les vapeurs incandescentes, le fantôme dut de nouveau prendre la fuite en grimpant encore et toujours plus haut.

C'est sans espoir, se lamenta-t-il, et mû par la force du désespoir, il continua à gravir les parois abruptes. Des explosions retentirent à nouveau, qui provoquèrent cette fois-ci une énorme bourrasque, et il dut s'accrocher à la roche de toutes ses forces. Une étincelle d'espoir le fit reprendre son ascension. Peu de temps après, une terrible explosion fit s'écrouler les flans de plusieurs montagnes, mais par le plus grand des miracles, celle-ci épargna sa trajectoire. Cependant, il ne parvenait pas à se représenter son propre avenir, et il se demanda où est-ce que tout cela allait aboutir. Abattu, il parvint au sommet, d'où il se mit à observer la fin des temps, à l'horizon. Le Déluge atteignait à présent sa phase la plus critique et la démarcation entre le ciel et la terre n'était plus visible. Les chaînes de montagnes avaient disparu, dévorées par des ravins, et les océans, enragés, s'étaient transformés en geysers. Des sillons de nuages étaient aspirés par des cavités, d'où ils étaient immédiatement recrachés.

Pourquoi est-ce que cette montagne est la seule à tenir le coup dans tout ce chaos ? se demanda-t-il. Serais-je déjà devenu l'un d'entre eux ? Et, pendant un instant, il pensa avoir rejoint les rangs de Dieu.

Allez, voilà que je divague maintenant, c'est tout ce dont j'avais besoin ! se reprit-il après un bref travail d'introspection. L'illusion avait à peine été écartée lorsqu'une chose répugnante arriva en rampant derrière lui. Elle s'introduisit dans toutes ses fibres et son dos fut aussitôt parcouru par un millier de frissons.

- Alors, tu aimes la vue ? prononça soudain une voix dont le velours camouflait un cœur de pierre. Le sommet de la montagne se figea et l'air se glaça. Les genoux tremblants, Michel se retourna et vit que quelqu'un se tenait là : c'était Lucifer, l'archange déchu.

- Tu as été mon meilleur élève, jusqu'à présent, reprit-il. Ils sont nombreux, sur Terre, à croire qu'ils sont capables me comprendre, mais tu es étranger à de tels enfantillages.

Le Grand démon rayonna une énergie noire dont l'intensité absorba les dernières forces du prophète affaibli. Dix cornes se dressaient sur la tête de Satan, mais soudain, une onzième apparut, pour laquelle toutes les autres firent de la place. Il pouvait anéantir ses victimes sans le moindre effort, à l'aide de ses immenses griffes de bronze et de ses dents d'acier. Tout ce qui y survivrait serait pulvérisé sous ses pieds. Ses ailes puissantes révélaient elles aussi qu'il était inutile d'envisager la moindre échappatoire.

- Tu m'as rendu bien des services, reprit-il. Tu es le plus grand pécheur de tous les temps.

Puis, une immense lueur de fierté vint éclairer son regard, tandis que deux corbeaux s'envolèrent pour atterrir sur ses épaules. Ses paroles n'atteignaient pas vraiment son être mortel, réalisa alors Michel, tout en prenant conscience que son propre cœur lui faisait l'effet d'un morceau de glace.

- Tu as annoncé de terribles fléaux, par tes prédictions, expliqua Lucifer, alors qu'une pousse de houblon se mettait à sortir de sa bouche.

- Comment ça ? Moi ? bégaya Michel, complètement sidéré.

- Oui, toi, et même ce déluge, dont tu es la cause. Depuis le début, j'ai eu de grands projets pour toi. On ne peut pas nier ton talent. Certes, je dois te donner un petit coup de pouce de temps en temps...

Puis il coupa la plante à l'aide de ses dents et se mit à la mâcher.

- Quoi ? Mais de quoi est-ce que vous parlez ?

- Et comme récompense, tu as le privilège de rencontrer enfin ton maître, dit Lucifer, ignorant ses questions et se désignant lui-même. A présent, j'ai une proposition à te faire : tu me vénères et, en échange, je t'offrirai toute l'infinité de ma sagesse.

- Cela me mettrait sur la mauvaise voie...

- Quoi ? Ma proposition ne serait pas assez intéressante pour toi ? grinça Lucifer, et sa voix retentit tout autour d'eux. Très bien, et il s'avança de quelques pas. Cependant, son élève jetait des regards éperdus autour de lui, réfléchissant à un moyen de s'échapper.

- Cela ne te mènera nulle part, siffla Lucifer, lisant dans ses pensées sans le moindre effort. Je viens toujours à bout de mes ennemis. Leur puissance est ma force ! Alors, le fantôme désespéré abandonna son projet.

- Je suis tout-puissant. Je t'ai attiré jusqu'au sommet de l'Etna et j'apparaissais soudain sur la couverture de ton manuscrit, j'ai même fait jaillir une jolie petite flamme dans ta salle-à-manger. J'étais toujours avec toi, où que tu sois et j'en sais plus que toi sur ce qui se passe en toi. Tu veux sauver des âmes. Mais sois un peu réaliste. Personne ne viendra à ton secours et tu es à peine capable de t'envoler. Et regarde autour de toi... Tu n'as pas le choix !

Michel se demanda un instant s'il pouvait se cacher dans son corps terrestre.

- Ah, Ah ! Tu peux oublier : ton corps est déjà en train de se décomposer. Tu n'as nulle part où te cacher, lança immédiatement Lucifer. Chaque pensée était instantanément assimilée, et, en silence, le mortel se mit à prier Dieu.

- Oh, Dieu... Dieu dit amen à tout, que tu sois vivant ou mort. Moi, par contre, j'apporte la lumière. Ta réputation et ta clairvoyance sont de mon propre fait. Si je n'avais pas fait mourir ta première petite famille de la peste, tu ne serais rien d'autre qu'un minable petit docteur de village.

Michel ne croyait pas à ce qu'il entendait et se mit sérieusement à envisager la possibilité de se laisser mener à l'échafaud.

- Tout ce que je te demande, c'est ta coopération, révéla alors le Malin. Le moindre petit effort compte, et tous les deux, nous serons plus forts. Ne

sois pas si fleur bleue ; la vie continue, tu sais. Ta femme a déjà des vues sur Claude de Tende, tu sais, le gouverneur. Et ta progéniture, ils sont déjà tous ravis d'être débarrassés de toi.

- Au nom du Christ! s'écria soudain Michel.

- Tu veux le mêler à tout ça lui aussi? On peut dire que tu ne comprends pas vite. Jésus ne viendra pas à ton aide. En ce moment, il est en train de tourner en rond quelque part, occupé à se mordre la queue. Affligé, Nostradamus tomba à genoux et se remémora toutes ses prédictions.

Ai-je vraiment provoqué toutes ces catastrophes?

- Oui, mais ce n'est pas grave. Je peux inverser le cours des choses, si je le veux. A une seule condition, cependant, celle de ta soumission.

- Je vous hais!

- Très bien, je vais te faire une meilleure proposition. Que dis-tu de ça : en outre d'entrer en possession de tous mes pouvoirs, tu vas pouvoir retourner aux côtés de ta femme, avec un corps terrestre.

Michel était tellement à bout de nerfs et la tentation était si forte qu'il faillit y succomber, mais heureusement, il finit par se souvenir de la chose la plus importante.

- Oh, toi et ton âme infernale ! Cesse de te montrer si étroit d'esprit et pense plus grand, pour changer, pesta Lucifer en s'avançant vers lui. Sa victime se redressa et vit le visage du diable se rapprocher du sien. Il était tellement hideux que Michel recula involontairement de quelques pas.

- Est-ce que je me serais trompé sur ton compte finalement ? fulmina Lucifer. Est-ce que c'est là toute la gratitude que je dois m'attendre à recevoir de ta part ? J'ai même envoyé Hermès nettoyer tes écuries d'Augias. Ton esprit est-il donc si limité, pour que tu te bornes à une façon de penser aussi minable ? J'aurais tout aussi bien fait de confier tous ces pouvoirs au plus insignifiant de mes serviteurs !

- Votre pouvoir n'a d'effet que sur Terre. L'Humanité vous vaincra, protesta soudain son élève.

- Tu veux parler de cette pelletée de crétins qui se démène pour voyager dans l'espace ? Il ne s'agit là que d'une légère défaillance, personne n'est parfait. Ceux dont tu parles, par contre, sont condamnés à mourir ou à errer dans l'espace pour l'éternité. Tu vois, nous sommes à l'aube d'un nouvel âge de glace. Et puis je commence à me lasser de toi, minus.

Le prince des ténèbres se tenait à présent tout près de lui et le toisait avec mépris. Alors, le feu sacré embrasa le cœur de Michel. Ses craintes s'envolèrent, puis il redressa la tête, et dit : « Si quelqu'un sur Terre peut bien prétendre avoir toujours affronté le mal la tête haute, c'est probablement moi, mais je ne *suis* pas le mal. Je ne vous vendrai jamais mon âme. » Les deux corbeaux s'envolèrent alors des épaules de Lucifer lorsqu'il fondit sur l'apostat et le poussa dans les abysses.

- Alors brûle en enfer pour toujours ! lui cria Satan et Michel sombra dans les flots de lave rougeoyants.

La France était en proie à un grand deuil après la mort de son très illustre citoyen, et tous ses compatriotes avaient mis leurs drapeaux en berne. Les plus grandes sommités s'étaient déplacées des quatre coins du globe pour se rassembler à Salon de Provence et offrir leurs derniers hommages au savant. Sous les auspices de sa famille, la dépouille fut incinérée à l'église des Cordeliers. Tandis qu'un prêtre prononçait le sermon, le cercueil fut déposé dans le monument commémoratif, sous le regard du public. Anne était devant avec ses enfants, soucieuse du bon déroulement des obsèques. Ses ex-beaux-frères se tenaient derrière elles. Le monument avait été directement placé dans le mur, selon la requête de Nostradamus, de façon à épargner à ses ennemis le plaisir de le fouler au pied. Après que le défunt ait été recommandé à Dieu, le monument fut refermé et Anne posa brièvement les doigts sur le couvercle de pierre sur lequel était gravé le portrait de son époux, à hauteur du visage. Sur cette représentation, il devait avoir environ quarante-neuf ans. Son blason figurait également sur le monument. Puis, avec tristesse, Anne s'agenouilla devant la tombe et lit le texte inscrit sur le marbre, lequel elle avait elle-même rédigé et qu'elle s'était arrangée pour faire graver sous son portrait. L'inscription était rédigée en latin : « *Michaelis Nostradami Ummortalu* ». Après cela, tout le monde prit place sur les bancs d'église et le gouverneur de Provence prononça encore quelques mots.

- Chère famille et chers amis, dit Claude, la gorge nouée. Ces derniers jours, le monde a perdu un personnage d'exception. Une personne qui, au tout début de sa carrière en tant que médecin, a réussi à sauver des milliers de citoyens de la peste et qui, quelques années plus tard, nous a permis d'entrevoir l'avenir grâce à ses incroyables prophéties. Malgré son impertinence, Michel de Nostredame était un homme d'une très grande piété. Il ne s'est jamais laissé intimider par quiconque, ni par quoi que ce soit. Bien au contraire, il a suivi la voie de Dieu en toute confiance et a affronté moult dangers. Mais au-delà de son talent et de sa ténacité inimitables, il était également un père aimant.

Tous les yeux se tournèrent alors vers ses six enfants, qui avaient gardé le silence jusque là. Claude poursuivit.

- En une occasion, j'ai dû, en désaccord total avec ma propre volonté et pour répondre à des ordres supérieurs, faire emprisonner mon ami. Mais quand il fut de nouveau en liberté, il ne me reprocha jamais cette décision, chose qui me toucha infiniment. Je l'admirais énormément, mais qui ne l'admirait pas ?

Le gouverneur s'adressa alors à son ami : « Michel, s'il y a quelqu'un qui a offert le parfait exemple de ce que le Seigneur attend de nous, c'est bien toi. Puisse ton âme trouver la paix ».

La veuve éclata en sanglots après ces mots, et Claude vint auprès d'elle pour la reconforter. Puis, il présenta ses condoléances aux six enfants et aux frères de Michel, et tout le monde suivit son exemple. Lorsque les notables, les amis et les autres invités importants eurent tous exprimé leur

soutien, ils quittèrent l'église. Claude et Anne échangèrent quelques pensées.

- J'ai été si intransigeante avec lui, sanglota Anne. Il méritait une meilleure femme.

- Tu es trop dure avec toi-même. Tu faisais vraiment sa fierté et son bonheur, la reconforta Claude, en l'entourant d'un bras protecteur. Les derniers proches quittaient à présent eux aussi l'église et les enfants se tenaient tous là, l'air un peu perdu.

- Bon, on ferait mieux d'y aller, dit Anne, les petits ont besoin de moi. Et moi aussi, j'ai besoin d'eux.

- Si tu as besoin de quelqu'un à qui parler, n'hésite pas à venir me voir, proposa Claude.

- C'est très gentil de ta part, mais je suis certaine que ça va aller, et ils quittèrent tous l'église des Cordeliers, qui serait par la suite fermée pour une durée indéterminée.

Le jour suivant, Anne reçut des centaines de lettres de condoléances provenant de partout dans le monde, y compris une rédigée par la reine. Avec l'aide de Christophe, elle enverrait ses remerciements à chacun. Entre-temps, le notaire contacta la veuve pour l'informer que feu son époux avait récemment dressé un testament. En la présence des enfants, il le lui présenta. Il leur révéla que Michel avait légué à sa femme une fortune s'élevant à plus de 3444 couronnes, ainsi qu'un héritage individuel pour chacun de ses enfants. Sa succession comportait également une lettre qui était spécifiquement adressée à son fils, César. Le jeune homme, qui avait à présent seize ans, se sentit honoré d'accepter le document et s'installa dans la véranda pour le lire. Assis dans le fauteuil à bascule de son père, il se mit à lire la lettre avec émotion.

« A mon fils, César. Que la vie et la chance t'accompagnent. Ton arrivée tardive m'a permis de consacrer de nombreuses veillées nocturnes à la rédaction de ce que je veux te laisser après mon passage dans l'autre monde. Il s'agit de mes présages sur la destinée et sur l'évolution de l'humanité, qui m'ont été livrés par les forces supérieures. Je les ai incorporés à mes *Prophéties*. Je me sens le devoir d'écrire cette lettre, bien que ton esprit fragile, en raison de ton jeune âge, ne sera pas encore prêt à comprendre leur contenu. Toutes mes prédictions se réaliseront en fonction des étoiles, mais tout ce qui a trait à la race humaine présente une grande instabilité dans l'équilibre astral, car, au final, c'est Dieu lui-même qui contrôle chaque chose. L'astrologie ne peut pas déterminer le destin des hommes avec certitude. Seuls ceux qui sont inspirés par Dieu peuvent révéler de véritables prédictions. J'ai eu le privilège de faire l'expérience de cette inspiration divine et un grand nombre de mes prédictions se sont réalisées dans plusieurs parties du pays. Toutefois, mes messages pourraient tomber entre les mains des futurs dirigeants, qui pourraient faire un mauvais usage de mes prophéties ou bien les ignorer, ce qui leur donnerait l'effet contraire. Cela ébranlerait l'évolution de l'humanité, et

c'est pour cette raison que j'ai dissimulé mes prophéties dans des quatrains dont j'ai moi seul le secret. Comme le dit le vieux dicton : ne jetez pas vos perles devant les porcs. J'ai donc eu recours à des aphorismes obscurs et énigmatiques afin de ne pas risquer de nuire aux simples d'esprit d'aujourd'hui et de demain. Parfois, j'aimerais pouvoir garder tout ça pour moi. Pourtant, je ne peux pas faire autrement que de transmettre mes prédictions. Ce serait une forme de négligence de ma part, car les messages cachés serviront à la race humaine à lui montrer quelle est sa place. Seuls les initiés seront capables de comprendre les vers. Il n'appartient pas à n'importe qui de connaître par avance le temps et le moment donnés. Afin de guider et de protéger le citoyen moyen, le Créateur révélera de temps à autre les secrets du passé et de l'avenir à des esprits purs et éclairés. Les révélations de l'œuvre divine sont parfaites. Le don de clairvoyance provient du cœur du brasier, auquel on ne peut avoir accès que la nuit, dans notre sommeil. Les présages qui en découlent ne doivent pas être mêlés avec les connaissances naturelles appartenant au monde des vivants. Les prévisions surnaturelles proviennent d'une source éthérée, et sont tenues secrètes sous la voûte du ciel. Mon fils, je prie le ciel pour que tu n'emploies jamais ta raison à de telles utopies et vanités qui assèchent les corps supérieurs et mettent l'âme en perdition. J'ai vidé mon bureau. J'ai offert mes livres pleins de secrets et de sagesse en sacrifice à Vulcain, afin de préserver le peuple de ses dangereux pouvoirs. Lorsque j'ai brûlé mes livres, le ciel est soudain devenu très clair, et j'ai eu la certitude que j'avais pris la bonne décision. Dieu m'a offert ses grâces, et j'espère que je pourrai te transmettre mon inspiration par l'esprit. Ton père te semble bien loin maintenant. Pourtant, je ne suis pas plus éloigné du ciel avec mes sens, que je ne le suis de la terre avec mes pieds. Et ne me porte pas aux nues : je suis un pécheur, plus grand que nul autre de ce monde. Mais eu égard à ton esprit sensible, je ne m'étendrai pas davantage sur le sujet. Je te lègue *Les Prophéties*. Dans cet ouvrage, les prédictions sont liées à l'arche le long de laquelle se meut la lune. J'ai découvert qu'avant que la Terre ne se consume, il y aura de telles inondations qu'il n'y aura pas un centimètre de terre qui ne sera pas immergé. L'humanité telle que nous la connaissons n'existera plus. Mais ne soit pas effrayé par ce terrible scénario. Il faudra des siècles avant que cela ne se produise, et avant que ça n'arrive, j'espère avoir la chance de pouvoir t'expliquer mes vers en personne. Que Dieu te bénisse. »

Salon de Provence devint un lieu de pèlerinage populaire. Chaque année, les gens venaient en masse pour voir la tombe du légendaire savant et chaque jour, on pouvait percevoir un bourdonnement s'échapper de l'église des Cordeliers. Ce n'était qu'une fois la nuit tombée que le calme et le silence reprenaient leurs droits, jusqu'à ce que, 225 années plus tard, deux soldats superstitieux ne viennent perturber ce rituel. Une nuit, pendant la révolution française, Bruno et Yves, dont le campement ne se tenait qu'à quelques mètres de là, se promenaient autour de la grande

fontaine. En quête de divertissement, l'inséparable duo était en train de boire en bavardant.

- Tu sais quel est mon rêve ? fanfaronnait Yves. Un de ces canons montés en béton !

- Une arme de brute, ça... répondit Bruno. Je pense que la sorcellerie est plus intéressante que ça.

- Et plus le canon est gros, plus c'est beau, insistait son ami.

- T'aurais pas besoin d'un de ces stupides canons, mon gaillard, si tu connaissais des tours de magie !

- Quoi, t'as des pouvoirs surnaturels maintenant ? demanda Yves tout en passant la bouteille de vin à son compagnon.

- Non, et toi, t'as un canon ? répondit Bruno, en faisant le malin. Son ami haussa les épaules et prit une autre gorgée.

- Est-ce que tu savais, poursuivit Bruno d'une voix forte, que La Bastille, avec ses huit tours et ses murs d'un mètre et demie de largeur, avait été complètement démolie sans l'aide d'un seul canon ?

- Ben dis donc, non, je savais pas, répondit son compagnon, un brin éméché, et alors qu'ils continuaient de bavarder, une fenêtre s'ouvrit dans l'une des maisons voisines.

- Hé, parlez moins fort les gars ! aboya un citoyen de Salon, qui essayait de dormir.

- Fais attention, ou je te transforme en grenouille ! le rembarra Bruno, et le voisin referma son volet en ronchonnant.

- T'es déjà allé à Paris ? demanda Yves, en haussant davantage le ton.

- Non, mais est-ce que je suis déjà allé quelque part sans toi ? On ira une fois à Paris.

Les soldats s'ennuyaient à mourir et se sentaient d'humeur à l'action.

- Yves, tu sais, la tombe de Nostradamus est dans le coin. Tu veux aller la voir ? Yves opina et, ensemble, ils déambulèrent en direction de l'église des Cordeliers.

- Tu veux faire quoi ici ? On est en plein milieu de la nuit, demanda Yves en chemin.

- Je vais boire mon vin directement dans le crâne du prophète.

- Mais pourquoi ?

- Il paraît qu'en faisant ça, tu peux peut être avoir des pouvoirs magiques.

- Waouh ! Mais tu vas devoir d'abord y rentrer, hein, dis ? dit Yves en riant bêtement.

- Allez mon pote, laisse-moi faire, et ils contournèrent l'église jusqu'à la porte arrière.

- Je reviens tout de suite, murmura Bruno avec des airs de conspirateur. Yves attendit près de la porte, jusqu'à ce que son camarade revienne, une barre de fer dans les mains. Grâce à elle, ils réussirent facilement à forcer la porte, puis ils se faufilèrent dans l'église. A l'avant du bâtiment, les deux soldats tombèrent sur la sépulture du savant, que Bruno examina un moment pour comprendre la façon dont il pourrait l'ouvrir. Ils eurent tôt fait d'enlever le couvercle en pierre et découvrirent, reposant entre les

vieilles planches, le squelette de Nostradamus. Ils lui arrachèrent brutalement le crâne et une amulette en or tomba au fond du cercueil sans qu'ils s'en aperçoivent. Alors que Bruno buvait son vin en se servant du crâne comme d'une coupe, son compagnon entreprit de jongler avec les ossements. Tout à coup, l'auteur de la macabre expédition se sentit saisi à la gorge par des mains invisibles, auxquelles il tenta de se soustraire de toutes ses forces. Pendant quelques instants, Yves pensa que son ami était en train de faire l'idiot, mais quand il s'aperçut que ses appels à l'aide ne déclinaient pas et que son teint virait à l'écarlate, Yves prit ses jambes à son cou, terrifié. Une fois qu'il eut dépassé la sacristie, la statue d'un saint s'écrasa soudain juste devant lui et il trébucha sur celle-ci avant de s'écrouler sur le sol. Le maire, qui avait entendu le grabuge dans l'église, donna l'ordre à ses gardes de s'emparer des deux vaudes. Ces derniers furent pris sur le fait et n'opposèrent aucune résistance à leur arrestation. Bruno, qui avait failli mourir étranglé, était en train d'essayer de retrouver son souffle et Yves était allongé sur le sol, presque inconscient.

- Jetez-moi ces soldats en cellule ! ordonna le maire, furieux. On s'en servira plus tard, au front*. Ils nous serviront de boucliers contre les balles de l'ennemi.

Puis, il se dirigea vers la tombe saccagée et découvrit le médaillon en or qui gisait parmi les ossements, dans le cercueil. Lorsqu'il lut l'inscription qui figurait sur l'antique amulette, la surprise le laissa bouche bée : sur le bijou était gravé le chiffre 1791, soit l'année actuelle. Il s'empressa de remettre sa découverte dans le cercueil, qui fut refermé quelques minutes plus tard, avec tous les ossements à l'intérieur. Perplexe, le maire ordonna alors à ses hommes de transférer la tombe à l'église de Saint Laurent, où elle serait plus en sécurité. Il ne parla plus jamais de cette histoire à personne.

* Voir ce qu'il advient de Bruno et de Yves à la page 57

Chapitre 16

Henrik Larson était tranquillement en train de se promener dans ses vignes, sous un ciel sans nuages. Des grappes de raisin dégringolaient généreusement des branches, et il en cueillit une. Il coupa le fruit mauve en sa moitié à l'aide de ses dents et le goûta avec soin.

Bien, il est mûr, conclut-il. Le jus doux-amer était juste à point pour la préparation du breuvage pourpre et il était temps pour la récolte.

Demain, je réunirai mes vendangeurs, résolut-il, et, avec un sentiment de satisfaction, il admira ses vignes qui couraient dans toute la vallée jusqu'à la rivière. L'eau de la rivière scintillait dans le soleil de fin d'après-midi, et il savoura la beauté de la vue. Au sud, au-delà de la ligne d'horizon, il distinguait les Pyrénées. Leur majestueuse présence était palpable ici, et l'énergie qu'elles dégageaient chatoyait dans toutes les vignes.

Je ferais mieux de rentrer, songea-t-il en jetant un œil à sa montre, et il entreprit l'ascension pénible de la colline, derrière laquelle se trouvait la Cave Laigneau. En dépit du fait qu'il venait de Suède, il était devenu populaire dans le voisinage en quelques années seulement. Son visage ouvert était une invitation pour tous. Larson le philosophe avait débarqué dans le sud de la France, à Limoux, lorsqu'au cours d'une journée de purification, faute de se retrouver lui-même, il avait rencontré une Française. Il l'avait épousée et ils s'étaient installés dans le département ensoleillé de l'Aude, avec ses villages pittoresques et ses étroites ruelles. Ils avaient trouvé une vieille ferme toujours équipée d'un tout aussi vieux pressoir à vin, qu'ils avaient rénové à son état moderne. Ils avaient meublé la maison de toutes les commodités au fil des années. A l'intérieur du jardin clos, Henrik avait récemment construit une piscine pour les enfants. Il se dirigea vers la Cave Laigneau et huma les derniers parfums de la nature.

La vie est parfois si belle, songea-t-il en rentrant à l'intérieur.

- Brigitte, demain, je veux commencer la récolte, dit-il tout en cherchant sa femme au rez-de-chaussée. Il ne la trouva nulle part et se préparait à monter à l'étage lorsqu'une femme blonde descendit les marches. Arrivés à mi-chemin des escaliers, ils se rentrèrent dedans.

- Bonjour, mon ange, tu es magnifique, la salua-t-il. Comme s'ils ne s'étaient pas vus depuis des années, ils s'étreignirent amoureusement.

Chaque jour, elle est différente, songea-t-il.

- Brigitte, je veux rentrer la récolte demain.

- Très bien, je passerai quelques coups de fil ce soir, dit-elle. Combien de vendangeurs il te faut?

- Je pense que quatre ou cinq suffiront, et ils se rendirent dans le salon pour discuter de leur journée de travail.

- Ton père a appelé, il rappellera ce soir, l'informa Brigitte, tout s'emparant d'un répertoire d'adresses.

- Je vais l'appeler maintenant, répondit-il.
- Salut Papa ! lança David en émergeant de la buanderie, un chat dans les bras.
- Mau était encore caché dans la buanderie ? demanda son père. L'enfant opina et monta dans sa chambre, délesté du chat. Le minuteur du four se mit à sonner et le couple courut à la cuisine, où Brigitte s'essayait à une nouvelle recette.
- Ça fait des mois que tu n'as pas touché à ton chevalet, dit-elle tout en retirant un plat chaud du four. Est-ce que tu veux que je le remette en place, ou comptes-tu me peindre une merveille dans les jours qui viennent ?
- Non, range-le. Je ne me sens plus l'envie de peindre. Dans un tableau, tout semble si figé, sans vie. Non, je préfère contempler la nature, ou t'admirer toi !
- Elle sourit à ses compliments, desquels elle ne se lassait jamais.
- Je continue à penser que ton tableau avec les tournesols est sublime, lui confia-t-elle, et elle piqua sa quiche aux légumes avec un couteau, pour contrôler la cuisson.
- Oh, oui, il est pas mal. Ah, c'est ça, je devais rappeler mon père. Où est le téléphone portable ?
- Dans le placard, celui avec le miroir, chéri, répondit-elle, et il retourna au salon.
- Et tu vas appeler les cueilleurs, hein ? lui demanda-t-il depuis l'autre pièce. Il trouva le téléphone et eut bientôt son père à l'autre bout du fil, à Stockholm.
- Salut Papa. Tu as appelé ?
- Oui, en effet. Ta mère a eu un drôle de pressentiment à votre égard et m'a demandé de vous appeler. C'est de pire en pire, cette violence en Europe.
- Il n'y a pas grand-chose à craindre par ici, le rassura son fils.
- Faut espérer. En tout cas, on est content de vous savoir en sécurité. Tu faisais figure de l'éternel martyr là-bas, pendant un temps. Brigitte et les enfants vont bien ?
- Oui, tout le monde va bien. Fred crapahute un peu partout. Il marche presque déjà. Et demain, on va rentrer la récolte.
- Ah, voilà un beau travail, mon fils, et gratifiant avec ça ! Malheureusement, la Suède n'est pas un pays amateur de vin, et nous sommes trop vieux pour venir vous voir. Mais l'an prochain, avec de la chance, on compte vous rendre une petite visite. Mais on ferait mieux de ne pas rester trop longtemps au téléphone, hein ?
- Ils se dirent au-revoir et Henrik éteignit le téléphone portable, leur seul outil communication dans la maison. Ils s'étaient mis d'accord, avec sa femme, pour que les enfants ne soient pas trop exposés aux malheurs ni aux tentations jusqu'à ce qu'ils aient sept ans. C'est pour quoi il n'y avait pas d'ordinateur ni de télévision dans la maison.
- Le dîner est prêt ! annonça Brigitte, en remettant Fred dans son parc.

David et Lisa descendirent des escaliers. La fillette se rua à table avec un paquet de feutres et exécuta rapidement un autre dessin, tandis que son frère surveillait tous ses faits et gestes.

- Ça ressemble à rien, la taquina-t-il, et il lui retira le papier des mains pour l'embêter.

- Espèce de crétin ! cria Lisa.

- Hé, pas de noms d'oiseaux dans cette maison, les mis en garde leur père. Il ne voyait pas ce qu'il se passait car il était parti chercher des verres à la cuisine.

- Mais David m'embête et il est toujours méchant avec moi, geignit sa fille.

- Et toi, tu es méchante avec lui en retour. C'est comme ça qu'on se retrouve dans un cercle vicieux. Si tu te comportais correctement, il arrêterait de t'embêter, parce que ça ne l'amuserait plus.

Lisa avait bien entendu le sermon, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours en colère contre son petit frère.

- Un jour, il se fera écraser par une voiture, murmura-t-elle, mais son père l'entendit.

- C'est dangereux de penser ça, Lisa. Ne dis pas de choses comme ça. Tiens, en fait, ne dis plus jamais de choses pareilles ; ça porte malheur ! Les garçons sont juste comme ça, et quand ils grandissent, ils ne font plus ce genre de choses. Mais je vais garder un œil sur David, et il lança un regard sévère à son fils. Ses enfants étaient parfois durs à supporter, mais la plupart du temps, ils étaient sages. Une fois la quiche dévorée et les enfants couchés, Henrik se mit à feuilleter un livre épais tout en prenant des notes.

- Qu'est-ce que tu fais ? demanda Brigitte, après avoir fait la vaisselle.

- Je donne un cours sur Swedenborg au centre culturel la semaine prochaine, répondit-il, en retirant ses lunettes de lecture.

- Sur quel thème ?

- L'amour conjugal.

- J'espère que ça ne sera pas trop fleur bleue, avec tous ceux qu'on connaît là-bas. Rassure-moi, tu ne comptes pas parler de notre vie amoureuse, hein ?

- Non, tu me connais ! la rassura-t-il. Elle prit un magazine et s'installa sur le canapé près de son mari. Quelques minutes plus tard, elle hochait tristement la tête.

- Il y a eu un attentat à la mairie de Pau, lui annonça-t-elle.

- Des victimes ?

- Trois morts, y compris le maire.

Le climat s'était nettement dégradé au cours des dernières années, et ils mesuraient à quel point leur propre existence était fragile. Mais, outre leur vigilance exacerbée, ils avaient foi en la providence. Après que Brigitte eut passé quelque coups de fil, ils décidèrent d'aller se coucher. Elle alla chercher Fred dans son parc et ils montèrent ensemble à l'étage. Le petit dormait encore avec ses parents.

A l'aube, le lendemain, le groupe de cueilleurs s'acheminait vers les vignes exposées au sud. Ce matin-là, les vallées cathares étaient couronnées d'une brume mystique. Une fois arrivé dans ses vignes, Henrik distribua à chacun un seau et un couteau pour couper les grappes de raisin. Le groupe était composé de trois hommes venus de Limoux, d'un vagabond Basque et de deux voyageuses originaires du Danemark. La charrette en bois qui servirait à recueillir le contenu des seaux était déjà en place.

- Très bien, tout le monde se met au travail, ordonna leur employeur, et tout le monde se plaça rapidement dans sa propre rangée.

- Oh, et vous trouverez des boissons près de la charrette, leur cria-t-il. Un peu plus tard, les premiers seaux commençaient à se vider et les vendangeurs se rafraîchissaient avec un verre d'eau. Aux alentours de neuf heures, l'épouse du patron apporta un pique-nique et leur distribua des baguettes de pain et un assortiment de fromages. Bien qu'il fût encore tôt, les Français prirent un verre de vin pour accompagner leur petit-déjeuner. Les Danoises se contentèrent d'eau. Après la courte pause, ils se remirent au travail. Le soleil commençait à briller, faisant disparaître la brume. Les rayons de soleil réchauffaient les corps, rendant le travail plus agréable. Tout le monde chantait et discutait.

- Vous aurez probablement mal au dos les deux prochains jours, dit Henrik aux deux femmes, qui n'avaient jamais effectué ce genre de travail auparavant. Mais elles ne le prirent pas au sérieux. Vers onze heures trente, il faisait si chaud que tout le monde était en sueur. Heureusement, l'heure du déjeuner approchait, et ils retournèrent tous à la Cave Laigneaux, où un repas substantiel les attendait. Les cueilleurs laissèrent leurs chaussures sales à la porte d'entrée et s'installèrent dans le coin à manger.

- Quels sont ceux qui pourront nous aider le mois complet ? demanda Henrik alors qu'il prenait place à table. Il y a beaucoup de travail. Il faut encore trier les fruits, les nettoyer et les presser.

Les quatre hommes dirent qu'ils pourraient rester, mais les Danoises désiraient poursuivre leur voyage. Le groupe se mit à manger dans une ambiance agréable.

- Votre mari a pris un peu de poids grâce à vos bons petits plats. A mon souvenir, il était plus gringalet, dit Jules, l'un des habitants du village.

- Oui, c'est vrai. Il est plus à son avantage aujourd'hui. Je suppose que c'est grâce à la cuisine française, approuva Brigitte.

- C'est faux, je me suis tout simplement réincarné, plaisanta son mari.

- Qui veut encore à boire ? demanda Brigitte en se levant pour leur resservir de l'aubergine cuite.

- Avez-vous du jus de raisin ? demandèrent les Nordiques.

- Oh, oui, c'est une cuvée maison, et elle se rendit à la cuisine.

- Le vin de Larson est le plus clair de la région, les informa Jules. Il n'y a rien d'artificiel dedans.

- Merci du compliment, Jules. Et il a raison : notre vin est pur et naturel, admit Henrik. Brigitte revint à table avec le jus et en versa dans le verre des filles.

- Attention, n'en buvez pas trop, les prévint Henrik. J'ai remarqué que vous avez mangé pas mal de raisin ce matin, les filles. Ça a un effet laxatif, vous savez.

Tout à coup, Fred se mit à crier. Il était tout seul dans son parc, et personne ne faisait attention à lui.

- Quelle variété de raisin utilisez-vous ? demanda l'un des hommes. Henrik venait de mettre de la nourriture dans sa bouche et commença à s'étouffer.

- Pinot Noir et Chardonnay, répondit-il en toussant, et Jules, qui était assis à côté de lui, lui donna quelques coups dans le dos. Un peu plus tard, la conversation tournait autour de la maturation du vin, et Henrik leur parla du cellier ancestral qui était situé sous la maison et qu'on pouvait rejoindre depuis la salle-à-manger.

- Après manger, j'irai vous le montrer. Il y a encore certains des tonneaux d'origine en bas, dit-il avec passion. Mais après le repas, tout le monde exprima le désir de se rendre dans le jardin pour se détendre un peu, et son invitation tomba à l'eau. Ils s'installèrent tous à l'ombre d'un grand pommier et grignotèrent du chocolat. Une fois suffisamment reposés, ils se remirent au travail. Après quelques heures gorgées de soleil et un certain nombre de seaux vidés, la journée était terminée et les travailleurs prirent une douche à la ferme. Leur employeur les paya et c'est dans la joie que chacun rejoignit ses pénates.

Ce soir-là, Brigitte avait ouvert toutes les fenêtres. Il n'y avait pas un souffle de vent.

- C'est si calme et l'air est si lourd, dit son mari. On dirait que c'est le calme avant la tempête.

Epuisé mais heureux, il prit place à côté de sa femme dans la salle à manger. Les enfants jouaient aux Lego.

Mes petits trésors, songea leur père en les regardant avec affection. Je les aime tellement...

Et pendant un instant, il s'employa à les chérir de tout son cœur. Il se sentit submergé de joie. Au même moment, l'armure du seizième siècle posée près de la porte d'entrée se mit à se balancer d'avant en arrière, et le sinistre grincement le tira de sa rêverie. Soudain, il se laissa gagner par une pensée profondément enracinée dans son esprit, et tous les poils de son corps se hérissèrent.

Mon Dieu, j'ai eu une pensée terrible, réalisa-t-il soudain ; j'étais en train de vénérer mes enfants comme s'ils étaient des dieux.

Soudain, un étrange courant d'air parcourut la maison. C'était le souffle du diable.

- Fermez tous les volets ! s'écria Henrik.

- Mais c'est effroyable, qu'est-ce que c'est que ce vent ? dit Brigitte,

apeurée, et elle se précipita vers les fenêtres. En quelques secondes, le courant d'air s'était transformé en véritable tempête. Tandis que sa femme fermait les fenêtres en bas, Henrik se rua sur celles qui étaient restées ouvertes au premier étage. Le vent mugissait dans les chambres et faisait s'envoler les rideaux dans tous les sens. Il s'empessa de refermer les persiennes. De retour en bas, il aida sa femme à fermer les portes coulissantes de la réserve, derrière la maison. C'était un véritable ouragan qui était en train de parcourir la région, et dehors, l'atmosphère semblait hantée.

- La porte du grenier est restée ouverte ! se souvint brusquement Brigitte, et son mari s'élança de nouveau dans les escaliers. Puis, ils se tapirent tous les deux dans la salle-à-manger tandis que les fenêtres vibraient violemment.

- Il y a quelqu'un ou quelque chose qui veut tuer nos enfants, lança soudain Henrik.

- Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? bredouilla sa femme. David, qui avait entendu son père, le regarda intensément de ses yeux bleus et vifs.

- Ça ne va aller qu'en empirant, annonça Henrik. Emmène les enfants au grenier et verrouille toutes les portes et les fenêtres. On n'a plus beaucoup de temps ; il faut que je parte.

- Mais dis-moi ce qu'il se passe ! le pressa Brigitte.

- Ne me demande pas d'explications, répondit-il. Je ne peux pas t'en donner... Je suis poussé par quelque chose de très puissant.

Puis, il se précipita vers la porte d'entrée et jeta un dernier regard sur sa femme et ses enfants.

On ne se reverra peut être jamais, songea-t-il, le cœur brisé. Enfin, il referma la porte derrière lui. Dans le noir, Larson essaya tant bien que mal d'avancer dans la tempête, de traverser les collines, prenant appui sur les arbres et les arbustes. Ses vignes étaient arrachées du sol et voltigeaient dans les airs, le dépassant. Lorsqu'il eut franchi le sommet de la colline, il vit que la rivière s'était muée en une tourbe virulente qui déferlait furieusement sur les terres alentour. Il hésita un moment, mais il décida alors de fuir le plus loin possible de sa maison. Peut être pour éloigner le mal de sa famille. Tandis qu'il parcourait les collines, les sombres nuages semblaient le suivre. Après quelques kilomètres, il s'appuya contre un arbre pour reprendre son souffle et se mit à penser à sa femme et à ses enfants. Au même moment, une tornade maléfique arracha le toit de leur ferme et envoya tout ce qu'ils possédaient dans les airs. Les marmites et les casseroles, les habits, les livres, les tables, une planche à repasser, les lits ; tout se mit à voltiger comme des feuilles au vent. Même les volets, auxquels on avait cloué des planches, ne furent pas épargnés et, dans la salle-à-manger, les chaises dansaient sur le plancher. Le buffet antique, garni de miroirs, se mit à exploser, envoyant des milliers de bris de verre à travers la pièce. A quelques kilomètres de là, Henrik, inconscient du désastre qui se jouait chez lui, se tenait immobile, se demandant que faire. Je ne peux pas me laisser guider par la peur, se morigéna-t-il, et il se força

à reprendre sa course. Un vent violent le renversa alors, et il se blessa en tombant sur des branches et des rochers. Il réussit à se relever, mais se trouva à nouveau projeté au sol. Face à la mort, il dû se concentrer sur ce qui lui était le plus cher.

Est-ce que ma famille est encore en vie ? se demanda-t-il, lorsque soudain, un pressentiment vint irradier son esprit.

Le mal détruit ce à quoi tu penses, lui révéla une voix dans sa tête. Henrik, terrifié par cette idée, tenta rapidement de songer à autre chose.

Ne pense à rien, ne pense à rien, se tança-t-il. L'esprit funeste responsable de la tempête remarqua sa résistance et ne tarda pas à se déchaîner. Henrik se trouva soulevé de terre et fut violemment projeté contre un tronc d'arbre. Sa cage thoracique produisit un craquement sinistre et le pauvre homme poussa un cri de douleur. Rassemblant toutes ses forces, il parvint à contrôler ses pensées, qui n'étaient rien d'autre qu'une façon d'échapper à la réalité.

Je vais devoir me résoudre à affronter ce démon. Il ne me reste aucune autre issue.

C'était là son dernier espoir, et simplement armé de sa propre loyauté, il tenta de ne penser à rien ni à personne. Les foudres de l'enfer déployèrent alors toute leur puissance. Henrik essaya de se cramponner à une autre branche mais se trouva repoussé comme une simple plume prise dans les airs. Il finit par se laisser porter, sans résistance, avec sa foi comme seul espoir. Il se laissa même cingler par les vents, ne faisant qu'empirer la terrible débâcle. Au bout d'un moment, cependant, sa soumission aux forces supérieures finit par causer un changement et, amorphe, il commença à distinguer une silhouette. Une vague forme apparut au-dessus de sa tête et émit un son terrible. Alors, les nuages dans le ciel se mirent à tourner en cercle autour d'elle et parvinrent à réfréner la folie du démon, qui se mit progressivement à disparaître. Après une dernière convulsion, l'esprit malin abandonna et s'évanouit dans les airs. La tornade pris alors pour cible le viticulteur qui, à bout de force, ne put que s'incliner. La trombe de vent se révéla cependant bienfaisante, et lui insuffla sa force de la tête aux pieds. Lorsque son corps l'eut absorbé jusqu'au bout, la tempête retomba et la nature s'apaisa enfin. Sans un mot, Henrik s'assit et se mit à panser ses blessures. C'est alors qu'il vit un spectre. Le fantôme portait une robe qui lui retombait aux pieds et une lanière dorée qui lui enserrait la poitrine. Sa longue barbe était aussi blanche que la neige, sous des yeux qui lançaient des flammes. Dans sa main gauche, il tenait un bâton composé de sept étoiles et son visage brillait comme le soleil. Médusé, Henrik se releva pour contempler le prodige. Le fantôme tendit une main en signe de paix et dit :

- Je suis Michaelis Nostradamus et j'ai attendu des siècles au purgatoire qu'une personne pure puisse me libérer. J'ai atteint la septième vallée et mon âme peut enfin reposer en paix. Vous êtes la dernière clé, et en signe de ma gratitude, ma lumière continuera toujours de brûler en vous.

Sa voix résonnait comme une puissante cascade.

- A partir de maintenant, mes prophéties sont détruites, poursuivit-il. Le génie retourne dans sa lampe. Je ne fais que jouer mon rôle, après tout. J'étais mort, mais maintenant, je vivrai pour toujours, éternellement.

L'apparition commença à se dissiper.

- Ta famille est encore en vie. Ils vont bien, mais je dois à présent faire mes adieux à mon cœur mortel.

Très ému, Henrik leva les bras et, en les ouvrant en grand, répondit : "La Terre se souviendra toujours de vous, Michel."

Nostradamus hocha la tête, pris une dernière inspiration dans l'air immobile et conclut en disant : "Le temps n'est rien, vouloir aimer, c'est tout", et lentement, son âme s'évapora dans les nuages. Alors, le ciel s'éclaircit et le viticulteur leva les yeux. Là-haut, une nouvelle étoile était apparue.

Quatrains tirés des Prophéties

C8.1

Pau, Nay, Loron, plus feu qu'à sang sera
Nageant dans les louanges, le renommé fuira à travers les flots
Aux pies l'entrée refusera
Pampon et Durance les tiendront enserrées.

C1.1

Seul, dans la nuit, à l'heure de l'étude secrète,
Reposant sur un trépied de cuivre,
La flamme issue du vide déclenche cette prouesse
Où la frivolité est un péché

C9.90

Un capitaine de la formidable Allemagne
S'élève au rang de roi des rois
Grâce à l'aide précieuse de la Pannonie
Sa révolte soulève des rivières de sang

C2.70

La flèche qui fend le ciel suit son chemin
La Mort parle ; une grande exécution
Pierre dans l'arbre ; une fière race humiliée
Monstre humain ; purification et pénitence

C1.63

Affaibli, le monde se régénère
Partout règne une paix durable
Les gens voyagent dans les airs, par-delà les terres et les océans
Alors, la guerre frappera à nouveau

C2.57

Avant le conflit, le grand homme tombera
Une grande mort ; mort subite et pleurée
Né imparfait, la plupart nagera
Auprès du fleuve, la terre maculée de sang

C2.89

D'amitié les deux grands maîtres se lient
Leur grand pouvoir se verra augmenté
La terre neuve sera à son zénith
Le nombre de Rouges recompté

C.1.35

Le Lyon jeune, le vieux surmontera,
Dans la lice martiale en duel singulier,
Dans cage d'or les yeux lui crèvera,
Deux blessures en une, puis mourir de mort cruelle.

C6.97

Cinq à quarante degrés le ciel brûlera
Le feu approche de la cité neuve
Puis la grande flamme sautera
Alors, les habitants du Nord s'inclineront

C8.77

L'antéchrist bientôt les trois anéantit
Vingt-sept ans durera sa guerre
Les hérétiques, captifs, morts ou bannis
De cadavres et de grêle rougie est jonchée la Terre

C.10.72

En l'an mil neuf cent nonante-neuf et sept mois,
Du ciel viendra un grand Roy de terreur
à la vie le grand Roy d'Angolmois ramènera,
Avant et après Mars régner par bonheur.

C5.68

Dans le Danube et le Rhin viendra boire
Le grand Chameau, ne s'en repentira
Près du Rhône et de la Loire, la violence éclatera
Et près des Alpes, le Coq le ruinera

C1.91

Les dieux montreront
Que de la guerre ils décident
Après le silence, les cieux d'armes et de fusées combles
A gauche le danger le plus périlleux réside

C.2.62

Mabus bientôt mourra, alors viendra
Des gens et bêtes une horrible défaite
Puis tout à coup la vengeance viendra
Cent mains affamées, quand frappera la comète.

C.9.7

Qui ouvrira le monument trouvé
Et ne viendra le serrer promptement
Mal lui viendra et ne pourra prouver
Si mieux doit être Roy Breton ou Normand